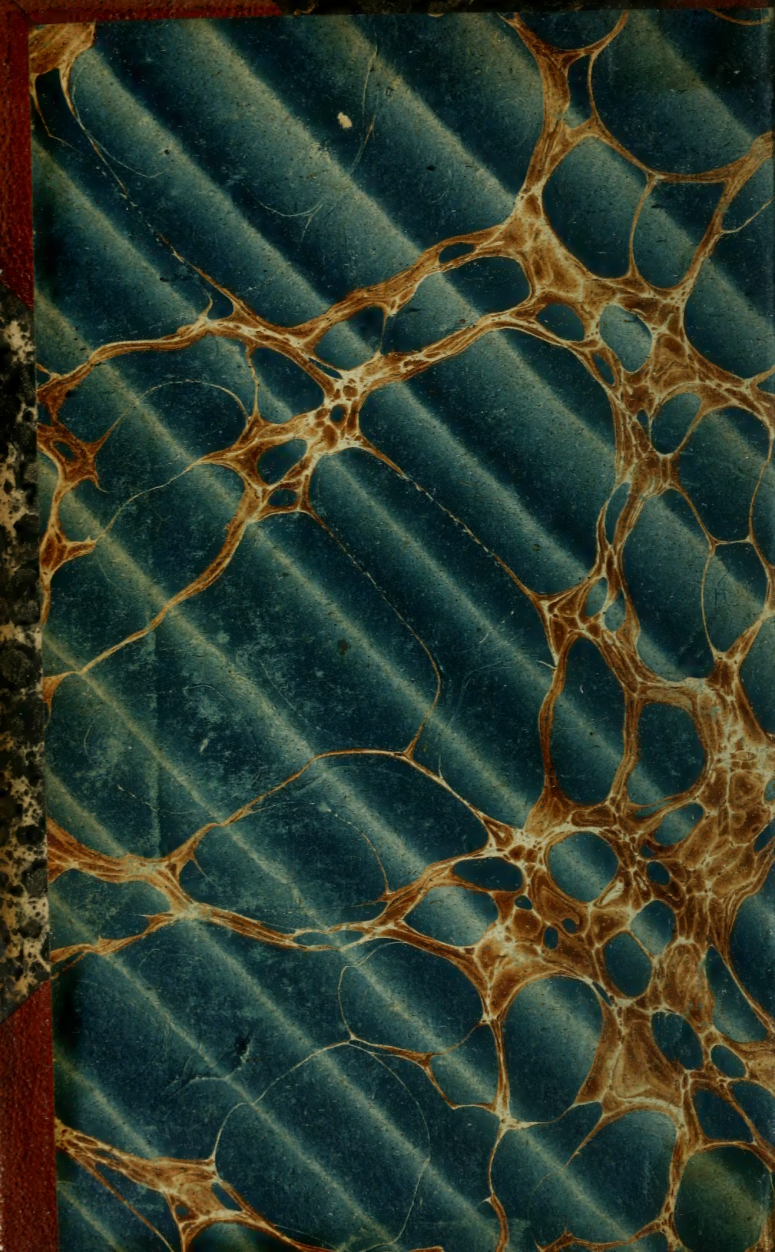
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04340 1579



ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHECA
TRANSFERRED
C. SS. R.
Ste. Anne,
MARIANOPOLI.

PRATIQUE
DE LA PERFECTION
CHRÉTIENNE.

I.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PRATIQUE
DE LA PERFECTION
CHRÉTIENNE,

DU R. P. ALPHONSE RODRIGUEZ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR M. L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1833.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pratiquedelaperf01rodr

AU LECTEUR.

Lorsque j'entrepris cette traduction, il n'en avoit point encore paru d'autre que l'ancienne de 1621, qui étoit écrite dans un langage et dans un style à en devoir faire souhaiter une nouvelle. On en a depuis imprimé trois; une à Lyon, en 1667, deux à Paris, en 1670 et en 1674. Et comme les deux premières me firent différer de donner la mienne au public, la dernière m'en auroit fait perdre absolument le dessein, si je n'avois connu, par le témoignage même du traducteur, que c'étoit plutôt une compilation qu'il avoit faite, qu'une simple traduction. Car il marque dans sa préface qu'il a travaillé sur trois diverses copies espagnoles, prenant de chacune ce qu'il y avoit de meilleur : de sorte que comme je me suis renfermé dans des bornes plus étroites, et que je n'ai travaillé que sur une seule copie, j'ai cru que cela rendroit nos ouvrages assez dissemblables, pour ne devoir pas supprimer le mien.

L'exemplaire que j'ai suivi, est celui qui fut imprimé à Séville, en 1615, et j'avoue que ce n'est point par choix que je l'ai suivi : car je ne savois point qu'il y en eût d'autre, quand je commençai cette traduction; et je ne le saurois point encore, si la préface du dernier traducteur ne me l'eût appris. Cette ignorance m'a épargné la peine qu'il dit qu'il a eue à se déterminer sur le choix de trois copies qu'il marque; la première, de Séville, qui est celle dont j'ai déjà parlé; la seconde,

de Sarragosse, et la troisième, de Madrid. Il est vrai que quand je les eusse eues toutes trois entre les mains, et qu'elles m'eussent paru aussi différentes qu'à lui, j'aurois toujours cru devoir m'attacher à la première ; puisqu'ayant été imprimée du vivant de l'auteur, revue et corrigée par lui-même, elle doit par conséquent porter davantage le caractère de son esprit. Mais ce qui m'eût encore empêché d'être embarrassé dans le choix, c'est qu'ayant recouvré l'édition de Sarragosse, et l'ayant confrontée exactement avec celle de Séville, je ne me suis pas aperçu qu'il y eût aucune différence de l'une à l'autre. Ainsi je ne vois pas pourquoi il reproche à la première qu'on y trouve souvent les paroles des auteurs profanes mêlées avec celle des Pères (ce qui ne plaisoit pas, ajoute-t-il) ; ni pourquoi il lui préfère la seconde, comme moins chargée de ces sortes de citations. L'usage en étant si familier aux Pères de l'Eglise grecque et latine ; et l'Apôtre (1) l'ayant lui-même autorisé par son exemple, il y a lieu de s'étonner que le traducteur condamne si facilement une chose de cette nature. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il y a autant de ces citations dans sa traduction, que dans la copie qu'il dit qu'il a rejetée, à cause qu'elle en étoit trop remplie ; et du moins j'ose répondre qu'il ne s'en faut que de deux ou trois, qu'il ne les ait toutes rendues. Que si l'édition de Madrid, que je n'ai jamais pu trouver nulle part, quelque diligence

(1) *Act. Apost.* 17. 28. *Ad. Tit. c.* 1. *v.* 12.

que j'aie pu faire (1), n'est pas plus différente des deux autres qu'elles le sont entre elles, je ne comprends pas ce qui lui a pu donner lieu d'être si embarrassé à choisir.

Quant à la difficulté qu'il dit qu'il a rencontrée, lorsqu'il a voulu voir toutes les citations des Pères et des auteurs ecclésiastiques, dans les livres d'où elles sont tirées, elle me paroît mieux fondée, parce qu'il y a effectivement quelques-unes de ces citations, qui ne sont pas marquées avec assez d'exactitude dans les exemplaires espagnols. Mais il ne m'a pas paru qu'elles fussent en assez grand nombre, pour pouvoir dire que la plupart sont fausses ou trop générales, et pour devoir appeler cette difficulté presque insurmontable. J'ai trouvé, au contraire, en confrontant la copie espagnole avec la traduction, que la plupart de ces citations étoient presque toutes semblables dans l'une et dans l'autre : de sorte que s'il y a tant de manquemens qu'il dit dans l'espagnol, il faut nécessairement qu'ils aient passé aussi dans le français; ou si la copie française en est tout-à-fait exempte, comme il prétend, il faut que l'espagnole n'en soit pas beaucoup chargée. Je n'ose pas décider là-dessus d'une autre manière, parce que je n'ai pas vu toutes ces citations dans les auteurs mêmes; jugeant que c'étoit un soin plus laborieux et embarrassant, que nécessaire et utile. Mais pour celles de l'Ecriture-Sainte, qui sont en bien plus

(1) *Je l'ai trouvée depuis, et elle est entièrement semblable aux deux autres.*

grand nombre que celles des Pères, comme je les ai vues toutes très-exactement dans l'Ecriture même, afin d'en pouvoir mieux prendre le sens véritable; aussi puis-je assurer qu'elles ne sont nullement exactes dans la dernière traduction. J'en ai compté dans le seul premier traité jusqu'à quarante-cinq, qui sont toutes défectueuses; et si les soins du traducteur n'ont pas été plus heureux dans celles des Pères, il aura encore laissé à ceux qui en voudront voir les passages dans leur source, des difficultés aussi insurmontables que celles qu'il se plaint d'avoir trouvées.

Pour moi, je n'en ai point eu d'autres à vaincre, que celles qui sont inséparables de toutes les traductions, quand on veut s'appliquer à les bien faire, et que l'auteur qu'on traduit n'a pas tout-à-fait de style que l'on puisse se proposer d'imiter. Car un traducteur est obligé, non-seulement de s'attacher exactement au sens de son auteur, mais d'en conserver aussi les figures et le style, autant que le génie de la langue où l'on écrit le peut permettre. Or, le style de l'original que j'ai traduit, étant, généralement parlant, un style négligé et familier, qui descend même quelquefois jusque dans le style bas, et cela ne s'accommodant guère avec le goût de notre langue, je me trouvois embarrassé entre ce que je devois à l'un et à l'autre. Pour satisfaire à tout, j'ai essayé de choisir un genre d'écrire qui fût en même temps, et assez simple pour faire que le caractère de mon auteur s'y trouvât gardé, et assez soutenu,

pour empêcher que la délicatesse de notre langue n'y parût blessée. Ceux qui se donneront la peine de conférer la traduction avec l'original, jugeront si j'ai réussi ou non, dans mon dessein. Quoiqu'il en soit, ils verront que du reste j'ai rendu très-fidèlement mon auteur, sans l'altérer en rien, sans en retrancher quoi que ce soit, et sans y rien ajouter du mien : de sorte que si cette traduction n'a rien d'ailleurs par où elle puisse être recommandable, elle pourra l'être du moins par l'exactitude et par la fidélité.

Après avoir rendu un compte succinct de ce qui regarde mon travail, je me croirois obligé de m'étendre sur ce qui concerne celui de mon auteur, si la traduction de son Epitre dédicatoire aux Religieux de sa Compagnie ne suffisoit pas pour donner une notion générale du plan et de la qualité de son ouvrage. J'ajouterai seulement, pour en faire connoître aussi le mérite, que c'est un ouvrage plein des plus solides principes de la morale chrétienne, plein de l'esprit de l'Ecriture et des Pères, et très-propre pour conduire toutes sortes de personnes dans la voie de la perfection. Car ceux qui, ayant le génie plus élevé que les autres, veulent être conduits par les grandes maximes et par les grandes vérités du christianisme, y rencontreront de quoi satisfaire l'élévation de leurs sentimens. Ceux sur qui les mouvemens d'une dévotion tendre et affectueuse font plus d'impression que toute autre chose, y trouveront tout ce qui peut échauffer davantage le

cœur d'un chrétien touché de l'amour de Dieu. Et ceux que Dieu veut attirer à lui par une heureuse simplicité d'esprit, y verront une infinité d'enseignemens et d'exemples proportionnés à leur portée et au genre de leur vocation.

Maintenant, pour dire quelque chose de l'auteur même, et pour donner encore par-là quelque idée de l'estime qu'on doit faire de son ouvrage, je rapporterai ici en peu de mots ce que les historiens de son ordre ont écrit de lui. Il naquit à Valladolid, en 1526, et dès l'âge de vingt ans il renonça au monde, pour se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Après y avoir été occupé douze ou treize ans à enseigner la théologie morale, il fut envoyé à Montille, dans la province de l'Andalousie, pour y être maître des novices, et pour y faire les exhortations spirituelles, que l'on a accoutumé de faire toutes les semaines, dans toutes les maisons de la Compagnie. Dans ces deux emplois, dont il s'acquitta, trente ans durant, avec tout le zèle et toute la capacité possibles, il fit voir combien il étoit savant dans la science du salut et dans la conduite des ames; et ayant été ensuite choisi pour aller à Rome à la cinquième congrégation générale, il y donna encore des marques d'une vertu exemplaire et d'une prudence consommée. A son retour on l'envoya à Cordoue, où il eut durant douze ans la direction des choses spirituelles, c'est-à-dire, le soin de prendre connoissance de l'état intérieur de tous les religieux de la maison, et de leur aider à dé-

truire en eux tout ce qui seroit opposé à leur avancement dans la perfection. On le chargea encore outre cela d'y faire des exhortations, comme à Montille; et ce fut vers la fin de ces douze années, que recueillant tout ce qu'il avoit fait sur ce sujet, il en composa les six volumes que nous avons. Il ne les donna pourtant au public que longtemps après, lorsque, étant allé à la congrégation provinciale, qui se tenoit à Séville, en 1606, il eut ordre d'y demeurer, pour y prendre la conduite des novices, et pour y travailler en même temps à l'édition de son ouvrage. Après s'être appliqué sans relâche à ces deux choses huit ans durant, il devint si infirme, qu'il n'eut plus assez de force, pour exercer une fonction aussi pénible que celle de maître des novices, ni même pour célébrer le sacrifice de la messe. Afin cependant de ne pas demeurer privé du précieux corps de Jésus-Christ, il communioit tous les jours de la main d'un autre; et ayant vécu encore deux ans dans cet état, enfin, le 21 février de l'année 1616, plein de jours et de bonnes œuvres, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, laissant à tout le monde un très-grand regret de sa perte et une très-haute opinion de sa sainteté. Il étoit grand amateur de la retraite, exact observateur des règles, ardent zélateur du salut des ames; et il vivoit dans un si entier détachement de lui-même et de tout sentiment d'amour-propre, qu'il ne regardoit jamais que Dieu en toutes choses. Tout ce que ses occupations indispensables lui laissoient

de temps, il l'employoit à l'oraison et à la lecture spirituelle, ajoutant à cela de fréquentes austérités, qu'il continua jusque dans les derniers temps de sa vie : et comme on lui représentoit une fois qu'il ne pourroit pas y résister, il répondit qu'un religieux qui ne se mortifioit pas, étoit déjà mort. Voilà quel étoit cet excellent maître de la vie spirituelle ; mais la lecture de ses ouvrages le fera encore mieux connoître ; car il n'y a rien proposé à suivre, dont il n'ait donné lui-même l'exemple ; et sa vie n'a été autre chose qu'une pratique continuelle de ce qu'il a enseigné dans ses écrits.

ALPHONSE RODRIGUEZ

Aux Religieux de la Compagnie de Jésus.

Saint Grégoire ayant été prié d'écrire des avis spirituels pour la conduite de quelques maisons religieuses, s'en excuse en ces termes dans la 27.me Épître du 6.me livre du Registre : « L'exer-
» cice de la mortification et de la prière faisant
» que les religieux ont au-dedans d'eux-mêmes la
» source de la sagesse, ils n'ont pas besoin d'être
» arrosés par dehors de quelques gouttes que notre
» sécheresse pourroit répandre sur eux. De même
» que la fontaine qui étoit au milieu du Paradis
» terrestre, et qui l'arrosoit de toutes parts, en
» entretenoit assez la fraîcheur et la verdure, sans
» que le secours de la pluie fût nécessaire : de
» même ceux qui sont dans le paradis de la reli-
» gion n'ont que faire d'être arrosés d'ailleurs,
» parce que l'oraison et la mortification produi-
» sent en eux une source de grâce, qui suffit pour
» y maintenir toujours les vertus dans leur éclat
» et dans leur beauté. »

Je pourrois sur ce fondement, mes RR. PP. et avec beaucoup plus de sujet que saint Grégoire, m'excuser de la même sorte envers les amés fidèles que le Seigneur a plantées dans le jardin de la Compagnie de Jésus, et qu'il y cultive et y arrose par le moyen de l'oraison mentale que l'on y fait tous les jours. Mais ce qui m'empêche de me servir de cette excuse, qui seroit sans doute

très-juste, si je m'imaginois que vous attendissiez de moi des choses nouvelles et dont vous n'eussiez ni connoissance ni pratique, c'est que je ne me suis proposé dans cet ouvrage, que de vous rafraîchir la mémoire de celles que vous savez déjà et que vous pratiquez tous les jours. Je ne ferai même en cela qu'obéir à l'intention de notre saint fondateur, qui ordonne dans une de ses Constitutions, que toutes les semaines, ou du moins tous les quinze jours, il y ait quelqu'un qui nous remette devant les yeux les obligations de la vie spirituelle, de peur que la fragilité humaine, qui nous porte toujours à nous relâcher de nos devoirs, ne nous en fasse perdre le souvenir et discontinuer la pratique. Cette constitution s'observe, grâces à Dieu, avec beaucoup d'exactitude dans toute la Compagnie et y produit de grands fruits. Et d'autant que j'ai été employé plus de quarante ans à faire cette fonction, soit auprès des novices, soit auprès des autres religieux, et que j'ai recueilli beaucoup de choses sur ce sujet, mes supérieurs et plusieurs autres personnes, à qui je dois déférer beaucoup, ont estimé que je rendrois un service à Dieu et à la religion, et que l'avantage qu'on retireroit de mon travail seroit plus grand et plus durable, si je prenois soin de retoucher et de mettre en ordre tout ce que j'ai composé là-dessus.

J'ai remarqué pareillement que dans la constitution dont je viens de parler, saint Ignace met une alternative : « Qu'il y ait quelqu'un, dit-il,

» qui donne de ces sortes d'avertissemens spirituels aux religieux, ou que du moins les religieux soient obligés de les lire : » et cela m'a d'autant plus encouragé dans mon travail, que c'est un usage établi dans la Compagnie et recommandé par les Saints, de faire tous les jours quelque lecture qui puisse servir à notre avancement spirituel. Comme c'est la principale vue que j'ai eue dans cet ouvrage, j'y ai mis pour cet effet devant les yeux, le plus clairement et le plus succinctement que j'ai pu, les choses les plus essentielles et les plus communes de notre profession, afin qu'elles nous servent comme d'un miroir, par le conseil duquel nous puissions, en nous y regardant tous les jours, corriger nos défauts et nos imperfections, et orner nos ames de la parure qui leur convient le plus, et qui peut les rendre plus agréables aux yeux de la majesté divine.

Quoique la principale intention que j'ai eue en cela ait été de satisfaire à l'obligation particulière que j'ai de servir ceux que la religion a rendus mes pères et mes frères en Jésus-Christ : toutefois, parce qu'il faut étendre, autant que l'on peut, les effets de la charité, et que nous y sommes particulièrement obligés par notre institution, j'ai essayé de disposer cet ouvrage, de manière qu'il fût utile, non-seulement à toute notre Compagnie en particulier, et à tous les religieux en commun; mais aussi à tous ceux en général qui aspirent à la perfection du christianisme. C'est

pourquoi, afin que le titre répondît à l'ouvrage, et marquât que c'étoit un livre à l'usage de tout le monde, je l'ai intitulé : *Pratique de la Perfection chrétienne;* et je l'ai appelé *Pratique*, parce qu'en effet les choses y sont traitées d'une manière qui en peut rendre la pratique très-aisée.

J'espère de la miséricorde du Seigneur, que mon travail ne sera pas inutile, et que ce grain de semence de la parole de Dieu, étant semé en une si bonne terre que celle des ames qui aspirent à la perfection, rendra non-seulement trente et soixante pour un, mais rapportera même au centuple.

PRATIQUE
DE LA PERFECTION
CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIER TRAITÉ.

De l'estime et de l'affection que nous devons avoir pour tout ce qui regarde notre avancement spirituel, et de plusieurs choses qui peuvent y contribuer.

CHAPITRE PREMIER.

De l'estime que nous devons faire des choses spirituelles.

J'AI désiré l'intelligence, dit le Sage, *et elle m'a été donnée. J'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préféré aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étoient rien au prix de ce trésor. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable, et que l'argent, devant elle, sera considéré comme de la boue* (1).

(1) Optavi et datus est mihi sensus ; et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ : et præposui illam regnis et sedibus : et divitias nihil esse duxi in comparatione illius ; nec comparavi illi lapidem pretiosum : quoniam omne aurum in com-

La véritable sagesse, que nous devons désirer, c'est la perfection chrétienne, qui consiste à nous unir à Dieu par amour, conformément à ces paroles de l'Apôtre : *Sur toutes choses, je vous recommande la charité, qui est le lien de la perfection, par lequel nous sommes unis à Dieu* (1). De sorte que nous devons faire autant d'estime de la perfection chrétienne, et de tout ce qui peut contribuer à nous la faire acquérir, que Salomon dit qu'il en faisoit de la sagesse ; et *croire*, suivant le même Apôtre, *que pourvu que nous gagnions Jésus-Christ, tout le reste n'est rien que boue et qu'ordure* (2).

C'est là le meilleur moyen que nous ayons pour arriver à la perfection, parce que le progrès que cette estime fera dans notre cœur, sera la mesure de notre avancement spirituel, et de celui de toute la religion. La raison en est, que nous ne désirons les choses, que selon que nous les estimons ; d'autant que la volonté étant une puissance aveugle, qui ne fait que suivre ce que l'entendement lui propose, l'estime qu'il fait d'un objet, devient nécessairement la règle de nos désirs ; et comme la volonté est ce qui commande en nous à toutes les autres

paratione illius arena est exigua, et tanquàm lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. *Sap* 7. 7.

(1) Super omnia autem hæc, caritatem habete, quod est vinculum perfectionis. *Coloss.* 3. 14.

(2) Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Philipp.* 3. 8.

facultés intérieures et extérieures de l'ame, nous n'avons accoutumé de rechercher les choses, et de travailler pour les acquérir, que selon que la volonté se porte à les désirer ; c'est pourquoi il est extrêmement important que nous ayons une haute estime pour tout ce qui concerne notre avancement dans la perfection, afin que nous le désirions aussi avec ardeur, et que nous nous appliquions avec soin à le procurer ; car toutes ces choses ont tant de rapport entre elles, que la mesure de l'une est la règle infaillible de l'autre.

Celui qui trafique en pierreries, doit s'y bien connoître, s'il ne veut y être trompé; autrement, il arrivera qu'il donnera quelque pierre de grand prix pour quelque chose de peu de valeur. Notre trafic est de pierres précieuses ; et *nous sommes des négocians du royaume des cieux, qui cherchons de belles perles* (1). Il faut que nous connoissions extrêmement bien ce que vaut la marchandise dont nous trafiquons, de peur que par un abus étrange nous ne donnions de l'or pour de la boue, et que nous ne changions le ciel pour la terre. *Que le Sage*, dit le Seigneur, par la bouche de Jérémie, *ne se glorifie point de sa sagesse, ni l'homme robuste de sa force, ni le riche de l'abondance de ses biens; mais que celui*

(1) Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas. *Matth.* 18. 45.

qui veut se glorifier avec sujet, mette seulement toute sa gloire à me bien connoître (1). Le plus grand de tous les trésors est de connoître, d'aimer et de servir Dieu ; c'est la plus grande, ou, pour mieux dire, la seule affaire que nous ayons, c'est pour cela que nous avons été créés ; c'est pour cela que nous sommes entrés dans la religion ; et c'est en cela seul, comme dans notre unique fin, que nous devons chercher notre repos, et établir notre gloire.

C'est pourquoi, je voudrois que cette estime de la perfection, et des choses spirituelles qui peuvent y avoir rapport, s'imprimât fortement dans le cœur de tout le monde, et particulièrement dans celui des religieux, et que nous prissions soin de nous y exciter les uns les autres, non-seulement par nos paroles et dans nos entretiens ordinaires, mais beaucoup plus par nos actions, et par toute la conduite de notre vie. De cette sorte, et ceux qui ne commenceroient qu'à entrer dans le chemin de la vertu, et ceux qui y seroient déjà plus avancés, et tous en général reconnoîtroient que dans la religion on ne fait cas que des choses spirituelles ; et qu'enfin, comme parle saint Ignace dans ses Constitutions (2) : Ce qu'on estime le plus en

(1) Non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, et non glorietur fortis in fortitudine suâ, et non glorietur dives in divitiis suis : sed in hoc glorietur, qui gloriatur scire et nosse me. *Jerem* 9 23. 24.

(2) *Const. p.* 10, § 2. *Reg.* 16, *et summ Reg.* 19.

un religieux, ce n'est ni la profondeur de la science, ni les talens pour la prédication, ni tous les autres avantages naturels et humains; mais l'humilité, l'obéissance et l'esprit de recueillement et de prière. C'est ce qu'il faut bien donner d'abord à entendre à tous ceux qui sont reçus dans la religion, et c'est de ce lait qu'il les faut nourrir au commencement, afin que chacun d'eux, voyant que c'est là ce qu'on y prise le plus; que c'est le parti que prennent ceux qui sont désabusés des vanités du siècle, et qu'il n'y a que ceux-là d'aimés et d'estimés, ils tournent aussitôt leurs pensées, et appliquent leurs soins, non pas à devenir de grands hommes de lettres, ou de fameux prédicateurs, mais à surpasser tous les autres en humilité et en mortification. Au reste, je ne prétends pas dire que le désir de nous attirer l'estime et la bienveillance générale, doive être le motif qui fasse que nous nous portions à la vertu; mais seulement que lorsqu'on connoîtra que la vertu est la seule chose qui est estimée dans la religion, on sera plus aisément persuadé que c'est aussi la seule qui mérite de l'être. Car, de cette sorte, chacun étant bien instruit du véritable chemin qu'il devra tenir, s'appliquera entièrement à la vertu, ne songera qu'à travailler sérieusement à son avancement spirituel, et croira que tout le reste n'est que vanité et que folie.

On peut aisément comprendre, par tout ceci, que ceux de qui toute la conversation

se réduit à parler de belles-lettres, de sciences humaines, et généralement de tous les avantages de l'esprit, et à marquer avec éloge ceux qui y ont excellé, sont d'un très-dangereux exemple dans les sociétés religieuses, d'autant que les plus jeunes, qui voient louer ces choses aux plus anciens, croient que c'est effectivement ce qui a le plus de cours dans la religion, et que c'est par-là qu'ils doivent s'avancer et se rendre considérables. C'est pourquoi ils ne se proposent que cela seul pour objet; et ensuite, l'estime des lettres humaines et des talens de l'esprit, s'augmentant toujours en eux de plus en plus, celle de l'humilité et de la mortification y dépérit insensiblement; et ils en viennent enfin à faire si peu de cas de l'un en comparaison de l'autre, que souvent l'attachement qu'ils ont à l'étude, leur fait négliger leurs obligations les plus étroites. D'où il arrive que plusieurs se relâchent, se pervertissent, et même abandonnent la religion. Cependant, au lieu que par ces sortes d'entretiens on excite dans les jeunes gens de vains désirs de paroître, et d'être tenus pour gens d'esprit et de savoir, et qu'on leur inspire de faux sentimens d'honneur, qui sont le commencement de leur perdition; ne vaudroit-il pas mieux qu'on leur remît sans cesse devant les yeux, combien il est important et nécessaire d'être vertueux et humble, et combien, sans cela, il est inutile, ou, pour mieux dire, dangereux d'être savant et habile.

Surius, dans la vie de saint Fulgence, abbé, rapporte une chose qui revient à ce sujet. C'est que lorsque ce saint homme voyoit que quelques-uns de ses religieux étoient gens de grand travail, et qu'ils ne cessoient tout le jour de servir dans la maison; mais que d'ailleurs ils étoient négligens dans les exercices de piété, et qu'ils n'avoient pas la même application, ni la même ferveur pour l'oraison, pour la lecture et pour la retraite intérieure, il en faisoit beaucoup moins de cas que des autres. Au contraire, ceux qu'il voyoit affectionnés aux choses spirituelles, et soigneux de leur avancement dans la vertu, et qui, cependant, à cause de leur foiblesse et de leurs infirmités, ne pouvoient rendre aucun service à la maison, étoient ceux qu'il aimoit avec le plus de tendresse, et pour lesquels il avoit le plus d'estime. Il avoit sans doute beaucoup de raison d'en user de cette sorte; car enfin si l'on est obéissant et soumis à la volonté de son supérieur, que sert-il d'avoir d'ailleurs du mérite et de grandes qualités? Que si c'est de là principalement qu'on prend occasion de se donner quelques libertés, et de prétendre des exemptions, il vaudroit assurément beaucoup mieux qu'on n'eût jamais eu aucun talent. Ce seroit une autre affaire, si dans le compte que Dieu exigera un jour du supérieur, il devoit lui demander si ses religieux auront été gens de travail et d'esprit; mais ce ne sera pas sur cela qu'il lui fera rendre

compte ; il lui demandera s'il aura eu soin que ceux qui étoient sous sa conduite, profitassent dans la science des Saints, augmentassent de jour en jour en vertu, et fussent employés selon leurs talens, sans toutefois que les emplois extérieurs préjudiciassent à l'avancement intérieur. C'est ce dont chaque particulier sera pareillement responsable à Dieu, suivant le sentiment d'un saint homme (1), qui dit : qu'au jour du jugement on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait ; ni si nous avons bien parlé de toutes choses, mais si nous avons bien pratiqué tous les devoirs d'un véritable chrétien.

Jésus-Christ avoit envoyé ses disciples prêcher ; et le texte sacré rapporte qu'ils revinrent pleins de joie, en lui disant que les démons même leur étoient assujétis par son nom. *Ne vous réjouissez pas*, leur répondit le Sauveur du monde, *de ce que vous opérez des miracles, et de ce que les démons vous obéissent, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (2). Nous devons donc mettre notre bonheur et notre joie à acquérir le royaume des cieux, car sans cela tout le reste n'est rien. *Et que*

(1) *Thomas à Kempis, lib.* 1. *de Imit. Christi. c.* 3.

(2) In hoc nolite gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. *Luc.* 10. 20.

sert-il à un homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son ame (1).

Que si nous disons, et si Jésus-Christ lui-même le dit, que les emplois qui regardent la conversion des ames, ne doivent pas nous faire oublier ce que nous devons à notre propre salut, puisqu'il seroit inutile d'avoir contribué à celui de tout le monde, si nous ne travaillons pas au nôtre : que ne pouvons-nous point dire, à plus forte raison, des autres occupations ? Certainement il n'est pas raisonnable qu'un religieux soit si absorbé dans l'étude, ou se laisse tellement emporter et dissiper par les fonctions du dehors, qu'il vienne à manquer aux besoins du dedans ; qu'il néglige l'oraison, l'examen de sa conscience, et l'exercice de la pénitence et de la mortification ; que les choses spirituelles n'aient que le dernier rang chez lui ; qu'il ne leur donne que le temps qui lui reste d'ailleurs, et que, s'il ne peut pas vaquer à tout, il choisisse de manquer à celles-là, plutôt que de se relâcher dans les autres. Car enfin, ce seroit vivre, non pas comme un religieux, mais comme un homme qui n'auroit aucun goût des choses du ciel.

Saint Dorothée raconte que son disciple Dosithées'acquittoit si bien de la charge d'Infirmier, avoit un si grand soin des malades, faisoit si bien leurs lits et leurs chambres, et

(1) Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? *Matth.* 16. 26.

y tenoit toutes choses si propres et en si bon état, qu'un jour étant allé visiter l'infirmerie, Dosithée lui dit : Mon père, il me vient une pensée de vaine gloire, qui me dit que je fais parfaitement bien mon devoir ici, et que vous devez être très-content de moi. Mais la réponse du supérieur modéra bien la présomption du disciple : J'avoue, lui répondit saint Dorothée, que vous êtes devenu très-bon infirmier, et très-soigneux, mais je ne m'aperçois pas encore que vous soyez devenu un bon religieux (1). Que chacun donc fasse en sorte qu'on ne puisse pas dire de lui : Vous êtes un bon infirmier ou un bon portier ; vous vous êtes rendu un très-habile écolier, ou un docteur très-savant, ou un très-grand prédicateur ; mais vous n'êtes pas un bon religieux. Car enfin nous ne sommes entrés dans la religion, que pour y devenir de véritables religieux. C'est ce que nous devons préférer à toutes choses ; c'est ce qu'il faut que nous recherchions avec soin, et que nous ayons éternellement devant les yeux. Tout le reste, à l'égard de notre progrès dans la piété, ne nous doit être qu'accessoire, suivant ces paroles du Sauveur : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et sa justice ; et tout le reste vous sera donné comme par surcroît* (2).

(1) Non tamen bonus effectus es monachus. *Bibliothec. Patr. tom.* 3. *Doct.* 11.

(2) Quærite ergò primùm regnum Dei, et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis. *Matth.* 6. 33.

Nous lisons de quelques Pères du désert, que ne pouvant pas vaquer continuellement, ou à la lecture spirituelle, ou à l'oraison, et ne voulant pas d'ailleurs demeurer oisifs, ils employoient tout le temps qui leur restoit à faire des corbeilles de palmes, ou quelques autres ouvrages de main; et que quelques-uns d'entre eux brûloient à la fin de l'année tout ce qu'ils avoient fait, comme n'ayant travaillé que pour s'occuper et pour fuir l'oisiveté (1). C'est ainsi que nous devons en user; faire notre principale attache de ce qui concerne notre avancement spirituel, et ne nous appliquer à toutes les autres affaires, même à celles qui regardent l'édification du prochain, que dans le même esprit avec lequel ces saints Pères s'amusoient à faire leurs corbeilles; c'est-à-dire, sans que pour cela nous nous relâchions le moins du monde des obligations que nous avons de faire notre salut, et d'aspirer sans cesse à la perfection. Il faut donc agir sur ce fondement, et le tenir pour un principe infaillible; que les exercices spirituels qui contribuent à notre progrès dans la piété, doivent être toujours préférés à toutes choses, et que nous ne devons jamais nous en relâcher pour quoi que ce soit; car c'est ce qui nous entretient, et qui nous fait profiter dans la vertu; et si une fois nous les négligeons, nous nous apercevrons bientôt du préjudice

(1) *Cas. l.* 10. *Instit. c.* 24. *de Abbat. Paul.*

que nous en aurons reçu. L'expérience ne nous apprend que trop, que quand nous ne sommes pas intérieurement comme nous devons, ce défaut ne provient jamais que de notre relâchement dans les exercices spirituels. *Mon cœur est devenu sec*, dit le Psalmiste, *parce que j'ai oublié de manger mon pain, dont j'avois accoutumé de me nourrir* (1). Si la nourriture de l'ame nous manque, il est certain que nous deviendrons foibles et languissans. Saint Ignace nous recommande extrêmement ce point, et insiste souvent là-dessus : L'entière abnégation de soi-même, dit-il en un endroit (2), et les moyens les plus propres pour s'avancer dans la vertu et dans la perfection, doivent être l'objet de l'étude constante tant des novices que des autres. Que tous, dit-il, en un autre lieu (3), donnent un temps convenable aux exercices spirituels et tâchent d'augmenter chaque jour dans la piété à proportion de la grâce que Dieu leur donne. Et enfin, ailleurs il ajoute (4) : Que chacun apporte toute l'exactitude possible à bien employer tout le temps qui lui aura été marqué pour vaquer à l'oraison, à la méditation et à la lecture ; et ces mots : *Toute l'exactitude possible*, méritent sans doute que l'on y fasse une réflexion particulière.

(1) Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum. *Psalm.* 101. 5.

(2) 8. *p. Const. c.* 1. §. 128. *et Reg.* 12. *summ. Const.*

(3) *Reg.* 21. *summar.* (4) *Reg.* 1. *comm.*

Il est aisé par-là de voir, que quelques occupations qu'on puisse avoir, soit à cause de la charge qu'on exerce, soit à cause de l'obéissance qu'on doit à ses supérieurs, leur intention n'est pas que l'on quitte pour cela les exercices spirituels que l'on a accoutumé de faire, parce qu'il n'y a point de supérieur qui veuille que l'on manque aux règles, et particulièrement à des règles si importantes et si indispensables. Que personne donc ne prétende colorer ses fautes et sa négligence dans les exercices spirituels, du prétexte spécieux de l'obéissance, alléguant qu'on n'aura pu vaquer à l'oraison, ou à l'examen de sa conscience, ou à quelque lecture pieuse, parce qu'on aura été obligé de satisfaire aux devoirs de l'obéissance; car après tout, ce n'est point l'obéissance qui nous empêche de faire toutes ces choses : c'est notre seule tiédeur particulière, et le peu de ferveur que nous avons pour la piété. Saint Basile dit (1) que nous devons être extrêmement fidèles à donner à Dieu les temps qui sont destinés pour les exercices spirituels; et que comme, lorsque nous n'avons pas eu le loisir, ou de manger ou de dormir, parce qu'il aura fallu passer la nuit auprès d'un malade et l'aider à bien mourir, nous tâchons de réparer aussitôt les besoins du corps, et nous savons bien en trouver le temps; de même, s'il arrive qu'il nous

(1) *Bas. ser. de renunt. sæculi istius, et spirituali perfectione.*

soit impossible de faire notre oraison ou notre examen aux heures ordinaires, nous devons souhaiter avec ardeur d'y suppléer promptement, et nous en acquitter en effet le plutôt que nous pouvons. Quand, par quelque nécessité, les supérieurs emploient quelqu'un dans le temps de ces exercices spirituels, ils ne veulent pas pour cela qu'il les quitte, mais seulement qu'il les diffère, et qu'il y satisfasse ensuite entièrement, selon ces paroles du Sage : *Que rien ne vous empêche de prier toujours* (1). Il ne dit pas : *N'empêchez personne*, mais *que rien ne vous empêche ;* c'est-à-dire, qu'il n'y ait aucun empêchement qui vous fasse perdre l'oraison, et certainement rien n'est capable de la faire perdre à un bon religieux, parce qu'il trouve toujours du temps pour y vaquer.

On rapporte, dans la Bibliothèque des Pères (2), que saint Dorothée étant obligé de se coucher souvent fort tard, et de se relever quelquefois la nuit pour recevoir les étrangers et les passans, dont on lui avoit donné le soin, il ne laissoit pas néanmoins de se lever avec les autres religieux, pour faire l'oraison ; et que voyant que celui qui avoit la charge de les réveiller, ne venoit point frapper à sa cellule, à cause des occupations qu'on savoit qu'il avoit eues, il avoit prié un de ses compagnons de lui

(1) Non impediaris orare semper. *Eccles.* 18. 22.
(2) *S. Dorot. ser. seu Doct.* 11. *in Bibliot. SS. Patr. tom.* 3.

rendre cet office, quoiqu'alors il ne fût pas encore trop bien remis d'une fièvre qui l'avoit fort affoibli. C'étoit là sans doute avoir un véritable désir de ne point manquer à ses exercices spirituels, et être bien éloigné de s'en dispenser sur la moindre indisposition, pour être ensuite déconcerté tout le reste du jour. Nous lisons, au même endroit, qu'un saint vieillard aperçut une fois un ange qui encensoit tous les religieux qui s'étoient hâtés de se trouver à l'oraison, et même les places vides de ceux qui, par un empêchement légitime, n'avoient pu y assister; mais, pour les places de ceux qui n'y avoient manqué que par leur paresse, il passoit devant sans y donner de l'encens. Ceci est très-propre, et pour consoler ceux qui, étant appelés ailleurs par l'obéissance, ne peuvent assister, avec les autres, aux exercices de dévotion, et pour nous apprendre à n'y point manquer par notre faute.

CHAPITRE II.

De l'amour et de l'ardeur que nous devons avoir pour la perfection.

Bienheureux, dit l'Evangile, *ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés* (1). Quoique ce mot de *jus-*

(1) Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam, quoniàm ipsi saturabuntur. *Matth.* 5. 6.

tice soit un nom qui se donne particulièrement à une des quatre vertus cardinales distinguée des autres, il ne laisse pas néanmoins de convenir à toute sorte de vertu et de sainteté en général. Nous nommons *justice*, la candeur et la sainteté de la vie; et nous appelons *justes*, ceux qui sont saints et vertueux. *La justice des gens de bien les délivrera* (1), dit le Sage, c'est-à-dire, ils seront sauvés par la sainteté de leur vie, et c'est ainsi que ce même mot se prend en plusieurs autres endroits de l'Ecriture. *Si votre justice*, dit le Sauveur, *n'est plus abondante que celle des docteurs de la loi et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux* (2) : c'est-à-dire, si vous n'avez plus de vertu, plus de sainteté qu'eux. On doit encore entendre dans le même sens, ce que dit aussi le Sauveur à saint Jean qui refusoit de le baptiser : *C'est ainsi qu'il faut que nous fassions pour accomplir toute sorte de justice* (3) : comme voulant dire, c'est ainsi qu'il faut que je fasse, pour donner un exemple d'obéissance, d'humilité et de toute sorte de perfection. Nous devons donc interpréter de la même manière les paroles que nous avons citées au commencement de ce chapitre, et

(1) Justitia rectorum liberabit eos. *Prov.* 11. 6.

(2) Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm Scribarum, et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth.* 5. 20.

(3) Sic enim nos decet implere omnem justitiam. *Matth.* 3. 15.

croire que Jésus-Christ nous a voulu dire : Bienheureux ceux qui ont tant d'amour et tant de passion pour la vertu et pour la perfection, qu'ils en sont tourmentés comme d'une faim et d'une soif violentes. Saint Jérôme, parlant sur ce passage (1) dit qu'il ne suffit pas d'avoir quelque léger désir de la vertu et de la perfection, qu'il faut en avoir une faim et une soif si ardentes, que nous puissions nous écrier avec le Prophète : *De même qu'un cerf soupire avec ardeur après les eaux des torrens, ainsi mon ame soupire après vous, ô mon Dieu* (2)!

Il est si important d'être vivement touché de ce désir, que, comme nous disions dans le chapitre précédent, c'est de là que dépend tout notre avancement spirituel, c'est là le premier principe qui nous y dispose, et l'unique moyen qui peut nous faire acquérir la perfection. *Le commencement de la sagesse*, qui n'est autre chose que la connoissance et l'amour de Dieu, en quoi cette perfection consiste, *est d'avoir un véritable et violent désir de l'obtenir* (3). Aussi les philosophes disent très-bien, qu'en toutes choses, et principalement dans les actions morales, la fin est la première cause qui nous fait agir : de sorte

(1) Non nobis sufficit velle justitiam, nisi justitiæ patiamur famem. *Hier. sup. Matth.*

(2) Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ità desiderat anima mea ad te, Deus. *Psal.* 41. 1.

(3) Initium enim illius, verissima est disciplinæ concupiscentia. *Sap.* 6. 18.

que plus nous souhaitons cette fin avec passion, plus nous apportons de soins et d'ardeur pour y parvenir. Il est donc, encore une fois, si nécessaire pour notre avancement, de le désirer fortement, et que ce désir parte véritablement du cœur, et nous emporte après lui, sans qu'il soit besoin que nous soyons excités d'ailleurs, qu'il y aura peu à espérer de quiconque n'aura pas ces sentimens. Donnons-en un exemple dans la personne d'un religieux : chacun pourra ensuite s'en faire l'application, conformément à la situation particulière où il se trouve. Il est nécessaire, dans la religion, que les supérieurs veillent avec un très-grand soin sur leurs inférieurs, qu'ils usent de correction envers eux, et qu'ils leur imposent des pénitences. Cependant on ne devra pas beaucoup compter sur un religieux qui ne fera les choses que par ce motif, parce qu'enfin cela ne sera tout au plus que pendant quelque temps ; et lorsqu'on aura une extrême attention sur lui, il se comportera assez bien : mais si tout ce qu'il fait ne part effectivement du fond du cœur, et d'un véritable désir de se corriger, il n'y aura pas sujet d'en faire un grand état, et infailliblement il ne persévérera pas.

Il y a cette différence entre les choses qui sont mues par une impression étrangère, et celles qui se meuvent d'elles-mêmes, que dans celles qui sont mues par une impres-

sion étrangère, le mouvement s'affoiblit à mesure qu'elles avancent vers le terme où on les pousse, comme lorsqu'on jette une pierre de bas en haut ; au lieu que dans celles qui ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement, comme quand la même pierre retombe vers son centre, ce mouvement devient plus rapide à mesure qu'elles approchent plus du terme où elles tendent. La même différence se rencontre entre ceux qui font les mêmes choses, ou par la crainte des peines et des corrections, ou parce qu'on les regarde, ou enfin par quelqu'autre respect humain ; et ceux qui n'agissent que par l'amour qu'ils ont pour la vertu, et par un pur désir de plaire à Dieu. Ceux-ci demeurent fermes et constans dans les exercices de la piété, et les autres n'y persistent qu'autant de temps que dure la réprimande qu'on leur fait, ou qu'on a les yeux ouverts sur eux, et ils retombent ensuite dans leur relâchement ordinaire. Saint Grégoire rapporte de sa tante Gordienne (1), que lorsque ses deux autres sœurs, Tarsile et Emilième, la reprenoient de la légèreté de ses mœurs, et de ce qu'elle gardoit si peu la modestie et la retenue qui étoient requises en une fille de sa profession, elle prenoit un air si sérieux et si composé, pendant que la correction duroit, qu'il sembloit qu'elle la reçût en bonne part, et à dessein d'en profiter ; mais un moment après,

(1) *Greg. Hom.* 38. *in. Evang.*

cette retenue simulée se dissipant entièrement, elle retournoit à ses premières légèretés, passoit le temps en paroles vaines, et ne songeoit qu'à se divertir avec quelques filles séculières qui étoient dans le même monastère. C'est ainsi qu'un arc dont la corde est extrêmement bandée, se relâche et revient en son premier état, dès que la corde vient à se détendre; et il ne faut pas s'étonner que des mouvemens, qui n'étoient qu'étrangers en cette fille, et dont elle n'avoit point la source dans le cœur, fussent de si peu de durée.

L'affaire de la perfection chrétienne n'est pas une affaire qui doive se faire par force: il faut que ce soit le cœur qui l'entreprenne; aussi Jésus-Christ parlant à ce jeune homme de l'Evangile, lui dit: *si vous voulez être parfait* (1), afin de nous montrer que le principe de la perfection consiste dans notre propre volonté. Que si nous n'avons pas envie de l'être, tous les soins et toute l'application des supérieurs n'y serviront jamais de rien. Nous pouvons tirer d'ici la réponse et la solution à la question que fait S. Bonaventure (2), quand il demande pourquoi anciennement il ne falloit qu'un supérieur pour mille religieux, et même quatre et cinq mille, qui, selon S. Jérôme et S. Augustin, vivoient autrefois sous un seul abbé; et que mainte-

(1) Si vis perfectus esse. *Matth.* 19. 21.
(2) *Bonav. opusc. de Perfect. Relig. l.* 1. *c.* 39.

nant pour dix religieux, et même pour un moindre nombre, un seul supérieur quelquefois ne suffit pas? C'est que ces anciens nourrissoient dans leur ame un désir ardent de la perfection; et que le feu qui les brûloit au-dedans, faisoit qu'ils prenoient à cœur le soin de leur avancement, et qu'ils s'y portoient avec zèle. *Les justes brilleront*, dit le Sage, *et courront comme des étincelles dans un lieu plein de roseaux* (1). Le Saint-Esprit nous déclare bien par cette métaphore, avec quelle vîtesse et quelle légèreté les justes marchent dans le chemin de la vertu; quand leur cœur est une fois embrasé de ce feu divin. *Ils courront*, dit-il, *comme des étincelles dans un lieu plein de roseaux*. Figurez-vous de quelle manière la flamme court parmi les roseaux secs où le feu a pris; c'est de cette sorte que les justes courent dans le chemin de la vertu, lorsqu'ils en sont bien enflammés, et c'est ainsi que l'étoient ces anciens solitaires, qui, par cette raison, loin d'avoir besoin d'un supérieur qui les excitât à leur devoir, eussent eu besoin au contraire d'en avoir un qui les obligeât de se modérer dans leur ferveur. Que si l'on n'a pas ces sentimens dans le cœur, non-seulement un supérieur ne suffira pas à dix religieux; mais quand dix supérieurs ne seroient occupés qu'autour d'un religieux seul, ils ne pourroient jamais le

(1) Fulgebunt justi, et tanquàm scintillæ in arundineto discurrent. *Sap.* 3. 7.

rendre parfait malgré lui. Car, de quoi servira-t-il que l'on fasse sa visite dans sa chambre, pour voir s'il vaque à l'oraison dans le temps qui y est destiné ? La visite faite, ne peut-il pas faire ce qui lui plaît ? Et même, étant à genoux, ne peut-il pas s'occuper à des pensées d'étude, d'affaires et de bagatelles ? Quand il faudra ensuite qu'il rende compte de sa conscience, ne pourra-t-il pas dire ce qu'il voudra, et taire ce qui sera le plus essentiel ; et ne pourra-t-il pas donner à entendre qu'elle est en très-bon état, lorsqu'elle sera peut-être dans l'état du monde le plus déplorable ? C'est donc en vain qu'on apporteroit tous les soins et toutes les précautions imaginables pour le rendre vertueux, si lui-même ne souhaite de l'être, et ne s'emploie sérieusement à le devenir.

La réponse que fit une fois saint Thomas d'Aquin à une de ses sœurs, vient tout-à-fait à ce sujet (1). Elle lui demandoit comment elle pourroit se sauver : En le voulant, lui répondit-il. Si vous le voulez, vous serez sauvée ; si vous le voulez, vous profiterez dans la vertu ; si vous le voulez, vous vous rendrez parfaite. Le tout est donc de le vouloir, c'est-à-dire de le bien vouloir, et de s'y porter de tout son cœur, car Dieu est toujours disposé à nous secourir ; mais si la volonté nous manque, tout ce que les supérieurs peuvent faire est superflu. C'est à vous

(1) 1. *p. lib.* 5. *c.* 37. *Hist. Præd.*

de prendre votre salut à cœur ; c'est votre affaire ; c'est vous seul qui y êtes intéressé, et c'est pour cela que vous êtes entré dans la religion. Que chacun donc se mette bien dans l'esprit, que dès qu'il commencera à se relâcher, qu'il oubliera ce qui regarde son avancement spirituel, qu'il négligera de bien faire ses exercices de dévotion, et qu'il ne se sentira pas un extrême désir de faire des progrès dans la vertu et de se mortifier ; dès l'heure même l'affaire de son salut ira mal. Saint Ignace, au commencement de ses Constitutions (1), nous établit un fondement très-conforme à cette doctrine. La loi intérieure de la charité et de l'amour, que le Saint-Esprit a écrite et gravée dans nos cœurs, est, dit-il, celle qui doit nous maintenir, nous conduire, et nous faire avancer dans la voie du service de Dieu. C'est le feu de son amour, c'est ce désir insatiable de sa plus grande gloire, qui doit nous exciter à tout moment pour nous élever à lui, et nous faire profiter dans la vertu.

Quand ce désir est une fois véritablement imprimé dans l'ame, il fait que nous nous appliquons avec soin et avec ardeur à acquérir ce que nous souhaitons; car nous sommes naturellement industrieux pour chercher et pour trouver les choses où notre inclination nous porte ; et c'est pour cela que le Sage dit : *Que le commencement de la sagesse est*

(1) *In proœm. Cons.* §. 1.

d'en former dans le cœur un véritable désir (1). Mais il y a encore en cela un autre avantage, qui rend ce moyen extrêmement efficace : c'est que quelque difficiles que les choses puissent être d'elles-mêmes, elles en deviennent douces et aisées. D'où vient, par exemple, qu'un religieux aura eu si peu de peine à quitter le monde et à entrer dans la religion, si ce n'est parce qu'il l'aura voulu de tout son cœur ? Dieu lui en aura inspiré un extrême désir, qui est la grâce de la vocation; lui aura arraché du cœur l'affection et l'attache qu'il avoit pour le monde; y aura substitué l'amour de la retraite et de la religion; et avec cela tout lui aura été facile. Au contraire, pourquoi les mêmes choses semblent-elles difficiles à ceux qui demeurent dans le siècle, si ce n'est parce que Dieu ne leur en a pas inspiré la volonté comme à nous, et qu'il ne leur a pas fait la grâce de les appeler au même état ? De même donc que ce qui nous a rendu l'entrée dans la religion si facile et si agréable, c'est la ferveur que nous avons eue en y entrant, et cette volonté constante dont nos parens, nos amis, et toute la terre ensemble n'ont pu nous détourner; de même, ce qui nous fera profiter dans la religion, et qui nous en rendra les exercices aisés, c'est la persévérance dans cette ferveur que nous y avons apportée. Tant qu'elle durera, ils

(1) Initium enim illius, verissima est disciplinæ concupiscentia. *Sap.* 6. 18.

nous seront faciles à pratiquer; mais, dès qu'elle viendra à manquer, ils nous paroîtront pénibles et insupportables. Qu'est-ce qui fait, à votre avis, qu'on est quelquefois si accablé d'ennui en les pratiquant, et que d'autres fois on a l'esprit si content et si dégagé? Que personne n'en rejette la faute, ni sur les choses, ni sur les supérieurs; mais qu'on impute cette inégalité qu'à soi-même et au peu de zèle qu'on a pour la vertu et pour la mortification. Un homme sain et robuste, dit le père Avila, portera sans peine un poids qu'un malade ou un enfant ne pourra pas soulever. C'est donc de la seule différence qu'il y a dans l'état de notre ame que la difficulté procède; les choses sont toujours les mêmes. Elles nous ont paru si aisées, pendant quelque temps, qu'elles ne nous coûtent rien : si maintenant elles nous paroissent d'une autre sorte, nous ne nous en devons prendre qu'à nous, qui ne sommes encore que des enfans dans la vertu, au lieu que nous devrions être *des hommes parfaits* (1), et qui sommes tombés malades, et avons laissé refroidir cette première ferveur que nous avions en entrant dans la religion.

(1) In virum perfectum. *Eph.* 4. 13.

CHAPITRE III.

Que c'est un moyen et une disposition très-propre pour obtenir les grâces de Dieu, que de souhaiter notre avancement avec ardeur.

Ce qui fait encore qu'il nous importe beaucoup d'avoir ce désir, et pour ainsi dire, cette faim et cette soif de notre avancement spirituel, c'est que nous ne pouvons de notre côté apporter une meilleure disposition, pour obtenir de Dieu la perfection où nous tendons. Saint Ambroise dit (1) que lorsque quelqu'un est bien vivement touché de ce désir, Dieu l'a tellement pour agréable, qu'il le comble de grâces et de faveurs; et il allègue à ce sujet, ce que dit la Ste. Vierge dans son Cantique: *Le Seigneur a rempli de biens ceux qui sont affamés* (2). Le prophète royal avoit dit la même chose auparavant : *Il a rassasié de ses biens l'ame qui étoit altérée et affamée* (3) ; c'est-à-dire, comme nous avons déjà marqué dans le chapitre précédent, que ceux qui ont eu tant d'ardeur pour la vertu et pour la perfection, qu'ils en ont souffert comme une faim et une soif vio-

(1) *Amb. ser.* 3. *sup. Psal.* 128.
(2) Esurientes implevit bonis. *Luc.* 1. 53.
(3) Quia satiavit animam inanem, et animam esurientem satiavit bonis. *Psal.* 106. 9.

lentes, Dieu les a comblés de ses biens, et enrichis de ses dons, pour les récompenser de cette bonne volonté, dont la ferveur est si agréable à ses yeux. Un ange apparut autrefois à Daniel, et lui dit que ses prières avoient été exaucées dès le commencement, *parce qu'il étoit homme de désir* (1). L'intention que David avoit eue de bâtir un temple au Seigneur, fut de même si agréable à Dieu, qu'encore qu'il ne voulût pas que ce fût lui qui en exécutât le dessein, il l'en récompensa toutefois, comme s'il l'eût exécuté (2), et lui confirma la couronne dans sa race. Enfin l'extrême envie que Zachée eut de voir Jésus-Christ, mérita que le Sauveur le regardât le premier, et qu'il le conviât à aller chez lui (3). Mais la vérité de cette maxime nous est encore bien plus expressément marquée par Salomon dans le lieu, où parlant de la sagesse, qui n'est autre chose que Dieu même : *La sagesse*, dit-il, *se laisse voir facilement à ceux qui l'aiment, et se laisse aisément trouver à ceux qui la cherchent* (4). Mais savez-vous avec quelle facilité ? *Elle prévient ceux qui la souhaitent, et se montre la première à eux* (5). Vous ne l'avez pas plutôt désirée, qu'elle est déjà avec vous. *Celui qui*

(1) Quia vir desideriorum es. *Dan.* 9. 23.
(2) 2. *Reg.* 7. 12. 13 *et* 16.
(3) *Luc.* 19. 31.
(4) Facilè videtur ab his, qui diligunt eam; et invenitur ab his, qui quærunt illam. *Sap.* 6. 13.
(5) Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. *Ibid.* 14.

se levera de bon matin pour la chercher, n'aura pas de peine à la rencontrer, car il la trouvera assise à sa porte (1). Que la bonté et la miséricorde de Dieu sont infinies ! Il ne se contente pas de nous venir chercher lui-même, et de frapper plusieurs fois à notre porte. *Voilà*, dit-il dans l'Apocalypse, *que je suis à votre porte et que je frappe* (2) ; et dans les Cantiques : *Ouvrez-moi, ma sœur* (3). Il ne se contente pas, dis-je, de cela; mais, comme s'il étoit las de frapper, il s'asseoit à notre porte, pour nous faire entendre qu'il seroit déjà entré, s'il ne l'eût point trouvée fermée; et que, malgré cela, au lieu de s'en aller, il prend le parti de s'asseoir et d'attendre, afin que nous le rencontrions dès que nous l'aurons ouverte. Quoique vous ayez différé d'ouvrir votre cœur à Dieu, et de répondre à ses inspirations, il n'a pas pourtant voulu s'en aller, il a trop d'envie d'y entrer, pour se rebuter facilement : il s'assied à la porte, et il attend qu'on lui ouvre. *Le Seigneur attend*, dit Isaïe, *pour vous faire miséricorde* (4). Et certainement, il n'y a point d'ami qui souhaite tant d'entrer dans la maison de son ami intime, que Dieu souhaite d'entrer dans votre cœur. Il a plus d'envie de se communiquer à nous, et de nous accor-

(1) Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : assidentem enim illam foribus suis inveniet. *Sap.* 6. 15.
(2) Ecce sto ad ostium, et pulso. *Apoc.* 3. 20.
(3) Aperi mihi, soror mea. *Cant.* 5. 2.
(4) Expectat Dominus, ut misereatur vestri. *Isaï.* 30. 18.

der ses grâces, que nous de les recevoir; il attend seulement que nous le désirions, et que nous en ayons faim et soif. *Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui aura soif* (1). *Si quelqu'un donc est altéré, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.* (2). Il veut que nous souhaitions ardemment d'acquérir la vertu et la perfection, afin que lorsqu'il nous aura donné ce que nous souhaitons, nous sachions l'estimer et le conserver comme une chose précieuse: car d'ordinaire ce que l'on a peu désiré, on l'estime peu après l'avoir obtenu. Aussi une des principales causes du peu de profit que nous faisons dans la vertu et dans la perfection, c'est que nous ne la souhaitons point effectivement avec assez d'ardeur: nous la désirons, à la vérité, mais c'est d'une manière si foible et si lâche, que les désirs que nous en formons, sont presque plutôt avortés que conçus.

Saint Bonaventure dit (3) qu'il y a des gens qui ont de bonnes intentions, et qui font les meilleurs projets du monde, mais qui ne parviennent jamais à se faire violence, et à se surmonter, pour les mettre en exécution: de sorte qu'on peut dire d'eux, ce que l'apôtre disoit de lui-même: *Je trouve en moi le désir de faire parfaitement le bien, mais je n'en*

(1) Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratis. *Apoc.* 21. 6.
(2) Si quis sitit, veniat ad me et bibat. *Joan.* 7. 37.
(3) *Bonav. processu.* 4. *Relig.* c. 3.

trouve pas le moyen (1). Ces sortes de projets sans effet ne sont pas la production d'une volonté déterminée : ce ne sont, à proprement parler, que de simples velléites ; et enfin, on voudroit bien, mais on ne veut pas fermement. *Le paresseux*, dit le Sage, *veut et ne veut pas* (2). *Les désirs l'accablent en foule, parce qu'il ne veut point mettre la main au travail, et il se consume tout le jour en souhaits inutiles* (3). Il est tout en désirs, dit saint Jérôme (4) ; et le père Avila (5) le compare très-bien à ceux qui, en songe, s'imaginent qu'ils font de grandes actions, et qui, hors de là, n'ont la force de rien faire, suivant ces paroles d'Isaïe : *Celui qui a faim, songe quelquefois qu'il mange ; mais lorsqu'il vient à se réveiller, il est aussi vide qu'auparavant* (6). Il semble à ces sortes de gens, quand ils sont en oraison, qu'ils brûlent de souffrir, et de se voir méprisés ; et au sortir de là, dès la moindre occasion qui s'en présente, ils agissent tout autrement qu'ils ne s'étoient proposé. C'est qu'en effet ce n'étoit pas un véritable désir qu'ils avoient

(1) Velle adjacet mihi, perficere autem bonum non invenio. *Rom.* 7. 18.

(2) Vult, et non vult piger. *Prov.* 13. 4.

(3) Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari. Totâ die concupiscit, et desiderat. *Prov.* 21, 25 *et* 26.

(4) In desideriis est omnis otiosus. *Hier. ep.* 4 *ad Rustic. Monach.*

(5) Audi, filia, etc. *M. Avila. c.* 6.

(6) Sicut somniat esuriens, et comedit, cùm autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus. *Isa.* 29. 8.

formé, mais une espèce de songe qu'ils avoient fait. Quelques-uns les comparent encore à des soldats en peinture, qui ont toujours l'épée levée sur la tête de l'ennemi, et qui ne déchargent jamais le coup ; et c'est un des sens qu'on peut donner à ces paroles du Psalmiste : *l'homme est comme un tableau* (1) ; ils passent toute leur vie à lever toujours le bras, et à ne frapper jamais. On peut aussi les comparer à une femme en travail, qui ne sauroit accoucher, et leur appliquer ces paroles d'Ezéchias dans Isaïe : *Les enfans sont venus jusqu'au terme de l'enfantement ; mais les mères n'ont pas eu la force de mettre leur fruit au jour* (2). Saint Jérôme, expliquant ce passage de saint Matthieu : *Malheur à celles qui seront enceintes ou qui nourriront des enfans en ce temps-là* (3)! Malheur, dit-il, aux ames qui n'ont pas élevé leur fruit jusqu'à la maturité d'un homme parfait (4)! Malheur à ceux qui n'ont point enfanté les bons désirs qu'ils avoient conçus, mais qui les ont étouffés dans leur sein ; car, ne les exécuter jamais, qu'est-ce autre chose que les étouffer ? et malheur à ceux de qui toute la vie se passe en souhaits,

(1) Verumtamen in imagine pertransit homo. *Psal.* 38. 7.

(2) Venerunt filii usque ad partum, et non est virtus pariendi. *Isa.* 37. 3.

(3) Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus. *Matth.* 24. 19.

(4) Væ illis animabus quæ non perduxerunt sua germina in virum perfectum. *Hier. in eumd. loc.*

et que la mort surprend sans qu'ils aient fait aucunes œuvres ! car alors non-seulement il ne leur servira de rien d'avoir eu de bons désirs ; mais ils seront même châtiés très-sévèrement de ne les avoir pas mis en exécution : ils verront s'élever contre eux les propres enfans qu'ils auront conçus ; au lieu qu'ils en auroient tiré un très-grand secours, s'ils eussent eu le courage de les mettre au jour.

L'Ecriture sainte nous apprend (1) qu'Absalon avoit la plus belle chevelure du monde, mais elle ne servit qu'à le perdre : il demeura suspendu par les cheveux à un chêne, où il fut tué en cet état par Joab. La mort nous surprendra de la même manière, lorsque nous serons suspendus par les bons désirs ; et ces désirs seront en partie le sujet de notre condamnation. Saint Jean dit dans l'Apocalypse (2), qu'il vit une femme qui étoit en travail, et qu'auprès d'elle il y avoit un dragon énorme, qui attendoit qu'elle fût accouchée pour dévorer son fruit. C'est ce que le démon essaie de faire de tout son pouvoir, lorsque l'ame a conçu quelque bon dessein ; et c'est pourquoi nous devons aussi employer toutes nos forces à faire que nous ne formions aucune sainte résolution que nous ne l'exécutions promptement. Saint Bernard dit (3) que le prophète Isaïe a entendu la même

(1) 2 *Reg.* 18. 9.
(2) *Apoc.* 12. 4.
(3) *Bern. serm* 2. *Alt. et Bass. cordis.*

chose par ces paroles aussi sentencieuses que courtes : *Si vous cherchez, cherchez bien* (1) ; c'est-à-dire, ne vous lassez point de désirer, ne vous lassez point de chercher, car les véritables désirs demandent de la persévérance : il faut qu'ils soient ardens : il faut qu'ils soient efficaces, et il faut enfin qu'ils soient tels, que suivant les paroles du prophète Michée, nous ayons un soin perpétuel de plaire toujours à Dieu de plus en plus. *Je vous enseignerai*, dit-il, *ce que c'est que le bien, et ce que le Seigneur souhaite de vous : c'est que vous suiviez la justice, que vous aimiez la miséricorde, et que vous ayez un empressement continuel de marcher et d'avancer toujours avec votre Dieu* (2). Voilà quels sont les désirs qu'il demande de nous, pour nous combler de biens et de grâces : bienheureux ceux qui sont le plus pressés de cette faim et le plus tourmentés de cette soif, parce qu'ils seront abondamment rassasiés, et qu'ils verront tous leurs souhaits entièrement accomplis. Nous lisons dans la vie de sainte Gertrude que Jésus-Christ lui ayant un jour apparu, lui dit qu'il avoit donné un tuyau d'or à chaque fidèle, pour sucer et pour attirer de son sacré côté autant de grâces qu'il en pourroit souhaiter ; et ce tuyau d'or,

(1) Si quæritis, quærite. *Isa.* 21. 12.

(2) Indicabo tibi, ô homo, quid sit bonum, et quid Dominus requirat à te : utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare cum Deo tuo. *Mich.* 6. 8.

comme il le lui déclara ensuite, n'est autre chose qu'une volonté sainte et droite, par laquelle nous attirons sur nous les bénédictions de Dieu.

CHAPITRE IV.

Que plus on s'adonne aux choses spirituelles, plus on les souhaite avec ferveur.

Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif, dit le Saint-Esprit, parlant de la sagesse divine (1) : et saint Grégoire dit (2) que les biens et les plaisirs du corps diffèrent des biens et des plaisirs de l'esprit, en ce que nous les désirons avec chaleur, quand nous ne les possédons point, et que nous en faisons peu de cas, dès que nous les avons obtenus. Dans le monde, par exemple, chacun, selon la naissance dont il est, et la profession qu'il a embrassée, souhaite une charge dans la robe, un emploi dans l'épée, une dignité dans l'Eglise. Cependant, à peine est-on parvenu à ce qu'on souhaitoit, qu'on commence à le mépriser, et à jeter les yeux sur quelque autre chose, dont on s'ennuie également sitôt qu'en en est en possession, et enfin, sans pouvoir donner de règles à son

(1) Qui edunt me, adhùc esurient; et qui bibunt me adhùc sitient. *Eccli.* 24. 29.
(2) *Greg. homil.* 16. *sup. Evang.*

ambition, ni de bornes à ses désirs, on aspire incessamment à quelque chose de nouveau, et l'on ne se satisfait jamais de rien. Il n'en est pas de même des choses spirituelles. Tant que nous en sommes privés, nous en avons du dégoût et de l'aversion : mais quand nous les possédons une fois, alors nous en connoissons bien mieux le prix, nous les estimons bien davantage; et plus nous les goûtons, plus nous nous portons avec ardeur à les rechercher. La raison de cette différence, dit ce grand Saint, est que la jouissance des biens et des plaisirs temporels nous en fait connoître la vanité et l'imperfection : de sorte que, n'y rencontrant pas la satisfaction que nous avions espérée, nous venons à mépriser ce que nous avons obtenu; et dans la pensée de trouver ailleurs le contentement que nous souhaitons, nous nous laissons emporter de nouveau à d'autres désirs. Mais nous nous trompons : les derniers souhaits auront le même sort que les premiers; parce que nous ne sommes point nés pour le monde, et qu'ainsi il n'y a rien dans le monde qui puisse entièrement nous satisfaire. C'est ce que notre Sauveur voulut donner à entendre à la Samaritaine, quand il lui dit : *Tous ceux qui boiront de cette eau, auront encore soif* (1); car toute l'eau des satisfactions et des plaisirs de la terre, ne sau-

(1) Omnis qui bibit ex aquâ hâc, iterùm sitiet. *Joan.* 4. 13.

roit jamais étancher la soif d'un homme qui est créé pour le ciel. Quant aux biens et aux plaisirs spirituels, on ne les aime et on ne les désire jamais davantage, que quand on les possède, parce qu'alors on en connoît mieux le mérite; et plus la manière dont nous les possédons est parfaite, plus la soif que nous en avons devient ardente. Il n'est pas étrange, dit le même saint Grégoire (1), qu'on ne désire pas les choses spirituelles, lorsqu'on ne les a pas éprouvées, et qu'on n'a pas même commencé à les goûter; car comment peut-on aimer ce que l'on ne connoît pas? Aussi l'apôtre saint Pierre dit : *Si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux* (2); et le Prophète royal : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (3); parce que si une fois nous commençons à goûter Dieu, et à sentir les choses spirituelles, nous y trouverons une si grande douceur, que nous ne pourrons jamais nous en rassasier. Nous devons donc entendre par ces paroles : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif*, que plus nous nous appliquerons aux choses du ciel, et plus nous les embrasserons avec ferveur, plus aussi nous sentirons augmenter en nous le désir de les posséder.

(1) Quis enim amare valeat, quod ignorat? *Greg. ibid.*

(2) Si tamen gustâstis quoniàm dulcis est Dominus. 1. *Pet.* 1. 3.

(3) Gustate et videte; quoniàm suavis est Dominus. *Ps.* 33.

Mais comment, dira-t-on, cela peut-il s'accorder avec ce que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : *Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif* (1). Ici le Fils de Dieu dit qu'on n'aura jamais soif, si l'on boit de l'eau qu'il donnera ; et le Saint-Esprit, en cet autre endroit, parlant par la bouche du Sage, dit que plus nous boirons, plus nous serons altérés : comment accorder des choses si différentes et les concilier l'une avec l'autre ? Les saints Pères répondent à cela ; que par les paroles de Jésus-Christ à la Samaritaine, il faut entendre que celui qui boira de cette eau vive, dont le Sauveur parle en cet endroit, n'aura jamais soif des plaisirs sensuels ; parce que la douceur des choses spirituelles le dégoûtera absolument de celles du monde, et fera qu'elles lui paroîtront fades et désagréables. Comme lorsqu'on a mangé quelque chose de doux, dit saint Grégoire (2), tout le reste nous semble aigre et âpre ; aussi, quand on a une fois goûté ce que c'est que Dieu et les choses spirituelles, tout ce qui se ressent des attaches et de la contagion de la chair et du sang, paroît insipide et fait soulever le cœur. Mais quant à ces mots du Sage : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui*

(1) Qui autem biberit ex aquâ quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. *Joan* 4. 13.

(2) Sicut post gustum mellis omnia videntur insipida, ità gustato spiritu, desipit omnis caro. *Greg. ibid.*

me boivent auront encore soif, on doit les interpréter des choses spirituelles, et entendre par-là, que plus on les goûtera, plus on sentira augmenter la faim et la soif qu'on en avoit; parce qu'alors connoissant mieux leur mérite, et ayant éprouvé leur douceur, on se portera par conséquent avec plus de zèle à les rechercher. C'est ainsi que les saints docteurs concilient ces deux passages.

Mais, de quelle sorte maintenant pouvoir accorder cela avec ce que dit le même Sauveur, dans saint Matthieu : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés* (1). Ici il dit qu'il rassasiera ceux qui auront faim et soif de la justice; et là nous voyons que le Sage nous assure que ceux qui mangeront et qui boiront la sagesse, auront toujours la même faim et la même soif qu'auparavant. Comment est-il possible que des choses si opposées puissent subsister ensemble? et le moyen de les concilier? Il est cependant aisé de le faire, et c'est là proprement le privilége et l'excellence des biens spirituels, de rassasier et d'éveiller en même temps notre faim; d'étancher et d'allumer en même temps notre soif; de faire, que plus nous en mangeons et nous en buvons, plus nous en soyons affamés et altérés. Mais c'est une faim qui nous fortifie au lieu de nous abattre; et c'est une soif

(1) Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. *Matth.* 5, 6.

qui nous donne du plaisir, au lieu de nous faire de la peine. Ce ne sera que dans le ciel que nous serons parfaitement rassasiés, conformément à ces paroles : *Je serai pleinement rassasié, quand je vous verrai dans votre gloire* (1); à ces autres : *Ils seront enivrés de l'abondance des biens de votre maison* (2). Encore doivent-elles s'entendre dans le sens de saint Bernard, qui dit (3), que nous serons tellement rassasiés de voir Dieu, que nous ne laisserons pas pourtant d'avoir toujours faim et soif de sa vue; parce qu'au lieu de nous donner du dégoût, elle excitera sans cesse en nous une nouvelle envie de le voir et d'en jouir. Saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant des bienheureux qui étoient devant le trône et devant l'agneau, dit : *Qu'ils chantoient comme un cantique nouveau* (4); pour nous faire entendre que ce cantique céleste aura toujours quelque chose de nouveau pour nous, et qu'il nous causera perpétuellement une nouvelle joie et une nouvelle admiration, qui nous fera écrier à tout moment comme les enfans d'Israël, la première fois qu'ils virent tomber la manne du désert : *Manhu* ? c'est-à-dire : *qu'est-ce que ceci* (5)? C'est à peu près de cette même manière que sont ici-bas les choses spiri-

(1) Satiabor, cùm apparuerit gloria tua. *Ps.* 16. 15.
(2) Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ. *Ps.* 35. 9.
(3) *Bern. ser.* 6 *et* 94 *ex parvis.*
(4) Et cantabant quasi canticum novum. *Apoc.* 14. 3.
(5) *Exod.* 16. 15.

tuelles, parce qu'étant une émanation de celles d'en-haut, elles participent par conséquent à leurs qualités et à leur vertu. D'un côté elles nous rassasient, et nous remplissent le cœur; et de l'autre, elles nous causent une faim et une soif extrêmes : et plus nous nous y attachons, plus nous les goûtons, plus nous en jouissons; plus aussi cette faim et cette soif augmentent à toute heure en nous. Mais cette même faim est une espèce d'assouvissement; cette même soif est un rafraîchissement très-doux et très-agréable pour l'ame. Tout ceci doit servir à nous donner une si haute idée des choses spirituelles, à nous en faire concevoir une si grande estime, et à nous les faire embrasser avec tant de ferveur et de zèle, qu'oubliant et méprisant tous les attachemens et toutes les vanités du monde, nous disions avec le prince des apôtres (1) : *Seigneur, il est bon que nous demeurions ici.*

(1) Domine, bonum est nos hic esse. *Matth.* 17. 4.

CHAPITRE V.

Que le désir qu'on a de profiter dans la vertu, est une grande marque qu'on est en la grâce de Dieu.

Ce qui peut nous exciter encore davantage à désirer ardemment notre progrès dans la perfection, et à chercher sans cesse, par de nouveaux soins, à plaire toujours de plus en plus à Dieu, et ce qui nous doit être en même temps d'une très-grande consolation, c'est qu'il n'y a point de marque plus certaine que celle-là, de la demeure de Dieu dans une ame, et du bon état où elle est. Il n'y a point, dit saint Bernard (1), de témoignage plus assuré de la présence de Dieu dans un cœur, que le désir d'augmenter en grâce; et il le prouve par ces paroles du Sage, que nous avons déjà rapportées : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif.* Si vous avez donc faim et soif des choses du ciel, réjouissez-vous; c'est un signe évident que Dieu fait son séjour dans votre ame : c'est lui qui vous cause cette faim et cette soif, et vous avez sans doute rencon-

(1) Nullum omninò præsentiæ ejus certius testimonium est, quàm desiderium gratiæ amplioris. *Bern. serm.* 2 *de S. Andreâ.*

tré la véritable veine de cette mine précieuse, puisque vous la suivez toujours si bien. Comme un chien de chasse ne fait que battre lâchement et incertainement la campagne, tant qu'il ne rencontre rien, et que dès qu'il a eu le vent de quelque bête, il en suit les voies avec ardeur, et ne s'arrête point qu'il ne l'ait atteinte, ainsi quiconque a véritablement senti la douceur de l'odeur divine, court après sans se donner de relâche, et dit avec l'Epouse dans les Cantiques : *Attirez-moi après vous, nous courons sur vos traces à l'odeur de vos divins parfums* (1). Dieu, qui est au-dedans de vous, vous emporte donc de cette sorte avec lui ; mais si vous ne sentez en vous-même cette faim et cette soif, craignez avec raison, que ce ne soit peut-être parce qu'il ne réside pas dans votre cœur : car les choses spirituelles, comme nous avons déjà dit après saint Grégoire (2), ont cela de propre, que lorsque nous ne les possédons pas, nous ne les aimons point, et nous ne nous en mettons nullement en peine.

Saint Bernard (3) dit qu'il trembloit, et que les cheveux lui dressoient à la tête toutes les fois qu'il faisoit réflexion sur ces paroles que le Saint-Esprit a proférées par la bouche du Sage : *L'homme ne sait pas s'il est digne*

(1) Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* 1. 3.
(2) *Greg. Hom. sup. Evang.*
(3) *Bern serm.* 23. *sup. Cant.*

d'amour ou de haine (1). Ce passage est terrible, dit ce grand Saint (2); il ne laisse aucun repos à l'esprit; et j'ai frémi d'horreur toutes les fois que j'y ai pensé, ne répétant en moi-même, qu'en tremblant, cette sentence: *Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine?* Si donc cette considération de ne savoir pas si nous sommes en grâce ou non, a fait trembler un grand Saint, qui étoit comme une colonne vivante de l'Eglise : quel effet ne doit-elle point faire en nous, à qui nos péchés donnent tant de sujets de craindre; en nous, *qui avons eu en nous-mêmes l'arrêt de notre mort* (3)? Je sais assurément que j'ai offensé Dieu, et je ne sais pas s'il m'a pardonné! Qui ne trembleroit, en faisant cette réflexion? Mais aussi, si nous pouvions savoir que nos péchés nous ont été remis; si nous pouvions connoître que nous sommes en grâce, et en avoir quelque gage et quelque assurance; quelle estime ne devrions-nous point en faire? Car, quoique sans une révélation particulière de Dieu, on ne puisse pas, en cette vie, avoir une certitude infaillible d'être en grâce, il y a toutefois quelques conjectures qui en peuvent donner une probabilité

(1) Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit. *Eccl.* 9. 1.

(2) Terribilis est locus iste, et totius expers quietis; totus inhorrui, si quandò in illum raptus sum, illam apud me replicans cum tremore sententiam : Quis scit si sit dignus amore an odio? *Bern. loco. sup. citat.*

(3) In nobismetipsis responsum mortis habuimus. 1. *ad Cor.* 1. 9.

morale ; et la plus grande que l'on puisse avoir, est de se sentir dans le cœur un désir fervent de se perfectionner toujours de plus en plus dans la vertu. Il n'est donc pas besoin d'un autre motif que celui-ci, pour nous obliger à nous entretenir toujours dans ce désir, puisque ce nous est comme un gage, et une caution de la grâce de Dieu ; et que rien ne nous doit être d'une si grande consolation dans cette vie, que d'avoir une pareille assurance.

C'est ce qui peut se confirmer aisément par ces paroles du Saint-Esprit dans les Proverbes : *Le chemin des justes est comme le soleil qui se lève, et qui croît toujours en chaleur et en lumière, jusqu'à ce qu'il arrive au point de sa plus haute élévation* (1). Plus ils vont en avant, et plus ils augmentent en vertu : et, pour me servir des termes de saint Bernard (2), le juste ne croit jamais avoir pleinement satisfait à son devoir ; il ne dit jamais : c'est assez ; il a toujours faim et soif de la justice : en sorte que s'il vivoit toujours, il s'efforceroit, aussi toujours, de se rendre plus juste et plus parfait, et d'aller toujours de bien en mieux. Aussi est-ce des justes qu'il est écrit : *Ils iront de vertu en*

(1) Justorum semita quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectam diem. *Prov.* 4. 18.

(2) Nunquàm justus arbitratur se comprehendisse : nunquàm dicit : Satis est : sed semper esurit, sititque justitiam : ità ut si semper viveret, semper, quantùm in se est, justior esse contenderet, semper de bono in melius proficere, totis viribus conaretur. *Bern. ep.* 253. *ad. Ab. Garin.*

vertu (1); c'est-à-dire, ils augmenteront continuellement en ferveur, et s'avanceront sans relâche dans le chemin de la vertu, jusqu'à ce qu'ils parviennent au comble de la perfection. Mais la voie des tièdes, des imparfaits et des méchans ressemble à la lumière du soir, qui baisse à tous momens, et qui se perd enfin tout-à-fait, et nous laisse dans l'épaisseur des ténèbres, et dans l'obscurité d'une nuit profonde. *La voie des impies,* dit le Sage, *est remplie de ténèbres; ils ne voient pas les précipices où ils tombent* (2). Ils marchent dans une si grande obscurité, qu'ils bronchent à chaque pas; et leur confusion est si grande, et leur aveuglement si déplorable, qu'ils ne s'aperçoivent pas même des fautes qu'ils commettent et n'en ont aucun remords. Au contraire, jugeant des péchés à leur mode, quelquefois ils ne croient pas péché ce qui l'est en effet; et souvent ce qui est peut-être un péché mortel, ne leur paroît qu'une faute vénielle, ou ne passe même chez eux que pour une imperfection légère.

(1) Ibunt de virtute in virtutem. *Psal.* 83. 8.
(2) Via impiorum tenebrosa : nesciunt ubi corruant. *Prov.* 4 19.

CHAPITRE VI.

Que de ne point avancer dans la vertu, c'est reculer.

C'est une maxime générale de tous les Saints (1), que c'est reculer dans la voie de Dieu, que de n'y point avancer ; et c'est ce que nous prétendons montrer ici, afin que cela nous serve d'un moyen efficace pour nous encourager à faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection. Car quel est celui qui voudroit retourner en arrière, après avoir long-temps cheminé, sachant principalement qu'il auroit contre lui cette sentence du Sauveur du monde, dans l'Evangile : *Quiconque met la main à la charrue, et regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* (2). Voilà des paroles qui devroient nous faire trembler, et le grand saint Augustin dit là-dessus (3) : Nous ne pouvons nous empêcher de descendre qu'en nous efforçant toujours de monter; car dès que nous commençons à nous arrêter, nous descendons, et c'est recu-

(1) In viâ Dei non progredi, regredi est.

(2) Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retrò, aptus est regno Dei. *Luc.* 9. 62.

(3) Tamdiù non relabimur, quandiù ad priora contendimus. At ubi cœpimus stare, descendimus : nostrumque non progredi, jàm reverti est. Si volumus non redire, currendum est. *Aug. in ep.* 131. *ad Demetr. Virg.*

ler que de ne pas avancer : de sorte que si nous ne voulons retourner en arrière, il faut que nous courions toujours sans nous reposer.

Saint Grégoire, saint Chrysostôme, saint Léon pape, et plusieurs autres Saints disent souvent la même chose et presque dans les mêmes termes. Mais saint Bernard l'étend bien plus amplement en deux de ses Epîtres (1), où s'adressant au religieux lâche et tiède, qui se contente de mener une vie ordinaire, sans songer à son avancement, il l'interroge de cette sorte, et fait le dialogue suivant. Hé quoi, ne voulez-vous point profiter? Non. Vous voulez donc retourner en arrière? Encore moins. Que voulez-vous donc? Je veux demeurer comme je suis, et ne pas devenir ni meilleur, ni pire. Vous voulez donc l'impossible, puisque dans le monde il n'y a aucun état de consistance? C'est un avantage qui n'appartient qu'à Dieu seul, *dans lequel il n'y a point de changement, ni même la moindre ombre de vicissitude* (2). *Je suis le Seigneur*, dit-il, *et je ne change point* (3), Mais toutes les choses du monde sont sujettes à un changement perpétuel. *Ils s'useront comme un vêtement*, dit le Psalmiste, parlant des cieux, *et vous les changerez aussi aisément qu'on change d'habit ;*

(1) *Bern. ep.* 253 *et* 341.
(2) Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio. *Jac.* 1. 17.
(3) Ego Dominus, et non mutor. *Malach.* 3. 6.

mais pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et vos années seront éternelles (1). L'homme sur-tout, selon le témoignage de Job, n'est jamais dans une même situation. *Il fuit comme l'ombre et ne demeure jamais dans le même état* (2). Et Jésus-Christ même, ajoute saint Bernard, tant qu'il a été sur la terre, et qu'il a conversé avec les hommes, s'est-il arrêté (3)? *Il croissoit en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes* (4) : c'est-à-dire, qu'à mesure qu'il augmentoit en âge, il donnoit aussi des marques plus éclatantes de sagesse et de sainteté, *et se préparoit à courir comme un athlète dans la carrière* des peines et des souffrances (5). Saint Jean dit aussi que *celui qui veut demeurer avec Jésus-Christ, doit marcher dans le même chemin, et au même pas que lui* (6). Mais si, lorsqu'il court, vous vous arrêtez, n'est-il pas constant que vous vous éloignez de lui, au lieu de vous en approcher? L'Ecriture sainte (7) nous ap-

(1) Omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur. Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient. *Psal.* 101. 27 *et* 28.

(2) Fugit velut umbra, et nunquàm in eodem statu permanet. *Job.* 14. 2.

(3) Quandiù in terris visus est, et cum hominibus conversatus est, numquid stetit? *S. Bern. Ep.* 254.

(4) Et Jesus proficiebat sapientiâ et ætate et gratiâ apud Deum et homines. *Luc.* 2 52.

(5) Exultavit ut gigas ad currendam viam. *Psal.* 18. 6.

(6) Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ipse ambulavit, et ipse ambulare. 1. *Joan.* 2. 6.

(7) *Gen.* 28. 18.

prend que Jacob vit une échelle qui tenoit depuis la terre jusqu'au ciel, au haut de laquelle Dieu étoit appuyé, et qui étoit pleine d'anges qui montoient et qui descendoient incessamment, sans qu'aucun d'eux s'arrêtât, pour nous donner à entendre, dit saint Bernard, que dans le chemin de la vertu il n'y a point de milieu entre monter et descendre, entre avancer et reculer. Mais comme lorsqu'on travaille au tour, la roue retourne sur elle, sitôt qu'on veut l'arrêter; de même aussi, dès qu'on cesse d'avancer dans la vertu, on recule nécessairement en arrière. L'abbé Théodore nous explique les mêmes sentimens en ces termes, rapportés par Cassien. Nous devons, dit-il (1), nous appliquer sans relâche à l'étude de la vertu, et en pratiquer sérieusement les exercices, de peur que cessant d'y profiter, nous ne commencions aussitôt à y devenir moins parfaits; car l'esprit, comme nous l'avons dit, ne peut demeurer dans une même assiette, en sorte qu'il n'augmente, ni ne diminue en vertu; mais c'est perdre que de ne pas acquérir; et l'on est en danger de déchoir bientôt, dès qu'on ne se sent plus d'envie de faire des progrès.

(1) Debemus, inquit, ad virtutum studia nosmetipsos semper extendere, ipsisque nos jugiter exercitiis occupare, ne cessante profectu, confestim diminutio subsequatur. Ut enim diximus, in uno mens eodemque statu manere non prævalet : id est, ut nec augmentum virtutum capiat, nec detrimentum sustineat : non acquisisse enim, minuisse est, quia desinens proficiendi appetitus non aberit à periculo recidendi. *Cass. Collat.* 6. *Ab. Th. c.* 14.

Le même Cassien (1) nous explique ceci par une comparaison très-juste, qui est aussi de saint Grégoire (2). Ceux qui marchent, dit-il, dans la vie spirituelle, ressemblent à un homme qui seroit au milieu d'un fleuve rapide : s'il vouloit s'arrêter le moins du monde, et qu'il ne s'efforçât pas toujours d'aller contre le fil de l'eau, il courroit risque d'en être emporté. Le chemin que nous avons à tenir est si directement contraire au penchant de notre nature corrompue par le péché, que si l'on ne travaille, et si l'on ne s'efforce d'aller toujours en avant, on sera sans doute entraîné par le cours impétueux de ses passions. *Le royaume du ciel souffre violence; il n'y a que les violens qui l'emportent* (3). De même que quand on va contre la marée, on doit toujours ramer sans relâche, et qu'on ne peut cesser un moment, qu'on ne se trouve fort éloigné du lieu où l'on étoit; de même ici il faut toujours ramer, il faut toujours voguer, et faire force contre le courant de nos passions déréglées, si nous ne voulons nous voir bientôt extrêmement reculés du degré de perfection où nous étions auparavant arrivés.

Saint Jérôme et saint Chrysostôme éclaircissent encore cette vérité par une doctrine reçue de tous les théologiens et rapportée

(1) *Cass. ubi suprà.*
(2) *Greg.* 3. *p. Past. adm.* 53.
(3) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matt.* 1. 12.

en ces termes, par saint Thomas (1). La vie religieuse, dit-il, est un état de perfection; non pas que, dès l'heure qu'on est religieux, on soit parfait; mais parce que les religieux ont une obligation plus étroite d'aspirer à la perfection; et que celui qui ne s'efforce pas de se rendre parfait, et qui ne s'y applique pas tout de bon, n'est pas un véritable religieux, puisqu'il ne fait point la seule chose pour laquelle il doit en avoir embrassé la profession. Je n'entreprends point maintenant de discuter si un religieux pécheroit mortellement en disant : Je me contente d'être fidèle aux commandemens de Dieu, et à mes vœux essentiels; mais pour les autres règles qui n'obligent point, sous peine de péché, je ne les veux point observer. Mon intention, dis-je, n'est point de décider cette matière, parce que là-dessus les opinions des docteurs sont partagées : les uns tiennent qu'il pécheroit mortellement; et les autres, qu'à moins qu'il ne se mêlât à cela quelque espèce de mépris, il n'y auroit point de péché mortel. Mais ce qui est certain, et de quoi ils sont tous d'accord, c'est que le religieux qui auroit ces sentimens, et qui feroit cette résolution, seroit un religieux de mauvais exemple, et que, moralement parlant, il seroit en danger de tomber en péché mortel, parce que *celui qui méprise les petites choses*,

1) *S. Th.* 2. 2. *q.* 84. *art.* 5 *ad* 2.

viendra peu à peu à manquer pareillement dans les grandes (1).

Pour mieux faire comprendre ceci, saint Chrysostôme rapporte quelques exemples familiers, et dit (2) : Si un domestique n'étoit ni larron, ni joueur, ni ivrogne, mais qu'il fût fidèle, sobre, et sans aucun vice, et que cependant il demeurât assis tout le long du jour dans la maison, sans faire ce qui seroit de sa charge, il n'y a point de doute qu'il mériteroit d'être sévèrement châtié, parce qu'encore qu'il ne fît pas positivement de mal, c'en est toujours assez un grand, que de ne pas faire ce qu'on doit. De plus, si un laboureur étoit homme de bien en tout le reste, et que néanmoins il se tînt les bras croisés, et ne voulût ni labourer ni semer, il est constant qu'encore qu'il ne fît aucun mal d'ailleurs, il seroit digne toutefois de répréhension, par la seule raison que c'en est un assez considérable, que de manquer aux choses de son devoir. Et enfin, si nous avions une main qui ne nous fît véritablement souffrir aucune douleur, mais qui fût paralytique, et dont nous ne pussions absolument nous aider, ne croirions-nous pas que cela seul seroit un assez grand mal ? Il en est de même dans les choses spirituelles. Si un religieux demeure oisif, qu'il néglige son avancement, et qu'il ne songe point à profiter dans la vertu, il est digne de

(1) Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccl.* 19. 1.
(2) *Chrysost. ser. de virt. et vit.*

blâme, parce qu'il manque aux obligations de sa profession, et que pour lui, c'est faire le mal, que de ne pas faire le bien; et c'est reculer, que de ne pas avancer continuellement. Quel plus grand défaut peut-on s'imaginer en une terre que d'être stérile, et de ne rapporter aucun fruit, principalement si elle est bien façonnée et bien cultivée? De même si une terre comme la vôtre, cultivée par tant d'enseignemens, arrosée par la pluie de tant de grâces célestes, et échauffée par tant de rayons du soleil de justice, ne rapporte cependant aucun fruit, mais demeure sèche et stérile, cette sécheresse et cette stérilité ne sont-elles pas un mal assez grand et assez fâcheux? C'est de quoi se plaint le Psalmiste, quand il dit: *Ils me rendoient le mal pour le bien, et ils n'avoient que stérilité et que sécheresse pour moi* (1).

On fait encore ordinairement une autre comparaison, qui vient fort bien à ce sujet, et qui confirme extrêmement ce que nous venons de dire. Comme en pleine mer il n'y a rien de plus à craindre pour les vaisseaux qu'un calme profond et une longue bonace, parce qu'alors ils consument toutes leurs provisions, et se trouvent ensuite dépourvus des choses les plus nécessaires; ainsi pour ceux qui naviguent sur la mer orageuse du monde, afin d'arriver au ciel, il

(1) Retribuebant mihi mala pro bonis, sterilitatem animæ meæ. *Psal.* 34. 12.

n'y a rien de plus à appréhender qu'un malheureux calme, qui les retienne au milieu de leur course, et qui les empêche d'avancer. Ce qu'ils avoient fait de provisions pour leur voyage, se dissipe bientôt; le peu de vertu qu'ils avoient, leur manque; et ensuite, au milieu des vagues qui se lèvent, au milieu des bourrasques et des tempêtes qui s'excitent, et au milieu des vents, des tentations qui soufflent continuellement de tous côtés, ils se trouvent destitués de tout secours, lorsqu'ils en auroient le plus besoin, et courent risque de faire naufrage. Malheur à ceux qui se trouvent surpris d'un calme si dangereux! *Vous couriez bien*, dit l'Apôtre, *qui vous a empêché d'obéir à la vérité* (1)? Vous voguiez bien dans le commencement, vous alliez à pleines voiles; quel calme ou quel banc de sable vous a arrêtés? Sans doute, *vous êtes déjà assez rassasiés, et vous croyez être devenus assez riches* (2). Vous vous figurez en avoir assez fait; vous vous sentez las, vous pensez être en droit de vous reposer, et enfin il vous semble que ce que vous avez acquis vous doit suffire. Songez cependant qu'il y a encore bien loin à aller, *car il vous reste beaucoup de chemin à faire* (3); songez qu'il se présentera plusieurs occasions, dans lesquelles vous aurez besoin d'une humilité

(1) Currebatis benè: quis vos impedivit veritati non obédire? *Gal* 5. 7.
(2) Jàm saturati estis, jàm divites facti estis. 1. *ad Cor.* 4. 8.
(3) Grandis enim tibi restat via. 3. *Reg.* 19. 7.

plus parfaite, d'une patience plus courageuse, d'un détachement plus absolu et d'une mortification plus grande, et que peut-être vous serez surpris au dépourvu, dans le temps de la plus grande nécessité.

CHAPITRE VII.

Qu'un bon moyen pour obtenir la perfection, c'est de penser incessamment à ce qui nous manque, sans songer à ce que nous avons acquis.

Que celui qui est juste devienne encore plus juste, et que celui qui est saint devienne encore plus saint (1). Saint Jérôme et le vénérable Bède disent que quand le Sauveur a dit : *Bienheureux ceux qui sont altérés et affamés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés* (2). Il nous a voulu montrer que nous sommes assez justes ; mais que nous devons toujours aspirer à le devenir davantage, et c'est ce que saint Jean nous marque dans le passage que nous venons de rapporter (3).

L'Apôtre nous propose pour cet effet un très-bon moyen, dont il se servoit lui-même.

(1) Qui justus est, justificetur adhùc, et sanctus sanctificetur adhùc. *Apoc.* 22. 11.

(2) Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam, quoniàm ipsi saturabuntur. *Matth.* 5. 6.

(3) Apertissimè nos instruit, nunquàm nos satis justos æstimare debere, sed quotidianum justitiæ semper amare profectum. *Hier. Beda.*

Mes frères, dit-il, *je ne crois pas avoir atteint la perfection ; mais je fais une chose, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce de parvenir au but, pour remporter le prix de la gloire à laquelle nous sommes appelés en Jésus-Christ* (1). Quoi! si l'Apôtre des Gentils, si le vase d'élection ne croit pas être parfait, qui osera présumer de l'être? Il ne croit pas, dit-il, avoir atteint la perfection, mais il tâche de tout son pouvoir d'y parvenir; et pour cet effet, il oublie le passé, et ne le regarde plus ; il n'envisage que ce qui lui manque; et c'est pour l'acquérir qu'il s'excite et qu'il s'encourage de toutes ses forces. Tous les saints ont extrêmement loué et extrêmement recommandé ce moyen, comme ayant été donné et pratiqué par l'Apôtre: sur quoi saint Basile (2) et saint Jérôme (3) nous apprennent, que quiconque veut être saint, doit oublier le bien qu'il a fait, et songer continuellement à ce qui lui reste à faire : et que celui-là est véritablement heureux, qui profite chaque jour, qui ne considère pas ce qu'il fit hier, mais qui songe seulement à

(1) Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. *Phil.* 3. 13 *et* 14.

(2) Quicumque sanctus, quotidiè in priora extenditur, et præteritorum obliviscitur. *Basile. ep. ad Chil.*

(3) Felix est qui quotidiè proficit, qui non considerat quid heri fecerit, sed quid hodiè faciat, ut proficiat. *Hier. sup. Ps.* 83.

ce qu'il faudra qu'il fasse aujourd'hui, pour faire de nouveaux progrès.

Mais saint Grégoire et saint Bernard nous expliquent ceci encore plus en détail, et disent, qu'il y a deux parties principales dans ce moyen; et que la première est d'oublier le bien que nous avons fait, et de ne le regarder en aucune manière. Il étoit véritablement besoin de nous avertir particulièrement de ceci, parce qu'il est naturel de tourner les yeux sur les choses qui peuvent plaire davantage, et de les détourner de celles qui peuvent nous donner du chagrin. De sorte que, comme nous avons du plaisir à considérer notre progrès, et le bien que nous croyons avoir fait; et qu'au contraire, il nous est fâcheux de voir combien nous sommes pauvres dans la spiritualité, et combien il nous manque de choses, nous nous portons par conséquent bien plutôt à envisager ce que nous avons déjà fait de bien, qu'à regarder ce qui manque encore à notre perfection. Saint Grégoire dit, que comme un malade, dans l'ardeur de la fièvre, cherche toujours l'endroit du lit le plus doux et le plus frais, pour y trouver quelque repos; aussi est-il ordinaire à la foiblesse et à l'infirmité humaine, de vouloir toujours arrêter la vue sur le bien que l'on a fait. Mais il y a en cela, dit saint Bernard (1), un extrême danger : car si vous

(1) Si enim respicis ad ea quæ habes, elevaris in superbiam, dùm te aliis præponis : proficere negligis, quia magnum te habere arbitraris, et tepidiùs incipis deficere, et remissiùs agere. *Bernard. ubi sup.*

ne considérez que les bonnes œuvres que vous avez faites, vous vous laissez aller aisément à la vaine gloire, en vous préférant aux autres; vous négligez de profiter, parce que vous croyez être arrivé à un assez haut degré de perfection; et enfin vous commencez à vous relâcher, et de la tiédeur tombant dans la nonchalance, vous venez incessamment à baisser. L'exemple du Pharisien de l'Evangile nous marque assez ce qui arrive à ceux qui en usent de cette sorte; il jette les yeux sur les bonnes actions qu'il a faites; et entrant dans le détail de ses bonnes qualités : *Je vous rends grâces*, dit-il, *Seigneur, de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères; ni comme ce Publicain qui est ici : je jeûne deux fois la semaine, et je donne exactement la dîme de tout ce que je possède. Le Publicain, au contraire, se tenant à l'écart, n'osoit pas même lever les yeux au ciel; mais il frappoit sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous assure*, dit le Sauveur, *que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre* (1). Ainsi l'un, en s'humi-

(1) Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus; jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo. Et Publicanus à longè stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare; sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo. *Luc* 18. 11. *et seq*

liant, rencontre sa justification ; et l'autre, par une présomption criminelle, attire sur lui l'arrêt de sa condamnation et de sa mort. C'est ce que prétend faire le démon contre nous, en nous remettant devant les yeux le bien que nous avons fait : son dessein est que nous nous en estimions davantage; que nous en devenions superbes, et que nous méprisions notre prochain, afin que nous soyons condamnés par notre propre orgueil. Il y a encore un autre péril, dit saint Bernard, à ne regarder que ses bonnes œuvres : c'est qu'on négligera de faire des progrès dans la vertu ; on se portera plus lâchement aux choses du ciel ; et enfin, s'imaginant avoir assez travaillé, on ne voudra plus rien faire, et on ne songera qu'à se reposer. Comme les voyageurs qui commencent à se lasser, tournent la tête, et regardent combien de chemin ils ont fait : de même lorsqu'on est entré dans le chemin de la perfection, et que la lassitude prend, on jette la vue sur l'espace qu'on a laissé derrière soi ; et s'imaginant avoir beaucoup avancé, on se contente, et par une honteuse lâcheté, on demeure à la moitié du chemin.

Pour éviter ces inconvéniens, il faut que nous envisagions, non pas ce que nous avons fait, mais ce qui nous reste à faire. L'un nous convie au repos, l'autre nous excite au travail; et c'est la seconde partie du moyen que nous enseigne l'Apôtre, de jeter toujours les

yeux sur ce qui nous manque, afin de nous encourager à l'acquérir. Saint Grégoire (1) explique cela par quelques comparaisons familières, et dit : Que comme un homme qui doit mille écus, ne se trouve pas quitte pour en avoir payé trois ou quatre cents, mais qu'il songe toujours à ce qui lui reste à payer, et n'a point de repos qu'il n'y ait entièrement satisfait : de même nous, qui sommes les débiteurs de Dieu, nous ne devons pas penser à ce que nous avons déjà payé de notre dette; mais nous devons considérer seulement ce qu'il faudra faire pour nous acquitter du reste; n'avoir autre chose dans l'esprit, et nous appliquer incessamment à en rechercher les moyens. De plus, dit-il, comme les voyageurs qui marchent délibérément, ne regardent point combien il leur en reste encore à faire, et qu'ils n'envisagent rien autre chose, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu où ils veulent aller : ainsi nous autres, qui sommes des voyageurs en ce monde, et qui prétendons aller en notre patrie, qui est le ciel, nous devons regarder, non pas combien nous avons déjà fait de chemin, mais combien il nous en reste encore à faire pour y parvenir. Lorsqu'on voyage, ajoute-t-il, et qu'on veut aller en quelque endroit, il ne sert de rien d'avoir fait beaucoup de chemin, si l'on

(1) *Greg. lib.* 22. *Mor. c.* 5.

ne va jusqu'au bout, et le prix de la course n'est qu'à la fin de la carrière : c'est pourquoi il vous sera très-inutile d'avoir bien couru dans le commencement, si au milieu de votre course vous venez à vous lasser. *Courez de telle manière*; dit l'Apôtre, *que vous remportiez le prix* (1). Ne tournez point les yeux sur l'espace que vous laissez derrière vous; tenez-les fixément attachés au but où vous tendez. Songez que c'est à la perfection que vous devez aspirer, songez combien vous avez encore de chemin à faire pour y parvenir : et de cette sorte vous vous hâterez d'avancer, puisque, selon saint Chrysostôme (2), on ne cesse jamais de courir, quand on considère bien qu'on n'est point encore arrivé au but.

Saint Bernard dit (3), que nous devons imiter les marchands. Quelque bien qu'ils aient acquis dans le trafic, quelques peines qu'ils y aient endurées, ils ne se contentent pas de ce qu'ils ont amasssé, ils ne se rebutent point de tout ce qu'ils ont souffert; mais comme s'ils n'avoient rien fait, ni rien gagné jusqu'alors, ils se donnent continuellement de nouveaux soins, pour amasser de nouvelles richesses. Toute notre application, dit-il, doit être de la même sorte, à accroître incessamment notre fonds, à augmenter

(1) Sic currite ut comprehendatis. 1. *Cor.* 9. 24.
(2) *Chrys. hom.* 24. *sup. ep. ad Rom.* 10. 4.
(3) *Bern. ser.* 1. *de altit. et de hæsit. cord.*

chaque jour en humilité, en charité, en mortification et dans toutes les autres vertus : enfin, comme de bons marchands du ciel, nous devons ne compter pour rien tous les travaux que nous avons soufferts jusqu'ici, et toutes les richesses que nous avons acquises. C'est pourquoi le Sauveur, dans saint Matthieu (1), compare le royaume du ciel à un marchand, et nous commande *de trafiquer jusqu'à son arrivée* (2).

Pour étendre encore davantage cette comparaison, qui nous est proposée par Jésus-Christ lui-même, observez quelle est l'attention des marchands à ne perdre aucune occasion de profiter ; faites de même, n'enlaissez passer aucune, de faire quelques nouveaux progrès dans la vertu ; et suivant ce que dit saint Ignace (3), encourageons-nous les uns les autres à ne perdre jamais aucun degré de perfection, qu'il soit en notre pouvoir d'acquérir par la miséricorde de Dieu. Ne souffrez pas qu'il échappe rien dont vous ne tâchiez de tirer quelque avantage spirituel. Une parole fâcheuse qu'on vous aura dite, une chose qu'on vous aura commandée contre votre volonté, une occasion qui s'offrira de vous humilier ; tout cela, si vous le savez prendre comme il faut, est un gain considérable pour vous. On devroit chercher et acheter ces

(1) *Matth.* 18. 45.
(2) Negotiamini dùm venio. *Luc.* 39. 43.
(3) 6. *p Const c.* 1. § 1. *et Reg.* 15. *sum.*

sortes d'occasions ; et comme un marchand ne se met jamais au lit avec plus de joie, et ne croit jamais avoir été plus heureux dans son propre négoce, que le jour qu'il a eu plusieurs occasions de gagner : de même, un religieux ne doit jamais croire avoir mieux réussi dans sa profession, ni s'aller coucher avec plus de satisfaction, que le jour qu'il a su faire son profit de plusieurs occasions qu'il aura eues d'exercer son humilité et sa patience. Un marchand ne se trouble point des pertes qu'un autre souffre, et ne s'en chagrine point contre lui, mais il ne songe qu'à son utilité particulière, et il en fait toute sa joie : ainsi un religieux ne doit point prendre garde, si un autre a bien ou mal fait de lui donner telle ou telle mortification, ni s'en fâcher contre lui ; mais il doit se réjouir seulement du profit particulier qu'il en retire. Si nous en usions de cette sorte, nous serions bien éloignés de perdre si facilement la paix de l'esprit en de pareilles rencontres ; car, lorsque les seules choses qui étoient capables de nous l'ôter, et de nous donner du chagrin, seront celles que nous souhaiterions, et que nous chercherions, qu'y aura-t-il qui puisse jamais nous faire de la peine, et troubler notre tranquillité ?

Considérez de plus quelle est l'ardeur et l'application d'un marchand pour ce qui regarde le gain ; il ne pense incessamment à autre chose; et dès la moindre apparence qu'il

voit de gagner, il s'y porte avec un empressement inconcevable. Qu'il se mette à table, qu'il se couche, qu'il se lève, qu'il dorme ou qu'il veille, en quelque lieu qu'il soit, et quelque chose qu'il fasse, ce soin l'occupe toujours, et ne lui laisse jamais de repos. Il faut en user de même dans l'affaire de notre salut; nous en remplir entièrement l'esprit et le cœur, et avoir une attention continuelle à tirer toujours quelque profit spirituel des moindres occasions qui se présentent. Qu'à table, à notre coucher, à notre lever, dans toutes nos actions, et dans tous nos exercices; enfin, en tout temps, en tous lieux, et pendant toute notre vie, cette pensée nous accompagne toujours. C'est l'unique affaire que nous ayons; et pourvu que nous la fassions bien, nous n'avons rien à souhaiter d'ailleurs, et tout le reste ne vaut pas la peine que nous nous en tourmentions un moment. S. Bonaventure ajoute encore à tout ceci (1), que comme un marchand ne trouve jamais en un seul endroit tout ce qu'il lui faut, mais qu'il va chercher souvent plusieurs choses en divers pays : de même un religieux ne doit pas seulement chercher son avancement spirituel dans l'oraison, dans la méditation et dans les consolations intérieures, mais aussi dans la résistance aux tentations, dans la mortification de ses sens, dans la souffrance

(1) *Bon. t. 2. opusc. lib. 2. de Prof. Relig. cap. 1.*

des injures, dans les peines, dans les travaux, dans les devoirs de sa charge, et enfin dans toutes les occasions qui se présentent.

Que si nous cherchions la vertu de cette manière, sans doute nous serions bientôt riches. *Si vous recherchez la sagesse*, dit Salomon, *comme on recherche les richesses; et si vous creusez, pour l'avoir, comme pour déterrer un trésor, alors vous connoîtrez ce que c'est que la crainte du Seigneur; et vous apprendrez la véritable science de Dieu* (1). Ce que le Seigneur nous demande ici, dit saint Bernard (2) n'est pas grand'-chose, puisque, pour acquérir le trésor de la véritable sagesse, qui est Dieu même, il ne demande pas de nous plus de soin que les hommes n'en prennent dans le siècle pour acquérir des richesses, qui sont sujettes à mille accidens, et dont la jouissance est si courte, et si pleine d'inquiétude. Cependant, pour conserver la proportion des choses, ne faudroit-il pas que, comme il y a une différence infinie entre les biens spirituels et les temporels, il y eût aussi une inégalité extrême dans la manière de rechercher les uns et les autres? Aussi est-ce une honte et une confusion étrange pour nous, dit ce grand Saint (3), de voir que les gens du

(1) Si quæsieris eam quasi pecuniam, et sicut thesauros effoderis illam, tunc intelliges timorem Domini, et scientiam Dei invenies. *Prov.* 2. 4 *et* 5.

(2) *Ber. ubi sup.*

(3) Magna confusio, magna valdè, quòd ardentiùs illi

monde désirent les choses pernicieuses avec plus d'ardeur, que nous ne souhaitons les utiles, et courent même plus vîte à la mort, que nous ne courons à la vie.

On raconte de l'abbé Pambo, dans l'histoire ecclésiastique (1), qu'un jour allant à Alexandrie, et ayant rencontré une courtisane, qui étoit extrêmement parée et ajustée, il se mit à pleurer amèrement, en s'écriant plusieurs fois : Hélas, misérable que je suis! Et ses disciples lui ayant demandé la cause de ses larmes et de ses gémissemens : Hé quoi! leur répondit-il, vous ne voulez pas que je pleure, quand je vois que cette femme prend plus de soin de plaire aux hommes, que moi de plaire à Dieu ; et qu'elle se donne plus de peine pour les arrêter dans ses filets, et les entraîner en enfer, que moi pour les gagner à Jésus-Christ, et pour les conduire au ciel? Nous lisons aussi de saint François-Xavier, qu'il avoit de la honte et du dépit de voir, que les marchands l'eussent devancé dans le voyage du Japon, et qu'ils eussent fait plus de diligence, pour y aller débiter leurs marchandises, que lui pour y porter les trésors de l'Evangile, et pour y étendre la foi, et accroître le royaume de Dieu. Concevons de pareils sentimens ; remplissons-nous d'une sainte confusion, de voir que *les enfans du*

pernitiosa desiderunt, quàm nos utilia. Citiùs illi ad mortem properant quàm nos ad vitam. *Bern. serm.* 1. *de attit. et hæs. cord. et epist.* 541.

(1) *Hist. Eccl. p.* 2. *t.* 6. *c.* 1.

siècle sont plus prudens et plus soigneux dans les choses du monde (1), que nous ne le sommes dans celles de Dieu ; et que cela serve à nous empêcher de demeurer davantage dans le relâchement et dans la tiédeur.

CHAPITRE VIII.

Que pour atteindre à la perfection, il est très-utile de dresser toujours sa vue aux choses les plus élevées.

Il sera encore très-utile, pour notre avancement spirituel, de nous proposer pour objet les choses les plus hautes, et qui sont d'une perfection plus exquise, suivant le conseil de l'Apôtre : *Portez vos désirs à des dons plus excellens : car le chemin que j'ai à vous montrer, est encore plus parfait* (2). Ce moyen est sans doute d'une très-grande importance ; parce qu'il faut nécessairement que nos désirs se portent bien haut, si nous voulons que nos actions aillent du moins jusqu'au point de satisfaire à ce qui est indispensablement de notre devoir: c'est ce qui pourra se comprendre aisément par une comparaison familière. Quand un arc est trop lâche,

(1) Quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione suâ sunt. *Luc.* 16. 8.

(2) Æmulamini autem charismata meliora, et adhùc excellentiorem viam vobis demonstro. 1. *Cor.* 12. 31.

on ne sauroit donner dans le blanc, si l'on ne vise beaucoup plus haut, parce que le relâchement de la corde fait toujours baisser la flèche. Il en est de même de nous : notre nature est si foible, et nous sommes si relâchés par les mauvaises habitudes que nous avons contractées, qu'il faut élever notre vue beaucoup plus haut que le but, si nous voulons y atteindre : l'homme est devenu si misérable par le péché, que pour parvenir à quelque médiocrité de vertu, il faut que ses pensées et ses désirs se portent bien au-delà. Mais je ne prétends, dira-t-on, que de ne point faire de péché mortel; et du reste, je n'aspire pas à une plus grande perfection. Il est fort à craindre que vous n'alliez pas même jusqu'où vous souhaitez; car la corde est lâche; vous y seriez peut-être arrivé, si vous eussiez visé plus haut; mais ne l'ayant pas fait, il n'y a pas d'apparence que vous puissiez y atteindre; et vous êtes en grand danger de tomber en péché mortel. Le religieux, qui non-seulement veut observer les commandemens de Dieu, mais qui tâche aussi de suivre les conseils, et qui non-seulement prétend se garder de péché mortel, mais qui essaie aussi d'éviter les véniels, et les moindres imperfections, prend un bon chemin, pour ne point tomber en péché mortel, parce qu'il a dressé la vue beaucoup plus haut; et quand sa foiblesse l'empêcheroit d'aller jusqu'où il s'étoit proposé, il manquera tout au plus à une

chose de conseil, ou à quelque petite règle, et commettra une imperfection légère, ou un péché véniel. Mais celui qui n'a pour but que de ne point offenser Dieu mortellement, pour peu que l'arc soit lâche, et qu'il manque à donner où il prétend, tombera sans doute en quelque péché mortel. C'est pour cela que les gens du monde font de si lourdes et de si fréquentes chutes, et que les bons religieux en sont préservés par la miséricorde du Seigneur : et certainement, quand il n'y auroit point d'autre avantage dans la religion, ce seroit toujours assez pour notre consolation, et pour nous obliger à remercier incessamment la bonté divine de nous y avoir appelés. Car enfin, j'espère en la grâce de Dieu, qu'ici toute votre vie se passera sans péché mortel; au lieu que si vous fussiez demeuré dans le monde, à peine peut-être auriez-vous passé une année, ou un mois, ou une semaine, ou même un jour et une heure, sans y tomber.

On peut encore aisément comprendre par ceci, en quel danger est un religieux tiède et lâche, qui ne se soucie point de contrevenir à ses règles et qui ne se met point en peine d'aspirer à la perfection. Il est bien difficile qu'il ait de tels sentimens, sans être continuellement à la veille de commettre quelque grande faute. Que si vous désirez véritablement de profiter, proposez-vous, par exemple, d'acquérir une humilité si parfaite, que vous puissiez recevoir avec joie les mé-

pris et les injures; et Dieu veuille qu'avec tout cela, vous parveniez jusqu'à les supporter avec patience. Formez le dessein d'obtenir une entière soumission de volonté et d'entendement à tout ce qu'on voudra vous prescrire, et Dieu veuille que vous ne manquiez pas même quelquefois au devoir de l'obéissance, et à l'exactitude qu'elle demande. Enfin, mettez-vous bien dans l'esprit d'avoir une résignation absolue pour les choses les plus difficiles et les plus extraordinaires; et vous ne ferez pas peu, si vous venez à l'avoir pour celles qui seront les plus communes et les plus aisées.

Ce fut une adresse de Dieu, dit saint Augustin (1), de mettre le plus grand et le plus parfait des commandemens à la tête de tous les autres. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre entendement* (2). *C'est là le plus grand et le premier commandement de tous* (3). C'est aussi la fin pour laquelle tous les autres nous ont été donnés, suivant ces paroles de l'Apôtre : *La fin du précepte est la charité* (4); et l'excellence du commandement est telle, que les Pères et les Théologiens croient

(1) *Aug. lib. de perf. just. ratiocin. t. 7.*

(2) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tuâ. *Luc.* 10. 27.

(3) Hoc est maximnm et primum mandatum. *Matth.* 22 38.

(4) Finis autem præcepti est charitas 1. *Tim.* 1. 5.

que ce n'est qu'en l'autre vie que nous pourrons l'accomplir dans sa dernière perfection. Aussi n'avoir le cœur et l'esprit remplis que de Dieu, être continuellement absorbé en lui, et n'employer toutes les puissances de son ame qu'à l'aimer et à l'adorer; c'est ce qui ne se peut bien faire que dans la gloire. Ici-bas, l'infirmité de notre nature, et la nécessité qu'il y a de satisfaire aux besoins du corps, nous empêchent de pouvoir jamais arriver à un si haut degré de perfection. Cependant, quoique ce commandement soit la consommation de tous les autres, Dieu a voulu qu'il fût le premier de tous, afin d'abord que nous connussions à quoi nous devons aspirer, et jusqu'où nous devons nous efforcer de parvenir. Pourquoi nous a-t-on commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, dit saint Augustin (1), quoique ce soit un commandement que nous ne puissions jamais bien accomplir dans cette vie? C'est qu'on ne court jamais bien, si l'on ne sait jusqu'où il faut aller. Dieu nous a mis d'abord devant les yeux le plus grand de tous les préceptes, afin qu'élevant notre vue à une fin si sublime, et d'une perfection si achevée, nous ne cessions de tâcher à y atteindre; et parce que, s'il arrive que nos forces ne puissent pas aller jusque-là, au moins plus nous

(1) Cur nobis præcipiatur ut Deus ex toto corde diligatur, etiamsi hoc præceptum in hâc vitâ impleri non possit? nisi quia non rectè curritur, si quò currendum est, nesciatur. *Aug. ubi suprà.*

aurons visé haut, plus notre coup portera loin.

Saint Jérôme, parlant sur ces paroles du Psalmiste : *Bienheureux est l'homme, Seigneur, dont vous êtes le secours; son cœur ne pense qu'aux moyens de s'élever toujours de plus en plus* (1) : le juste, dit-il (2), n'a que des élévations dans le cœur, et le pécheur que des abaissemens. Le juste porte incessamment les yeux aux choses qui sont les plus sublimes dans la vertu; il n'aspire qu'à augmenter dans la perfection, et c'est ce qu'il a continuellement dans l'esprit, conformément à ces mots du Sage : *Les pensées de l'homme robuste vont toujours à l'abondance et à l'accroissement* (3). Mais le pécheur ne songe à rien moins; il se contente de vivre comme tout le monde; il ne se propose tout au plus que de parvenir à un certain état de médiocrité; et se relâchant ensuite, il baisse toujours insensiblement, et n'approche jamais de son but. C'est un langage ordinaire de beaucoup de gens, dit Gerson (4) : Il me suffit de mener une vie commune; je ne veux simplement qu'être

(1) Beatus vir, cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit. *Psal.* 83. 6.

(2) Sanctus ponit ascensiones in corde suo, peccator descensiones. *Hier. sup. hunc Psal*

(3) Cogitationes robusti semper in abundantiâ. *Prov.* 11. 6.

(4) Vox multorum est : Sufficit mihi vita communis; si cum imis salvari potero, satis est. Nolo merita apostolorum : nolo volare per summa : incedere per planiora contentus sum. *Gers.* 3. *p. tract. de Myst.*

sauvé ; du reste, il ne m'importe pas dans quel rang : je laisse aux apôtres et aux martyrs le souverain degré de perfection et de gloire ; pour moi, je ne prétends point voler si haut, et je me contente d'aller terre à terre. Voilà le langage que tiennent ordinairement les imparfaits et les pécheurs, qui sont toujours en bien plus grand nombre que les parfaits et les justes : *Car, plusieurs sont appelés*, dit le Sauveur, *mais il y en a peu d'élus* (1) *: et la porte qui mène à la perdition est large, le chemin en est spacieux, et il y a beaucoup de gens qui y entrent : mais la porte qui conduit à la vie, est petite, le chemin en est étroit et difficile, et il y a peu de gens qui le trouvent* (2). Saint Augustin, parlant de ceux qui vont par la voie large et battue de la vie relâchée, dit que ce sont eux que le Prophète appelle : *Animaux de campagne* (3); parce qu'ils veulent toujours marcher dans un lieu spacieux, et qu'ils ne veulent se soumettre à aucune règle, ni à aucune discipline. Aussi Gerson dit que par cette seule façon de parler : Il me suffit de vivre comme les autres, pourvu que je me sauve, c'est assez, je n'aspire pas à une plus grande perfection ; on ne découvre que trop

(1) Multi sunt vocati, pauci verò electi. *Matth.* 20. 16.

(2) Et lata porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quàm angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam ! *Matth.* 7. 13 *et* 14.

(3) *Aug. in ill. Psal.* 8. 8. Pecora campi.

l'imperfection et le mauvais état de son intérieur, puisqu'on ne veut pas entrer par la porte étroite. Mais ces sortes de gens, ajoute-t-il, qui par leur tiédeur et leur lâcheté, croient que c'est assez d'être sauvés parmi ceux du dernier rang, doivent extrêmement appréhender d'être condamnés comme les vierges folles (1), qui s'endormirent sans avoir eu soin de rien, et comme le serviteur paresseux, qui enterra le talent qu'il avoit reçu, et qui ne songea point à le faire profiter. Il fut jeté dans les ténèbres extérieures; et l'on ne lit point dans l'Evangile qu'il fût condamné pour autre chose, que pour avoir négligé de faire valoir le talent qui lui avoit été confié par son maître.

Pour mieux faire voir combien l'état où se trouvent ces sortes de gens, est honteux et déplorable, Gerson apporte un exemple, et dit : Imaginez-vous un père de famille, qui est riche, qui a du cœur et beaucoup d'enfans, qui sont tous capables d'avancer sa maison, et de faire honneur à leur race par leurs bonnes qualités. Tous s'y appliquent avec soin pour satisfaire au devoir de leur naissance, excepté un d'eux, qui par pure lâcheté, demeure plongé dans une mollesse et dans une oisiveté honteuse, et qui n'étant pas moins capable d'agir que les autres, s'il vouloit, ne veut rien faire cependant qui soit digne de son esprit et de sa condition. Il se

(1) *Matth.* 25. 12 *et* 31.

contente, dit-il, d'une fortune médiocre; et puisqu'il a assez de bien pour vivre doucement, il ne veut point se tourmenter pour en acquérir davantage, et n'a aucune ambition dans la tête. Son père l'appelle, l'exhorte, le conjure de prendre des sentimens plus élevés, et lui met devant les yeux ses bonnes qualités, sa noblesse, l'exemple de ses ancêtres et celui de ses frères, mais si avec tout cela, il ne peut le persuader de quitter une vie si fainéante, et d'en mener une autre, il est indubitable qu'il en concevra une juste indignation contre lui. Il en est de même de Dieu: nous sommes ses enfans et les frères de Jésus-Christ; et notre Père céleste, qui ne veut pas que nous nous contentions d'une vie commune et languissante, nous exhorte à la perfection en ces termes: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). Regardez donc quelle est sa sainteté et sa perfection, songez à quoi votre naissance vous oblige, et tâchez par vos actions de vous montrer les véritables enfans d'un tel père (2). Prenez aussi exemple sur vos frères: et si vous voulez jeter les yeux sur votre aîné qui est Jésus-Christ, c'est lui qui a volontairement donné son sang et sa vie, pour réparer les malheurs de toute notre race, et la rétablir dans sa première splendeur. Que si un si grand exemple vous éblouit,

(1) Estote ergò vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* 5. 48.

(2) Ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est. *Matth.* 5. 45.

regardez vos autres frères, aussi foibles que vous, nés dans le péché comme vous, et sujets aux passions, aux tentations et aux mauvaises inclinations comme vous. Ils les ont combattues sans relâche, ils les ont vaincues, ils ont acquis la couronne de la gloire; et l'Eglise notre mère vous propose leur exemple, et célèbre leur fête, afin que vous vous appliquiez à les imiter. Que si vous voulez encore des exemples plus propres, considérez vos frères, qui sont nés dans le sein d'une même mère que vous, c'est-à-dire, qui ont été du même ordre dont vous êtes : arrêtez les yeux sur saint Ignace, sur saint Xavier, sur saint François de Borgia, sur le grand Edmond Campian, et sur tant d'autres qui ont fleuri dans la compagnie; tâchez, de tout votre pouvoir, de les imiter, et ne soyez point la honte de votre race et de votre société. Celui que tout cela n'est pas capable d'exciter à faire des actions extraordinaires de vertu, mais qui demeure toujours dans le relâchement d'une vie commune, n'est-il pas vrai qu'il donne un juste sujet d'indignation à son père, qui est Dieu même, et une grande occasion de scandale à ses frères, et qu'enfin il mérite que son père céleste le désavoue, et que ses frères ne le reconnoissent pas ?

C'est pourquoi nous disons qu'il faut avoir toujours des pensées hautes, et élever incessamment nos yeux et notre cœur aux grandes choses, afin que si notre foiblesse nous

empêche d'arriver jusque-là, nous ne demeurions pas du moins si loin en arrière. Faisons en ceci comme les marchands, qui demandent d'abord beaucoup plus que les choses ne valent, afin qu'on leur en donne ensuite le juste prix; et comme ceux qui négocient quelque accord, et qui, suivant le proverbe qui dit : *Demandez trop, pour avoir assez* (1), proposent au commencement des conditions bien hautes à ceux avec qui ils traitent, pour les amener à la fin à une composition raisonnable. Ce n'est pourtant rien de trop, ni rien d'injuste que je veux que vous demandiez, mais seulement ce qui est très-juste et très-équitable : tenez-y les yeux continuellement attachés, afin que du moins vous obteniez ce qui est absolument nécessaire, et ayez toujours en vue les choses les plus grandes et les plus élevées, pour pouvoir au moins parvenir aux médiocres. Que si vous n'envisagez pas celles-ci, et que vous ne portiez que vos regards plus loin, vous n'arriverez pas même jusqu'où vous prétendez, mais vous demeurerez encore fort en arrière.

Il est aisé de voir, par tout ce discours, combien il est important que dans les exhortations spirituelles que nous faisons, nous ne parlions jamais que de ce qui est dans le souverain degré de perfection. Que si, par exemple, notre entretien est de l'humilité, ce soit de l'humilité la plus profonde,

(1) Iniquum petas, ut justum feras.

et de celle qui va jusqu'à l'anéantissement de soi-même ; si nous parlons de la mortification, nous ne proposions que celle qui soumet entièrement toutes nos passions à l'esprit ; si nous prêchons la conformité à la volonté de Dieu, nous nous élevions jusqu'à celle qui n'a point d'autre vouloir que celui de Dieu même, qui s'y résigne absolument et qui en fait toute sa joie, et qu'enfin dans toutes les autres vertus, nous envisagions toujours l'idée la plus noble, et que nous portions toujours les choses au plus haut point où elles puissent aller. Mais pourquoi prêcher des matières de cette sorte, me dira-t-on, à des gens foibles et qui souvent ne font que de commencer ? Si l'on disoit des choses proportionnées à notre infirmité, des choses de notre portée, et d'une pratique facile, peut-être que nous les embrasserions ; mais pour cette perfection si grande et si sublime qui ravit un homme jusqu'au troisième ciel, il semble qu'elle ne convienne proprement qu'à un saint Paul, et à quelques autres grands Saints, que Dieu a particulièrement choisis, pour les élever au plus haut degré de la perfection et de la gloire. Vous vous abusez grandement en cela : ce discours ne sauroit être plus propre à personne qu'à vous; et c'est à vous qu'il faut principalement l'adresser, par la même raison que vous alléguez pour m'en détourner. Vous dites que vous êtes foible, et que par conséquent il ne faut point vous

proposer des choses si hautes, et où vous ne sauriez atteindre ; et moi je réponds, que c'est parce que vous êtes foible, qu'on doit vous les remettre incessamment devant les yeux ; afin que les tenant toujours attachés si haut, votre coup ne porte pas si bas, et qu'au moins vous accomplissiez ce qui est indispensablement de votre devoir. Il sera aussi très-utile pour cet effet de s'appliquer à lire la vie des Saints, et de remarquer les vertus où ils ont le plus excellé ; et sans doute une des vues de l'Eglise, en nous proposant leurs actions, est que si nous ne pouvons parvenir à les imiter, nous nous excitions au moins par leur exemple à sortir de notre assoupissement. Il y a encore un autre profit à tirer de cette lecture; c'est que, considérant la pureté de leur vie, et combien nous en sommes éloignés, nous pourrons en concevoir une sainte confusion, et nous en faire un sujet d'humilité et d'abaissement. C'est le sentiment du grand saint Grégoire (1), lorsqu'en interprétant ces paroles de Job : *Il regardera les hommes, et dira : j'ai péché* (2), il dit, que de même qu'un pauvre connoît bien davantage sa pauvreté, quand il voit les trésors des riches ; aussi l'ame s'humilie bien plus profondément et reconnoît beaucoup mieux sa bassesse et sa misère, quand elle jette les yeux sur les grands

(1) *Greg. lib.* 14. *Mor. c* 9.
(2) Respiciet homines, et dicet : Peccavi. *Job* 33. 27.

exemples que les Saints nous ont donnés, et sur les choses remarquables qu'ils ont faites. Saint Jérôme (1), rapporte que saint Antoine abbé étant allé visiter saint Paul, premier hermite, et ayant admiré la sainteté de sa vie, ses disciples furent au-devant de lui à son retour, et lui demandèrent où il avoit été. Hélas ! répondit le Saint, malheureux pécheur que je suis ; c'est bien à faux que je porte le nom de religieux ! J'ai vu un Elie, j'ai vu un Baptiste dans le désert, lorsque j'ai vu un Paul dans la solitude. On lit aussi du grand saint Macaire, qu'ayant vu l'extrême perfection de quelques solitaires qu'il étoit allé visiter, il pleuroit avec ses disciples, et disoit : J'ai vu de véritables solitaires, mais pour moi je ne mérite pas d'en porter le nom (2). Ce que ces grands Saints disoient par un pur sentiment d'humilité et d'abaissement, nous pouvons nous autres ne le dire qu'avec trop de vérité, si nous considérons et leur propre exemple, et celui de tant d'autres qui les ont précédés ou suivis. Ayons donc continuellement devant les yeux cette haute perfection où ils sont arrivés, puisqu'enfin ou nous tâcherons d'y parvenir, ou, si les forces nous manquent, la confusion du moins que nous devons en avoir, suppléera en quelque sorte à notre foiblesse ; et ainsi, de quel-

(1) *Hier. in vitâ Pauli primi erem.*
(2) Vidi monachos, non sum ego monachus. *Machar.*

que manière que ce soit, le moyen que je propose ne pourra qu'être toujours d'une extrême utilité.

CHAPITRE IX.

Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Ecclésiastique, *viendra peu à peu à déchoir* (1) : La doctrine qui est renfermée dans ces paroles, est d'une extrême importance pour tout le monde, et particulièrement pour ceux qui aspirent à la perfection : car, comme les grandes choses portent leur recommandation avec elles, on a plus d'attention à y être exact; mais il est ordinaire de se relâcher dans les autres, parce qu'on est prévenu qu'il est de peu de conséquence d'y contrevenir. On se trompe cependant, il est très-dangereux d'y manquer : c'est pourquoi le Saint-Esprit nous déclare ici, que celui qui méprisera les petites choses, tombera peu à peu dans les grandes fautes. Pour nous convaincre de cette vérité, et nous obliger à nous tenir sur nos gardes, il devroit sans doute suffire que ce soit Dieu même qui parle; mais, afin que cette matière étant traitée avec plus d'étendue, fasse plus d'impresion sur notre esprit, voyons quel a été le senti-

(1) Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.* 19. 1.

ment des Saints sur ce sujet. Ceux qui se précipitent dans les plus grands désordres, dit saint Bernard, commencent d'abord par des fautes très-légères, et personne ne va tout d'un coup jusqu'à l'excès (1). C'est-à-dire, que communément parlant, on ne parvient pas tout d'un coup au plus haut point, soit de malice, soit de bonté; mais que le bien ou le mal s'insinue et s'augmente insensiblement en chacun de nous. Il en est des maladies spirituelles, comme des corporelles : les unes et les autres ne se forment que peu à peu. Aussi, quand vous verrez que quelque serviteur de Dieu aura fait quelque chute marquée, ne croyez pas, ajoute le Saint, que le mal ne commence que d'alors : jamais on ne vient à tomber tout d'un coup dans quelque péché notable, lorsqu'on a long-temps persévéré dans la pureté d'une vie innocente. Mais d'abord on s'est relâché dans des choses peu considérables; ensuite la ferveur venant à diminuer, s'est tellement ralentie de plus en plus, qu'on a mérité que Dieu retirât sa main; et enfin, dès qu'on n'en a plus été soutenu, on a facilement succombé aux attaques de la première grande tentation qui est survenue.

Cassien (2) explique ceci par une comparaison très-juste, tirée du Saint-Esprit. Les maisons, dit-il, ne tombent pas tout d'un

(1) A minimis incipiunt, qui in maximâ proruunt. Nemo repentè fit summus. *Bern. de ord. vit. et mor. inst.*

(2) *Cass. collat. 6.*

coup : mais le mal commence d'abord par quelques gouttières qu'on néglige, et par lesquelles l'eau venant peu à peu pourrir la charpente du bâtiment, pénètre ensuite dans les murailles, en détrempe le ciment, et passant jusqu'aux fondemens, les mine et les cave de telle sorte, qu'enfin toute la maison s'écroule en une nuit. *La paresse*, dit le Saint-Esprit dans l'Ecclésiaste, *sera cause que le plancher viendra à s'affaisser; et il pleuvra de toute part dans la maison, si l'on n'a soin d'y travailler* (1). Faute d'y avoir fait au commencement quelques légères réparations, d'en avoir recherché le toit, ou changé quelques gouttières, elle est venue tout d'un coup à tomber en ruine. Il en est de même de nous, dit Cassien : une certaine pente naturelle que nous avons au mal, flatte d'abord nos sens, les surprend, les gagne, se glisse et s'insinue de là dans notre ame, ébranle la fermeté de nos plus saintes résolutions, et affoiblit enfin de telle manière les fondemens de notre piété, que tout l'édifice spirituel tombe en un moment par terre. Cependant, tout le mal ne vient que de ce qu'on n'a pas songé à y remédier de bonne heure. Pour peu d'attention qu'on eût eu, et pour peu de soin qu'on eût voulu prendre dans les commencemens, il étoit aisé d'en empêcher le progrès. Mais, parce

(1) In pigritiis humiliabitur contignatio, et in infirmitate manuum perstillabit domus. *Eccl* 10. 18.

qu'on a négligé le mal, quand il étoit encore léger, qu'on ne s'est pas soucié de se corriger de quelque défaut peu considérable, et qu'on a méprisé les petites choses, de là est venu, que l'un, par une honteuse lâcheté, s'est laissé vaincre par la tentation, et que l'autre a quitté la religion, par une désertion malheureuse. Et plût à Dieu que l'expérience ne nous eût pas appris combien ces sortes d'exemples sont fréquens ! Il y a en vérité de quoi s'étonner, et de quoi craindre en même temps, quand on songe que la perte de quelques-uns qui sont tombés dans le précipice, a eu des causes si foibles dans le commencement. Cela vient de ce que le démon est habile : il n'attaque pas d'abord les serviteurs de Dieu sur les choses essentielles, mais il commence par celles qui sont de peu de conséquence ; et gagnant toujours insensiblement quelque léger avantage sur eux, il fait bien mieux ses affaires de cette sorte, que s'il en usoit autrement. Car, si dès la première fois il leur proposoit de commettre un péché mortel, il seroit facilement découvert et repoussé ; mais comme ils insinue peu à peu par des choses légères, on l'a plutôt reçu dans son ame, que l'on ne s'est aperçu qu'il y est entré. C'est pour ce sujet que saint Grégoire dit (1), que les petites fautes sont en quelque façon plus dangereuses que les grandes; d'autant que plus on connoît celles-

(1) *Greg.* 3. *Psalm. adm.* 34.

ci, plus la connoissance qu'on en a porté ou à les éviter avec soin, ou à se relever promptement, lorsque l'on y est tombé. Mais pour les autres, moins on les connoît, moins on les évite; et comme on en fait peu de cas, on y retombe si souvent, qu'on vient à s'en faire une habitude, qu'on ne peut prendre sur soi de déraciner. Ainsi un mal qui n'étoit presque rien dans sa naissance, s'accroît, et se rend presque incurable par notre nonchalance et par les fréquentes rechutes. Saint Chrysostôme nous confirme bien ceci, lorsque parlant sur la même matière, il dit (1) : J'ose avancer une proposition qui paroîtra surprenante et inouie; c'est qu'il me semble quelquefois qu'on doit apporter moins de soin à fuir les grands péchés qu'à éviter les fautes légères: car l'énormité de ceux-la nous en donne naturellement de l'horreur; mais nous nous familiarisons aisément avec celles-ci, par la raison qu'elles sont peu considérables, et le mépris que nous en faisons, nous empêchant de faire aucun effort pour nous en corriger, elles deviennent bientôt si grandes par notre négligence, qu'enfin nous venons à n'être plus en état de pouvoir nous en défaire.

(1) Mirabile quidem, et inauditum dicere audeo : solet mihi nonnunquàm, non tanto studio magna videri esse peccata vitanda, quantò parva et vilia. Illa enim ut aversemur, ipsa peccati natura efficit : hæc autem hâc ipsâ re, quia parva sunt, desides reddunt; et dùm contemnuntur, non potest ad expulsionem eorum animus generosè insurgere : undè citò ex parvis maxima fiunt negligentiâ nostrâ *Chrys hom.* 8 *sup. Matth.*

C'est donc par cette raison, que le démon se sert principalement de ce moyen, pour attaquer les religieux et les serviteurs de Dieu, parce qu'il sait bien qu'il lui sera ensuite plus facile de les faire prévariquer dans les choses essentielles. Qu'importe dans un naufrage, dit saint Augustin (1), qu'une grosse vague ait englouti le vaisseau, ou que l'eau entrant peu à peu dans la sentine, y ait été laissée par négligence, et l'ait enfin submergé? Aussi le démon ne se soucie pas d'entrer dans votre ame ou par un endroit, ou par un autre; tout lui est égal, pourvu qu'il arrive à ses fins, et qu'il vous fasse faire naufrage. De plusieurs gouttes de pluie, dit saint Bonaventure (2), il se forme des torrens qui renversent quelquefois les plus fortes murailles; une petite fente par où l'eau sera entrée imperceptiblement, est souvent cause de la perte d'un vaisseau. C'est pourquoi saint Augustin nous dit (3), que comme lorsqu'un navire fait eau, il faut incessamment pomper pour vider l'eau et empêcher qu'il ne coule à fond, nous devons de même, par une orai-

(1) Quid enim interest ad naufragium, utrùm uno grandi fluctu navis operiatur et obruatur, an paulatìm subrepens aqua in sentinam et per negligentiam derelicta, atque contempta, impleat navim, atque submergat? *Aug. ep.* 118. *ad Se'euc.*

(2) Ex minimis guttis multiplicatis inundationes aquarum fiunt, quæetiam magna aliquandò mœnia subruunt. Per modicam rimam, aqua latenter in navem influit, donec submergatur. *Bon. proc. Rel. c.* 10.

(3) *Aug. sup. illud Psal.* 66. 5. Et gentes in terrâ dirigis.

son fervente et un soigneux examen, tâcher continuellement de jeter hors de notre conscience tout ce qui s'y glisse et d'impur de défectueux, et qui pourroit à la fin nous faire périr. Voilà quel doit être l'exercice perpétuel d'un religieux. Il faut qu'il travaille sans cesse à se corriger ; il faut qu'il ait toujours la main à la pompe, ou il courra grand risque de faire naufrage. Vous vous êtes précautionné contre les plus grands péchés, dit ailleurs le même saint (1) ; mais que faites-vous pour éviter les petits ? Est-ce que vous ne les craignez pas ? Vous avez jeté à la mer les grosses charges qui pouvoient faire abîmer votre vaisseau ; mais prenez garde que la quantité de sable qui est au fond ne le fasse encore submerger. Vous avez heureusement échappé à toutes les tempêtes qui se sont élevées contre vous dans la mer orageuse du monde ; prenez garde de ne pas échouer au port de la religion. Comme il ne serviroit de rien qu'un vaisseau eût résisté à toutes les bourrasques de la mer, et qu'il eût évité les bancs et les écueils, s'il venoit ensuite à faire naufrage dans le port ; de même il seroit fort inutile que vous eussiez repoussé tous les assauts des plus grandes tentations, si vous succombiez ensuite à la moindre occasion, et que vous vinssiez par-là à vous perdre.

(1) Præcavisti magna ; de minutis quid agis ? annon times minuta ? projecisti molem : vide ne arenâ obruaris. *Aug. sup. illud. Psal.* 39. 13. Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei.

CHAPITRE X.

D'une autre raison très-pressante, pour laquelle il est d'une extrême conséquence de faire cas des moindres choses.

Une autre raison très-considérable doit encore nous obliger à avoir une extrême attention sur les petites choses : c'est que si nous venons à nous relâcher par rapport à elles, il est à craindre que cela ne soit cause que les grâces particulières, et les assistances spéciales dont nous avons besoin, tant pour nous préserver du péché, que pour acquérir la perfection que nous désirons, ne nous soient refusées de Dieu, et qu'ainsi nous ne demeurions exposés à de grands périls. Pour mieux le faire comprendre, il faut supposer une doctrine qui nous est enseignée par saint Paul : que Dieu ne refuse jamais à personne le secours surnaturel, nécessaire et suffisant à chacun pour vaincre, s'il veut, la tentation la plus forte. *Dieu est fidèle*, dit l'Apôtre : *il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais, en permettant la tentation, il vous donnera les moyens d'en sortir, même avec avantage, en sorte que vous aurez la force d'en soutenir les épreuves* (1). Outre ce secours général dont il est ici parlé, il en est encore un autre

(1) Fidelis autem Deus est, qui non patiétur vos tentari

plus particulier. On peut, à la vérité, surmonter la tentation sans celui-ci, pourvu qu'on se serve comme il faut du premier; mais toutefois il arrive souvent qu'on ne la surmonte pas avec ce premier secours, si Dieu n'en ajoute un autre plus spécial. Ce n'est pas que l'on ne le puisse faire, c'est qu'on ne le veut pas, car si on le vouloit, on pourroit résister avec ce premier secours, puisqu'il est suffisant pour cela si on en faisoit l'usage qu'on doit. De sorte qu'on ne tombe alors que par sa faute, parce que l'on tombe par sa volonté; et néanmoins on n'auroit pas succombé, si dans ce temps-là on eût été secouru par quelqu'autre grâce plus particulière. Mais comme cette seconde assistance spéciale, surabondante et efficace, est une libéralité pure et une grâce particulière de Dieu; aussi ne la donne-t-il pas à tout le monde, ni en toutes sortes d'occasions, mais seulement à qui il lui plaît, et à ceux qui usent pareillement de libéralité envers lui, conformément à ces paroles du Prophète : *Vous serez saint avec le saint; innocent avec l'innocent; vous serez élu avec l'élu; et avec le méchant, vous deviendrez méchant* (1) : ou, comme porte une autre version : *Vous serez bon avec celui qui est*

suprà id quod potestis : sed faciet etiàm cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. 1. *Cor.* 0. 13.

(1) Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente, innocens eris : et cum electo electus eris : et cum perverso perverteris *Ps.* 17. 26 *et* 27.

bon : vous serez libéral avec celui qui est libéral : et comme vous agissez avec sincérité et avec droiture avec celui qui est droit et sincère, vous vous comportez aussi envers le méchant de la même façon qu'il se comporte envers vous (1). C'est ce que saint Ignace nous a exprimé dans ses Constitutions, quand il dit (2) : Plus on s'unira étroitement à Dieu, et plus on se montrera libéral envers sa divine majesté, plus on le trouvera libéral envers soi, et plus on sera disposé à en recevoir chaque jour de plus grandes grâces. Cette doctrine est de saint Grégoire de Nazianze (3), et de plusieurs autres Pères de l'Eglise.

Pour entendre bien maintenant ce que c'est proprement qu'être libéral envers Dieu, il ne faut que considérer ce que c'est qu'être libéral envers les hommes. Etre libéral envers quelqu'un, c'est lui donner plus qu'on ne lui doit, et que l'on n'est obligé : car de ne faire simplement que lui rendre ce qui lui appartient de droit, ce n'est pas là libéralité, ce n'est que justice. Celui donc qui a un très-grand soin de plaire à Dieu, non-seulement dans les choses de devoir, mais aussi dans celles de surérogation, et qui ne regardent qu'une perfection plus éminente, et non-

(1) Cum benigno benignus eris ; cum liberali, liberalis eris : cum sincero et candido, sincerè et candidè agis, et cum perverso, perversè agis.

(2) *Ign. Reg* 19. *summ. Const.*

(3) *Greg. Naz. Orat. de pauperl. amor. et Machar. Ægypt. hom.* 19.

seulement dans les plus grandes, mais aussi dans les moindres; celui-là est véritablement libéral envers Dieu, et Dieu en récompense est pareillement très-libéral envers lui. Car il fait ses favoris et ses bien-aimés, de ceux qui en usent de cette sorte; il verse abondamment ses bénédictions sur eux; et non-seulement il leur donne les secours généraux, qui suffisent pour résister aux tentations, mais il leur départ encore les grâces spéciales, surabondantes et efficaces, par le moyen desquelles ils demeureront toujours victorieux de toutes les attaques du démon. Mais si vous n'êtes libéral envers Dieu, comment voulez-vous qu'il le soit envers vous? Et si vous êtes avare envers lui, ne méritez-vous pas qu'il en use envers vous de la même sorte? Que si vous avez peur d'en trop faire, si vous avez éternellement le compas à la main, pour mesurer à quoi vous êtes obligé sous peine de péché, ou non, si le péché seroit mortel, ou seulement véniel, enfin, si vous ne donnez précisément à Dieu que ce que vous lui devez, vous êtes avare envers lui, et il le sera pareillement envers vous. Il vous donnera simplement ce qu'il s'est engagé par sa parole de vous donner; il vous donnera certains secours généraux, qu'il donne à tout le monde, des secours nécessaires et suffisans pour surmonter les tentations; mais vous devez craindre, avec beaucoup de sujet qu'il ne vous donne pas cette grâce spéciale, sura-

bondante et efficace, qu'il a accoutumé de donner à ceux qui sont libéraux envers lui, et qu'ainsi vous ne veniez à succomber aux attaques de la tentation, et à tomber en quelque péché notable.

C'est dans ce sens que l'on doit entendre ce que disent communément les Saints et les théologiens (1), qu'un péché est d'ordinaire la punition d'un autre; d'autant que par le premier on se rend indigne de l'assistance particulière de Dieu, et qu'ainsi on tombe facilement dans le second. Ils disent la même chose des péchés véniels, et l'étendant jusqu'aux fautes légères, et à une certaine nonchalance à laquelle on se laisse quelquefois aller, ils soutiennent que cela seul peut rendre un homme indigne de ce secours spécial et efficace, avec lequel il auroit surmonté la tentation, et sans lequel il y succombera malheureusement. Quelques-uns d'eux expliquent dans ce même sens ces paroles du Sage : *Celui qui méprise les petites choses, viendra peu à peu à déchoir* (2);

(1) *Aug. serm.* 224 *de temp. post med. et serm.* 88. *prope init. et in illud. Ps.* 66. 5. Et gentes in terrâ dirigis.

Hier. ad Colland. ep. 1.

Chrysost. in cap. 2. *Gen. hom.* 2. *et hom.* 87. *in Matth. et serm. de lev. peccat. peric.*

Bern. serm. 59. *in cant.*

Isid. lib. 2. *de sum. bono.*

Basil. orat. 3. *de jejunio, prope init. et in regul. brevior. q.* 4.

Greg. lib. 10. *Mor. c.* 14. *et* 5. *par.*

Pastor. adm. 34. *Th.* 1. 2. *q.* 88. *art.* 3. *et alii.*

(2) Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.* 19. 1.

et disent, que par ce mépris on mérite d'être privé des secours extraordinaires de Dieu, lesquels venant à manquer, sont cause qu'on manque ensuite dans les grandes choses. Ils donnent aussi la même interprétation à ce passage de l'Apocalypse : *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir* (1). Dieu n'a pas encore tout-à-fait rejeté l'homme tiède; mais il commence à le vomir, parce que la nonchalance qu'il a, et les fautes, quoique légères, qu'il commet de propos délibéré, méritent qu'il lui retranche cette grâce efficace, sans laquelle il tombera en quelque plus grande faute, et sera enfin entièrement vomi, et absolument rejeté.

Considérons donc combien nous avons sujet de craindre, que par notre tiédeur et notre relâchement, nous ne nous rendions indignes de ce secours spécial de Dieu. Combien de fois se voit-on pressé de la tentation, et dans un grand danger d'y succomber? Et combien de fois est-on même en doute si on ne s'y est point arrêté avec complaisance, si on n'y a point consenti; et si de ce consentement il ne s'est point formé un péché mortel dans le cœur? De quel avantage ne nous seroit-il point, dans un état si fâcheux, d'avoir été libéraux envers Dieu, et d'avoir mérité ce secours spécial et gratuit avec lequel nous serions bien assurés de nous soute-

(1) Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc.* 3. 16.

nir toujours contre tous les efforts de la tentation, et sans lequel non-seulement nous nous verrons en grand péril d'y succomber, mais nous serons peut-être effectivement vaincus.

Saint Chrysostôme marque ce moyen comme très-propre et très-efficace pour surmonter les tentations, lorsque parlant du démon notre ennemi, et de la guerre continuelle qu'il nous fait : Vous savez, dit-il (1), que nous avons un ennemi irréconciliable, de qui nous ne devons attendre ni paix ni trève; de sorte qu'il faut que nous soyons perpétuellement sur nos gardes, pour n'en être pas vaincus. Mais comment pourrons-nous faire, non-seulement pour nous empêcher de l'être, mais pour le vaincre lui-même toujours. Voulez-vous le savoir? Le seul moyen de le vaincre, ajoute-t-il (2), est de nous attirer le secours du ciel par la pureté et par l'innocence de notre vie : par-là nous en demeurerons toujours victorieux; et remarquez qu'il dit que c'est le seul que nous en ayons. Saint Basile nous avertit de la même chose en ces termes : Celui, dit-il (3), qui désire d'être assisté de

(1) Scitis enim quòd hostem habemus perpetuum, et fœderis nescium, unde nobis magnâ vigilantiâ opus est. *Chrys. hom.* 60. *sup. Gen.*

(2) Non aliter autem eum vincemus, quàm si per vitam optimam supernum nobis auxilium conciliemus *Id ibid.*

(3) Qui à Deo se optat juvari, is nunquàm deserit quod se addecet officium suum; qui autem hoc facit, is divino auxilio nunquàm destituitur; quapropter danda in eo opera

Dieu, ne manque jamais de faire son devoir du mieux qu'il peut : et quand on en use de cette manière, on n'est jamais abandonné de la grâce divine : c'est pourquoi il faut avoir un extrême soin, que notre propre conscience ne nous condamne en quoi que ce soit. Saint Basile nous montre assez par ces paroles, que la conclusion que nous devons tirer de tout ceci, est de faire nos exercices spirituels et toutes nos actions avec tant d'attention et d'exactitude, que notre conscience ne nous reproche rien, et que par-là nous puissions mériter ce secours spécial, dont nous avons tant de besoin pour notre salut. Il est donc aisé de voir qu'il est d'une extrême importance de faire cas des petites choses ; si toutefois on peut appeler petites, celles qui peuvent nous procurer tant de bien, ou nous causer tant de mal. C'est pourquoi, *Celui qui craint Dieu*, dit le Sage, *ne néglige rien* (1) ; parce qu'il sait que des fautes les plus légères, on tombe peu à peu dans les plus grandes ; et qu'il appréhende que s'il cesse d'être libéral envers Dieu, Dieu ne cesse pareillement d'être libéral envers lui.

Je dis donc que ce point est si essentiel, et mérite que nous en fassions tant d'état, que nous pouvons tenir pour maxime générale, que tant que l'on fera cas des petites

est, ne ullâ in re conscientia nos condemnet. *Bas. in Const. Mon. c.* 2.

(1) Qui timet Deum, nihil negligit. *Ecc.* 7. 19.

choses, tout ira bien, et l'on attirera sur soi la benédiction de Dieu; et qu'au contraire, on ne les sauroit négliger, sans s'exposer à un grand péril, puisque c'est par-là seulement que le mal peut trouver entrée dans l'esprit d'un religieux. C'est ce que Jésus-Christ nous a donné à entendre, quand il a dit: *Que celui qui est fidèle dans les petites choses, sera fidèle aussi dans les grandes; et que celui qui est injuste dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes* (1). Lorsqu'on voudra donc connoître si l'on fait quelque progrès dans la vertu (et c'est sur quoi on ne sauroit trop faire réflexion), que l'on examine bien si l'on est exact dans les petites choses, ou si l'on se donne la liberté de les négliger: et si l'on trouve qu'on n'en fasse plus de compte, et que quand on y manque, on ne sente plus les remords de conscience qu'on avoit accoutumé d'avoir, que l'on tâche alors d'y remédier promptement avec tout le soin possible. Saint Basile dit (2), que quand le démon voit qu'il ne sauroit nous arracher de la religion, il fait tout ce qu'il peut pour nous persuader au moins de ne pas nous abandonner à la perfection, et de mépriser les petites choses: essayant ainsi de nous abuser, par une vaine confiance qu'il nous donne, que pour cela on ne

(1) Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *Luc.* 16. 10.

(2) *Bas. serm. de renunt seculi istius et spir. perfect.*

perd pas la grâce. Mais nous, de notre côté, nous devons faire en sorte qu'il ne lui soit pas moins impossible de nous détourner de la perfection que de nous séparer de la religion ; et, pour cet effet, il faut que nous aspirions sans cesse de toutes nos forces à la perfection, et que nous fassions un cas particulier des moindres choses qui peuvent nous y faire parvenir.

CHAPITRE XI.

Que l'affaire de notre avancement spirituel ne doit point se prendre en général, mais en particulier ; et combien il est important de mettre en exécution les bons desseins que Dieu nous inspire.

Les maîtres de la vie spirituelle nous apprennent, qu'un moyen qui peut contribuer encore beaucoup à notre avancement, est d'en embrasser le soin, non pas en général, et en gros, mais en particulier, et en détail. Cassien rapporte (1), que l'abbé Moïse demanda un jour à ses religieux dans une conférence spirituelle, ce qu'ils prétendoient avec tant de travaux, tant d'abstinences, tant de veilles, tant d'oraisons et de mortifications, et quelle étoit leur fin ? ces religieux lui ayant répondu que c'étoit le royaume des

(1) *Cass. coll.* 5. *c.* 3. *et* 4.

cieux : Je sais bien, leur répliqua-t-il, que c'est là votre fin dernière ; mais je ne vous parle maintenant que de la fin immédiate et particulière, sur laquelle vous devez arrêter les yeux, pour arriver à cette dernière fin. Car, de même qu'un laboureur, quoique son principal but soit de recueillir beaucoup de blé, pour avoir de quoi vivre à son aise, met néanmoins toute son application à bien cultiver la terre, et à en arracher les méchantes herbes, parce que c'est un moyen nécessaire pour parvenir à sa fin ; et de même qu'un marchand, quoiqu'il n'aspire à autre chose qu'à se faire riche, renferme pourtant tout son soin à regarder quel commerce et quelle sorte de trafic lui sera plus propre pour cet effet, et y emploie tout ce qu'il a de capacité et d'industrie : de même, quoique toute l'affaire d'un religieux soit celle de son salut, il ne suffit pas cependant qu'il la prenne en gros ; il ne suffit pas qu'il dise en général : Je prétends me sauver, je veux être bon religieux, je désire de me rendre parfait. Il faut qu'il arrête les yeux en particulier sur la passion, ou sur le vice qui lui fait le plus d'obstacles, et sur la vertu qui lui est la plus nécessaire ; il faut qu'il travaille continuellement là-dessus ; et de cette sorte avançant toujours pied à pied, et apportant une extrême attention, tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, il viendra plus facilement à bout de ce qu'il souhaite. Un père du dé-

sert enseigna autrefois le même moyen à un solitaire, qui, après avoir été très-attentif et très-fervent, vint à se relâcher tellement dans ses exercices spirituels, et à tomber dans une si grande tiédeur, que désirant ensuite de retourner dans son premier état, et s'imaginant que toutes les avenues en étoient fermées, et tous les chemins inaccessibles, il ne savoit par où commencer pour s'ouvrir quelque passage. Ce saint vieillard le consola, et l'encouragea par cette parabole. Un homme, lui dit-il, envoya son fils pour défricher un héritage qui étoit tout couvert de ronces et d'épines. Le fils voyant combien il y avoit à travailler, perdit courage, et se mit à dormir sans rien faire, ni le premier jour ni le second. Le père l'en reprenant : vous ne devez pas, lui dit-il, regarder tout ceci ensemble, comme si c'étoit une chose que vous fussiez obligé de faire en une seule fois, mais il faut seulement en entreprendre chaque jour une partie, et autant qu'un homme est capable d'en faire en une journée. Le fils suivit ce conseil ; et de cette sorte tout l'héritage fut en peu de temps entièrement défriché.

Mais une des choses qui nous empêche le plus de faire du progrès, et de recevoir de nouvelles grâces de Dieu, c'est que nous n'exécutons pas les bons désirs qu'il nous donne, et qu'ainsi par le mauvais usage que nous faisons de ses bienfaits, nous sommes cause qu'il resserre la main. Il garde avec

nous, pour ce qui est de la perfection, la même méthode qu'un maître à écrire garde avec ses écoliers ; tant qu'ils ne forment pas bien leurs premières lettres, et qu'ils ne font pas bien leur exemple, il ne leur en donne point d'autres. Tant que nous différons de faire un bon emploi des grâces que Dieu nous a données, il diffère de nous en donner de nouvelles ; et plus nous nous efforçons de mettre en pratique les bons mouvemens qu'il nous envoie dans l'oraison, plus il se porte à nous combler de ses dons. Le père Avila dit (1), que celui qui use bien des lumières que Dieu lui donne, en obtiendra de nouvelles, et que celui qui en use mal, n'a aucun droit d'en demander d'autres, attendu qu'on peut lui répondre justement : Pourquoi voulez-vous savoir ma volonté, puisque dans les choses où vous la savez, vous ne l'accomplissez pas ? Si vous n'effectuez pas les bons désirs que Dieu vous suggère, comment voulez-vous qu'il vous fasse de plus grandes grâces? De quel front pouvez-vous lui demander dans votre oraison, qu'il vous accorde telle et telle chose que vous souhaitez, et dont vous avez besoin, si vous ne voulez pas vous réprimer sur telle et telle faute, dont il vous est extrêmement nécessaire de vous corriger, et dont il vous a donné mille fois le désir et l'inspiration de vous amender? Je ne comprends pas comment celui qui s'entretient

(1) *M. Avila, lib. 1. de las. ep. fol.*

de propos délibéré en un défaut, quelque léger qu'il soit, peut lever les yeux et ouvrir la bouche, pour demander à Dieu des faveurs extraordinaires : si nous en voulons obtenir, soyons attentifs à mettre en exécution les saintes inspirations qu'il nous donne.

C'est une doctrine approuvée de tous les Saints, que celui qui a fait un bon usage des bienfaits reçus, en mérite de nouveaux ; et qu'au contraire, celui qui a fait un mauvais emploi des premiers, est indigne d'en recevoir d'autres. Salomon nous rend dans la Sagesse une très-belle raison, pourquoi la manne qui résistoit à la violence du feu, se fondoit néanmoins, et se corrompoit au moindre rayon du soleil : *C'est*, dit-il, *Seigneur, afin que tout le monde sût qu'il faut prévenir le soleil, pour recueillir le fruit de votre bénédiction* (1). Aussi, en punition de la paresse de ceux qui ne vouloient pas se lever avant le soleil, pour recevoir au plutôt les bienfaits de Dieu, le Seigneur permettoit que la première pointe du soleil les privât pour toute la journée de leur nourriture. La même chose nous est encore admirablement bien expliquée dans l'Evangile (2), par la parabole que le Sauveur nous propose de cet homme, qui voulant aller en un pays très-éloigné, pour y prendre pos-

(1) Ut notum omnibus esset, quoniàm oportet prævenire solem ad benedictionem tuam. *Sap.* 16. 28.
(2) *Luc.* 19. 12.

session d'un royaume, partagea son argent entre ses serviteurs, afin qu'ils en trafiquassent pendant son absence; et qui leur en ayant demandé compte à son retour, les établit gouverneurs d'autant de villes, qu'ils avoient gagné de marcs d'argent : de sorte qu'il donna le gouvernement de dix villes à celui qui en avoit gagné dix marcs; et à celui qui en avoit gagné cinq, le gouvernement de cinq autres villes. Cela nous donne clairement à entendre, que tout de même que ce roi voulut récompenser la fidélité et l'industrie de ses serviteurs avec un si grand excès de libéralité, et avec une telle disproportion que celle qu'il y a entre dix marcs d'argent et dix villes : de même, si nous faisons un bon usage des inspirations de Dieu, et si nous sommes fidèles à y répondre, il versera ses grâces et ses bénédictions sur nous avec profusion; et qu'au contraire, si nous n'y correspondons pas comme nous devons, non-seulement ce qui nous avoit été donné nous sera ôté, mais nous serons encore châtiés, comme fut ce serviteur inutile, qui ne fit point profiter le marc qu'il avoit reçu.

On raconte d'Apelles, que quelques occupations qu'il eût, il ne passoit jamais un jour qu'il ne s'exerçât en son art, et qu'il ne peignît quelque chose; et que, pour cet effet, dérobant le temps à toutes sortes d'affaires, il avoit accoutumé de dire pour excuse : *Je n'ai pas donné un coup de pinceau d'aujourd'hui.*

C'est de cette sorte qu'il devint un si excellent peintre, et c'est de la même manière que vous deviendrez aussi un excellent religieux, si vous ne souffrez pas qu'il se passe aucun jour, sans que vous donniez quelque coup de pinceau, c'est-à-dire, sans que vous fassiez quelque progrès dans la vertu. Mortifiez-vous chaque jour en quelque chose; corrigez-vous chaque jour de quelque faute que vous avez accoutumé de commettre dans vos actions, et vous vous apercevrez bientôt que chaque jour elles deviendront plus parfaites. Lorsque vous viendrez à faire votre examen, sur le midi, et que vous trouverez que ce jour-là vous n'aurez rien fait pour vous rendre meilleur, que vous ne vous serez mortifié sur rien, et que vous n'aurez pas même fait un acte d'humilité dans toutes les occasions que vous en aurez eues; croyez que vous avez perdu toute la matinée, et prenez une ferme résolution de ne passer pas le reste du jour de la même sorte. Il est impossible que l'on tienne cette conduite, sans que peu à peu on fasse des progrès considérables dans la perfection.

CHAPITRE XII.

Que pour acquérir la perfection, il est nécessaire de ne commettre aucune faute de propos délibéré, et de ne se relâcher aucunement.

Pour parvenir à la perfection où nous devons incessamment aspirer, il est encore très-important de ne faire aucune faute de propos délibéré. Cela posé, il faut savoir qu'il y a deux sortes de fautes vénielles. Les unes, où ceux même qui craignent le plus Dieu, tombent par foiblesse, par ignorance et par inadvertance, quoique pourtant ce ne soit pas sans qu'il y ait aussi quelque espèce de négligence mêlée : et quant à celles-ci, les serviteurs de Dieu qui marchent en esprit de vérité avec lui, expérimentent tous les jours qu'elles leur donnent plutôt sujet de s'humilier que de s'affliger ; et que Dieu ne détourne pas pour cela sa face de dessus eux, mais qu'au contraire il leur fait de nouvelles faveurs, et les fortifie d'un nouvel esprit, lorsque dans ces sortes d'occasions ils recourent humblement à lui. Mais il y a une autre nature de fautes, où les personnes tièdes et relâchées dans le service de Dieu, tombent de leur propre volonté ; et ces fautes-là sont un grand obstacle à la grâce que nous recevrions si nous ne les commettions pas. Elles

sont cause que souvent nous demeurons à sec dans l'oraison, que les consolations spirituelles nous manquent, et que Dieu cesse de nous départir beaucoup de faveurs qu'il avoit accoutumé de nous faire. De sorte que si nous voulons avancer dans la perfection, et l'obliger à nous les continuer, il faut que nous ayons une extrême attention à ne commettre aucune faute de propos délibéré. C'est bien assez de celles que nous faisons par ignorance ou par inadvertance, sans que nous y en ajoutions de plus grandes; c'est bien assez des distractions que nous avons dans l'oraison, par l'instabilité naturelle de notre imagination, sans que nous dissipions volontairement notre esprit ailleurs: enfin, c'est bien assez des fautes que notre seule foiblesse nous fait commettre tous les jours contre l'exactitude des règles, sans que nous prêtions encore notre consentement à y contrevenir.

Saint Basile marque encore un autre moyen pour arriver à la perfection, et très-propre, selon lui, pour avancer beaucoup en peu de temps; c'est de ne faire aucune pause dans le chemin de la vertu. Il y a des gens qui ont quelquefois certaines saillies de ferveur et de dévotion, mais tout d'un coup ils s'arrêtent: ne faites pas de même; poursuivez toujours votre chemin, et souvenez-vous que dans celui de la vie spirituelle, vous vous lasserez davantage en vous reposant, que si vous continuiez toujours de marcher. Car il n'en est

pas des exercices spirituels, comme des corporels; le corps s'affoiblit et s'épuise par un travail continuel (1), mais plus l'esprit agit, plus il acquiert de force et de vigueur, suivant le proverbe latin, qui dit : que *l'arc trop bandé se rompt, et que l'esprit trop relâché se corrompt* (2).

Saint Ambroise dit (3), que comme il est plus facile de conserver l'innocence, que de faire une pénitence véritable : aussi est-il plus aisé de persévérer dans la ferveur de l'oraison et de la dévotion, que de s'y remettre comme il faut, après une distraction de quelques jours. Lorsque le forgeron a tiré le fer tout rouge de la forge, pour le battre et lui donner la forme qu'il veut, il ne le laisse jamais refroidir tout-à-fait : mais avant qu'il perde toute sa chaleur, il le remet au feu, afin qu'il puisse plus promptement redevenir aussi ardent, aussi malléable qu'il étoit. Nous devons en user de même, et ne pas laisser perdre cette chaleur de dévotion que nous avons, parce que si le cœur vient une fois à se refroidir et à s'endurcir, difficilement pourrons-nous l'échauffer et l'amollir de nouveau. C'est pourquoi nous voyons par expérience que, quelques progrès que l'on ait faits dans la vertu, si l'on vient une fois à se relâcher, et à discontinuer ses exercices de piété, on perd en peu de jours ce que l'on a acquis

(1) Caro operando deficit, spiritus operando proficit.
(2) Arcum frangit intentio; animum remissio.
(3) *Amb. lib. un de Pœnit. c.* 10.

en beaucoup de temps ; et lorsque l'on veut ensuite s'y remettre de nouveau, on y trouve des contradictions et des difficultés si grandes, qu'à peine peut-on jamais revenir au degré de perfection où l'on étoit auparavant arrivé. Au contraire, ceux qui marchent avec ferveur, qui tâchent de s'entretenir toujours dans la chaleur de la dévotion ; et qui persévèrent dans leurs exercices spirituels, non-seulement se maintiennent avec facilité dans l'état de perfection où ils sont une fois parvenus, mais font encore de grands progrès en très-peu de temps. Aussi ne perdent-ils jamais de temps et ne défont-ils pas ce qu'ils ont fait, comme les tièdes qui, avec leurs saillies et leurs pauses perpétuelles, passent toute leur vie à faire et à défaire, à bâtir et à démolir, et ne conduisent jamais un ouvrage jusqu'à la fin. Car les fervens, bien loin de défaire, travaillent sans relâche ; et par un nouvel exercice, acquérant de nouvelles forces et une nouvelle facilité pour de plus grandes choses, ils profitent chaque jour de plus en plus en la vertu. Ainsi, les uns et les autres vérifient également en eux ces paroles du Sage : *La main qui travaille lâchement ne produit que de l'indigence ; mais la main des hommes robustes leur acquiert de grandes richesses* (1), *et l'ame de ceux qui travaillent s'engraissera* (2).

(1) Egestatem operata est manus remissa : manus autem fortium divitias parat. *Prov.* 10. 4.

(2) Anima autem operantium impinguabitur. *Prov.* 13. 4.

Un serviteur de Dieu comparoit les religieux tièdes, et les fervens à deux sortes de courtisans, et disoit que les religieux tièdes, qui par leur ancienneté croient avoir droit de se reposer, et de ne plus se mettre en peine de faire aucun progrès, étoient comme certains vieux domestiques, qui n'ont plus de fonction dans la maison d'un prince, qui n'y servent plus que de nombre, qui n'y sont enfin que parce qu'ils y ont été, et qui du reste ne retirent aucun avantage de leur maître, et n'ont plus aucune familiarité avec lui. Mais que les religieux fervens ressembloient à de jeunes courtisans adroits et ardens, qui n'ont d'autre étude et d'autre application qu'à faire continuellement leur cour, et à connoître ce qui peut plaire au prince; et qui, par leur assiduité et par leur soin, s'insinuent tellement dans son esprit et dans ses bonnes grâces, qu'ils s'élèvent enfin à une très-grande fortune.

CHAPITRE XIII.

De trois autres moyens qui peuvent encore servir pour faire du progrès dans la vertu.

Saint Basile (1), et plusieurs autres saints nous enseignent, que pour acquérir la perfection, il est d'une très-grande utilité d'envisager toujours ceux qui sont les plus parfaits, et

(1) *Bas. ser. de abdic. rerum.*

de se proposer leur exemple pour les imiter. Saint Antoine conseilloit la même chose, et disoit, que de même qu'une abeille vole sur toutes les fleurs, et suce l'esprit le plus exquis, et l'essence la plus pure de chacune, pour en composer son miel; aussi un religieux doit observer tous les autres, et prendre de celui-ci la modestie, et de celui-là le silence; de l'un la ferveur, de l'autre l'obéissance; d'un autre la résignation, et enfin, de chacun ce qu'il a de plus recommandable, pour essayer de se former sur son modèle. C'est ainsi qu'il en usoit lui-même, et qu'il devint un si grand saint; et sans doute le bon exemple est d'un tel avantage, que c'est un des plus grands biens que nous ayons dans la religion. Aussi lorsque saint Jérôme conseille de vivre en communauté, plutôt que de demeurer dans la solitude : C'est afin, dit-il (1), que de l'un vous appreniez l'humilité, de l'autre la patience; que celui-ci vous enseigne à garder le silence, et que celui-là vous instruise à avoir de la douceur et de la docilité d'esprit. Charille, roi de Lacédémone, étant interrogé quelle sorte de république il estimoit la meilleure : Celle, répondit-il, où les citoyens vivant ensemble sans querelle et sans sédition, travaillent à l'envi à qui sera le plus vertueux. Nous sommes tous assemblés dans la religion sous cette forme de gouvernement, si

(1) Ut ab alio discas humilitatem, ab alio patientiam : hic te silentium, ille te doceat mansuetudinem.

heureuse et si différeute de celui du monde. Là toutes les contestations ne sont que sur les richesses, sur les dignités, ou sur le point d'honneur; et à peine y trouvera-t-on un homme qui ait quelque émulation pour la vertu. Ici toute l'étude qu'on fait, n'est que de l'abnégation de soi-même; toute l'application qu'on a, ne regarde que les moyens d'acquérir la perfection; chacun y vit en esprit de paix et de charité, sans dissension, sans bruit, sans murmure; et toute la concurrence qui s'y trouve, ne part que d'une sainte émulation, et se réduit à qui sera le plus obéissant, le plus humble et le plus vertueux. Certainement ce n'est pas une médiocre faveur que Dieu nous a faite, de nous appeler dans un lieu où la seule vertu est estimée; où un docteur et un prédicateur ne sont point considérés par les talens de la science et de l'éloquence, mais par l'humilité et la mortification; où tout le monde essaie de s'avancer dans la vertu; et où enfin par un exemple mutuel, on s'excite continuellement les uns les autres à bien faire. Profitons d'une si belle occasion que nous avons de nous rendre parfaits; et nous servant comme il faut du moyen que l'exemple de nos frères nous en donne, songeons en même temps que nous sommes obligés de les édifier aussi par le nôtre.

C'est le second moyen que j'ai à proposer dans ce chapitre, et pour en connoître l'im-

portance et l'utilité, il ne faut que voir de quelle manière le Sauveur parle sur cela dans l'Evangile: *Que votre lumière*, dit-il, *éclate de telle sorte devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres, et glorifient votre père qui est dans le Ciel* (1). On sait assez combien l'exemple a de force : celui d'un bon religieux fait plus de fruit dans une maison, que tous les sermons et toutes les exhortations du monde, parce qu'on est toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit, que de ce qu'on entend; et que se persuadant aisément qu'une chose est faisable, quand on la voit faire à quelqu'un, on est par-là beaucoup excité à la pratiquer. Ce battement d'ailes, dont parle le prophète Ezéchiel, lorsqu'il dit : *Qu'il entendit le bruit des ailes des animaux qui frappoient l'une contre l'autre* (2), est proprement le bon exemple, par lequel vous touchez le cœur de votre frère, par lequel vous l'excitez à la componction et à la piété, et lui inspirez un ardent désir de la perfection.

Saint Bernard avoue, qu'au commencement de son entrée dans la religion, la seule vue de quelques religieux pleins de zèle et de charité, ou même quelquefois le seul ressouvenir qui lui venoit d'eux, ou pendant leur absence, ou après leur mort, lui donnoit une

(1) Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth.* 5. 16.

(2) Et audivi vocem alarum animalium percutientium alteram ad alteram. *Ezech.* 3. 13.

telle joie et une telle douceur, et lui inspiroit de si grands sentimens de tendresse pour Dieu, que souvent les larmes lui en venoient aux yeux en abondance. *La mémoire de Josias*, dit l'Ecriture-Sainte, *répand une odeur pareille à celle de la composition la plus exquise d'un parfumeur* (1). C'est ainsi qu'étoient ces bons religieux dont parle saint Bernard, et c'est ainsi que nous devons essayer d'être, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ* (2). Soyons donc effectivement comme un vase de parfums, qui communique facilement son odeur, et qui réjouit et fortifie celui qui le touche, et sur-tout, ayons une extrême attention à ne donner aucune occasion de scandale et de mauvaise édification à nos frères. Un religieux d'une vie exemplaire sert beaucoup dans une maison ; il peut édifier tous les autres, et les attirer après lui. Mais aussi un méchant religieux nuit étrangement ; il est capable, lui seul, de perdre toute une communauté, et il l'entraînera d'autant plus facilement dans le désordre, que notre inclination étant naturellement plus portée au mal qu'au bien, l'exemple a toujours moins de pouvoir sur nous pour le bien que pour le mal.

Dieu commande, dans le Deutéronome, que lorsque le peuple d'Israël sera sur le

(1) Memoria Josiæ in compositionem odoris facta opus pigmentarii. *Eccli.* 49. 1.
(2) Christi bonus odor sumus. 2. *Cor.* 2. 15.

point de combattre, les capitaines fassent publier, par toute l'armée : *Que celui qui est timide, et qui se sent le cœur mal assuré, s'en aille et retourne dans sa maison, de peur qu'il ne communique sa timidité à ses frères* (1). C'est ainsi que le religieux tiède et lâche est d'un dangereux exemple dans la religion ; il inspire sa tiédeur et sa lâcheté aux autres, et les rend plus timides et plus foibles dans toutes les entreprises qui vont à acquérir la perfection. C'est pourquoi Eusèbe dit fort bien (2), que ceux qui ont pris le parti de vivre en communauté, ou profitent à beaucoup de gens par la pureté de leur vie, ou nuisent pareillement à beaucoup par le relâchement de leur conduite.

Nous pouvons à tout ceci ajouter encore une autre chose, qui nous servira d'un troisième moyen pour parvenir à notre fin : c'est l'obligation que nous avons de donner bon exemple, non-seulement à nos frères, avec lesquels nous conversons tous les jours, mais aussi à tout le monde en général, de peur qu'à l'occasion d'un particulier, tout l'ordre ne perde sa bonne réputation : car les gens du monde jugent souvent de tous les religieux par un seul ; et, comme si les fautes

(1) Quis est homo formidolosus, et corde pavido, vadat, et revertatur in domum suam, ne pavere faciat corda fratrum suorum, sicut ipse timore perterritus est. *Deut.* 20. 8.

(2) Qui inter multos vitam agere constituerunt, aut cum grandi fructu, aut cum grandi periculo, vel etiàm diligentes, vel negligentes sunt. *Eus. Emiss hom* 7. *ad. Mon.*

d'un seul étoient un péché originel, ou une espèce de bien qui entrât en communauté, ils attribuent facilement à tout le corps, ce qui n'est que le dérèglement d'un particulier. Chaque religieux est donc obligé de prendre soigneusement garde à l'édification du prochain, afin que de cette sorte, l'estime qu'on a conçue de toute la compagnie, se conserve et s'augmente; et pour cet effet, songeons que toute la terre a les yeux tournés sur nous; que *nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges et aux hommes* (1), et qu'encore que ceux-ci n'aient pas raison d'imputer les fautes d'un seul à toute une religion, il est toutefois constant que ce sont les particuliers qui composent le corps; et qu'ainsi le progrès ou la décadence du corps dépend entièrement de la bonne ou de la mauvaise conduite des particuliers. Que chacun cependant se tienne ferme dans son poste, comme un bon soldat; qu'il prenne garde que, par sa faute, un bataillon si serré et si bien formé, ne vienne à se rompre; qu'il ait soin que le relâchement ne s'introduise point dans la discipline, par son dérèglement; et enfin, qu'il s'imagine que la religion, sa mère, lui adresse ces paroles, que la mère des Machabées disoit au plus jeune de ses fils, afin de l'exciter à souffrir et à mourir courageusement pour

(1) Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. 1. *Cor.* 4. 9.

l'observation de la loi : *Mon fils, prenez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai allaité pendant trois ans, qui vous ai nourri, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes* (1). Je vous demande pour toute récompense, que vous ne soyez pas cause de votre perte et de la mienne ; que vous ne tourniez pas contre moi, et contre vous-même les armes que je vous ai données pour votre propre conservation, et pour celle de votre prochain ; et qu'enfin, ce qui devroit vous obliger à être plus reconnoissant, plus humble et plus vertueux, ne vous rende pas plus ingrat, plus superbe et plus déréglé.

CHAPITRE XIV.

Qu'il faut se comporter toute sa vie dans la religion, comme le premier jour qu'on y est entré.

Un ancien religieux ayant demandé à l'abbé Agathon, comment il devoit se comporter dans la religion : Regardez, lui répondit-il (2), ce que vous étiez le premier jour que vous sortîtes du siècle, et que vous fûtes reçu dans le cloître, et soyez toujours

(1) Fili mi, miserere mei, quæ te in utero novem mensibus portavi, et lac triennio dedi et alui, et in ætatem istam perduxi. 2. *Mach.* 7. 27.

(2) Vide qualis fueris primo die, quandò existi de sæculo, et receptus fuisti in claustro : et talis permane semper.

de même. Si vous voulez donc savoir un moyen très-propre pour être toujours un bon religieux, et pour profiter beaucoup dans la vertu, songez quel vous étiez le premier jour que vous quittâtes le monde, et que vous entrâtes dans la religion, et demeurez toujours dans le même état. Considérez avec combien de ferveur et de courage vous renonçâtes à toutes choses, à vos parens, à vos amis, aux richesses, aux plaisirs et à toutes vos commodités. Persévérez dans ce mépris du monde, dans cet oubli de vos parens, dans cette fuite de plaisirs, et dans ce retranchement des commodités de la vie; et de cette sorte vous serez un bon religieux. Remettez-vous pareillement dans l'esprit avec combien d'humilité et d'instance vous demandâtes à être reçu dans la religion : souvenez-vous que le jour que vous en fûtes assuré, il vous sembla que l'on vous avoit ouvert le ciel : souvenez-vous quelle reconnoissance vous en témoignâtes, et à quoi vous ne crûtes point que cette grâce vous engageoit pour toute votre vie envers Dieu et envers la religion. Persistez dans les mêmes sentimens d'humilité et de joie; reconnoissez que vous êtes encore à présent chargé des mêmes obligations que le premier jour; et de cette sorte, vous ne manquerez pas de faire de grands progrès. Enfin, repassez en vous-même avec combien de dévotion et de modestie vous vous comportâtes dans les pre-

miers temps qui suivirent votre réception; songez quelle étoit alors votre obéissance, votre humilité, votre exactitude, votre ferveur et votre résignation; continuez à être toujours de même : et de cette manière, vous profiterez toujours de plus en plus, et vous augmenterez sans cesse en vertu et en perfection.

Ce moyen est très-recommandé par les saints, comme nous le verrons dans la suite; mais il est besoin auparavant d'en bien expliquer le sens. Je ne prétends pas dire que vous ne deviez pas être maintenant plus parfait que le premier jour que vous entrâtes dans la religion, ni qu'un ancien religieux doive se contenter de la vertu d'un novice : car la religion est une école de perfection; celui qui y va depuis plus long-temps qu'un autre, doit y avoir plus appris et plus profité que lui. Et comme dans les sciences humaines, celui qui étudie depuis dix ans, doit être plus habile que celui qui ne commence que depuis peu; aussi est-il indubitable qu'un religieux qui travaille depuis long-temps à son avancement spirituel, doit avoir fait plus de progrès que celui qui ne s'y est appliqué que depuis peu de jours. Mais cependant, comme lorsque quelqu'un a eu d'abord beaucoup de chaleur pour l'étude, et qu'il vient ensuite à se relâcher, on lui dit que s'il veut devenir savant, il faut qu'il prenne la chose aussi à cœur qu'il faisoit dans le commencement : de même, ce

que nous disons ici, c'est que vous ayez la même ferveur que vous aviez quand vous vous mîtes la première fois dans le chemin de la vertu, et que vous entrâtes dans la religion. Avec quelle délibération et quelle ardeur ne commençâtes-vous point alors à servir Dieu? Rien ne vous arrêtoit, rien ne vous paroissoit difficile. Reprenez la même ardeur, poursuivez toujours votre pointe avec le même courage; et de cette sorte, vous viendrez à faire de grands progrès dans la vertu. Voilà donc ce que les saints veulent nous donner à entendre par le moyen que nous venons d'expliquer.

Saint Athanase rapporte que saint Antoine étant prié par ses disciples, de leur donner quelques avis spirituels touchant leur avancement, commença son discours par ces paroles (1): Ce que je vous recommande premièrement à tous en général, c'est que vous ne vous relâchiez jamais en rien de la ferveur avec laquelle vous avez embrassé la vie religieuse; mais que vous alliez toujours en augmentant, comme si vous ne veniez que de commencer. Il leur répéta le même avertissement en plusieurs autres rencontres; mais, pour le mieux imprimer dans leur cœur, lorsqu'il fut près de mourir, il voulut, comme par testament, et pour dernière volonté, leur

(1) Hoc s't primum cunctis, et commune mandatum: Nullum in arrepti propositi vigore lacescere, sed quasi incipientem debere semper augere quod cœperit. *Athan. et Surius, tom.* 1. *page* 386.

enjoindre encore la même chose avec des paroles qui marquoient bien en lui toute la tendresse d'un père : Pour moi, leur dit-il (1), mes chers enfans, je vais bientôt, selon le langage de l'Ecriture, entrer dans la voie de mes pères ; car déjà le Seigneur m'appelle à lui, et je brûle du désir de voir ma céleste patrie : mais, avant que de partir, je vous avertis d'une chose. Si vous ne voulez point perdre tout le fruit d'un temps si long, et d'un travail si pénible, imaginez-vous que ce n'est que d'aujourd'hui que vous avez embrassé la religion, et faites en sorte que la ferveur que vous eûtes au commencement prenne chaque jour de nouvelles forces en vous. Si vous avez quelque envie de profiter dans la vertu, ayez ceci continuellement devant les yeux ; faites état que chaque jour vous commencez de nouveau ; ayez toujours la même ardeur que lorsque vous commençâtes la première fois, et de cette sorte, il vous sera facile de devenir un bon religieux.

Saint Augustin marque encore un autre moyen, dont nous avons déjà parlé dans un des chapitres précédens. Oubliez, dit-il (2), tout le passé, et chaque jour croyez que vous

(1) Ego quidem, filioli, secundùm eloquia Scripturarum, gradior viam patrum. Jàm enim Dominus me invitat, jàm cupio videre cœlestia. Sed vos, ô viscera mea, admoneo, ne tanti temporis laborem repentè perdatis. Hodiè vos religiosum studium arripuisse arbitramini, ut ceptæ voluntatis fortitudo succrescat.

(2) Obliviscere ergò omne præteritum, et quotidiè inchoare reputa. *Aug. ep.* 143. *ad. Dem. virg.*

ne faites que de commencer. Mais pour revenir aux premières paroles que nous avons rapportées de saint Antoine, il avoit accoutumé de les expliquer par un exemple familier, et de dire que nous devons apporter au service de Dieu la même assiduité qu'un bon serviteur a pour le service de son maître. Quelque temps qu'il y ait qu'un bon serviteur serve son maître, et quelque peine qu'il ait pu avoir auprès de lui, il ne laisse pas pour cela de faire tout ce qui se présente; au contraire, il est toujours aussi prêt à obéir à tout ce qu'on lui pourra commander, que s'il n'avoit encore rien fait jusque-là; et que ce fût le premier jour qu'il commençât à servir. C'est ainsi qu'en usoit saint Bernard : il croyoit que tous les autres étoient parfaits, et que comme des gens qui étoient déjà arrivés au bout de la course, ils pouvoient se dispenser de certaines choses; (et c'est là sans doute un moyen très-propre pour nous empêcher de juger témérairement de personne) : mais quant à lui, il s'imaginoit toujours qu'il n'étoit encore qu'un novice et qu'un apprenti; et qu'ainsi il ne lui appartenoit pas de prendre les mêmes libertés, et de jouir des mêmes priviléges. C'est pourquoi il ne se départoit jamais de la rigueur des règles, et ne s'exemptoit d'aucune des plus viles fonctions du monastère. Il étoit le premier à faire tout ce que l'obéissance prescrivoit, le premier à balayer la maison, et à laver les écuelles; et lorsqu'il ne savoit pas

faire quelque chose que les autres faisoient, aussitôt, pour ne perdre aucune occasion de mériter, il tâchoit de le réparer, en embrassant quelque occupation qui fût encore plus basse que celle de ses frères. Il prenoit ou une bêche pour remuer la terre au jardin, ou une cognée pour fendre du bois, qu'il portoit ensuite à la cuisine, et il se faisoit un extrême plaisir de toutes ces sortes d'exercices, parce qu'il estimoit qu'effectivement il en avoit besoin pour son avancement spirituel. Il n'en est pas de même de quelques-uns, qui, lorsqu'ils s'occupent à toutes ces choses, disent que c'est pour l'exemple; mais, que du reste, ils ne pensent pas que cela serve de rien, et soit autrement nécessaire. Je ne dis pas qu'il ne soit bon de les faire pour l'exemple, et pour l'édification; toutefois, il seroit encore mieux de croire aussi qu'il faut les faire pour son propre avancement, puisque saint Bernard lui-même étoit persuadé qu'il en avoit besoin pour le sien.

Pour éclaircir encore davantage ce que nous avons rapporté de saint Antoine, il faut observer encore un autre point; c'est qu'il ne se contente pas que nous ne relâchions rien de la première ferveur que nous avons eue dans le commencement; mais il veut encore que l'on se perfectionne sans cesse de plus en plus, et qu'on aille toujours en augmentant, comme si on ne faisoit que de commen-

cer (1). De même qu'un homme qui s'est mis depuis peu au service de Dieu, et qui voit que jusque-là il n'avoit fait autre chose que l'offenser, ajoute tous les jours pénitence sur pénitence, pour essayer de réparer les fautes du passé, et de se rendre digne des récompenses de l'avenir : de même nous devons mettre toute notre application à acquérir incessamment de nouveaux trésors pour le ciel, comme si nous n'avions encore rien amassé, et que nous n'eussions fait que dissiper, et que perdre.

C'est un moyen que saint Grégoire (2) trouve très-convenable à tout le monde, et même aux plus parfaits: aussi, quelque parfait que fût David, il s'en est servi, comme il nous l'apprend par ces paroles : *Et j'ai dit en moi-même : Maintenant je ne fais que commencer* (3). C'est qu'il avoit tant d'ardeur et tant de zèle pour le service de Dieu, qu'il s'y portoit avec autant de ferveur sur le déclin de son âge, que si alors il n'eût fait que de commencer à le servir. Il paroît même que c'est véritablement le propre des hommes parfaits d'en user de cette sorte, suivant ces paroles du Sage : *Quand l'homme aura achevé, alors il commencera* (4). Plus les véritables serviteurs de Dieu vont en avant, et approchent de leur but et de la perfection, plus leur chaleur et leur

(1) Sed quasi incipientes, debere semper augere quod cœperint.
(2) *Greg. lib.* 22. *Mor. c.* 2.
(3) Et dixi : Nunc cœpi. *Ps.* 76. 11.
(4) Cùm consummaverit homo, tùnc incipiet. *Eccli.* 18. 6.

activité redoublent, *comme s'ils creusoient un trésor* (1). Car de même, dit saint Grégoire (2), que ceux qui cherchent un trésor, plus ils ont déjà creusé profondément, plus ils continuent avec ardeur, parce que se figurant que le trésor qu'ils cherchent, n'est plus guères éloigné, et qu'ils n'ont plus guères à travailler pour le trouver, ils s'excitent par cette pensée à faire de nouveaux efforts : de même ceux qui prennent véritablement à cœur le soin de leur avancement, plus ils ont déjà fait de chemin vers la perfection, plus ils sont près d'y arriver, et plus aussi ils se hâtent d'y parvenir. Il n'y a plus qu'un peu de terre qui vous cache votre trésor ; pour peu que vous creusiez encore, vous allez le découvrir; prenez courage, dépêchez-vous : *Et d'autant plus*, dit l'Apôtre, *que vous verrez que le jour est plus proche* (3). Comme s'il vouloit dire, ajoute saint Grégoire, que plus notre récompense est proche, plus notre travail doit être ardent. Lorsqu'une pierre tombe de haut en bas, la vîtesse avec laquelle elle se porte vers son centre, redouble toujours à mesure qu'elle en approche, et jusqu'à tant qu'elle y arrive. Aussi, quand un homme marche avec diligence dans les voies du Seigneur, et qu'il n'a que Dieu pour objet ; plus il fait de progrès dans la perfection, et plus il approche de Dieu, qui est son centre et sa fin

(1) Quasi effodientes thesaurum. *Job*. 3. 21.
(2) *Greg. lib*. 5. *Mor. c*. 3.
(3) Et tantò magis, quantò videritis appropinquantem diem *Hebr*. 10. 25.

dernière, plus il se hâte et s'efforce d'y parvenir. Ceux qui en usent de cette sorte, sont justement, dit saint Basile (1), comme les demande l'Apôtre : *vigilans, sans relâche, pleins de ferveur d'esprit, comme sachant bien que c'est le Seigneur qu'ils servent* (2). Il y a des religieux qui ont de la ferveur dans les premiers temps, et lorsqu'ils sont encore en leur année de probation : mais à peine en sont-ils sortis, qu'ils se relâchent ; et ceux-là sont plutôt tièdes et paresseux, que fervens et zélés. Car ceux qui sont véritablement fervens, ne se démentent jamais ; ils ont toujours la même chaleur pour les choses spirituelles ; et au lieu de se lasser de servir Dieu, ils ne souhaitent rien avec plus de passion, que de le servir toujours de mieux en mieux, suivant ces paroles du Prophète royal : *Celui qui craint le Seigneur, se portera chaque jour plus volontiers à suivre ses commandemens* (3).

CHAPITRE XV.

Qu'il est très-utile de se demander souvent à soi-même, pourquoi on est entré dans la religion.

Un autre moyen, qui peut nous être d'un très-grand secours pour acquérir la perfec-

(1) *Basil. in reg. brev. inter.* 259.

(2) Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes. *Rom.* 12. 11.

(3) Qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis. *Psal.* 111. 1.

tion, est celui dont se servoit saint Bernard. Il avoit, dit l'auteur de sa vie (1), continuellement dans le cœur, et très-souvent dans la bouche : Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ici ? Saint Arsène s'interrogeoit souvent aussi de la même façon, et souvent rentrant en lui-même, et se demandant compte de ce qu'il faisoit : Arsène, disoit-il, pourquoi as-tu quitté le monde ? Quelle a été ton intention, en l'abandonnant, et en te retirant dans la religion ? n'étoit-ce pas de t'y appliquer entièrement à plaire à Dieu, et de ne te soucier en aucune façon d'acquérir l'estime et la bienveillance des hommes ? Travaille donc sérieusement au dessein que tu as eu, et ne te mets point en peine de l'opinion que les hommes auront de toi. Tous les sentimens de gloire et de vanité sont proprement le monde auquel tu as renoncé; ne souffre point que ton cœur s'y embarque de nouveau ; car il ne te servira de rien que ton corps soit ici dans la religion, si ton cœur, soupirant après l'estime et l'applaudissement des hommes, te remporte à toute heure vers le monde. Voilà de quelle manière ces grands saints s'animoient et se fortifioient eux-mêmes; et c'est aussi de la même sorte que nous devons nous animer et nous fortifier contre tout ce qu'il peut y avoir de plus fâcheux dans la religion. Quand vous aurez de la

(1) Hoc semper in corde, frequenter etiam in ore habebat : Bernarde, Bernarde, ad quid venisti ? *Sur. l. 1. c. 4. Vit. S. Bern.*

répugnance à obéir à quelque chose, excitez-vous vous-mêmes par ces paroles : Pourquoi es-tu entré dans la religion ? Est-ce pour faire ta volonté, ou plutôt, n'est-ce pas pour te soumettre à celle d'autrui ? Pourquoi donc prétends-tu suivre la tienne ? Quand vous sentirez que quelqu'un des effets ordinaires de la pauvreté vous fera le plus de peine, encouragez-vous par ces termes : Es-tu venu ici pour chercher tes commodités ? Pour avoir toutes tes aises et ne manquer de rien ? Ne sais-tu pas que tu es venu pour être pauvre, et pour être privé de beaucoup de choses comme un véritable pauvre ? De quoi donc te plains-tu ? Quand il vous semblera que l'on ne fait point assez de cas de vous, consolez-vous, en vous disant souvent à vous-même : Es-tu venu dans la religion pour être estimé ? ou plutôt, n'y es-tu pas venu pour être entièrement oublié des hommes, et ne te plus soucier de l'estime et de l'opinion du monde? Pourquoi donc rejettes-tu ce que tu es venu chercher, et pourquoi veux-tu retourner à ce que tu as quitté ? Ne faire point sa volonté, être pauvre, vivre dans la privation de toutes sortes de commodités, et vouloir être méprisé des hommes ; c'est là être véritablement religieux, c'est là être mort au monde, et vivre tout-à-fait à Dieu.

Songeons donc bien que c'est pour cela que nous sommes entrés dans la religion, et qu'il nous sera fort inutile d'y être, si nous

ne faisons ce que nous y sommes venus faire ; car ce n'est pas le lieu, mais la bonne vie qui nous rend saints. Le grand évêque d'Hippone traite très-bien ceci dans un sermon qu'il fait aux religieux qui demeuroient dans le désert. Voilà, dit-il (1), que nous sommes dans la solitude; nous sommes dans le désert : le lieu cependant ne fait pas les saints ; mais nos bonnes œuvres sanctifieront le lieu et nous sanctifieront aussi. Ne vous fiez donc pas à la sainteté du lieu ; on peut pécher par-tout; on peut trouver sa condamnation partout. L'ange, poursuit-il (2), a péché dans le ciel ; Adam a péché dans le paradis terrestre : et cependant il n'y avoit point de lieu qui fût plus saint que ceux-là. Ce n'est donc pas le lieu qui fait les Saints : car si les lieux pouvoient sanctifier ceux qui y demeurent, ni l'homme, ni l'ange ne seroient jamais déchus de leur dignité. Je vous en dis tout autant : ne vous imaginez pas que tout soit fait, et que vous soyez en sûreté, parce que vous êtes religieux; car il ne suffit pas de l'être, si vous ne faites les choses pour lesquelles vous êtes entré dans la religion. Or, vous n'y êtes point entré pour être, ni un grand homme de lettres, ni un excellent prédicateur ; mais

(1) Ecce in solitudine sumus ; in eremo sumus. Locus tamen non facit sanctos, sed operatio bona locum sanctificabit, et nos. *Aug. ser. 27. ad frat. in erem.*

(2) Peccavit enim angelus in cœlo : peccavit Adam in paradiso : et tamen nullus locus sanctior illis erat. Si enim habitatorem loca beare possent, nec homo, nec angelus à dignitate corruissent.

seulement pour être un bon religieux, et pour aspirer sans cesse à la perfection. Il n'importe guère que vous deveniez plus ou moins savant, ou que vous prêchiez avec plus ou moins d'éloquence; mais il importe de tout que vous deveniez un parfait religieux. Que si ce n'est point là ce que nous faisons, que faisons-nous ? Et qu'avons-nous fait jusqu'ici, si ce n'est point là ce que nous avons fait ? A quoi avons-nous pensé, à quoi nous sommes-nous appliqués, si nous n'avons pas vaqué à la seule chose pour laquelle nous sommes venus ici ? Entrez en compte avec vous-même, et demandez-vous souvent : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici* (1) ? Quel art, quelle profession aurois-je pu choisir, où je ne me fusse rendu habile, depuis que je suis en religion ? J'ai embrassé la profession de religieux, et je n'y sais encore rien. Il y a tant d'années que je vais à l'école de la vertu, et je n'ai pas pu encore en apprendre les premiers élémens : je suis encore à acquérir le premier degré d'humilité. On peut devenir un bon philosophe et un bon théologien en sept ans ; et moi, depuis tant d'années, je n'ai pu encore devenir un bon religieux. Qu'il nous seroit aisé néanmoins de réussir, si nous voulions apporter autant de soin à obtenir les véritables vertus, que nous en prenons à nous former à la connoissance des belles-lettres.

(1) Amice, ad quid venisti ?

Plusieurs, dit saint Bernard, (1) cherchent l'éclat et la vanité de la science, et peu la sainteté de la conscience; mais si l'on se portoit à la recherche de la vertu avec la même ardeur que l'on a pour les sciences profanes, on trouveroit, à l'avantage de la vertu, que l'acquisition en est plus aisée, et la possession plus utile. Cependant, nous ne ferions pas beaucoup, quand nous aurions pour la science de la croix, et pour l'affaire de notre salut, le même empressement et le même soin que nous avons pour les sciences humaines, et pour nous cultiver simplement l'esprit. Saint Dorothée dit à ce propos (2), qu'il faisoit souvent une réflexion qui lui servoit beaucoup : Lorsque j'étudiois dans le monde, dit-il, j'avois pris l'étude tellement à cœur, que je ne pensois à autre chose; et que plusieurs fois, sans un de mes amis qui prenoit le soin de me faire apprêter à manger, et qui m'appeloit aux heures du repas, je ne me serois pas souvenu de manger. La passion que j'avois d'apprendre alloit même si loin, qu'à table j'avois toujours mon livre ouvert devant moi, étudiant et mangeant en même temps; et le soir, quand je revenois de classe, j'allumois aussitôt la chandelle, et j'étudiois jusqu'à

(1) Multi quærunt scientiam, pauci verò conscientiam. Si verò tanto studio et sollicitudine quæreretur conscientia, quantò quæritur sæcularis et vana scientia, et citius apprehenderetur, et utiliùs retineretur. *Bern. de inter. domo. cap.* 21. *et lib. de cons. c.* 2.

(2) *Doroth. Doct.* 10.

minuit. Ensuite, quand j'allois me coucher, je portois mon livre avec moi dans le lit, et après avoir un peu dormi, je me remettois à lire; et enfin, j'avois l'esprit si rempli de l'étude, et j'y étois tellement absorbé, que je ne prenois plaisir à nulle autre chose. Depuis, lorsque je suis venu dans la religion, j'ai souvent songé, et souvent je me suis dit à moi-même (1) : Si tu as pris tant de peine, et si tu as eu tant de chaleur pour acquérir l'éloquence, quel plus grand soin ne dois-tu point apporter maintenant à acquérir les véritables vertus? Cette pensée, ajoute-t-il, m'a été souvent d'un très-grand secours, et m'a donné de nouvelles forces.

Excitons-nous par la même considération : songeons que nous avons bien plus d'intérêt à être de bons religieux, qu'à être de grands orateurs, et de grands hommes de lettres; et qu'ainsi toute notre application doit aller à voir comment nous pourrons acquérir la science de Dieu, puisque c'est la principale, ou, pour mieux dire, l'unique affaire que nous ayons. Tant que le fils de Dieu a été parmi les hommes, il n'en a point eu d'autre que celle de nous aimer, et de procurer notre plus grand avantage, aux dépens même de son sang et de sa vie : sera-ce une grande chose, lorsqu'en récompense nous

(1) Si tantus labor, tantusque fervor fuit tibi in adipiscendâ eloquentiâ, quantò major tibi nùnc adhibenda est cura, ut veras virtutes acquirere valeas. Et in hâc re non modicas vires accepi.

ferons notre capital de l'aimer, de le servir, et de procurer toujours sa plus grande gloire ? *C'est pourquoi relevez vos mains abattues, et fortifiez vos genoux tremblans* (1). *Hâtons-nous d'entrer dans ce lieu de repos* (2), et ne nous arrêtons point, que nous ne soyons parvenus *jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu* (3), c'est-à-dire, jusqu'au comble de la perfection et de la gloire. Comme un voyageur qui a dormi bien tard le matin, fait ensuite toute la diligence possible pour réparer le temps perdu, et se presse toujours de marcher, jusqu'à ce qu'il ait rejoint ses camarades qui vont devant ; de même nous devons nous hâter, et courir sans cesse, pour réparer le temps que nous avons laissé perdre par notre paresse, et nous devons avoir à tout moment dans l'esprit : Mes compagnons, mes frères sont déjà bien loin ; je suis demeuré seul derrière ; et cependant j'avois commencé le voyage le premier, puisque j'étois entré avant eux dans la religion. Que ce seroit un grand bien, si nous avions tant de douleur du temps que nous avons perdu jusqu'ici, que cela pût nous exciter à courir toujours dorénavant sans relâche.

Denis le Chartreux (4) raconte une histoire, qui est tirée de la vie des Pères, et dit,

(1) Propter quod remissas manus, et soluta genua erigite. *Heb.* 12. 12.
(2) Festinemus ingredi in illam requiem. *Heb.* 4. 11.
(3) Usquè ad montem Dei Horeb. 3. *Reg.* 10. 8.
(4) *Dion. cart. art.* 30. *de quatuor noviss. et in vitis Pat, p.* 2. §. 103.

qu'une femme voyant que son fils vouloit entrer en religion, fit tous les efforts imaginables pour le détourner de ce bon dessein, et lui remit devant les yeux tout ce qui l'en pouvoit empêcher; mais que ce jeune homme demeurant ferme dans la sainte résolution qu'il avoit prise, n'opposoit jamais à tout ce qu'elle pouvoit lui dire, que ces seules paroles : *Je veux sauver mon ame* (1). Enfin, comme elle vit qu'elle ne pouvoit rien gagner sur lui, et qu'il ne se rendoit ni à ses raisons, ni à ses importunités, elle lui laissa la liberté de faire ce qu'il lui plairoit, et il prit l'habit de religieux. Mais se première ferveur se ralentit bientôt après, et il commença à vivre avec une telle nonchalance, qu'on ne voyoit en lui aucune marque de ce zèle ardent qu'il avoit auparavant pour les choses du ciel. A quelques jours de là, sa mère vint à mourir, et dans le même temps il tomba en une grande maladie, dans laquelle ayant eu une fois un long évanouissement, il fut ravi en esprit devant le tribunal de Dieu, et y vit sa mère, qui, avec plusieurs autres, attendoit la sentence de sa condamnation. La mère tournant les yeux sur son fils, et voyant qu'il étoit pareillement du nombre de ceux qui devoient être condamnés : Hé quoi! mon fils, lui dit-elle, où sont ces paroles que vous me répétiez si souvent : *Je veux sauver mon ame?* N'est-ce donc que pour la perdre que vous êtes entré en reli-

(1) Salvare volo animam meam.

gion ? Ces reproches le couvrirent de tant de confusion, qu'il ne sut jamais quoi lui répondre. Il revint ensuite de son évanouissement; et Dieu ayant permis qu'il échappât de cette maladie, il se mit à considérer que la vision qu'il avoit eue, étoit sans doute un avertissement de Dieu, et il changea de telle sorte, qu'il ne faisoit autre chose que pleurer le passé, et s'exercer en des pénitences continuelles. Beaucoup de gens essayoient de l'obliger à se modérer un peu, et à se relâcher quelque peu de ses austérités et de ses mortifications, de peur qu'il ne ruinât sa santé, mais rejetant tous les conseils qu'on lui donnoit sur cela : Si je n'ai pu, disoit-il, soutenir les reproches de ma mère, comment pourrai-je soutenir ceux de Jésus-Christ et de ses anges, au jour terrible du Jugement ?

CHAPITRE XVI.

De quelques autres moyens qui peuvent beaucoup servir pour avancer dans la vertu, et pour acquérir la perfection.

Soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait, dit le Sauveur, en cet admirable sermon qu'il fit sur la montagne (1). Si les hommes, dit saint Cyprien, dans le discours

(1) Estote perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* 5. 48.

qu'il fit sur ces paroles (1), ont une extrême satisfaction d'avoir des enfans qui leur ressemblent, et si un père n'est jamais plus ravi, que lorsque tous les traits de son fils ont un entier rapport aux siens; combien plus grande doit être la joie du Père éternel, lorsque nous avons une naissance spirituelle si heureuse, que par toutes nos manières on reconnoît aussitôt que nous sommes effectivement ses enfans? Quelle palme de justice, quelle couronne de gloire, d'être tel que Dieu ne puisse pas dire de vous : *J'ai nourri et élevé des enfans, et ils m'ont méprisé?* Mais, qu'au contraire, toutes vos œuvres retournent à la gloire de votre Père céleste : car c'est là véritablement sa gloire d'avoir des enfans qui lui ressemblent de telle sorte, que par eux il vienne à être honoré, connu et glorifié.

Mais comment nous pourrons-nous rendre semblables à notre Père céleste? Saint Augustin nous l'apprend en ces mots (2) : Songeons que nous serons d'autant plus semblables à Dieu, que nous deviendrons plus justes par notre union avec lui. Plus nous serons saints et parfaits, plus nous aurons

(1) *Cypr. serm.* 2. *de zelo et livore.* Si hominibus lætum est, et gloriosum filios habere consimiles, et tùnc magis generâsse delectat, si ad patrem lineamentis paribus soboles successivè respondeat; quantò magis in Deo patre lætitia est, cùm quis sic spiritualiter nascitur, ut actionibus ejus et laudibus divina generositas prædicetur! Quæ justitiæ palma est, quæ corona, esse te talem de quo Deus non dicat : Filios enutrivi et exaltavi; ipsi autem spreverunt me. *Is.* 1. 2.

(2) Cogitemus nos tantò similiores Deo, quantò esse poterimus ejus participatione justiores. *Aug. ep.* 85. *ad Consent.*

de ressemblance avec notre Père céleste, et c'est pour ce sujet que Jésus-Christ désire tant notre perfection et notre sainteté, et qu'il nous la recommande si souvent, tantôt parlant lui-même en saint Matthieu, au passage que nous avons cité ; tantôt s'énonçant par la bouche de saint Paul en ces termes : *Ce que Dieu veut de vous, c'est que vous soyez sanctifiés* (1) ; et tantôt nous disant par le prince des Apôtres : *Vous serez saints, parce que je suis saint* (2). C'est une grande consolation pour les pères et pour les mères d'avoir des enfans sages, et le Saint-Esprit nous dit par Salomon, qu'*Un enfant sage fait toute la joie de son père ; mais que celui qui est insensé, fait toute la tristesse de sa mère* (3). Quand ce ne seroit donc que pour plaire à Dieu, de qui le contentement, l'honneur et la gloire doivent être toujours le principal motif de toutes nos actions, nous devons aspirer à la perfection : mais afin qu'y étant excités par plusieurs raisons, nous nous portions davantage à l'embrasser, nous proposerons encore d'autres moyens qui pourront beaucoup servir à nous la faire acquérir.

La raison pour laquelle l'Ecriture-Sainte nous appelle si souvent enfans de Dieu, soit par la bouche des prophètes qui répè-

(1) Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra. 1. *Thess.* 4. 3.

(2) Sancti eritis, quoniàm ego sanctus sum. 1. *Pet.* 16.

(3) Filius sapiens lætificat patrem; filius verò stultus mœstitia est matris suæ. *Prov.* 13. 1.

tent tant de fois ces paroles : *Je serai votre père, et vous serez mes enfans;* soit dans saint Paul, lorsqu'il nous recommande d'être *imitateurs de Dieu, comme ses très-chers enfans*(1); soit dans saint Jean, quand il nous dit : *Voyez quel amour le Père céleste a eu pour nous, de vouloir qu'on nous appelle, et que nous soyons effectivement enfans de Dieu*(2); et enfin en plusieurs autres endroits. La raison, dis-je, pour laquelle la même chose nous est réitérée si souvent dans l'Ecriture, c'est, dit saint Augustin (3), afin que voyant la dignité et l'excellence de notre origine, nous concevions une plus haute estime de nous, et que nous apportions par conséquent plus de soin à ne rien faire qui soit indigne de la grandeur de notre naissance. On conserve soigneusement, dit ce Père, un habit riche et superbe, et l'on prend extrêmement garde qu'il ne s'y fasse aucune tache : on a encore une attention plus particulière à garder les pierres précieuses, et d'autres choses de grand prix. Ainsi, lorsque l'Ecriture nous parle de notre dignité, lorsqu'elle nous remet si souvent devant les yeux que nous sommes enfans de Dieu, et que Dieu lui-même est notre père, c'est afin que nous apportions une très-grande précaution pour nous conserver purs et sans tache; que nous

(1) Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi. *Ephes.* 5. 1.

(2) Videte qualem charitatem dedit nobis pater, ut filii Dei nominemur, et simus. 1. *Joan.* 3. 1.

(3) *Aug. in ep.* 243. *c.* 19.

agissions en toutes choses, selon que nous y oblige le caractère d'enfans de Dieu, et que nous ne dégénérions jamais des sentimens élevés que cette qualité nous doit donner. La pensée de saint Léon pape s'accorde fort bien avec ceci, quand il dit (1) : Reconnoissez, chrétien, quelle est votre dignité; et après avoir été fait participant de la nature divine, ne vous laissez pas retomber dans votre ancienne bassesse, en vous attachant trop aux choses du monde. Souvenez-vous quel est le chef, et quel est le corps dont vous êtes membre. Saint Paul représenta aussi autrefois la même chose aux Athéniens, en leur disant : *Car nous descendons de Dieu : et puisque c'est de lui que nous tirons notre origine* (2), et par-là, il vouloit les encourager à prendre des sentimens dignes de leur extraction. Maintenant pour faire une application plus particulière de tout ceci, et de la comparaison de l'habit allégué par saint Augustin : de même que la moindre tache fait un très-vilain effet sur un habit riche ; que plus l'étoffe est belle, plus aussi la tache paroît ; et que se remarquant facilement sur de la toile d'or ou d'argent, à peine se voit-elle sur la bure ; de même la tache d'un péché véniel, et quelquefois d'un

(1) Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. Memento cujus capitis, et cujus corporis sis membrum. *S. Leo pap. serm. 1 de Nat. Dom.*

(2) Ipsius enim et genus sumus. Genus ergò cùm simus Dei. *Act.* 17. 28. 29.

péché mortel ne s'aperçoit pas dans les gens du monde, ou est presque comptée pour rien, tant la corruption y est générale; mais dans les religieux, qui sont les enfans bien-aimés de Dieu, la moindre tache, la moindre imperfection est tout-à-fait considérable. Une immodestie, un murmure très-léger, une parole d'impatience et de colère, est une grande offense et un grand sujet de scandale parmi nous; entre les séculiers, on en fait si peu de cas, que même le plus souvent on n'y fait nulle attention. Ce n'est rien que d'avoir de la poussière aux pieds; mais pour peu qu'il en entre dans la prunelle de l'œil, on souffre beaucoup. Les gens du monde sont comme les pieds du corps mystique de l'Eglise, et les religieux en sont comme les yeux, de sorte que la moindre faute qu'un religieux commet, étant très-importante, parce qu'elle fait un bien plus mauvais effet en lui qu'en un autre, il est par conséquent bien plus obligé qu'un autre de prendre toujours soigneusement garde à lui.

Une autre chose, que nous avons déjà touchée dans un des chapitres précédens, nous servira encore pour nous exciter à la perfection; c'est qu'il faut que nous songions à toute heure, que nous avons encore beaucoup de chemin à faire, et que jusqu'ici nous n'avons presque point avancé. Ce même moyen nous est pareillement insinué par ces paroles du Sauveur : *Soyez parfait*

comme votre Père céleste est parfait. Car dans quel sens pensons-nous qu'il nous dise ceci ? Est-ce que nous pouvons jamais approcher de la perfection de notre Père céleste? *Est-ce que l'homme peut être juste en comparaison de Dieu* (1) ? Non, sans doute ; et à quelque degré de perfection que nous puissions jamais parvenir, il y aura toujours une distance infinie entre la sienne et la nôtre. Mais Jésus-Christ nous dit, que *nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait*, pour nous donner à entendre que dans la carrière de la vertu, il n'y a point de bornes ; que cela étant, nous ne devons jamais nous contenter de ce que nous avons fait, et qu'il faut travailler continuellement à acquérir ce qui nous manque. Les Saints disent ordinairement, et avec beaucoup de raison, que la marque la plus certaine qu'un homme est encore très-éloigné de la perfection, c'est qu'il croit qu'il y est déjà arrivé : car dans le chemin de la vie spirituelle, plus on va en avant, plus on s'aperçoit que l'on a encore peu avancé. Saint Bonaventure dit (2), que plus on monte vers le haut d'une montagne, plus on découvre de pays ; et qu'ainsi, lorsqu'on monte à la montagne de la perfection, plus on approche du sommet, plus on découvre l'étendue de la vertu. Quand on re-

(1) Numquid homo comparatione Dei justificabitur? *Job.* 4. 17.
(2) *Bonav. tom.* 2. *Opusc. l.* 2. *de prof. Rel. c.* 21.

garde de loin une montagne fort élevée, il semble qu'elle soit si près du ciel, que de là on y pourroit toucher avec la main ; et lorsqu'après avoir beaucoup marché, on arrive enfin à la cime, on trouve qu'elle en est encore infiniment éloignée. Il en est de même de ceux qui, marchant dans le chemin de la perfection, s'élèvent incessamment à la connoissance et à l'amour de Dieu. Saint Cyprien, expliquant ces paroles du Psalmiste : *L'homme s'élevera jusqu'à la plus grande élévation qu'il puisse y avoir dans un cœur, et Dieu s'élevera toujours de plus en plus* (1), dit que plus on monte par degrés à la connoissance de Dieu, plus il nous paroît élevé au-dessus de nous. Quelque connoissance que vous ayez de Dieu, quelque amour dont vous brûliez pour lui, il y a toujours une infinité de degrés au-dessus de la connoissance et de l'amour que vous avez. Enfin il y a toujours à monter dans le chemin qui conduit à la perfection : celui qui croit y être déjà arrivé, en est encore très-éloigné, et c'est pour cela qu'il lui semble qu'il pourra toucher le ciel avec sa main.

Ceci pourra encore se comprendre facilement par l'expérience que l'on a dans les sciences humaines, que plus on sait, plus on s'aperçoit qu'il reste encore de choses à savoir. C'est pourquoi le plus sage des phi-

(1) *Cypr. de oper Christi ad Cornel. pap. in prologo.* Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus. *Ps.* 63, 7.

losophes disoit (1) : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ; et un très-excellent musicien avoit aussi coutume de dire avec chagrin, qu'il ne savoit rien dans la musique, parce qu'il y découvroit des choses d'une si vaste étendue, qu'il voyoit bien que jamais il ne pourroit parvenir à s'y rendre parfait. Les ignorans, au contraire, comme ils ne voient pas ce qui leur manqne, et combien il y a de choses à savoir, s'imaginent aisément qu'ils savent beaucoup. Il en est de même dans la science de Dieu : ceux qui y sont les plus consommés, connoissent bien qu'ils ont encore loin à aller pour parvenir à la perfection. C'est pourquoi, plus un homme profite en cette science, plus il devient humble; tant parce qu'à proportion qu'il fait des progrès dans les autres vertus, il en fait aussi dans l'humilité, et dans la connoissance et le mépris de lui-même, qui sont des choses inséparables l'une de l'autre ; que parce qu'à mesure qu'il vient à connoître mieux la bonté et la majesté de Dieu, il vient aussi à mieux s'apercevoir de ce qui lui manque, et à mieux connoître sa misère et son néant. *Un abîme attire un autre abîme* (2), dit le Prophète royal : l'abîme de la connoissance de Dieu, de sa bonté et de sa grandeur infinie, nous découvre l'abîme et la profondeur de notre misère : et c'est à ces rayons de la lumière

(1) *Socr. ref. Laert. in ejus vitâ.*
(2) Abyssus abyssum invocat. *Psal. 41. 8.*

divine, que nous voyons tous les atomes de nos imperfections; et combien il nous manque de choses pour nous rendre parfaits. Mais pour celui qui est encore nouveau dans les exercices de la vertu, comme il ignore combien il faut de choses pour l'acquérir, il se figure aussi quelquefois que déjà il la possède dans le souverain degré. Il arrive assez souvent qu'un homme qui n'a nulle intelligence dans la peinture, voit un tableau, le trouve admirable et sans aucun défaut : mais si un excellent peintre vient à jeter les yeux dessus, et l'observe attentivement, il y remarquera une infinité de fautes. Il en est de même en matière de spiritualité : celui qui ne sait pas l'art de la connoissance de soi-même, ne sauroit voir les fautes qu'il y a dans le tableau de son ame : un autre qui sera habile dans cette science, les apercevra du premier coup.

Que tout ceci serve à augmenter chaque jour en nous le désir d'acquérir ce qui nous manque : *Car ceux-là sont heureux qui ont faim et soif de la justice;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Jérôme (1), ceux qui ne se croient jamais assez parfaits, et qui travaillent toujours à le devenir davantage. C'est ainsi qu'en usoit David, lorsqu'il disoit à Dieu : *Lavez-moi toujours de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché* (2). Il ne me suffit pas, Seigneur;

(1) *Hieron. in hunc loc.* Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. *Matth.* 5. 6.

(2) Amplius lava me ab iniquitate meâ, et à peccato meo munda me. *Psal.* 50 4.

d'être arrosé ; il ne me suffit pas d'une pureté, et d'une blancheur ordinaire ; mais je voudrois *que vous me lavassiez de telle sorte, que je devinsse plus blanc que la neige* (1). Ecrions-nous de la même manière à Dieu : *Lavez-moi, Seigneur, toujours de plus en plus.* Donnez-moi encore plus d'humilité, plus de patience, plus de charité, plus de mortification, et une résignation plus absolue à toutes vos volontés.

CHAPITRE XVII.

De la persévérance que nous devons avoir dans la vertu.

Saint Augustin (2) sur ces paroles de l'Apôtre : *Nul ne sera couronné, s'il n'a légitimement combattu*, dit, que combattre légitimement, c'est combattre avec persévérance jusqu'à la fin, et que ce n'est que de cette sorte que l'on mérite la couronne : il rapporte sur cela cette sentence, qui est aussi de saint Jérôme (3), que plusieurs commencent, et peu achèvent. Nous en avons un grand exemple dans les Israélites. L'Ecriture-Sainte marque qu'ils sortirent plus de six cents mille d'Egypte, sans compter les

(1) Lavabis me, et super nivem dealbabor. *Psal.* 50. 9.

(2) *Aug. serm.* 8 *ad frat. in eremo sup. illud.* Non coronabitur, nisi qui legitimè certaverit. 2. *ad Tim.* 2. 5.

(3) Cœpisse multorum est, ad culmen pervenisse, paucorum. *Hier. l.* 1. *cant. Jovin. et num.* 1. 46. *et c.* 14. 30.

femmes et les enfans : et toutefois d'un si grand nombre, il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la terre promise. Ce n'est donc pas, ajoute-t-il (1), une grande affaire que de commencer, mais le tout est d'achever, et c'est en cela seul que consiste la perfection, Saint Ephrem fait une comparaison sur ce sujet, et dit (2), que comme lorsqu'on bâtit une maison, la difficulté n'est pas d'en faire les fondations, mais de l'élever jusqu'à la hauteur qu'elle doit avoir; et que plus le bâtiment s'avance et s'élève, plus le travail et la dépense augmentent : aussi dans l'édifice spirituel, ce qu'il y a de plus pénible, ce n'est pas d'en jeter les fondemens, c'est de le conduire jusqu'à sa dernière perfection. Il nous servira de peu d'avoir bien commencé, si nous n'achevons de même. Dans les chrétiens, dit saint Jérôme (3), on ne considère point les commencemens, on ne regarde que la fin. Paul commença mal, et acheva bien; Judas commença bien, et acheva mal. Que lui servit-il d'avoir été apôtre de Jésus-Christ ? Que lui servit-il d'avoir fait des miracles? et que vous servira-t-il aussi d'avoir eu de bons commencemens, s'ils sont démentis par une fin malheureuse ? Ce n'est

(1) Non est igitur magnum inchoare quod bonum est, sed consummare, hoc solum perfectum est. *Aug. loc. sup cit.*

(2) *S. Eph. exhort. ep. ad pietatem.*

(3) Non quæruntur in christianis initia, sed finis. Paulus malè cœpit, sed benè finivit. Judæ laudantur exordia, sed finis proditione damnatur. *Hier. ep. ad Furiam vid.*

qu'à la seule persévérance que la couronne est promise : *Celui qui persévérera jusqu'à la fin*, dit le Fils de Dieu, *sera sauvé* (1). Jacob vit le Seigneur au bout de l'échelle et non pas au commencement, ni au milieu, pour nous donner à entendre, dit saint Jérôme, que ce n'est pas assez de bien commencer, et de bien continuer quelque temps, si nous ne persévérons de la même sorte jusqu'au bout. Que sert-il, dit saint Bernard (2), de suivre Jésus-Christ, si enfin on ne l'atteint ? C'est pourquoi saint Paul disoit : *Courez de sorte que vous remportiez le prix*. Que votre course, chrétien, et votre avancement n'aient point d'autres bornes que celles que le Sauveur lui-même s'est prescrites. *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort*. Vous avez donc beau courir ; si vous ne courez jusqu'au dernier moment de votre vie, vous ne remporterez jamais le prix.

Le Fils de Dieu nous en avertit particulièrement, quand il nous déclare que *Quiconque met la main à la charrue, et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume*

(1) Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth* 24. 13.

(2) Quid prodest Christum sequi, si non contingat consequi? Ideò Paulus aiebat : Sic currite ut comprehendatis. Ibi tu, Christiane, fige tui cursûs profectûsque metam, ubi Christus posuit suam. Fact s est, inquit obediens usque ad mortem. Quantùm libet ergò cucurreris, si usque ad mortem non perveneris, bravium non apprehendes. *Bern. ep.* 15. *ad Ab. Garin.*

de Dieu (1); et que d'ailleurs il dit : *Souvenez-vous de la femme de Loth.* Que fit-elle ? Dieu l'avoit tirée hors de Sodôme, pour la délivrer de l'embrasement ; elle s'arrêta en chemin, regarda derrière elle; et au lieu même où elle avoit tourné la tête, elle fut changée en une statue de sel. Voulez-vous savoir ce que cela signifie, dit saint Augustin (2). Le sel assaisonne et conserve les choses : et Jésus-Christ veut que nous nous souvenions de la femme de Loth, afin que faisant réflexion sur ce qui lui arriva, nous nous conservions avec le sel que son changement nous fournit; c'est-à-dire, que prenant exemple sur sa punition, nous persévérions dans le bon chemin où nous sommes entrés, sans nous arrêter et sans regarder derrière nous, de peur que nous ne soyons pareillement convertis en des statues, dont ceux qui auront vu notre métamorphose viendront à tirer du sel pour leur propre conservation. Combien y en a-t-il aujourd'hui qui ne nous servent que de statues de sel en cette même manière ? Combien y en a-t-il dont la chute peut nous être d'une grande instruction et d'une grande utilité pour notre salut? Soyons donc sages aux dépens d'autrui, et tâchons de ne rien faire par où personne puisse le devenir aux nôtres.

(1) Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retrò, aptus est regno Dei. *Luc.* 9. 62.
(2) Vovete et reddite. *Aug. sup. illud. Ps.* 75. 12.

Saint Augustin (1) et saint Jérôme (2) ajoutent, que c'est faire des monstres et des chimères que de bien commencer et d'achever mal; que c'est comme si un peintre, après avoir peint la tête d'un homme, y joignoit le cou d'un cheval. Saint Paul écrivant aux Galates, les reprend sévèrement de cette conduite : *Votre folie est-elle si grande*, dit-il, *qu'ayant commencé par l'esprit, vous acheviez par la chair? Insensés que vous êtes, qui vous a ensorcelés, jusqu'à vous rendre rebelles à la vérité* (3)?

Mais afin que nous puissions obtenir de Dieu la grâce de persévérer, il faut que nous tâchions de bâtir sur un bon fondement de vertu et de mortification : car si les fondemens sont foibles, l'édifice se démentira aisément et tombera bientôt par terre. Les fruits où les vers se sont mis, ne mûrissent point et tombent bientôt de l'arbre; mais ceux qui sont sains et entiers, y demeurent jusqu'à ce qu'ils viennent à une maturité parfaite. De même, si votre vertu n'est solide; si vous n'avez le cœur entièrement rempli de Dieu; si vous y nourrissez quelque ver de présomption, d'orgueil, d'impatience, ou de quelqu'autre passion déréglée; ce ver vous rongera le

(1) *Aug. serm.* 8. *ad frat. in erem.*

(2) Cùm enim sic agitur humano capiti cervicem pictor equinam jungit. *Hier. super illud.* Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.* 24. 13.

(3) Sic stulti estis, ut cùm spiritu cœperitis, nùnc carne consummemini? Insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati? *Gall.* 3 3. *et ibid.* ℣. 1.

cœur peu à peu, en tirera tout ce qu'il y a de meilleur suc et de meilleure substance ; et enfin, pour parler plus clairement, vous serez en grand danger de ne pas persévérer. C'est pourquoi *il est très-important de s'affermir et de se fortifier le cœur par la grâce* (1), et d'y jeter de bonne heure de solides fondemens des véritables vertus.

Albert-le-Grand (2) expliquant de quelle sorte on doit s'établir dans la vertu pour y pouvoir persévérer, dit qu'un véritable chrétien doit y être tellement fondé, et l'avoir tellement enracinée dans le cœur, qu'il soit toujours en son pouvoir de la pratiquer, sans dépendre en aucune façon de tout ce que les autres gens peuvent ou faire ou dire. Il y en a quelques-uns qui paroissent avoir un esprit de paix et d'humilité, tant qu'il ne se présente aucune occasion qui puisse les troubler, et que toutes choses leur réussissent à souhait : mais à la moindre rencontre, cette tranquillité se dissipe; ils prennent feu, et découvrent ce qu'ils sont. Ceux-là, dit-il, n'ont point la vertu de paix et d'humilité en eux-mêmes, mais seulement en autrui. C'est une vertu qui appartient aux autres et non pas à nous, puisqu'il est en leur pouvoir de vous l'ôter, ou de vous la laisser quand il leur plaît : cependant, c'est de votre propre fonds et non pas de celui d'autrui que vous

(1) Optimum est enim gratiâ stabilire cor. *Heb.* 13. 9.
(2) *Alb. Mag. in Enchyr. de veris perfectisque virtutibus, c.* 13.

devez être vertueux ; c'est d'un fonds qui soit toujours en votre disposition, et qui ne dépende jamais de personne. On fait une comparaison très-juste de ces gens-ci à un amas d'eau croupie, qui n'envoie aucune mauvaise odeur, tant que l'on n'y touche point, mais dont la puanteur est insupportable, sitôt qu'on vient à la remuer. Il en est de même d'eux ; tant qu'on ne les inquiète sur rien et qu'on les laisse dans une profonde paix, c'est une eau dormante qui n'incommode personne ; mais pour peu qu'on les agite et qu'on les trouble, il s'en élève des vapeurs malignes de scandale et de mauvais exemple pour le prochain. *Touchez les montagnes*, dit le Psalmiste, *et elles fumeront* (1).

CHAPITRE XVIII.

Des exhortations spirituelles, et de ce qu'il faut faire pour en profiter.

Entre plusieurs moyens que la religion nous fournit, pour nous exciter à faire des progrès dans la vertu, un des principaux est celui des prédications et exhortations spirituelles. C'est pourquoi je me propose ici de montrer comment on doit les entendre pour en faire son profit ; et ce que je dirai pour

(1) Tange montes, et fumigabunt. *Ps.* 143. 5.

nous en particulier, pourra servir d'une règle générale à tout le monde, pour profiter des sermons.

La première disposition nécessaire pour cet effet, est de ne point aller à la prédication, par coutume, ou simplement pour s'acquitter de son devoir ; mais avec un véritable désir d'en tirer du fruit pour son avancement. Considérons quel étoit l'empressement et quelle étoit l'ardeur des anciens Pères du désert, quand ils alloient à ces sortes de réfections spirituelles, et quelles provisions ils en remportoient ensuite dans leurs cellules ; c'est avec ce même esprit que nous devons aller aux exhortations qu'on nous fait; et alors elles ne manqueront pas de nous profiter, de la même sorte que les viandes profitent à celui qui se met à table avec appétit. Saint Chrysostôme observe, que comme l'envie de manger est une marque de la bonne santé du corps ; de même le désir de se nourrir de la parole de Dieu, est une marque de l'heureuse disposition de l'ame. Que si vous ne vous sentez aucune faim pour cette parole, si vous n'y prenez point de goût, c'est un mauvais signe ; vous êtes malade, et votre ame est en un dangereux état, puisque vous avez de la répugnance pour une nourriture qui lui est si propre. De plus, quand ce ne seroit que parce qu'on entend parler de Dieu dans ces exhortations, cela seul devroit suffire pour nous y faire aller avec joie, parce que naturellement

on est bien-aise d'entendre parler de ce qu'on aime ; ainsi vous serez bien-aise d'entendre parler de Dieu, si vous l'aimez : *Car celui qui est de Dieu*, dit J. C., *écoute la parole de Dieu ; et ce qui fait que vous ne l'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu* (1).

En second lieu, pour profiter des prédications, il ne faut pas y apporter un esprit de curiosité, qui n'aille qu'à prendre garde au choix des paroles, à la grâce de la prononciation et de l'action, à la nouveauté des pensées, et à la manière dont on les tourne. C'est ce que nous reprenons avec raison dans les gens du monde, et ce qui fait qu'ils tirent ordinairement si peu de fruit des sermons ; mais, au lieu de s'appliquer à examiner les choses de cette sorte, il ne faut s'attacher simplement qu'à ce qui est la substance du discours. Que dirions-nous d'un malade que l'on seroit sur le point de saigner, et qui, au lieu de se laisser tirer du sang, s'amuseroit à regarder l'étui et la lancette du chirurgien, et à en admirer le travail ? Laissez, lui diroit-on, ces curiosités inutiles, il faut vous saigner, il n'est question maintenant que de cela, et tout le reste est hors de propos. Il en est de même de ceux qui, négligeant ce qu'il y a de plus essentiel dans un sermon, et dont ils auroient le plus besoin, afin d'en tirer un bon suc pour leur nourriture spirituelle, ne s'ar-

(1) Qui ex Deo est, verba Dei audit. Propterea vos non audistis, quia ex Deo non estis. *Joan.* 8 47.

rêtent qu'à l'écorce, à l'invention et à la division du discours, à la force et à la pureté des expressions, et enfin à tout ce qui n'est qu'un ornement inutile et un vain artifice de l'éloquence. Ces sortes de gens peuvent être encore très-justement comparés à un crible et à un sas, qui ne retiennent que la paille et le son, et laissent couler le grain et la farine. L'Ecriture-Sainte nous apprend (1), que quand Esdras lut la loi de Dieu au peuple d'Israël, tout le peuple en fut tellement touché, et pleura si amèrement, venant mesurer ses actions et sa vie passée avec la règle qui lui étoit proposée, que les Lévites avoient une extrême peine à apaiser ses gémissemens. C'est de cette sorte qu'il faut ouïr la prédication, avec une sainte componction et une confusion salutaire de nos fautes; comparant notre vie avec ce que nous entendons prêcher, examinant la différence qu'il y a de ce que nous sommes à ce que nous devons être, et considérant enfin combien nous nous sommes éloignés de la perfection que l'on nous propose.

Un troisième point, qui confirme et qui fortifie davantage le précédent, lequel supposé, nous servira d'une grande précaution contre l'esprit de curiosité, et nous mettra bien plus en état de profiter de ce que nous entendrons, c'est que tout le monde doit se mettre dans l'esprit, que les exhortations

(1) 2 *Esdr. c.* 8.

ne sont point faites pour y dire des choses nouvelles et extraordinaires, mais seulement pour nous rafraîchir la mémoire de celles qui sont les plus ordinaires et les plus communes, et pour nous donner plus de chaleur à les pratiquer. En effet, c'est particulièrement dans cette vue, que saint Ignace a institué les exhortations parmi nous, puisque dans la troisième partie des constitutions, après avoir établi les règles qui sont rapportées dans le sommaire : Qu'il y ait quelqu'un, dit-il (1), qui toutes les semaines, ou du moins tous les quinze jours renouvelle le souvenir de ces instructions ou de quelques autres semblables, de peur que la foiblesse de la nature ne fasse qu'on les oublie, et qu'ainsi on n'en abandonne la pratique. Le père Natal remarque ici en passant, dans les écrits qu'il a faits sur les constitutions, qu'encore que la constitution parle de huit ou quinze jours, toutefois la coutume qui s'observe généralement dans toute la Compagnie, est de faire ces exhortations régulièrement toutes les semaines ; et, sans doute, personne n'en pouvoit parler plus assurément que lui, puisqu'ayant visité presque toutes les maisons de la Compagnie, il en savoit parfaitement bien tous les usages. De manière donc que ces sortes d'exhortations se font pour nous y entretenir des choses mêmes que nous savons le plus, d'autant que la facilité que nous avons

(1) 3. *p. Const. c* 2. §. 3.

à les oublier, fait qu'on ne sauroit jamais nous les remettre trop souvent devant les yeux. Mais, quand nous nous en souviendrions le mieux du monde, c'est en vain que la mémoire est fidèle, si la volonté n'est fervente; et c'est pour l'échauffer et pour l'animer, qu'il faut nous répéter souvent les obligations que nous avons contractées, nous remontrer à toute heure à quoi notre profession nous engage, et nous représenter quelle est la fin pour laquelle nous sommes entrés dans la religion. Cette sentence de saint Augustin est très-véritable: Quel'entendement est prompt, mais que le mouvement de la volonté est lent (1): c'est pourquoi il faut rebattre souvent les mêmes matières, ainsi que faisoit saint Paul, lorsqu'il écrivoit aux Philippiens : *Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur; il ne m'est point pénible, mais il vous est d'une extrême nécessité que je vous écrive souvent les mêmes choses* (2). L'Apôtre ne manquoit pas sans doute de matière, il avoit des choses assez nouvelles et assez relevées à dire, puisqu'il avoit été ravi au troisième ciel; cependant il se croyoit obligé de leur répéter celles dont il les avoit déjà entretenus, parce qu'il savoit qu'elles leur étoient plus nécessaires que d'autres. C'est à quoi

(1) Prævolat intellectus, sequitur tardus, vel nullus affectus. *Aug.*

(2) De cætero, fratres mei, gaudete in Domino : eadem vobis scribere mihi quidem non pigrum, vobis autem necessarium. *Phil.* 3. 1.

doit particulièrement s'appliquer celui qui fait une exhortation ou un sermon ; il ne doit pas songer à ce qui pourra le faire paroître ou plus éloquent, ou plus profond, car il ne prêcheroit ainsi que pour lui-même; mais il doit considérer ce qui pourra faire plus de profit à ses auditeurs, qui ne doivent aussi avoir d'attention que pour cela seul. De cette sorte ils ne s'ennuieront point d'entendre des choses communes, et qu'ils savent déjà, puisqu'ils verront, que soit qu'ils manquent à les faire, soit que du moins ils ne les pratiquent pas avec toute la perfection possible, il est toujours nécessaire qu'on les en fasse souvenir.

En quatrième lieu, il sera d'une très-grande utilité, que tout ce qui se dit dans les exhortations soit reçu de chacun, comme s'il étoit dit particulièrement pour lui, et non pas comme si c'étoit une chose qui ne regardât que les autres. N'en usons pas en cela comme les gens du monde, lorsqu'ils assistent à un sermon. Un grand prédicateur leur adressant une fois la parole : Vous êtes semblables, leur disoit-il, à ceux qui ont soin de couper les viandes à la table des grands, et qui les distribuent à tout le monde, sans rien prendre jamais pour eux. Lorsque vous m'entendez, vous dites : Voilà qui seroit très-propre pour un tel ; ceci conviendroit bien à quelqu'un que je connois ; si une telle personne étoit ici, voilà justement son fait ; et cependant vous ne gardez rien pour vous. Je veux qu'au

banquet de la parole de Dieu, vous soyez tous du nombre des conviés, et non pas de ceux qui ne coupent que pour les autres. *Tout ce qu'un homme prudent entendra dire de bon et de sage, il le louera*, dit l'Ecclésiastique, *et se l'appliquera à lui-même; mais un homme vicieux et vain ne l'écoutera qu'avec chagrin, et le rejettera derrière lui* (1). Soyons donc du nombre des sages; que chacun prenne pour lui tout ce qui se dit, comme si on le disoit à lui seul, et qu'on ne parlât qu'à lui. Ce qui vous semble qui viendroit fort bien à un autre, vous viendroit peut-être encore mieux à vous, si vous saviez vous connoître, et si vous n'étiez comme ceux qui voient une paille dans les yeux de leur prochain, et qui ne s'aperçoivent pas de la poutre qui est dans les leurs. Que si effectivement il n'y a rien pour lors en vous qui ait rapport avec les choses qu'on dira, ne laissez pas de vous les mettre dans l'esprit pour l'avenir, peut-être en aurez-vous bientôt besoin. Et de cette sorte vous ne sauriez jamais manquer, en les prenant comme si elles ne s'adressoient qu'à vous.

En cinquième lieu, pour mieux éclaircir ce que nous venons de dire, il faut que chacun suppose que souvent dans les exhortations, on parle contre de certains dérègle-

(1) Verbum sapiens quodcumque audierit sciens, laudabit, et ad te adjiciet: audivit luxuriosus, et displicebit illi, et proficiet illud post dorsum suum. *Eccli.* 21 18.

mens, non pas dans la pensée qu'ils se soient déjà effectivement introduits parmi ceux à qui l'on parle; mais dans la vue d'empêcher qu'ils ne s'y introduisent jamais. Les médecines qu'on donne par précaution, et qui préviennent les maladies, sont encore plus salutaires que celles qui les guérissent; et c'est à quoi nous avons égard dans nos exhortations, conformément à ce conseil du Sage : *Avant que la maladie vienne, usez de remède* (1). Nous appliquons le remède avant que le mal se forme : nous exhortons à la vertu et à la perfection, et nous blâmons le vice et le relâchement, afin que chacun étant ainsi averti du danger, se tienne davantage sur ses gardes, pour n'y pas tomber. Du reste, on ne prétend noter personne; il y auroit de l'imprudence à le faire, et l'on recueilleroit moins de fruit, qu'on ne semeroit de scandale. C'est pourquoi ce seroit très-mal fait de penser, et encore plus mal fait de dire qu'une chose auroit été dite, ou pour celui-ci, ou pour celui-là; et ce seroit faire un très-mauvais jugement de celui qui prêcheroit, que de s'imaginer qu'il eût eu une vue si déraisonnable. Mais, quoique du côté du prédicateur et du côté de l'auditeur, la circonspection doive être grande là-dessus, il est bon toutefois que chacun prenne pour lui tout ce qui se dit, comme si c'étoit pour lui seul, et à lui seul qu'on le dît. Je ne veux pas qu'il aille se figurer qu'on a eu

(1) Ante languorem adhibe medicinam. *Eccli.* 18. 20.

dessein de le remarquer; car cette pensée ne doit jamais tomber dans l'esprit; mais je veux que mettant la main sur sa conscience, il confronte ses actions et sa vie avec les choses dont on parle, et qu'il dise véritablement : C'est à moi qu'elles s'adressent; j'avois besoin de cet avertissement; c'est Dieu qui lui a mis cela dans la bouche pour mon bien; et de cette façon on ne laissera rien échapper dont on ne tire un grand fruit pour sa réforme, ou pour sa grande perfection. L'Evangile nous marque qu'après le discours que Jésus-Christ fit à la Samaritaine, elle disoit à tout le monde : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait* (1). Quand le prédicateur parle de telle sorte à ses auditeurs, qu'il leur dit ce qui se passe dans leur cœur, alors il fait effectivement un bon sermon, et sa prédication devient fructueuse.

Nous devons savoir, en dernier lieu, que la parole de Dieu est la nourriture et le soutien de l'ame, et qu'ainsi il faut toujours essayer de n'entendre aucune exhortation, dont nous ne remportions quelque chose qui se conserve dans notre cœur, et qui puisse nous donner des forces pour travailler. *Le grain qui a été semé dans une bonne terre,* dit le Sauveur, *signifie ceux qui écoutent la parole de Dieu avec un cœur bien*

(1) Venite, et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcumque feci. *Joan.* 4. 29.

disposé, la retiennent, et la font fructifier avec le temps (1). Saint Grégoire parlant sur ce passage, dit (2) que comme le corps est en très-mauvaise santé, lorsque l'estomac ne peut retenir aucune nourriture, et rejette tout ce qu'il prend; aussi l'ame est en très-mauvais état, quand le cœur ne retient pas la parole de Dieu. Le Prophète royal a bien connu cette vérité, quand il a dit : *J'ai caché vos paroles dans le fond de mon cœur, afin que je ne pèche point contre vous* (3). Et en effet, combien de fois arrive-t-il que l'on est tenté, que l'on est en danger de succomber, et que se ressouvenant alors de quelque passage de l'Ecriture, ou de quelque sainte maxime que l'on aura ouï prêcher, on reprend de nouvelles forces, et l'on en tire un puissant secours? Par trois passages de l'Ecriture, Jésus-Christ surmonta les tentations avec lesquelles le démon l'avoit attaqué (4).

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre combien ceux-là sont blâmables, et se font de tort à eux-mêmes, qui ne vont aux sermons, ou aux exhortations que par manière d'acquit, ou qui s'y laissent aller au sommeil ou à la distraction. *Le diable vient*, dit le Sauveur dans l'E-

(1) Quod autem in bonam terram, hi sunt, qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferent in patientiâ. *Luc.* 8. 15.

(2) *Greg. Hom.* 15. *sup. Evang.*

(3) In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi. *Psal.* 118. 11.

(4) *Matth.* 4.

vangile, *et il arrache la parole de Dieu de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés* (1) : et c'est ainsi que s'accomplit malheureusement en eux la parabole du grain qui fut mangé par les oiseaux, dès qu'il eut été semé. Peut-être qu'une parole que vous avez perdue, lorsque vous vous êtes endormi ou que vous avez été distrait, auroit contribué beaucoup à votre avancement spirituel; et c'est pour cela que le démon qui nourrit une envie mortelle contre vous, tâche par tous les moyens possibles d'empêcher que cette bonne semence ne prenne racine dans votre cœur. Saint Augustin dit que la parole de Dieu est semblable à l'hameçon, qui ne prend que quand il est pris (2). Comme le poisson demeure pris à l'hameçon, ainsi l'on demeure pris par la parole de Dieu, quand on la prend et qu'on la reçoit : c'est pourquoi le démon s'efforce d'empêcher que vous ne la receviez, de peur que votre cœur n'y demeure tellement engagé, que vous ne puissiez jamais vous en déprendre. Essayons donc d'aller aux exhortations et aux sermons, avec la disposition nécessaire, et d'entendre la parole de Dieu, de telle sorte qu'elle prenne racine dans notre cœur, et qu'elle y produise des fruits de justice. *Pratiquez-la*, dit saint Jacques, *et*

(1) Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. *Luc.* 8. 12.

(2) Quod tùnc capit, quandò capitur. *Aug.*

ne vous contentez pas de l'entendre ; vous vous tromperiez vous-même, car celui qui entend la parole de Dieu, et qui ne la suit pas, ressemble à un homme qui considère son visage dans un miroir : il se regarde, et s'en va : et bientôt il perd l'idée de tous les traits qu'il avoit remarqués (1). *Ceux qui écoutent la loi*, dit saint Paul, *ne sont pas justes pour cela devant Dieu : mais ceux qui pratiquent la loi seront justifiés* (2).

Dans le Pré spirituel (3) qui a été composé par Jean Evirat, ou selon quelques-uns, par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, et qui est cité avec éloge dans le second Concile de Nicée, nous lisons qu'un saint homme, nommé Eusèbe, étant un jour assis dans la campagne avec un autre solitaire, appelé Amian, et celui-ci lisant un livre des Evangiles que l'autre lui expliquoit, il arriva qu'Eusèbe regarda des laboureurs qui cultivoient la terre près de là, et que dans le même temps que sa distraction l'empêchoit de faire attention à la lecture, Amian venant à rencontrer un passage difficile, lui en demanda l'explication. Eusèbe qui n'avoit pas été attentif, lui dit de le lire encore une fois :

(1) Estote factores verbi, et non auditores tantùm, fallentes vosmetipsos ; quia si quis auditor est verbi, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. *Jac.* 1. 22.

(2) Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur. *Ad Rom.* 2. 13.

(3) *Prat. spir. Refert. etiàm Theodoretus in Hist. Relig.*

de sorte qu'Amian connoissant par-là qu'il avoit été distrait, l'en reprit, en lui disant qu'il n'étoit pas étonnant qu'il n'eût pas entendu les paroles de l'Evangile, puisqu'il s'étoit amusé à regarder des laboureurs. Eusèbe demeura si confus de cette réprimande, qu'il défendit à ses yeux de regarder jamais ni cette plaine, ni même les étoiles du ciel; et se levant aussitôt, il prit un petit sentier, et se retira dans une méchante cabane voisine, dont il ne sortit jamais depuis. Il vécut plus de quarante ans en cette étroite prison, où il s'étoit lui-même condamné; et voulant que la nécessité, aussi bien que sa propre résolution, l'obligeât à y demeurer, il se lia les reins avec une ceinture de fer, s'en mit une autre encore plus pesante au col, et les joignit toutes deux par une grosse chaîne qu'il attacha en terre, afin qu'il fût contraint de demeurer toujours courbé, et qu'il ne pût ni marcher librement, ni regarder cette campagne, ni lever même les yeux au ciel. Voilà de quelle manière ce saint homme se châtia lui-même d'une légère inadvertance, d'une simple dissipation d'esprit qu'il avoit eue pendant qu'on lisoit la parole de Dieu. N'est-ce pas de quoi nous donner une extrême confusion du peu d'état que nous faisons de toutes les distractions qui nous arrivent tous les jours en de semblables rencontres?

SECOND TRAITÉ.

De la perfection chrétienne des actions ordinaires.

CHAPITRE PREMIER.

Que notre avancement et notre perfection consistent à bien faire nos actions ordinaires.

Faites bien ce qui est bien (1), dit le Seigneur à son peuple, dans le Deutéronome. Ce n'est pas assez pour notre avancement et pour notre perfection, de faire les choses, il faut les bien faire; de même que ce n'est pas assez d'être religieux, il faut être bon religieux. Saint Jérôme sachant que saint Paulin le louoit extrêmement de ce qu'il demeuroit dans les lieux où Jésus-Christ avoit opéré les mystères de notre rédemption, lui écrivit (2) : Que ce n'étoit pas un sujet de louange de demeurer dans Jérusalem; mais que c'en étoit un de bien vivre dans Jérusalem : et cela est passé depuis en proverbe

(1) Justè quòd justum est persequeris. *Deut.* 16. 20.

(2) Non Jerosolymis fuisse, sed Jerosolymis benè vixisse laudandum est. *Hier. ep. ad Paul. de inst. Monach.*

parmi les religieux, pour les avertir qu'il ne leur suffit pas pour leur salut de vivre dans un monastère, et que ce n'est pas le lieu, non plus que l'habit, qui fait le véritable religieux; mais que c'est la pureté et la sainteté de la vie. De sorte que le point de l'affaire ne consiste pas à être religieux, mais à être bon religieux; ni à faire les exercices de la religion, mais à les bien faire. *Il a bien fait toutes choses* (1), disoient les peuples en parlant de Jésus-Christ; et c'est justement en ce *bien*-là, que tout notre bien consiste.

Il est constant que l'état bon ou mauvais de notre ame dépend de nos bonnes ou de nos mauvaises actions, parce que nous serons tels que seront nos œuvres, et qu'enfin ce sont elles qui découvrent ce que nous sommes. L'arbre se connoît par le fruit, et saint Augustin dit (2) : Que l'homme est l'arbre, que les œuvres en sont le fruit; qu'ainsi par le fruit des œuvres on voit bientôt ce que chacun est. C'est pourquoi le Sauveur, parlant des hypocrites et des faux prophètes : *Vous les connoîtrez*, dit-il, *par leurs fruits* (3); et au contraire, parlant de lui-même : *Les œuvres*, dit-il, *que je fais au nom de mon père, rendent témoignage de moi : et si vous ne voulez pas me croire, croyez du moins à mes œuvres : elles vous*

(1) Benè omnia fecit. *Marc.* 7. 37.

(2) *Aug. de serm. Dom. in monte secund. Matth. lib.* 2. *cap.* 38.

(3) A fructibus eorum cognoscetis eos. *Matth.* 7. 16.

diront qui je suis (1). Mais les actions ne disent pas seulement ce que l'on est en cette vie, elle prédisent aussi ce que l'on doit être en l'autre, et telles qu'elles auront été en celle-ci, tels nous serons en l'autre pour jamais ; car Dieu récompensera chacun selon ses œuvres, comme la sainte Ecriture nous l'apprend en divers lieux de l'ancien et du nouveau Testament. *Seigneur*, dit le Psalmiste, *vous rendrez à chacun selon ses œuvres* (2). Et saint Paul, écrivant aux Galates : *Ce que l'homme*, dit-il, *aura semé pendant sa vie, il le moissonnera après sa mort* (3).

Mais venons au détail des choses, et voyons quelles sont les actions desquelles tout notre bien, et tout notre avancement et toute notre perfection dépendent. Je dis que ce sont les actions les plus ordinaires, et que nous faisons tous les jours. C'est à bien faire l'oraison que nous avons accoutumé de faire ; à bien faire notre examen ordinaire ; à entendre, ou à célébrer la messe avec le respect que nous devons ; à dire notre office et nos prières avec attention et avec ferveur ; à nous exercer continuellement dans la pénitence et dans la mortification ; à nous bien acquitter de notre charge et de tout ce que l'obéissance nous impose ; enfin, c'est à bien

(1) Opera quæ ego facio in nomine patris mei, hæc testimonium perhibent de me . . . Et si mihi non vultis credere, operibus credite. *Joan.* 10. 25 *et* 38.

(2) Quia tu reddes unicuique juxtà opera sua. *Psal.* 61. 13.

(3) Quæ seminaverit homo, hæc et metet. *Gal.* 6. 8.

faire les choses qui nous sont les plus fréquentes et les plus familières dans la vie, que consistent notre avancement et notre perfection. Nous serons parfaits, si nous les faisons parfaitement bien ; nous serons imparfaits, si nous les faisons imparfaitement : voilà proprement tout ce qui met de la différence entre un parfait religieux et celui qui ne l'est pas. Car elle ne vient point de ce que l'un fait plus de choses que l'autre, mais seulement de ce qu'il les fait mieux ; et à proportion de la manière dont chacun les fera, chacun sera infailliblement plus ou moins parfait.

Le Fils de Dieu, dans la parabole du semeur, nous dit (1) : que le grain qui fut semé en bonne terre, en un endroit rendit le trentième ; en un autre le soixantième ; et en un autre rapporta jusqu'au centuple. Et par-là, disent les Saints, le Sauveur nous a marqué les trois degrés de ceux qui servent Dieu ; c'est-à-dire, ceux qui commencent, ceux qui sont dans le progrès, et ceux qui sont enfin arrivés au comble de la perfection. Nous semons tous le même grain, parce que nous faisons tous les mêmes choses, et gardons la même règle : nous avons tous les mêmes heures pour l'oraison et pour l'examen, et depuis le matin jusqu'au soir, nous sommes tous occupés à ce qui nous est prescrit par l'obéissance. Mais avec tout cela, combien y a-t-il à dire d'homme à homme ? Quelle diffé-

(1) *Matth.* 13. 8 *et* 25.

rence y a-t-il d'un religieux à un autre ? En quelques-uns les œuvres qu'ils sèment, rapportent au centuple, parce qu'ils les font avec une extrême ferveur d'esprit et une très-grande pureté d'intention, et ceux-là sont les parfaits ; en quelques autres, elles rendent le soixantième, et ceux-là ne sont encore que dans le progrès, ils ne sont pas arrivés à la perfection ; enfin, la récolte en d'autres n'est que de trente pour un, et ceux-là ne font que de commencer à servir Dieu. Que chacun regarde du nombre desquels il est : voyez si vous n'êtes point de ceux qui ne rendent que le trentième ; et Dieu veuille que personne ne soit de ceux dont l'Apôtre dit (1), que sur le fondement de la foi, ils ont entassé du bois et de la paille pour brûler au jour du Seigneur. Prenez garde de ne rien faire par ostentation, par respect humain, pour contenter les hommes, et pour vous attirer leur estime; car ce seroit bâtir un édifice de bois et de paille, pour brûler du moins dans le purgatoire ; mais tâchez de faire toutes choses dans la dernière perfection, et ce sera, comme dit saint Paul, vous élever un bâtiment tout d'or et d'argent et de pierres précieuses.

La verité de tout ce que je viens de dire, se comprendra encore plus clairement, en établissant ce principe : Que notre avancement et notre perfection ne consistent qu'en deux choses; à faire ce que Dieu veut que nous fas-

(1) 1. *ad Cor.* 3. 13.

sions, et à le faire comme il veut que nous le fassions; car assurément ces deux points comprennent tout. Quant au premier, tous les religieux y sont déjà parvenus par la miséricorde de Dieu, et sans doute c'est un des grands avantages et une des grandes consolations de ceux qui viventdans la religion,d'être certains que les choses qu'ils font par obéissance, sont justement celles que Dieu veut qu'ils fassent. Cette proposition est dans la religion, comme une espèce de premier principe; et la doctrine de l'Evangile et des Saints y est entièrement conforme, comme nous le ferons voir amplement, lorsque nous parlerons de l'obéissance. *Celui qui vous écoute m'écoute* (1). Obéissant au supérieur, nous obéissons à Dieu, et nous faisons sa volonté, parce que c'est là ce qu'il demande précisément de nous. Il ne reste plus que le second point, qui est de faire les choses comme Dieu veut que nous les fassions; et d'autant qu'on ne peut pas douter qu'il ne veuille que nous les fassions avec toute la perfection possible, il n'est pas besoin de s'étendre davantage pour prouver une vérité si claire.

Dans les Chroniques de l'ordre de Cîteaux, il est rapporté que saint Bernard étant à Matines avec ses religieux, vit plusieurs anges qui marquoient et écrivoient ce que chaque religieux faisoit, et de quelle manière il le faisoit; et que selon le plus ou le moins d'at-

(1) Qui vos audit, me audit. *Luc.* 10. 16.

tention et de ferveur que chacun avoit, ou à chanter, ou à prier, ils écrivoient, ou en lettres d'or, ou en lettres d'argent, ou avec de l'encre, ou même avec de l'eau; mais ils n'écrivoient rien du tout de quelques-uns, qui, n'étant là présens que de corps, en étoient absens d'esprit, et se laissoient emporter à des pensées vaines et inutiles. Il aperçut aussi, que principalement au *Te Deum*, les anges se mettoient extrêmement en peine qu'on le chantât dévotement, et qu'il sortoit comme des flammes de la bouche de quelques religieux, qui le chantoient avec ferveur. Que chacun fasse attention à soi; qu'il regarde de quelle sorte il fait son oraison, si elle mérite d'être écrite en lettres d'or, ou en lettres d'argent, ou avec de l'encre, ou avec de l'eau, ou enfin de ne l'être point du tout. Qu'il observe si alors il sort des flammes de son cœur et de sa bouche, ou s'il bâille d'ennui et de paresse; qu'il songe enfin s'il n'est présent que de corps, et si peut-être son esprit n'est point dissipé, ou par des pensées d'étude, ou par des soins d'affaires, ou par d'autres choses encore plus condamnables.

CHAPITRE II.

Que la perfection consiste en des choses si aisées, que cela seul doit nous encourager extrêmement à l'acquérir.

Lorsque le Père Natal, de la Compagnie de Jésus, homme illustre pour sa doctrine et pour sa vertu, visita les provinces d'Espagne, il ne recommanda rien davantage que l'enseignement continuel de cette vérité; savoir, que tout notre avancement et toute notre perfection consistent, non pas à faire des choses fort extraordinaires, ou à être occupés dans les emplois les plus élevés et les plus laborieux de la religion; mais seulement à bien faire les choses ordinaires, et à nous bien acquitter de celles où l'obéissance nous applique, quelque basses ou quelque faciles qu'elles puissent être. C'est là ce que Dieu demande de nous, et c'est là par conséquent sur quoi nous devons arrêter nos yeux, si nous avons envie de lui plaire et d'acquérir la perfection. Voyons maintenant, et examinons à combien peu de frais nous pouvons l'obtenir, puisque, sans rien faire de plus que ce que nous faisons tous les jours, nous pouvons nous rendre parfaits, et nous trouverons, sans doute, que ce doit être une très-grande consolation pour chacun de nous, et un très-puissant motif pour nous exciter à

la perfection. Si on ne pouvoit y arriver que par des occupations sublimes, de grandes élévations d'esprit et des méditations fort relevées, vous pourriez avoir quelque excuse, vous défendre sur votre incapacité, et dire que vous ne sauriez voler si haut. Si on l'exigeoit de vous, que vous vous donnassiez tous les jours la discipline jusqu'au sang, que vous jeûnassiez au pain et à l'eau, que vous allassiez toujours nu-pieds, et que vous portassiez continuellement la haire et le cilice; vous pourriez répondre que vous ne vous sentez pas assez de force pour cela. Mais ce n'est pas là aussi ce que l'on souhaite de vous, ni d'où votre perfection dépend : elle dépend simplement de faire les mêmes choses que vous faites : vous pouvez, avec cela, vous rendre parfaits, si vous voulez : toute la dépense est déjà faite, il n'est pas besoin d'y ajouter d'autres œuvres. Qui ne s'encouragera donc à acquérir la perfection, puisqu'elle est tellement à notre portée, et qu'elle consiste en des choses si ordinaires et si faisables? Dieu disoit à son peuple, pour l'exciter à le servir, et à observer sa loi : *Le commandement que je vous donne aujourd'hui ne consiste pas dans une chose qui soit au-dessus de vous, ni qui soit fort éloignée, ni qui soit dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Qui de nous autres pourra monter au ciel pour nous l'apporter, afin que nous l'entendions et que nous l'ac-*

complissions en effet? Ce n'est pas non plus une chose qui soit au-delà des mers, de façon qu'il y ait lieu de s'excuser et de dire: Qui de nous passera les mers pour l'aller quérir; afin que nous puissions entendre et faire ce qui nous est ordonné? Mais c'est une chose qui est proche de vous, un précepte dont on vous entretient souvent, que vous avez souvent dans la bouche, et dont l'exécution ne dépend que de votre cœur (1). Nous pouvons en dire autant de la perfection dont nous parlons; et c'est aussi le moyen dont saint Antoine se servoit pour exhorter ses disciples. Les Grecs, dit-il (2), qui s'adonnent à l'étude de la sagesse, entreprennent de grands voyages par mer et par terre, endurent beaucoup de fatigues, et s'exposent à de grands dangers pour l'acquérir; mais vous, pour acquérir la vertu, qui est la sagesse véritable, vous n'avez que faire d'aller si loin, ni d'essuyer tant de périls; il ne faut pas même sortir de vos cellules, car c'est là que vous la trouverez, ou plutôt, *le royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes* (3); et c'est

(1) Mandatum hoc quod ego præcipio tibi hodiè, non suprà te est, nec procùl positum, nec in cœlo situm, ut possis dicere: Quis nostrùm valet ad cœlum ascendere, ut deferat illud ad nos, ut audiamus, atque opere compleamus? Nec trans mare positum, ut causeris, et dicas: Quis ex nobis poterit transfretare mare, et illud ad nos usque deferre, ut possimus audire, et facere quod præceptum est. Sed juxtà te est sermo valdè in ore tuo et in corde tuo, ut facias illum. *Deut.* 30. 11. 12. 13. *et* 14.

(2) *Ant. Abb.*

(3) Regnum Dei intrà vos est. *Luc.* 17. 21.

dans les choses qui vous sont les plus familières, et que vous faites tous les jours, que consiste votre perfection.

Lorsqu'on approche des temps qui sont les plus consacrés à la piété, comme, par exemple, celui de l'Avent, du Carême, de la Pentecôte et du renouvellement des vœux, on nous demande ordinairement, dans les conférences spirituelles, de quels moyens nous nous servirons pour nous préparer à renaître avec Jésus-Christ, à mourir et à ressusciter avec lui, à recevoir le Saint-Esprit, et à renouveler nos vœux; et l'on ne manque pas de proposer une infinité de moyens très-propres et très-salutaires. Mais le plus important de tous, et celui où nous devons le plus nous arrêter, est celui dont nous parlons maintenant : je veux dire de nous perfectionner dans les choses que nous avons accoutumé de faire. Corrigez-vous chaque jour des fautes et des imperfections que vous commettez dans ces sortes de choses, appliquez-vous chaque jour à les faire de mieux en mieux, et ce sera là une très-bonne préparation pour tout ce que vous voudrez; enfin, attachez-vous principalement à cela, et ne regardez tout le reste, que comme des moyens qui peuvent vous y servir.

——

CHAPITRE III.

En quoi consistent la bonté et la perfection de nos actions ; et de quelques moyens pour les bien faire.

Mais voyons en quoi la bonté de nos actions consiste, afin que par-là nous venions à mieux connoître les moyens de les bien faire. Je dis qu'elle consiste en deux choses, dont la première et la principale, est que nous agissions purement pour Dieu. Saint Ambroise (1), demande quelle est la cause pour laquelle, dans la création du monde, Dieu, après avoir créé les choses purement corporelles et les animaux, les loue dans le même instant. Il créa les plantes et les arbres, *et il vit*, dit l'Ecriture, *que cela étoit bon* (2) ; il créa les animaux de la terre, les oiseaux et les poissons, *et il vit que cela étoit bon* ; il créa les cieux, les étoiles, le soleil et la lune, *et il vit que cela étoit bon ;* enfin, tout ce qu'il créa, il le loua dès qu'il eut achevé de le créer. Mais quand il vient à créer l'homme, il semble qu'il le laisse lui seul sans louange, puisqu'il n'ajoute pas aussitôt *que cela est bon*, comme il l'avoit ajouté à tout le reste des choses. Quel mystère y a-t-il là-dessous, et quelle peut être la cause de cette

(1) *Amb. lib. de Inst. virg. ad Euseb. c.* 3.
(2) Et vidit Deus quod esset bonum. *Gen.* 1. 10. 12. *etc.*

différence que Dieu fait ? La raison, dit ce grand Saint, en est que la beauté et la bonté des choses corporelles et des bêtes, consistent entièrement en ce qui paroît au-dehors, et qu'il n'y a rien de plus parfait en tout cela que ce que les yeux découvrent d'abord; et c'est pourquoi on peut les louer dès qu'on les voit. Mais la bonté et la perfection de l'homme ne consistent qu'en ce qui est caché au-dedans. *Toute la gloire de la fille du roi vient du dedans* (1), et c'est cela qui plaît aux yeux de Dieu, *car l'homme ne voit que les apparences*, dit le Seigneur à Samuel ; *mais Dieu pénètre jusqu'au fond du cœur* (2). Il regarde avec quelle intention chacun fait les choses, et c'est pour ce sujet qu'il ne loue pas l'homme immédiatement après l'avoir créé, comme il avoit loué toutes les autres créatures. L'intention est le fondement de la bonté de toutes nos actions : les fondemens ne se voient point, et néanmoins c'est ce qui soutient tout l'édifice ; il en est de même de l'intention.

La seconde chose qui est requise pour la perfection de nos actions, c'est que nous fassions tout notre possible pour bien les faire. Il ne suffit pas que votre intention soit bonne; il ne suffit pas que vous disiez que vous les faites pour Dieu; mais il faut que

(1) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs. *Psal.* 44 14.

(2) Homo enim videt ea quæ patent; Dominus autem intuetur cor. 1. *Reg.* 16. 7.

pour lui plaire davantage, vous tâchiez de les faire du mieux que vous pourrez. Que le premier moyen pour bien faire nos actions, soit donc de les faire purement pour Dieu; car de cette sorte, quoique nos supérieurs ne nous observent point, quoique les hommes ne nous puissent pas voir, l'envie que nous aurons de plaire à Dieu, sera cause que nous nous efforcerons de faire les choses dans toute la perfection que nous pourrons; et enfin, comme des gens qui agissent véritablement pour Dieu. Saint Ignace ayant demandé une fois à un frère qui s'acquittoit fort négligemment de sa charge : Mon frère, pour qui faites-vous cela? Pour l'amour de Dieu, lui répondit-il. Je vous assure donc, reprit le Saint, que si dorénavant vous en usez de la même manière, je vous donnerai une rude pénitence : car si c'étoit pour les hommes que vous le fissiez, ce ne seroit pas une grande faute de le faire avec si peu de soin; mais puisque c'est pour un si grand maître, il n'est pas excusable d'avoir tant de nonchalance.

Le second moyen que les Saints nous proposent comme très-efficace, est de marcher toujours en la présence de Dieu. Sénèque même disoit que, quand on avoit envie d'être vertueux et de bien faire toutes choses, on devoit s'imaginer qu'on étoit toujours devant quelque personne respectable et de mérite, et s'accoutumer à faire et

à dire toutes choses, comme on les feroit et comme on les diroit, si on étoit effectivement en sa présence (1). Que si cela peut suffire pour nous obliger à bien faire toutes choses, de quelle efficace ne sera-t-il point de se remettre toujours Dieu devant les yeux, et de songer à tout moment qu'il nous regarde, attendu sur-tout, que ce n'est point une imagination, mais une vérité réelle, comme la sainte Ecriture nous l'apprend en plusieurs lieux. *Les yeux du Seigneur sont plus clairvoyans que le soleil; ils regardent toutes les voies des hommes, et la profondeur de l'abîme, et ils pénètrent dans les endroits les plus cachés du cœur de l'homme* (2).

Nous traiterons expressément ailleurs de la présence de Dieu, et nous ferons voir combien c'est une chose utile, et recommandée par les Saints, de nous remettre Dieu à toute heure devant les yeux; maintenant ce que nous devons tirer de ceci pour notre sujet, c'est de considérer combien il est important de bien faire les actions ordinaires. Cela est d'une si grande conséquence, que, comme nous le dirons dans son lieu, il ne faut pas dans la réflexion continuelle que nous devons faire sur la présence

(1) Sic vive tanquàm sub alicujus boni viri ac semper præsentis oculis. *Seneca. ep.* 25.

(2) Oculi Domini multò plùs lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi, et hominum corda intuentes in absconditas partes. *Eccli.* 23. 28. *Job.* 34. 21. *Prov.* 5. 21.

de Dieu, avoir cette présence pour dernier but; mais l'envisager comme un moyen très-propre pour nous aider à bien faire nos actions. Que si l'attention que nous aurions à penser à la présence de Dieu, venoit à être cause que nous les fissions avec négligence, et que nous y commissions quelques fautes, ce ne seroit pas une bonne dévotion; mais une illusion, et quelques-uns même ajoutent que la véritable présence de Dieu, qu'il faut que nous ayons devant les yeux, et que l'Ecriture et les Saints nous recommandent, c'est de tâcher de faire si bien toutes nos actions, qu'elles puissent paroître devant Dieu, et qu'elles n'aient rien d'indigne de sa présence, en un mot, de les faire comme songeant qu'on les fait devant Dieu qui nous regarde. Il semble que saint Jean ait voulu nous donner ceci à entendre dans l'Apocalypse (1), lorsque, parlant des quatre animaux qu'il vit devant le trône de Dieu, il dit, que dedans et dehors, devant et derrière, et de tous côtés, ils étoient pleins d'yeux, pour signifier que ceux qui veulent parfaitement servir Dieu, et être dignes de sa présence, doivent apporter une grande circonspection à ne rien faire qui puisse les en rendre indignes. Il faut que vous soyez pleins d'yeux, dedans et dehors, pour prendre garde à vos actions, à vos démarches, à vos regards, aux choses que vous dites, à celles que vous écou-

(1) *Apoc.* 4. 8.

tez, et enfin à ce que vous pensez, à ce que vous aimez, et à ce que vous désirez : afin que, dans toutes vos actions, vos paroles et vos pensées, il n'y ait rien qui puisse blesser les yeux de Dieu, en la présence de qui vous êtes.

Voilà une excellente manière de marcher en la présence de Dieu ; aussi voyons-nous dans l'Ecclésiastique, et dans saint Paul, qu'au lieu de ces paroles de la Genèse : *Enoch marcha avec Dieu*, c'est-à-dire, devant Dieu, *et il disparut, parce que le Seigneur l'enleva* (1) : il y a : *Enoch plut à Dieu, et il fut transféré dans le Paradis* (2) ; ce qui marque qu'il n'y a point de différence entre marcher avec Dieu, ou devant Dieu, et plaire à Dieu ; puisque le Sage et l'Apôtre l'expliquent indifféremment l'un par l'autre. Origène et saint Augustin donnent le même sens à ce qui est dit dans l'Exode, que quand Jéthro vint voir son gendre Moïse, Aaron et les principaux du peuple d'Israël s'assemblèrent *pour manger du pain avec lui devant le Seigneur* (3). L'Ecriture ne veut pas dire qu'ils s'assemblèrent pour manger devant le Tabernacle ou devant l'Arche, car il n'y en avoit point encore alors ; mais que s'étant assemblés pour se réjouir avec lui, et

(1) Ambulavitque cum Deo, et non apparuit, quia tulit eum Dominus. *Gen.* 5. 24.

(2) Enoch placuit Deo, et translatus est in paradisum. *Eccli.* 44. 16 *et Heb.* 11. 5.

(3) Ut comederent panem cum eo coràm Domino. *Exod.* 18. 12.

pour le régaler, ils gardèrent dans le festin qu'ils lui firent, autant de piété et de retenue, que s'ils eussent mangé en présence de Dieu ; tâchant qu'il n'y eût rien en cela qui pût offenser ses yeux. C'est de cette sorte que les justes et les parfaits marchent devant Dieu en toutes choses, et même dans les plus indifférentes, et dans celles qui sont les plus nécessaires à la vie. *Que les justes*, dit le Prophète royal, *fassent des festins et se réjouissent en la présence de Dieu* (1). Qu'ils boivent, qu'ils mangent, et qu'ils y prennent plaisir, à la bonne heure, pourvu que ce soit devant Dieu, et qu'il n'y ait rien en tout cela qui soit indigne de la présence de Dieu.

Plusieurs Saints disent, que c'est dans ce même sens qu'on doit entendre ces paroles du Sauveur : *Il faut toujours prier, et ne se relâcher jamais* (2) ; et celles de saint Paul : *Priez sans cesse* (3) ; et ils disent que c'est toujours prier, que de faire toujours bien ce que l'on fait. Saint Augustin, parlant sur ces mots du Psalmiste : *Je célébrerai vos louanges tout le long du jour* (4) : Voulez-vous, dit-il, savoir un bon moyen pour louer Dieu tout le jour ? Faites bien tout ce que vous ferez, et vous le louerez continuellement.

(1) Justi epulentur, et exultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitiâ. *Psal.* 67. 4.

(2) Oportet semper orare, et non deficere. *Luc.* 18. 1.

(3) Sine intermissione orate. 1. *Thess.* 5. 17.

(4) Quiquid egeris, benè age, et laudâsti Deum. *Aug. sup. illud Psal.* 34. 28. Totâ die laudem tuam.

On prie sans cesse, dit saint Hilaire (1), lorsque par des œuvres agréables à Dieu, et toujours faites pour sa gloire, toute la vie devient une oraison perpétuelle ; et ainsi, vivant jour et nuit selon la loi, la vie ne sera autre chose qu'une méditation continuelle de la loi. Saint Jérôme écrivant sur ce verset : *Soleil et lune, louez le Seigneur, et que la lumière et toutes les étoiles le louent*, demande comment le soleil et la lune, la lumière et les étoiles peuvent louer Dieu ; et répondant lui-même à sa question : C'est, dit-il (2), en ne manquant jamais à ce qui est de leur devoir, et en satisfaisant incessamment aux obligations que Dieu leur a imposées dans le moment de leur création ; car ce service continuel qu'ils rendent, est une louange perpétuelle qu'ils lui donnent. De sorte donc que celui qui s'acquitte bien de sa charge, et qui fait bien les choses les plus ordinaires où sa profession l'engage, celui-là loue toujours Dieu, et est toujours en oraison. Cette doctrine peut se confirmer encore par ces paroles du Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique : *Celui qui observe la loi, multi-*

(1) Per hoc enim efficitur, ut sine intermissione oremus, cùm per opera Deo placita, et in gloriam ejus semper exercita, sancti cujusque viri vita, omnis oratio fit ; ac sic secundùm legem nocte dieque vivendo, vita ipsa nocturna legis erit et diurna meditatio. *Hil. sup. Psal.* 1. 2.

(2) In eo quod à suo officio, et servitio non recedunt, servitium ipsorum laus Dei est. *Hieron. in illud. Psal.* 148. 3. Laudate eum, sol et luna : laudate eum, omnes stellæ et lumen.

plie l'oraison; c'est un sacrifice salutaire que de garder les commandemens, et de se retirer de toute iniquité (1). Car elles nous font voir de quelle perfection il est de bien faire les choses ordinaires, puisque par-là nous multiplions l'oraison, nous marchons toujours en la présence de Dieu, et nous lui faisons un sacrifice agréable pour lui et salutaire pour nous.

CHAPITRE IV.

Qu'un autre moyen de bien faire ses actions, est de les faire toujours toutes comme si chacune étoit la seule qu'on eût à faire.

Le troisième moyen pour faire bien les choses, est de les faire chacune séparément, comme si on n'en avoit point d'autre à faire; de vaquer à l'oraison, de célébrer la messe, de dire son chapelet et ses heures, et ainsi de tout le reste, comme si effectivement on n'avoit aucune autre chose à faire que celles qu'on fait. Nous n'avons rien qui nous presse; ne nous troublons point dans ce que nous faisons, et qu'une chose n'embarrasse pas l'autre; mais appliquons-nous entièrement à celle dont il s'agit. Pen-

(1) Qui conservat legem, multiplicat orationem: sacrificium salutare est attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate. *Eccli.* 35. 1 *et* 2.

dant l'oraison, ne pensons ni à l'étude, ni aux affaires, ni aux devoirs de notre emploi, car cela ne sert qu'à nous détourner de l'oraison, et à empêcher que nous nous acquittions bien de quoi que ce soit. Nous avons tout le reste du jour libre, soit pour étudier, soit pour satisfaire aux obligations de notre charge. *Toutes choses en leur temps* (1) : ne confondons point l'ordre mal à propos, et songeons qu'*à chaque jour suffit son inquiétude et son afflictionparticulière*(2).Ce moyen est si propre et si conforme à la raison, que les païens même le pratiquoient, pour se tenir dans un plus profond respect en présence des idoles de leurs faux dieux ; et c'est de là qu'est venu cet ancien proverbe : *Que ceux qui adorent soient assis* (3). Que ceux qui adorent Dieu dans la prière, qui s'entretiennent avec lui dans l'oraison, le fassent en repos et avec attention, et non pas en courant et comme songeant à autre chose. Plutarque (4), parlant de la révérence avec laquelle les prêtres de son temps s'approchoient de leurs dieux, dit que, pendant que le prêtre faisoit le sacrifice, il y avoit un homme qui ne cessoit de crier à haute voix : *Faites ce que vous faites;* comme s'il eût voulu dire : Ne pensez qu'à ce que vous faites;

(1) Omnia tempus habent. *Eccles.* 3. 1.
(2) Sufficit diei malitia sua. *Matth.* 6. 34.
(3) Adoraturi sedeant. *Paul. Man. in adagiis.*
(4) *Plut. in Numa.*

ne vous détournez point, mais appliquez-y entièrement votre esprit. C'est là maintenant le moyen que nous proposons pour bien faire toutes choses ; attachez-vous fermement et uniquement à chacune, comme si vous n'en aviez aucune autre à faire ; n'ayez d'attention que pour celle-là; mettez-y tout votre soin, éloignez de vous toutes les autres pensées, et vous ne manquerez jamais de la bien faire. Faisons ce qu'il y a maintenant à faire, disoit Aristippe (1), et sans songer ni au passé ni à l'avenir, renfermons toute notre application dans le présent ; car il n'y a que cela seul qui soit en notre pouvoir, puisque le passé n'étant plus, ne peut pas dépendre de nous, et que l'avenir étant incertain, nous ne saurions nous répondre de ce qui arrivera. Que l'on seroit heureux si on pouvoit gagner la même chose sur soi, et si on étoit tellement maître de son imagination et de ses pensées, que jamais on ne songeât qu'à ce que l'on fait ! Mais, hélas ! l'instabilité de notre cœur est trop grande, et d'ailleurs le démon est si adroit à profiter de notre légèreté naturelle, que quand nous faisons quelque chose, il nous remet devant les yeux ce que nous devons faire dans un autre temps, pour nous dissiper l'esprit, et nous détourner de ce que nous faisons alors. Cette façon de nous tenter lui est d'autant plus ordinaire,

(1) Quod nùnc i stat agamus. *Aristip. ref. Ælian. lib.* 14. *hist.*

qu'elle est très-dangereuse et très-préjudiciable pour nous, parce que, de cette sorte, il empêche que nous ne fassions jamais rien parfaitement. Pendant l'oraison, il nous remet dans l'esprit des pensées d'étude et d'affaire, afin que nous ne puissions pas bien faire notre oraison; et pourvu qu'il réussisse à nous détourner de l'attention que nous devons y avoir, il ne se souciera pas de nous avoir suggéré mille moyens de bien faire ensuite les autres choses. Car lorsque nous viendrons à les faire, il ne manquera pas d'en avoir encore d'autres à nous remettre devant les yeux, afin que pareillement nous nous acquittions mal de celles dont il est question; et de cette sorte il tâche de nous tromper continuellement, et de rendre toutes nos actions défectueuses. Mais, puisque *nous n'ignorons plus ses artifices* (1), laissons là les choses à venir, et rejetons-les dès qu'elles se présenteront: il sera bon d'y songer dans leur temps; mais il est mal de le faire, quand on doit être occupé à d'autres pensées. Que si la crainte de ne pouvoir pas peut-être ensuite vous souvenir de ce qui s'offre alors à votre imagination, est ce qui vous porte à vous y arrêter; cela même doit vous faire connoître que ce n'est pas une inspiration de Dieu, mais une tentation du démon; car Dieu est ami de la paix et de

(1) Non enim ignoramus cogitationes ejus. 2. *Cor.* 2. 11.

l'ordre ; et ainsi ce qui trouble votre repos et déconcerte l'ordre des choses, ne vient pas de Dieu, mais du démon qui n'aime que la confusion et le désordre. Rejetez donc tout ce qui se présente à votre idée sous ce prétexte, pour vous détourner de ce que vous faites, et assurez-vous que si vous faites bien ce qui est alors de votre devoir, Dieu ne manquera pas de faire revenir en son temps, dans votre mémoire, les idées que vous en aurez bannies, et de vous les remettre encore plus avantageusement dans l'esprit. Si, par exemple, il arrive que pendant vos exercices spirituels, vous soyez surpris de quelque pensée d'étude, et qu'il s'offre à vous quelque raison convaincante sur un point de conséquence, quelque lumière sur un passage obscur, ou quelque solution sur un doute, éloignez tout cela de vous également, et croyez que vous y gagnerez au lieu d'y perdre. La science que l'on méprise pour la vertu, dit saint Bonaventure (1), s'acquiert ensuite beaucoup mieux par la vertu même, et le père Avila donne cet avertissement (2), que lorsque quelque affaire se présente à contre-temps à l'esprit, on dise : Dieu ne m'ordonne point cela maintenant, c'est pourquoi je n'y veux point pen-

(1) Scientia quæ pro virtute despicitur, per virtutem postmodùm meliùs invenitur. *Bonav. in spec. dis.* 2. *c.* 7.

(2) *Avila, tom.* 3. *epist.*

ser: quand il me le commandera, alors je m'y applquerai avec soin.

CHAPITRE V.

D'un autre moyen, qui est de faire chaque action comme si elle devoit être la dernière de notre vie.

Un autre moyen, que les Saints nous enseignent pour bien faire nos actions, est de les faire toutes de même que si celle que nous faisons devoit être la dernière de notre vie. Saint Bernard, parlant de la manière dont un religieux doit se comporter dans tout ce qu'il fait: Que dans toutes ses actions, dit-il (1), il se répète souvent à lui-même : Si tu devois mourir maintenant, ferois-tu cela? Saint Basile nous donne les mêmes préceptes, quand il dit (2) : Ayez toujours votre dernière heure devant les yeux ; quand vous vous leverez le matin, doutez si vous irez jusqu'au soir, et lorsque vous vous coucherez le soir, ne vous assurez pas de revoir le lendemain ; par ce moyen, il vous sera bien plus facile de vous réprimer sur toutes sortes

(1) In omni opere suo dicat sibi ipsi : Si modò moriturus esses, faceres istud? *Bern. in spec. Monach.*

(2) Semper ante oculos tuos versetur ultimus dies. Cùm enim diluculo surrexeris, ad vesperum te ambigas pervenire; et cùm in lectulum ad quiescendum membra tua posueris, noli confidere de lucis adventu, ut faciliùs te possis ab omnibus vitiis refrænare. *Basil. inst. ad filium spir.*

de vices. Thomas à Kempis en dit autant (1), et presque dans les mêmes termes. Saint Antoine (2) donnoit souvent aussi un pareil avertissement à ses disciples, pour les encourager à la vertu et à la perfection ; et sans doute il n'y a point de meilleur moyen pour nous porter à bien faire les choses, que de croire que chaque jour est le dernier de notre vie. Si nous pouvions nous bien mettre cela dans l'esprit, et que nous fissions chaque chose comme si nous devions mourir aussitôt, assurément nous ferions nos actions d'une autre manière, et avec bien plus de perfection. Avec quelle ferveur un prêtre ne diroit-il pas la Messe, s'il croyoit que ce dût être la dernière action de sa vie, et qu'il ne lui restât plus de temps ensuite pour faire aucune bonne œuvre et pour mériter? Quelle attention et quel zèle n'auroit-on point dans son oraison, si l'on étoit persuadé que ce fût la dernière, et que jamais on ne dût avoir le loisir de demander pardon de ses péchés à Dieu, et d'implorer sa miséricorde ? C'est pour cela qu'on dit ordinairement, qu'il n'y a point de lieux où l'on apprenne mieux à prier Dieu que sur la mer ; car la ferveur est toute autre, quand on a la mort devant les yeux, que quand on ne croit avoir rien à craindre.

On raconte d'un saint religieux qui avoit

(1) *Th. à Kempis, l. 1. c. 14.*
(2) *Ant. Ab. Hor.*

accoutumé de se confesser tous les jours, avant que de dire la Messe, qu'étant tombé malade, son supérieur qui vit que la maladie étoit mortelle, l'en avertit, et lui dit qu'il falloit qu'il se confessât comme pour mourir. Dieu soit béni, répondit le malade, levant les yeux et les mains au Ciel, il y a plus de trente ans que je me confesse tous les jours, comme si je devois mourir un moment après, de sorte qu'il ne sera besoin maintenant que de me réconcilier, comme pour me préparer à dire la Messe. C'est ainsi que nous devons en user dans toutes nos actions; confessons-nous, et communions chaque fois, comme si nous devions mourir aussitôt; de cette sorte il ne sera pas nécessaire à l'heure de la mort, que nous nous confessions comme pour mourir, mais il suffira que nous nous réconciliions, comme on fait quelquefois un moment avant la communion, pour se mettre en état de recevoir plus dignement le corps de Notre-Seigneur. Si nous apportions cette précaution, la mort nous trouveroit toujours préparés, et ne nous surprendroit jamais; voilà le meilleur secret dont on puisse se servir pour être préservé du malheur d'une mort subite. *Bienheureux*, dit Jésus-Christ, *le serviteur que son maître à son arrivée trouvera faisant son devoir de cette sorte* (1). C'est ainsi que se conduisoit

(1) Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus invenerit sic facientem. *Matth.* 24. 46.

Job : *Depuis que je combats en cette vie*, dit-il, *j'attends tous les jours que mon changement arrive; vous m'appellerez, Seigneur, et je vous répondrai* (1). Appelez-moi quand il vous plaira, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit, je suis toujours prêt à répondre à votre voix.

Un des meilleurs moyens qu'il y ait, pour connoître certainement si l'on marche droit avec Dieu, c'est de considérer si l'on est en état de lui répondre en quelque temps qu'il appelle, et quelque chose que l'on fasse. Je ne parle pas ici d'une certitude infaillible, car nous n'en pouvons avoir aucune dans cette vie, sans une révélation toute particulière ; mais je parle seulement d'une conjecture probable, qui est tout ce que nous pouvons prétendre, et je dis qu'un moyen très-propre pour s'en éclaircir de cette façon, c'est de regarder si dans la situation où l'on est, dans la conjoncture où l'on se trouve, et dans l'action que l'on fait, on seroit bien-aise d'être surpris de la mort. Songez si vous êtes prêt, comme Job, à répondre à Dieu, en cas qu'il vous appelât dans ce moment; éprouvez-vous souvent de cette manière, sondez-vous et demandez-vous à vous-même, si dans l'état où vous vous trouvez, vous voudriez allez rendre compte à Dieu. Pour moi, quand je fais réflexion là-dessus, et que je

(1) Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea. Vocabis me, et ego respondebo tibi. *Job*. 14. 14 *et* 15.

m'interroge de la même sorte, si je trouve que, dans ce moment, et précisément dans l'action que je fais alors, je ne craindrois point la mort, il me semble que mes affaires vont bien, et je suis content de moi : au contraire, si je trouve que je ne voudrois pas qu'elle vînt, et qu'elle me prît dans l'état et dans l'occupation où je suis pour lors ; mais que je souhaiterois qu'elle différât un peu, jusqu'à ce que les choses que j'ai dans l'esprit, et qui me détournent, fussent achevées ; je prends cela pour une marque très-claire, que je n'ai pas assez de soin de mon avancement spirituel, et que je ne satisfais pas aux obligations d'un bon religieux. Car, comme le dit très-bien Thomas à Kempis, si vous aviez une bonne conscience, vous ne craindriez point la mort, parce que c'est le péché, et non pas la mort que l'on doit appréhender. Cependant, puisque vous la redoutez tellement, c'est un témoignage que votre conscience vous reproche quelque chose, et que vos comptes ne sont pas en bon état. Un comptable qui a les siens en bon ordre, ne demande pas mieux que de les rendre ; mais celui dont les comptes sont embrouillés ; craint à toute heure qu'on ne les lui demande, et il ne songe qu'à gagner du temps, et à différer autant qu'il peut.

Saint François de Borgia disoit que le meilleur exercice d'un religieux, étoit de se mettre vingt-quatre fois le jour dans les

termes d'un homme qui va mourir, et qu'il se trouvoit alors en bon état, quand il se disoit souvent chaque jour : Je dois mourir aujourd'hui. Que chacun donc rentre au-dedans de soi-même, et s'examine souvent sur ce point ; et si dans le moment que vous ferez cette réflexion, vous sentez que vous ne soyez pas en l'état où vous voudriez être s'il falloit mourir, tâchez de vous y mettre et de bien vous disposer à ce passage. Imaginez-vous que vous demandez à Dieu encore quelques jours pour vous y préparer, et qu'il vous les accorde ; profitez bien du délai qu'il vous donne, et essayez de vivre pendant ce temps-là comme si vous deviez mourir un moment après. Heureux celui qui est tel pendant la vie, qu'il désire d'être à l'heure de la mort.

Nous n'avons jamais accoutumé de faire plus d'effet sur l'esprit des hommes, que quand nous leur prêchons fortement cette vérité, et que nous les avertissons de ne pas différer leur conversion d'un jour à l'autre ; parce que le lendemain est incertain, et qu'ils ne savent pas s'ils le verront. Celui, dit saint Grégoire (1), qui a promis le pardon aux pénitens, n'a pas promis le jour de demain aux pécheurs; et on dit ordinairement qu'il n'y a rien de plus certain que la mort, et rien de plus incertain que l'heure où elle doit

(1) Qui pœnitentibus veniam spopondit, peccantibus crastinam diem non promisit. *Greg. hom.* 12. *in Ev.*

arriver. Mais le Sauveur du monde dit encore davantage : *Soyez prêts*, dit-il, *parce que le fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas* (1). Car encore qu'il parle en cet endroit du jugement universel, on peut aussi l'entendre de l'heure de la mort, parce qu'alors chacun recevra son jugement particulier, et que la sentence qui aura été une fois prononcée, ne se révoquera jamais, et ne fera qu'être confirmée au jour du grand jugement. Jésus-Christ ne se contente donc pas de dire que l'heure est incertaine, et que nous ne savons pas quand elle pourra arriver; mais il dit qu'il viendra à l'heure que nous n'y penserons pas, et peut-être lorsque nous serons le moins préparés. C'est ce que dit saint Paul aux Thessaloniciens : *Il viendra comme un voleur pendant la nuit* (2) : Et saint Jean dans l'Apocalypse : *Je viendrai à vous comme un voleur, et vous ne saurez pas à quelle heure ce sera* (3). Un voleur n'avertit pas quand il doit venir ; au contraire, il attend l'heure où l'on est le moins sur ses gardes, et que tout le monde est enseveli dans le sommeil : ainsi cette comparaison, que nous donne le Fils de Dieu, nous est aussi une leçon qui nous apprend la manière dont nous devons nous comporter, afin que la mort ne nous

(1) Et vos estote parati, quia quâ horâ non putatis filius hominis veniet. *Luc.* 12. 14.

(2) Sicut fur in nocte, ità veniet. *Thess.* 5. 2.

(3) Veniam ad te tanquàm fur, et nescies quâ horâ veniam ad te. *Apoc.* 3. 3.

prenne pas au dépourvu. *Sachez*, dit-il, *que si le père de famille pouvoit savoir à quelle heure le voleur viendroit, il veilleroit et ne souffriroit pas qu'il perçât sa maison* (1). Mais parce qu'il ne peut pas deviner l'heure, et si ce sera au commencement, au milieu, ou vers la fin de la nuit, il est continuellement sur ses gardes, pour empêcher que l'on ne le vole. C'est ainsi que nous devons être toujours prêts, en quelque temps et en quelque lieu que ce soit, parce que la mort nous surprendra, lorsque nous y penserons le moins.

Les Saints (2) remarquent sur ce sujet, que ç'a été une très-grande miséricorde de Dieu, que l'heure de la mort fût incertaine, afin que nous y fussions toujours préparés : car si on en savoit le temps, cette assurance donneroit occasion de se relâcher davantage, et de pécher avec plus de confiance. Quelque incertain que l'on soit de l'heure, on vit toutefois avec tant de nonchalance ; que ne feroit-on point si l'on étoit assuré que l'on ne dût point mourir sitôt? Saint Bonaventure dit que Dieu a voulu nous laisser dans l'incertitude sur ce point, afin que nous ne fassions aucun état des choses temporelles; que voyant qu'à toute heure et à tout moment nous pouvons les perdre, nous ne nous y attachions en aucune sorte, et que

(1) Hoc autem scitote, quoniàm si sciret paterfamilias, quà horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. *Luc* 12. 39.

(2) *Aug. in Ps* 144 *Greg. hom.* 15. *et l.* 12. *Mor. c.* 20. *Bon. de prof. rel l.* 1. *c.* 17.

nous n'aspirions qu'à celles que nous posséderons toujours, lorsque nous les aurons une fois acquises. *Insensé que vous êtes*, dit le Fils de Dieu au riche avare, *cette nuit on vous redemandera votre ame; et toutes les richesses que vous avez amassées à qui seront-elles* (1)?

Or, ce que nous prêchons aux autres, appliquons-le-nous à nous-mêmes, et faisons-en notre profit, pour éviter ce reproche de l'Apôtre : *Vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-même* (2). Une des tentations dont le démon se sert le plus ordinairement pour tromper les hommes dans le monde, est de leur cacher, autant qu'il peut, une vérité si claire; d'en détourner leurs yeux et leur pensée, et de leur mettre dans l'esprit qu'ils auront assez de temps pour tout, et qu'un jour ils se convertiront et vivront d'une autre manière. Mais ce n'est pas seulement les gens du monde qu'il abuse ainsi; il séduit aussi plusieurs religieux de la même façon, et les porte à différer incessamment d'un jour à l'autre leur avancement spirituel. Ils remettent à s'y appliquer, à régler leurs exercices spirituels, et à s'adonner à la pénitence, quand ils auront achevé leurs études, quand ils seront sortis de leurs charges, ou qu'ils auront terminé l'affaire qu'ils ont dans la tête. Malheureux que vous êtes!

(1) Stulte, hâc nocte animam tuam repetent à te : quæ autem parâsti, cujus erunt? *Luc.* 12. 20.

(2) Qui ergò alium doces, teipsum non doces. *Rom.* 2. 21.

si vous mourez en faisant vos études, si vous mourez lorsque vous serez occupé dans cette charge, ou embarrassé dans cette affaire, les sciences que vous aurez apprises, les emplois que vous aurez eues, les soins que vous vous serez donnés, toutes ces choses qui ont été cause que vous vous êtes relâché dans la vertu, de quoi vous servirontelles, que de foin et de paille (1), pour brûler dans l'autre vie ? Faites donc votre profit des avis que vous donnez aux autres : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (2). Servez-vous du même remède que vous leur présentez, puisque vous en avez aussi besoin qu'eux.

CHAPITRE VI.

Que pour bien faire ses actions, il ne faut penser qu'au jour présent.

Il y a encore un moyen très-utile pour nous encourager à bien faire nos actions; c'est de n'envisager que le jour présent : et quoique d'abord il semble que ce moyen ne soit pas différent de l'autre, il ne laisse cependant pas de l'être en effet, comme on pourra le voir dans la suite de ce discours. Une des choses qui ont le plus accoutumé de décourager ceux qui entrent dans le chemin de la

(1) 1. *Cor.* 3. 13.
(2) Medice, cura teipsum. *Luc.* 4. 23.

perfection, et une des tentations dont le démon se sert le plus ordinairement pour cet effet, est la considération du long temps que l'on aura à vivre dans une retenue sévère, dans une attention perpétuelle sur soi-même, dans les mortifications, dans les jeûnes, dans les austérités, dans la privation de toutes les commodités de la vie, et dans le renoncement absolu à sa propre volonté. Il leur remet toutes ces choses devant les yeux, leur en représente la difficulté ; et, grossissant les objets, il tâche par-là de les dégoûter de s'engager dans un genre de vie, où il leur fait croire qu'ils ne pourront pas persévérer. Lorsque saint Ignace (1) se retira à Manrèse, pour y vivre dans la pratique continuelle de la pénitence, entre plusieurs tentations dont il y fut attaqué, celle-ci fut une des plus fortes, le démon lui répétant continuellement à l'esprit : Est-il possible que tu puisses supporter une vie si dure et si pénible, pendant cinquante ou soixante ans que tu as peut-être encore à vivre ? Le moyen que nous proposons dans ce chapitre, est le véritable remède contre cette espèce de tentation, et il est extrêmement proportionné à notre foiblesse. N'envisagez ni plusieurs années, ni même plusieurs jours, mais seulement le jour présent : car qui est celui qui, pour un jour, ne s'efforcera pas de bien vivre, et de faire tout ce qui dépendra de lui, pour s'ac-

(1) *In vitâ S. Ignat. l.* 1. *c.* 6.

quitter bien de tous ses devoirs ? Notre saint instituteur nous ordonne de suivre la même méthode dans nos examens particuliers, selon les choses où l'on trouve qu'on est le plus sujet à manquer; de se proposer, par exemple, le matin, de garder du moins le silence jusqu'à midi, ou d'avoir plus de modestie, ou de prendre en patience tout ce qui pourra arriver jusque-là. De cette sorte, tout devient aisé et supportable; au lieu que peut-être tout paroîtroit difficile et impraticable, si on prenoit l'affaire autrement, et que l'on s'imposât absolument la nécessité ou de ne parler jamais hors des temps, ou de vivre dans une circonspection continuelle, ou de faire une éternelle violence à ses moindres ressentimens.

C'est de ce moyen que se servoit ce solitaire, duquel nous lisons dans la vie des Pères, qu'étant si combattu de la gourmandise, que souvent, dès la pointe du jour, il se sentoit pressé de la faim, jusqu'à la défaillance; et ne voulant pas rompre pourtant la sainte coutume de son ordre, de ne manger qu'à trois heures après-midi, il usoit de cette finesse. Le matin il se disoit à lui-même: Quelque faim que j'aie, j'irai bien jusqu'à neuf heures, et alors je pourrai manger. A neuf heures : En vérité, disoit-il, il faut que je me fasse quelque effort; je ne mangerai point jusqu'à midi, et je patienterai jusque-là, puisque j'ai bien patienté jusqu'à neuf

heures ; et de cette sorte il couloit encore le temps jusqu'à midi, qu'il mettoit son pain dans l'eau, et disoit: Puisque j'ai tant fait que d'attendre jusqu'à présent, j'attendrai bien jusqu'au bout, pendant que le pain trempe ; et pour deux ou trois heures de plus, je ne veux pas contrevenir à la coutume des frères. Enfin, à trois heures, il prenoit sa réfection après avoir dit ses prières. Il observa cette pratique plusieurs jours, se trompant ainsi lui-même par ses remises, jusqu'à ce qu'une fois, voulant manger à son ordinaire sur les trois heures, il vit s'élever de la corbeille où il mettoit le pain, une fumée épaisse, qui sortit par la fenêtre de sa cellule, et qui sans doute n'étoit autre chose que l'esprit malin qui le tentoit. Depuis il ne fut jamais incommodé de la faim et de l'abattement qu'il avoit accoutumé de sentir ; au contraire, il passoit aisément deux jours sans manger. C'est ainsi que Notre-Seigneur le récompensa des attaques qu'il avoit soutenues, et de la victoire qu'il avoit remportée.

Mais nous avons dit, et non sans sujet, que ce moyen est très-proportionné à notre foiblesse, car il ne faut que nous fortifier peu à peu comme des infirmes que l'on a besoin de ménager, de peur que le travail ne les épouvante et ne les accable du premier coup. Que si nous étions robustes, si nous étions fervens, si nous aimions véritablement Dieu, il ne seroit pas nécessaire de nous

conduire ainsi pas à pas, pour nous cacher le travail et la difficulté; parce qu'un véritable serviteur de Dieu ne s'effraie ni de la longueur du temps ni de la difficulté des choses; mais pour servir Dieu, il n'y a point de temps qui ne lui semble court, point de peine et de fatigue, qui ne lui paroisse douce et légère. Il ne s'oblige pas, dit saint Bernard (1), ni pour un an, ni pour un certain temps, comme un mercenaire; mais il se dévoue pour jamais au service de Dieu. Ecoutez la voix du juste (2), qui dit : *Je n'oublierai jamais vos commandemens, car vous avez attaché mon salut à les garder; j'ai disposé mon cœur à les observer éternellement.* Ce n'est donc pas simplement pour quelque temps, mais pour toujours; aussi la récompense qu'il en reçoit, ne dure pas seulement quelque temps, mais dans les siècles des siècles. La faim éternelle du juste mérite d'être continuellement rassasiée. Le même Saint explique encore dans le même sens ces paroles du Sage : *Il a peu vécu, et il n'a pas laissé de fournir une longue*

(1) Non enim ad annum vel ad tempus instar mercenarii, sed in æternum divino se mancipat famulatui. *Bern. ep.* 154. *ad Ab. Gar.*

(2) Audi vocem justi dicentis : In æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificâsti me. Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum. Non igitur ad tempus : proindè justitia ejus manet, non aliquanto tempore, sed in sæculum sæculi. Sempiterna itaque justi esuries, sempiternam meretur refectionem. *Bern ibid.*

carrière (1). Le juste, dit-il, en peu de jours vit plusieurs années, parce qu'il a tant d'amour pour Dieu, et tant de chaleur pour son service, que s'il vivoit cent mille ans, il les emploieroit à le servir toujours de mieux en mieux. Ainsi la volonté déterminée qu'il en a, est comme s'il les avoit effectivement passés de cette sorte; et Dieu, qui connoît le fond de son cœur, mesure ensuite sa récompense sur l'étendue de sa résolution et sur la grandeur de son zèle. Ce sont là véritablement des hommes forts, des hommes de courage, comme Jacob, qui avoit tant d'amour pour Rachel, que pour l'obtenir, *sept années de service ne lui paroissoient que peu de jours* (2).

(1) Consummatus in brevi, explevit tempora multa. *Sap.* 4. 13.

(2) Videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine. *Gen.* 29. 20.

CHAPITRE VII.

Qu'il est d'une très-grande utilité de s'accoutumer à bien faire toutes ses actions.

Pythagore donnoit un très-bon conseil à ses disciples et à ses amis, pour les faire devenir vertueux, et leur rendre la pratique de la vertu douce et facile. Que chacun, disoit-il, se choisisse une manière de vivre qui soit honnête, et que l'on ne prenne pas garde au commencement si elle est difficile et pénible, parce que la coutume la rendra ensuite agréable et aisée. Voilà un moyen très-important, et duquel nous devons nous aider, non pas parce qu'il vient d'un très-grand philosophe, mais parce que le Saint-Esprit lui-même nous le suggère, comme nous allons le voir, et qu'il est très-propre pour parvenir à notre fin. Nous nous sommes déjà choisi une heureuse manière de vie, ou pour mieux dire, Notre-Seigneur nous en a déjà choisi une, *car ce n'est pas nous qui avons fait choix de lui, mais c'est lui qui a fait choix de nous* (1), et nous devons le bénir et le glorifier incessamment de cette grâce. Cependant il peut y avoir du plus ou du moins dans l'état de vie où Dieu nous a mis; car, suivant que vous vous y comporterez, vous

(1) Non vos me elegistis, sed ego elegi vos. *Joan.* 15. 16.

pouvez être ou un excellent religieux, ou un religieux tiède et relâché. Que si vous désirez d'y acquérir la perfection, accoutumez-vous à bien vous acquitter de tous vos devoirs, à bien faire l'oraison et les autres exercices spirituels, à obéir ponctuellement, à observer exactement les règles, et à faire cas des moindres choses. Accoutumez-vous à la retraite, à la mortification, à la pénitence, à la modestie, au silence, et ne vous étonnez pas des difficultés que vous y trouverez dans le commencement, car ensuite la coutume vous rendra tout cela, non-seulement aisé, mais agréable, et vous ne cesserez de remercier Dieu de l'habitude que vous y aurez acquise.

Cette doctrine nous est enseignée par le Saint-Esprit, en plusieurs endroits de l'Ecriture. *Je vous montrerai*, dit-il dans les proverbes, *le chemin de la sagesse* (1); c'est-à-dire, suivant le sens de saint Bernard, qui prétend que, dans l'Ecriture-Sainte, le mot de *Sagesse* doit se prendre pour *une connoissance délicieuse de Dieu*, je vous montrerai le chemin par où vous viendrez à prendre goût à la connoissance, à l'amour et au service de Dieu : *Je vous menerai par les sentiers de l'équité, et quand vous y serez une fois entré, rien ne contraindra vos pas, et ne vous fera broncher en courant* (2). Le Saint-

(1) Viam sapientiæ monstrabo tibi. *Prov.* 4. 11.
(2) Ducam te per semitas æquitatis, quas cùm ingressus

Esprit appelle *sentier*, le chemin de la vertu ; parce que notre méchante inclination naturelle nous rend la vertu si difficile dans les commencemens, qu'il semble que l'on n'y entre que par des sentiers très-étroits ; mais après qu'on les a passés, on trouve le chemin large, on marche à son aise, et même on y peut courir sans rencontrer rien qui fasse chanceler. C'est ainsi que par une métaphore très-élégante, il nous enseigne, qu'encore que la pratique de la vertu nous semble fâcheuse d'abord, il ne faut pas toutefois perdre courage pour cela ; parce qu'ensuite, non-seulement nous n'y trouverons aucune difficulté; mais nous y aurons même du plaisir, et nous dirons avec le Sage : *J'ai un peu travaillé, et j'ai trouvé un profond repos* (1). *A peine*, dit il dans un autre endroit, *aurez-vous un peu travaillé à acquérir la sagesse, que vous mangerez des fruits qu'elle vous rapportera* (2). Et saint Paul nous enseigne la même chose, quand il dit : *Toute discipline semble au commencement donner plutôt du chagrin que de la joie ; mais ceux qui y auront été accoutumés, en recueilleront en paix des fruits de justice* (3). C'est à peu près

fueris, non arctabuntur gressus tui ; et currens non habebis offendiculum. *Prov.* 11 *et* 12.

(1) Quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. *Eccli.* 51. 35.

(2) In opere enim ipsius exiguum laborabis, et citò edes de generationibus illius. *Ibid.* 6. 20.

(3) Omnis autem disciplina in præsenti quidem videtur

ce que l'on éprouve tous les jours dans toutes sortes d'arts et de sciences. Quelle difficulté, par exemple, ne trouve-t-on point au commencement dans les études? Il faut souvent qu'on nous y entraîne de force, et qu'on nous y retienne par le châtiment; de là vient le proverbe qui dit : Que la science entre avec le sang (1). Cependant, quand on y est accoutumé, qu'on vient à y faire quelques progrès, et qu'on sait déjà quelque chose, on y prend quelquefois tant de goût, que l'on fait tout son divertissement et tout son plaisir d'étudier. Il en est de même du chemin de la vertu et de la perfection.

Saint Bernard nous explique parfaitement ceci, en développant ces paroles de Job : *Je suis réduit à une telle extrémité, que les choses où même j'avois horreur de toucher, sont maintenant ma nourriture ordinaire* (2). Voulez-vous savoir, dit-il (3), combien l'exercice et l'habitude ont de pouvoir sur nous : d'abord une chose vous paroîtra insupportable; mais si vous vous y accoutumez, avec le temps elle vous semblera moins rude; ensuite vous la trouverez légère; après elle

non esse gaudii, sed mœroris; posteà autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ. *Ad. Heb.* 12. 11.

(1) La lettra con la sangre entra.

(2) Quæ priùs nolebat tangere anima mea, nùnc præ angustiâ cibi mei sunt. *Job.* 6. 7.

(3) Primùm tibi importabile videbitur aliquid : processu temporis, si assuescas, judicabis non adeò grave : paulò post, et leve senties : paulò pòst etiam delectabit. *Bern. lib.* 1. *de consid. ad Eug.*

ne vous fera plus aucune peine, et enfin elle vous donnera même de la joie, et vous pourrez dire comme Job : *Je me nourris maintenant des mêmes choses où auparavant j'avois répugnance de toucher.* Le tout dépend donc de l'habitude que l'on a aux choses ; de sorte que si vous avez de la peine à observer toutes les circonstances qui sont nécessaires pour bien faire votre oraison ou votre examen, c'est que vous n'y êtes pas assez accoutumé. Si à votre réveil, ou dans le temps de vos prières, vous ne sauriez retenir votre imagination, et l'empêcher de se promener de côté et d'autre, c'est que vous ne vous êtes jamais fait de violence, pour vous accoutumer à la recueillir, et pour faire en sorte qu'elle ne se dissipât point à d'autres choses qu'à ce qui doit être le sujet de votre méditation ; si le silence et la retraite vous donnent du chagrin, c'est que vous n'y êtes pas habitué. On trouve de la douceur dans sa chambre, quand on y demeure souvent ; mais on s'y ennuie cruellement, quand on n'a pas accoutumé de s'y tenir ; rendez-vous la retraite familière, elle vous deviendra agréable. L'oraison et le jeûne ne paroissent difficiles aux gens du monde, que parce qu'ils n'y sont pas assez exercés. Saül (1) revêtit David de ses propres armes, quand il l'envoya combattre les Philistins ; et parce que David n'avoit pas accoutumé d'en porter, il s'en trouva embarrassé : et il

(1) 1. *Reg.* 17. 38.

les quitta : il s'y habitua néanmoins depuis, et elles ne l'incommodèrent plus dans le combat. Ce que je dis de la vertu, doit s'entendre pareillement du vice ; car si vous vous laissez aller à une mauvaise habitude, le mal augmentera et prendra des forces de jour en jour; et enfin il vous sera si difficile d'y apporter remède, que vous serez en danger de n'en guérir de votre vie. Que si dès le commencement vous vous étiez accoutumé à bien faire les choses, que vous seriez maintenant heureux, et que vous auriez de joie de voir que la pratique de la vertu vous seroit devenue douce et aisée! Commencez donc, dès à présent, à vous y habituer ; il vaut mieux tard que jamais ; prenez à tâche de bien vous acquitter des choses ordinaires, puisque cela vous est d'une si grande conséquence ; et s'il est besoin, faites-en la matière de votre examen particulier ; vous ne sauriez jamais en choisir de meilleure et de plus utile ; et de cette sorte, vous acquerrez une grande facilité, et vous aurez un extrême plaisir à bien faire toutes vos actions.

CHAPITRE VIII.

Combien il importe à un religieux de ne point se relâcher dans le chemin de la vertu.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre de quelle conséquence il est à un religieux de marcher toujours avec ferveur dans les exercices de la religion, et de ne se relâcher jamais : car ensuite il lui seroit très-difficile de revenir à son premier état de perfection ; il faudroit pour cela une espèce de miracle. Saint Bernard traite parfaitement bien ceci, lorsqu'il écrit à Richard, abbé de Fontaine, et à ses religieux, en qui Dieu avoit opéré cette merveille, qu'après avoir mené une vie fort tiède et fort relâchée, ils en avoient embrassé une très-fervente et très-parfaite. Il s'étonne, il se réjouit de ce changement, et il leur dit en les en félicitant (1) : Le doigt de Dieu est véritablement ici ; mais comment pourrai-je passer jusqu'à vous, et voir comme un autre Moïse cette vision si grande et si merveilleuse ? Car enfin celle-ci

(1) Digitus Dei est iste. Quis dabit mihi ut transeam, et videam visionem hanc magnam ? nec enim minùs mira, minùsve jucunda ipsa promotio est quàm illa. Rarissima avis in terris, qui de gradu quem fortè in religione attigerit, vel parùm ascendat. Multò faciliùs reperies multos seculares converti ad bonum, quàm unum quemquam de religiosis transire ad melius. *Bern. ep.* 95.

n'est pas moins surprenante, ni moins agréable que celle du buisson ardent. Il n'est rien de plus rare au monde, que de voir un religieux s'élever tant soit peu au-delà du degré de perfection où il étoit parvenu avant que de se relâcher; et il est plus aisé de trouver plusieurs séculiers qui se convertissent entièrement après avoir vécu d'une façon déréglée, que de rencontrer un religieux, qui d'un état de langueur et de nonchalance passe à une vie ardente et zélée. La raison en est que les séculiers n'ont pas les remèdes si présens, ni si fréquens que les religieux, de sorte que quand ils entendent un sermon touchant, ou qu'ils voient qu'un de leurs parens ou de leurs amis vient à mourir d'une mort subite et malheureuse, la chose étant nouvelle pour eux, les frappe davantage, les étonne plus aisément, et les porte à se convertir et à changer tout-à-fait de vie. Mais un religieux qui a les remèdes et les secours toujours présens, qui fréquente si souvent les sacremens, qui entend à toute heure les exhortations spirituelles, qui s'exerce continuellement à méditer sur les choses de Dieu, et à penser à la mort, au jugement, à l'enfer et au paradis : si avec tout cela il est tiède et lâche, quelle espérance y a-t-il qu'il puisse jamais se convertir? Il est fait à entendre ces sortes de choses, sans s'en émouvoir; et ainsi, ce qui devroit l'exciter, et ce qui touche le plus les autres, ne fait aucune impression sur lui.

C'est ce qui a donné lieu à saint Augustin d'établir cette célèbre maxime (1): depuis que j'ai commencé à servir Dieu, comme je n'ai guères trouvé de meilleurs chrétiens que ceux qui ont profité dans les monastères ; aussi je n'en ai point connu de pires que les religieux qui sont tombés dans le désordre. Saint Bernard dit qu'il y en a peu de ceux-là qui retournent dans le premier état où ils étoient avant leur chute, et que c'est sur eux que pleure le prophète Jérémie, quand il dit : *Comment est-ce que l'or s'est obscurci? comment a-t-il perdu cette couleur si brillante qu'il avoit? Ceux qui étoient nourris dans la pourpre, se sont plongés dans la fange et dans l'ordure* (2). Ceux à qui Dieu faisoit tant de grâces, qui s'entretenoient si souvent avec lui, et dont tous les désirs étoient dans le ciel, se sont salis parmi la boue, et dans le fumier des choses du monde.

Il y a donc, communément parlant, très-peu d'espérance à avoir d'un religieux qui commence à se détourner de la bonne voie. Cela seul nous devroit faire trembler. Car enfin, suivant ce que nous venons de dire, que peut-on attendre de lui, puisqu'il em-

(1) Ex quo servire Deo cœpi, quomodò difficilè sum expertus meliores, quàm qui in monasteriis profecerunt, ità non sum expertus pejores, quàm qui in monasteriis defecerunt. *Aug ep. ad Pleb. Hipp. Ber. ser.* 3. *in fest. apos. Pet. et Paul.*

(2) Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora. *Thern.* 4. 1 *et* 5.

pire avec les mêmes remèdes qui guérissent les autres? Lorsque les médecines ne font aucun effet dans un malade, et qu'au contraire elles augmentent son mal, on peut tenir sa guérison pour désespérée. Quand un médecin voit un évanouissement à une personne infirme, ou qu'il lui trouve une grande foiblesse de pouls, il ne s'en met pas beaucoup en peine, parce qu'il n'est pas extraordinaire que cela arrive, lorsqu'on est indisposé. Mais quand il voit les mêmes symptômes à un homme sain et robuste, il les regarde comme un très-mauvais signe; d'autant qu'un pareil accident ne peut procéder que de quelque révolution d'humeur maligne et prédominante qui annonce infailliblement ou une mort prochaine, ou une maladie très-dangereuse. Il en est de même des religieux et des gens du monde. Si un séculier tombe dans quelque péché, il n'y a rien de surprenant, ni qui soit fort éloigné de la vie d'un homme qui se confesse peut-être une fois l'an, et qui est continuellement parmi les occasions qui peuvent le porter au désordre. Mais lorsqu'un religieux qui est soutenu par l'usage fréquent des sacremens, par l'oraison et par tant d'autres exercices spirituels, vient malgré tout cela à tomber, c'est une marque qu'il s'est fait quelque révolution dangereuse dans son ame, que la maladie est maligne, que les principes de la vie sont attaqués, et qu'enfin il y a beaucoup de sujet de craindre. Je ne

dis pas toutefois ceci, ajoute saint Bernard(1), pour vous décourager en nulle manière, surtout si vous voulez vous relever aussitôt que vous serez tombé ; car plus vous différerez à le faire, plus vous y aurez de peine : mais je le dis afin que vous ne péchiez pas, et que vous ne vous relâchiez en aucune sorte. *Que si quelqu'un pèche, nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès du Père* (2). C'est pourquoi, que personne ne perde courage, d'autant que quiconque retournera véritablement à Dieu, et de tout son cœur, en obtiendra certainement miséricorde. Si le prince des apôtres, après avoir suivi si long-temps l'école de Jésus-Christ, et reçu tant de faveurs de lui, tomba néanmoins si lourdement; et si après une chute si énorme, après avoir renoncé son maître et son Dieu, il fut remis dans un état de grâce si éminent; qui est-ce qui doit désespérer de son pardon? Avez-vous, poursuit saint Bernard, péché dans le monde plus que saint Paul? ou dans la religion plus que saint Pierre? Que si l'un et l'autre, par leur repentir et leur pénitence, méritèrent non-seulement que Dieu leur pardonnât, mais qu'il les élevât ensuite à un degré si sublime de sainteté et de gloire; imitez-les dans leur pénitence, et vous pourrez non-seulement retourner dans le premier état où vous

(1) *Bern. ubi sup.*

(2) Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. 1. *Joan* 2. 1.

étiez avant votre chute, mais encore parvenir à une perfection plus grande et plus accomplie.

CHAPITRE IX.

Combien il importe aux novices de bien employer le temps de leur noviciat, et de s'y accoutumer à bien faire les exercices de reilgion.

De tout ce que nous avons dit, nous pouvons recueillir de quelle conséquence il est que les novices profitent bien du temps de leur noviciat, et s'y habituent à s'acquitter exactement de tous les exercices de la religion ; et ce que nous disons ici pour eux en particulier, pourra servir aussi pour tous ceux généralement qui commencent à entrer dans le chemin de la vertu. La première règle que nous avons dans la Compagnie, touchant le maître des novices, marque deux raisons qui rendent cela d'une extrême conséquence, et qui font que la charge de maîtres des novices doit être considérée comme une des plus importantes dans toutes les communautés religieuses. La première raison est, qu'à parler selon le cours ordinaire, tous les progrès d'un religieux à l'avenir dépendent de l'éducation qu'il a eue pendant son noviciat, et de la manière dont il s'y est comporté : la seconde, est que

c'est sur cela que toute l'espérance de la religion est fondée, et de là que dépend absolument tout son bonheur. Mais, pour venir à une discussion plus particulière, je dis en premier lieu, que le profit, ou le peu d'avancement d'un religieux dépend tellement de cette première éducation, et de la manière dont il aura vécu durant son noviciat, que moralement parlant, il est constant que si alors il a de la négligence et de la tiédeur pour les choses spirituelles, il en aura également toute sa vie. Car pourquoi se figurer qu'il deviendra ensuite plus soigneux et plus fervent, puisqu'il n'y a aucune apparence de croire ce changement, et qu'au contraire, il y a plusieurs raisons qui doivent nous persuader qu'il demeurera toujours dans le même état ?

Pour faire voir encore plus clairement cette vérité, adressons la parole au novice en particulier, déduisons-lui nos raisons, et convainquons-le en cette sorte. Maintenant que vous êtes dans votre noviciat, vous avez beaucoup de temps pour vous appliquer à votre avancement spirituel, et beaucoup de moyens qui peuvent y contribuer; parce que vos supérieurs songent uniquement à cela, et en font leur fonction principale. Vous avez devant les yeux l'exemple de vos frères qui ne vaquent à autre chose ; et l'exemple fait d'ordinaire tant d'impression sur nous, que quand on est continuellement parmi des gens

qui ne s'adonnent qu'à la vertu, et qui y font des progrès considérables, il est difficile que quelque lâche et quelque pesant qu'on soit, on ne se sente excité à se tirer de sa lâcheté et de sa fainéantise. Vous avez de plus un cœur qui n'est plus embarrassé de rien, qui est dégagé de toutes les pensées du siècle, et qui paroît même porté à la vertu : vous n'avez nulle occasion qui vous en détourne, et vous en avez mille qui vous y portent. Que si maintenant que vous n'êtes ici que pour cela, et que vous n'avez point d'autre affaire, vous ne faites néanmoins aucun progrès, et n'amassez aucun fonds de vertu pour l'avenir: que sera-ce lorsque vous aurez le cœur rempli de mille choses qui vous le partageront ? Si maintenant, avec tant de loisir, tant de commodités et tant de secours, vous ne faites pas bien votre oraison, votre examen; si vous ne vous attachez pas à n'y manquer en rien, et à bien vous acquitter de vos autres exercices spirituels : que sera-ce quand le soin de vos études vous occupera l'esprit, que vous serez dans les charges et dans le ministère de la confession et de la prédication ? Si, avec tant de conférences, tant d'exhortations, tant d'exemples et tant de sollicitations, vous ne faites aucun profit : que sera-ce lorsqu'il vous surviendra des empêchemens et des obstacles de toutes parts ? Si dans le commencement de votre conversion, lorsque la nouveauté devroit vous donner

plus de chaleur et de zèle, vous êtes néanmoins tiède et languissant : que sera-ce, quand vous aurez les oreilles accoutumées, et le cœur endurci à tout ce qui pouvoit vous toucher et vous servir ? Enfin, si maintenant que les passions ne font que de naître en vous, et que les mauvaises inclinations sont encore tendres et foibles, vous n'avez pas le courage de vous y opposer, comment pourrez-vous y résister ? comment pourrez-vous les vaincre, quand elles seront tellement fortifiées par l'usage, et tellement enracinées, que vous ne pourrez les arracher, sans vous faire une violence plus cruelle que la mort ?

Saint Dorothée (1) explique très-bien cette vérité par un exemple qu'il rapporte d'un des Pères du désert, qui étant un jour avec ses disciples dans un lieu plein de cyprès de toutes les grandeurs, commanda à l'un d'eux d'en arracher un petit qu'il lui montra, et que le disciple arracha incontinent sans peine. Il lui en marqua ensuite un autre qui étoit un peu plus grand, et qu'il arracha pareillement, mais avec plus d'efforts et en y mettant les deux mains. Pour en déraciner un autre qui étoit plus fort, il eut besoin qu'un de ses compagnons lui aidât ; et enfin tout ce qu'ils étoient de solitaires, s'efforcèrent inutilement d'en arracher un autre, qui étoit beaucoup plus

(1) *Dorot. Doc.* II. 11.

gros que les premiers. Voilà, leur dit alors le vieillard, comme il en est des passions : au commencement, quand elles ne sont pas encore bien enracinées, il est facile de les arracher, pour peu qu'on se veuille donner de peine ; mais lorsque par une longue habitude, elles ont jeté de profondes racines dans le cœur, il est très-mal-aisé de les en tirer ; il faut faire des efforts extraordinaires, et quelquefois même avec tout cela on ne peut pas en venir à bout.

On peut voir par tout ceci que c'est un très-grand abus et une tentation très-dangereuse, de différer sa conversion de jour en jour, dans la pensée de pouvoir mieux se vaincre dans un autre temps sur les mêmes choses où alors on n'a pas le courage de s'opposer, à cause de la difficulté qu'on y trouve. Si pendant que cette difficulté est encore légère, vous n'oseriez entreprendre de la surmonter, comment le ferez-vous, lorsqu'elle sera plus grande ? Et si à présent que votre passion n'est encore qu'un petit lionceau, vous n'avez pas la hardiesse de l'attaquer, comment l'attaquerez-vous quand elle sera devenue une bête grande et furieuse ? Tenez donc pour constant, que si maintenant vous êtes lâche et tiède, vous serez lâche et tiède dans la suite : si maintenant vous n'êtes pas bon novice et bon apprenti, vous ne serez pas ensuite bon religieux, ni bon ouvrier : si maintenant vous êtes négligent dans les cho-

ses qui sont de l'obéissance, et qui regardent l'observation des règles, vous le serez encore davantage avec le temps : si maintenant vous êtes peu attentif à bien faire vos exercices spirituels, et que vous ne les fassiez que par pièces et par lambeaux, vous ne les ferez que par pièces et par lambeaux toute votre vie. Le tout est de bien commencer; et saint Bonaventure nous l'apprend, quand il dit (1) : On ne quitte guères les impressions que l'on a reçues la première fois; et celui qui, dans le commencement d'un nouveau genre de vie, méprise la discipline, s'y applique difficilement dans un autre temps. *C'est un proverbe*, dit Salomon, *que celui qui a pris un chemin dans sa jeunesse, le suivra toujours sans le quitter, même dans sa vieillesse* (2). C'est ce qui a fait dire à saint Jean Climaque (3), que les commencemens lâches et foibles sont très-dangereux, parce que c'est un signe manifeste d'une chute à venir. Il est donc très-important de s'accoutumer d'abord à la vertu, et à bien faire ses exercices spirituels. Le Saint-Esprit nous apprend, *qu'il est avantageux à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse* (4), parce que, de cette sorte,

(1) Formam, quam primò qui recipit, vix deponit; et qui disciplinam in novæ conversationis initio negligit, ad eam postmodùm difficilè applicatur. *Bon. in spec. discip.*

(2) Proverbium est : Adolescens juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ. *Prov.* 22. 6.

(3) *Climac. de inan. vit. fuga, grad.* 1.

(4) Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ. *Thren.* 3. 27.

la pratique de la vertu lui sera aisée : mais s'il n'y a pas été formé de bonne heure, *comment pourra-t-il trouver dans sa vieillesse, ce que dans sa jeunesse il n'aura pas eu le soin d'amasser* (1) ?

De cette première raison que nous venons de déduire, on tire une induction nécessaire pour la seconde : puisque, si tout le profit d'un religieux pour l'avenir dépend de la première éducation qu'il reçoit ; tout l'avancement de la religion en général en dépend par conséquent de la même sorte. Car c'est l'assemblée des religieux, et non pas les murailles des maisons et des églises, qui fait la religion ; et ceux qui sont dans le noviciat, sont ceux qui doivent composer tout le corps. C'est pour ce sujet, que par une salutaire institution, on a établi des maisous de probation, pour ne s'y appliquer qu'à l'abnégation de soi-même, à la mortification de ses sens et à la pratique de toutes les véritables vertus. Saint François de Borgia disoit que ces maisons étoient pour les novices une Bethléem; c'est-à-dire, *une maison de pain* (2), parce que c'est là que l'on fait les provisions pour cette navigation de long cours que l'on doit entreprendre au sortir de là. Le temps que vous y demeurez, est le temps de la moisson, le temps de l'abondance et de la

(1) Quæ in juventute tuâ non congresgasti, quomodò in senectute tuâ invenies ? *Eccl.* 25. 5.

(2) *Borgia ep. ad. Soc. Jes.* Domum panis.

fertilité, dans lequel vous devez, comme Joseph, vous munir contre les années de la stérilité et de la famine (1). Si les Egyptiens eussent bien compris ce qui devoit arriver, et qu'ils eussent eu de la prévoyance, ils ne se seroient pas tant pressés de se défaire de leurs blés, qu'ils amassoient avec un extrême soin. Si vous pouviez concevoir de quelle importance il vous est de ne point sortir du noviciat, sans avoir fait une bonne provision, vous ne souhaiteriez pas d'en être bientôt dehors, et vous n'en sortiriez au contraire qu'avec douleur, quand vous viendriez à considérer que vous êtes peut-être fort mal pourvu de toutes les vertus qui sont nécessaires à un religieux. Ceux qui ont impatience d'être bientôt hors du noviciat, montrent bien, dit le même Saint, qu'ils manquent de connoissance, puisqu'allant faire un si grand et si pénible voyage, ils ne craignent point de l'entreprendre, sans avoir fait toutes les provisions dont ils ont besoin.

Saint Ignace s'est tellement figuré que pendant le noviciat nous ferions un grand amas de vertus, que dans les Constitutions il suppose cela comme une chose certaine. Il établit deux années de probation, afin que durant tout ce temps-là on ne songe qu'à son avancement spirituel, sans faire aucune autre étude que celle dont on peut tirer quelque utilité pour parvenir à une plus grande abné-

(1) *Gen.* 41. 48.

gation de soi-même, et à un plus haut degré de perfection. Ensuite, se persuadant qu'un religieux sort de là avec un tel esprit de ferveur, de mortification et de retraite, et avec tant d'ardeur pour l'oraison et pour les choses spirituelles, qu'il est besoin de le retenir : il avertit ceux qui continuent après cela leurs études, de modérer pour lors leur ferveur, de vaquer à l'oraison moins que de coutume, et de faire moins d'austérités qu'à l'ordinaire. Tâchez donc de sortir du noviciat, tel en effet que ce grand saint s'est imaginé que vous en deviez sortir ; ménagez bien un temps si précieux ; songez que peut-être de votre vie vous n'en aurez point d'autre qui soit si propre pour travailler à votre avancement, et pour amasser des trésors spirituels. Enfin, pour me servir des paroles de l'Ecriture : *Ne souffrez pas qu'un si bon jour se passe sans que vous en profitiez, et tâchez de ne rien perdre d'un ton si excellent* (1).

Ceux que Dieu appelle à la religion dès leurs plus tendres années, ont un grand sujet de lui rendre grâces ; parce qu'alors il est très-facile de s'appliquer à la vertu, et de se soumettre au joug de la discipline religieuse. Il est aisé dans les commencemens de plier un jeune arbrisseau, et de faire en sorte qu'il devienne droit; mais s'il est tortu, et que vous

(1) Non defrauderis à die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccl.* 14. 14.

le laissiez croître en cet état, il y demeurera toujours, et vous le romprez plutôt que de le redresser. Il en est de même de l'homme dans un âge tendre ; il est facile de lui faire prendre un bon pli et de le tourner au bien : de sorte qu'y étant ainsi accoutumé de bonne heure, il y trouve ensuite une très-grande facilité, et y persévère toujours. Une étoffe teinte en laine ne perd jamais sa couleur : et qui pourra, dit saint Jérôme, rendre la première blancheur à la laine qui aura été teinte en écarlate? Un vase neuf retient long-temps l'odeur de la première liqueur qui y a été versée (1). L'Ecriture Sainte loue Josias, de s'être adonné dès son bas âge à servir Dieu : *Lorsqu'il étoit encore enfant, il commença à chercher le Dieu de son père David* (2).

Humbert, personnage illustre, et général de l'ordre des Dominicains, rapporte qu'un religieux étant mort, apparut à un autre, tout brillant de gloire; et que le tirant de sa cellule, il lui montra un grand nombre d'hommes vêtus de blanc, et environnés de clartés, qui portant de très-belles croix sur leurs épaules, s'en alloient en procession au ciel. Il lui en fit voir d'autres ensuite qui marchoient de la même sorte, mais qui étoient beaucoup plus éclatans de lumière que les premiers, et qui tenoient chacun à la main une

(1) Quo semel est imbuta recens, servabit odorem testa diù. *Hor. Art. poet.*

(2) Cùm adhùc esset puer, cœpit quærere Deum patris sui David. 2. *Paral.* 34. 3.

croix beaucoup plus belle et plus riche. Après cela, il passa une troisième procession, mais incomparablement plus lumineuse et plus admirable que les deux autres : toutes les croix y étoient aussi d'une beauté bien surprenante ; et au lieu que les hommes des deux autres troupes portoient chacun la leur, ou à la main, ou sur les épaules, ceux-ci avoient chacun un Ange qui portoit leur croix devant eux, afin qu'ils marchassent avec plus de facilité, et suivissent avec plus de joie. Le religieux étonné de cette vision, en demanda l'explication à celui qui la lui avoit montrée, qui lui dit que les premiers qu'il avoit vus porter la croix sur leurs épaules, étoient ceux qui étoient entrés en religion dans un âge avancé ; que les seconds qui la tenoient à la main, étoient ceux qui s'y étoient mis lorsqu'ils étoient encore jeunes : et que les derniers, qui marchoient si délibérement, étoient ceux qui, dès leur plus tendre jeunesse, avoient embrassé la vie religieuse, et renoncé à toutes les vanités du monde.

TROISIÈME TRAITÉ.

De la droiture et de la pureté d'intention que nous devons avoir dans nos actions.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous devons fuir la vaine gloire dans nos actions.

Une des choses que saint Ignace a le plus recommandées, et le plus souvent répétées dans ses Constitutions, c'est que ses enfans tâchassent d'avoir une intention droite dans toutes leurs actions, et n'y cherchassent jamais que la volonté et la plus grande gloire de Dieu. Il réitère à tout moment ces paroles : *A la plus grande gloire de Dieu* (1), ou ces autres : *Ayant toujours en vue le plus grand service de Dieu* (2). Et comme *la bouche parle de l'abondance du cœur* (3), elles étoient si fortement imprimées dans le

(1) Ad majorem Dei gloriam.
(2) Majus Dei obsequium semper intuendo.
(3) Ex abundantiâ enim cordis os loquitur. *Luc.* 6. 45.

sien, qu'il rapportoit toutes ses actions à cette fin. C'est pourquoi, c'est avec beaucoup de raison que dans les images qu'on a gravées de lui, on a mis ces mots : A la plus grande gloire de Dieu ; car on ne pouvoit pas lui donner une plus grande louange en moins de paroles, et toute l'histoire de sa vie y est comprise. C'est là proprement ce qui étoit l'ame de toutes ses actions ; c'est là sa devise ; ce sont là ses armes ; c'est ce que nous devons prendre de même pour armes et pour devise, et dont nous devons faire la règle de toute notre conduite, afin que par cette ressemblance nous nous fassions connoître pour les véritables enfans de notre père.

Ce qui rend ce point d'une si grande importance, est que notre avancement et notre perfection consistent dans la perfection de nos actions ; et que plus elles seront saintes et parfaites, plus aussi nous serons saints et parfaits. Cela supposé comme infaillible, il est encore vrai de dire que nos actions auront plus de mérite et de perfection, selon que notre intention sera plus droite et plus pure, et que nous nous proposerons une fin plus haute et plus sublime. Car l'intention et la fin sont ce qui donne le caractère aux actions, conformément à ce passage de l'Ecriture : *Votre œil est la lampe de votre corps : si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera dans*

les ténèbres (1). Par l'œil, les Saints (2) entendent l'intention qui regarde et qui prévoit ce qu'elle doit faire; et par le corps, ils entendent l'action qui suit l'intention qui la dirige, comme le corps suit les yeux qui le conduisent. Le Fils de Dieu veut donc dire en cet endroit, que c'est l'intention qui donne de l'éclat et de la lumière à l'action; et qu'ainsi l'action sera bonne ou mauvaise, suivant la bonté ou la malice de l'intention. *Si la racine est sainte*, dit saint Paul, *les branches le seront aussi* (3). Que doit-on attendre d'un arbre dont la racine est gâtée, sinon qu'il pousse du bois qui n'aura presque aucune sève, et qu'il porte des fruits qui seront de mauvais goût et se corrompront facilement? Mais si la racine est saine, tout l'arbre sera beau, et produira de bons fruits. Aussi la bonté et la perfection des actions dépendent de la pureté de l'intention, qui en est comme la racine; et plus l'intention qui les fait produire est pure et droite, plus elles sont vertueuses et accomplies. Saint Grégoire (4), expliquant ce passage de Job: *Sur quoi ces bases ont-elles été appuyées* (5)? dit que, comme souvent tout un bâtiment est

(1) Lucerna corporis tui est oculus tuus : si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit: si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit. *Matth.* 6. 22. 28.
(2) *Greg. l.* 38. *Mor. c.* 3.
(3) Si radix sancta, et rami. *Rom.* 11. 16.
(4) *Greg. l* 18. *Mor. c.* 13.
(5) Super quo bases illius solidatæ sunt. *Job.* 38. 6.

soutenu par des colonnes, et les colonnes par leurs bases ; de même toute la vie spirituelle est soutenue par les vertus, dont la base est la pure et droite intention du cœur.

Mais afin de garder quelque ordre dans ce que nous avons à dire, nous parlerons premièrement de la fin que nous devons éviter d'avoir dans nos actions, qui est de les faire par un motif de vaine gloire, ou par quelqu'autre respect humain. Nous traiterons ensuite de la fin que nous devons nous proposer en les faisant ; et nous garderons ainsi la méthode que le Psalmiste nous enseigne, quand il dit : *Evitez le mal, et faites le bien* (1).

Tous les Saints nous avertissent de nous donner de garde de la vaine gloire, parce que c'est, disent-ils, un voleur subtil, qui nous dérobe souvent nos bonnes actions, et qui se glisse si secrètement, qu'il a plutôt fait son coup que nous ne l'avons aperçu. Saint Grégoire dit (2), que c'est un voleur qui dissimule, et qui s'accoste d'un voyageur, en feignant de tenir la même route que lui, et qui le vole après, et l'assassine lorsqu'il est le moins sur ses gardes, et qu'il se croit être le plus en sûreté. Je confesse, dit ce grand Saint dans le dernier chapitre de ses Morales, que quand je me mets à examiner mon intention, en écrivant ceci,

(1) Diverte à malo, et fac bonum. *Ps.* 33. 15.
(2) *Greg. c. ult. Mor.*

il me semble que je n'y ai point eu d'autre but que de plaire à Dieu ; mais néanmoins, quand je ne suis pas en garde contre moi, je trouve qu'il s'y mêle, je ne sais comment, quelque désir de contenter les hommes, et quelque vaine complaisance d'y avoir peut-être réussi; et quoiqu'il en soit, je m'aperçois fort bien que ce que je fais n'est pas entièrement si net de poussière et de paille qu'au commencement. Car je sais que je l'entrepris d'abord avec la meilleure intention du monde et dans la seule vue de plaire à Dieu ; et maintenant je vois bien qu'il se mêle encore à tout cela d'autres considérations, qui rendent mon intention moins pure et moins droite qu'auparavant. Il nous arrive en ceci, ajoute-t-il, la même chose qu'au manger : au commencement, c'est par nécessité que nous mangeons ; mais la sensualité s'y glisse ensuite si adroitement, que ce que nous avons commencé pour subvenir aux besoins de la nature, et pour conserver notre vie, nous le continuons à cause du plaisir et du goût que nous y prenons. L'expérience ne nous fait voir que trop souvent la même chose dans les actions les plus saintes : nous nous abandonnons d'abord, ou à la prédication, ou à quelqu'autre chose de pareil, par le seul motif de la charité et du salut des ames ; et ensuite il entre de la vanité parmi tout cela : nous désirons de plaire aux hommes, et d'en être estimés ; et quand cela

vient à nous manquer, il semble que le cœur nous manque pareillement, et nous ne faisons plus rien qu'à regret.

CHAPITRE II.

En quoi consiste la malignité de la vaine gloire.

La malignité de ce vice consiste, en ce que ceux qui en sont infectés, tâchent de dérober à Dieu la gloire qui n'appartient qu'à lui seul, suivant ces paroles : *A Dieu seul soit honneur et gloire* (1) ; et de laquelle il est si jaloux, qu'il dit lui-même, dans Isaïe : *Je ne donnerai point ma gloire à un autre* (2). C'est pourquoi S. Augustin parlant sur ce sujet : Seigneur, dit-il (3), celui qui veut être loué de vos dons, et qui, dans le bien qu'il fait, ne cherche pas votre gloire, mais la sienne, celui-là est un voleur, et il ressemble au démon, qui prétendoit vous ravir votre gloire. Dans toutes les œuvres de Dieu, on peut considérer deux choses, l'utilité et la gloire : à l'égard de l'utilité, il la laisse toute entière aux hommes ; mais il veut aussi que toute la gloire soit réservée pour lui seul. *Le Seigneur a opéré toutes choses pour lui-même* (4), c'est-à-dire, pour sa gloire; *et il a*

(1) Soli Deo honor et gloria. 1. *ad Tim.* 1. 17.
(2) Gloriam meam alteri non dabo. *Isai.* 42. 8.
(3) *Aug. c.* 16. *Solil.*
(4) Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.* 16. 4.

créé toutes les nations pour louer et glorifier son saint Nom (1). Aussi voyons-nous que toutes choses nous parlent de sa sagesse, de sa bonté et de sa providence; et c'est pour cette raison qu'il est dit, que le ciel et la terre sont pleins de sa gloire. Quand donc il arrive que dans les bonnes œuvres on cherche à s'attirer l'estime et la louange des hommes, on pervertit l'ordre que Dieu a établi, et on lui fait injure; puisqu'on veut faire en sorte que les hommes, qui ne devroient être occupés qu'à le louer et à l'honorer, s'emploient à louer et à honorer la créature, et qu'on essaie de remplir d'estime pour soi-même des cœurs que Dieu a faits pour être des vases qui ne fussent pleins que de ses louanges et de sa gloire. C'est lui dérober les cœurs, et en quelque sorte le chasser de sa propre maison : peut-on commettre un plus grand mal que celui-là, et s'imaginer quelque chose de pis, que de ravir de telle sorte la gloire de Dieu, que tandis que de bouche vous avertissez les hommes de ne regarder que lui, vous souhaitiez dans le fond du cœur qu'ils en détournent les yeux et qu'ils les arrêtent sur vous? Celui qui est véritablement humble, ne veut vivre dans le cœur d'aucune créature, mais dans celui de Dieu seul; ne cherche point sa propre gloire, mais celle de Dieu seul; ne désire

(1) Cunctis gentibus quas creavit in laudem, et nomen et gloriam suam. *Deut.* 26, 19.

point que personne s'entretienne de lui, mais de Dieu seul; et enfin, il veut que tout le monde ait tellement Dieu dans le cœur, que nul autre objet ne puisse jamais y avoir place.

La grièveté de ce péché pourra encore aisément se comprendre par cette comparaison. Si une femme mariée se paroit, et s'ajustoit pour plaire à un autre qu'à son mari, elle lui feroit sans doute une grande injure. Les bonnes œuvres sont la parure et l'ajustement de votre ame; si vous les faites pour plaire à d'autres qu'à Dieu, qui en est l'époux, vous lui faites une injure signalée. De plus, imaginez quelle honte ce seroit, si un particulier faisoit extrêmement valoir quelque léger service qu'il auroit rendu à un grand roi, qui auparavant se seroit exposé pour l'amour de lui à mille peines et à mille dangers. Que si, outre cela, il se vantoit à tout le monde du service peu considérable qu'il auroit rendu à son prince; et si le prince, dans tout ce qu'il auroit fait pour cet homme, n'avoit reçu aucun secours de lui; au lieu que cet homme n'auroit rien fait qu'avec celui du prince, et y étant excité par de grandes récompenses qu'on lui auroit promises auparavant, et qu'il auroit reçues ensuite: sa vanité ne paroîtroit-elle pas insupportable, et son procédé ne seroit-il pas lâche et indigne? Nous devons, chacun en particulier, nous appliquer ceci à nous-mêmes, afin que nous rougissions de la bonne

opinion que nous avons de nous, avec si peu de fondement, et que nous ayons honte de nous vanter et de nous louer de quoi que ce soit; puisqu'en comparaison de ce que Dieu a fait pour nous, et de ce que nous devrions faire pour lui, ce que nous faisons est si peu de chose, que nous devrions en avoir de la confusion, plutôt que d'en concevoir de la vanité.

Ce qui nous marque encore suffisamment la difformité de ce vice, est que les Saints et les théologiens le mettent au rang des péchés que l'on appelle ordinairement mortels, et que l'on nomme encore plus proprement capitaux, puisqu'ils sont comme la tête et la source de tous les autres péchés. Quelques-uns en mettent huit de cette nature, et disent que le premier est l'orgueil, et le second la vaine gloire (1) : mais la commune opinion des Saints, et celle qui est reçue par l'Eglise, est qu'il y a sept péchés capitaux; et saint Thomas nommant la vaine gloire comme le premier, dit que l'orgueil est la racine de tous les autres (2), conformément à ces paroles du Sage : *Le commencement de toute sorte de peché est l'orgueil* (3).

(1) *Climac. cap. de vanâ gloriâ.*
(2) *Tom.* 2. 2. *q.* 132. *art.* 4.
(3) Initium omnis peccati est superbia. *Eccl.* 10. 15.

CHAPITRE III.

Du préjudice qu'apporte la vaine gloire.

Le préjudice que la vaine gloire nous apporte, nous est assez clairement expliqué par le Fils de Dieu dans l'Evangile, lorsqu'il dit : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'attirer leurs yeux sur vous : autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Père qui est dans le Ciel* (1). N'imitez pas les hypocrites, qui ne font rien que pour être vus et estimés des hommes. *En vérité, je vous dis qu'ils ont reçu leur récompense* (2). Vous avez désiré d'acquérir de la réputation : elle a été le motif de vos actions, elle en sera la récompense ; mais n'en attendez point d'autre. Malheur à vous, qui avez déjà reçu votre salaire, et à qui il ne reste plus rien à espérer ! *L'espérance de l'hypocrite périra*, dit Job, *il ne lui demeurera que le déplaisir de son peu d'entendement* (3). Et saint Grégoire, expliquant ce passage, dit que ce que l'hypocrite espéroit, étoit l'estime et la louange des hommes, et que

(1) Attendite ne justitiam vestram faciatis coràm hominibus, ut videamini ab eis, alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth.* 6. 1.

(2) Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. *Matth.* 6. 5.

(3) Spes hypocritæ peribit : non ei placebit vecordia sua. *Job.* 8. 13. 14.

tout cela a pris fin avec sa vie. Ensuite il ajoute : Celui qui par ses actions vertueuses veut attirer l'applaudissement du monde, abandonne à bon marché une chose de grande valeur; puisque pouvant en acheter le royaume du ciel, il ne cherche à en tirer que le foible avantage d'une réputation passagère (1). Quel plus grand abus, et quelle plus grande folie peut-on imaginer, que d'avoir travaillé beaucoup, et d'avoir fait plusieurs bonnes actions, pour se trouver ensuite les mains vides? C'est ce que le prophète Aggée nous donne à entendre, quand il dit : *Faites réflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé, et vous avez peu recueilli; vous avez mangé, et vous n'avez pas été rassasiés, vous avez bu, et vous n'avez pas apaisé votre soif; vous vous êtes couverts, et vous n'avez pas été échauffés; et celui qui avoit amassé plusieurs récompenses, les a toutes mises dans un sac percé* (2). Un autre texte porte : *dans un muid troué*. Et voilà précisément ce que fait la vaine gloire. Elle met toutes choses dans un sac percé; ce qui entre d'un côté, sort par l'autre:

(1) Qui pro virtute quam agit, humanos favores desiderat, rem magni meriti, vili pretio, venalem portat. Undè cœli regnum mereri potuit, indè nummum transitorii sermonis quærit. *Greg. l.* 8. *Mor. c.* 25.

(2) Ponite corda vestra super vias vestras; seminâstis multùm, et intulistis parùm : comedistis, et non estis satiati : bibistis, et non estis inebriati: operuistis vos, et non estis calefacti : et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum. *Aggæi.* 1. 5. *etc.*

elle jette tout dans un vaisseau plein de fentes et de trous ; ce qu'elle y verse s'écoule au même moment, et elle ne gagne rien qu'elle ne le perde aussitôt. *Pourquoi n'employez-vous pas votre argent et votre travail*, dit Isaïe, *à avoir du pain et à vous rassasier* (1). Puisque vous allez jusqu'à vous donner la peine de faire les choses, faites-les du moins de manière qu'elles vous soient utiles, et que vous n'en perdiez pas tout le fruit.

Saint Basile (2) marque trois sortes de préjudice que nous apporte la vaine gloire. Le premier est de nous porter à macérer notre corps par les travaux, par les veilles et par tout ce qu'il y a de plus pénible dans les bonnes œuvres. Le second, d'en corrompre tout le mérite, après qu'elles sont faites, et de nous faire perdre tout le fruit que nous pouvions en attendre. Ce vice, dit-il, ne fait pas que nous ne travaillions point ; car au moins il ne nous seroit pas si fâcheux d'être frustrés de la récompense, si nous n'avions point travaillé ; mais il attend que nous ayons pris beaucoup de peine à faire plusieurs bonnes œuvres, et ensuite il nous en dépouille et nous en arrache le profit. C'est comme un corsaire, dit-il, qui n'attaque pas un vaisseau quand il sort du port pour aller faire sa cargaison ; mais qui attend

(1) Quarè appenditis argentum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate. *Isaï.* 55. 2.

(2) *Basil. in const. mon. c.* 11.

qu'il retourne chargé, et ne manque pas alors de l'attaquer. Mais la vaine gloire fait encore plus, elle nous cause un troisième dommage, et convertissant le bien en mal, et la vertu en vice, par la vanité de la fin malheureuse que nous nous sommes proposée, elle fait qu'au lieu de la récompense qui nous étoit due, nous ne méritons que des châtimens et des supplices; de sorte que nous recueillons un mauvais fruit d'une bonne semence, et que ce qui pouvoit nous élever au ciel, ne sert qu'à nous précipiter plus profondément en enfer. Cependant, la vaine gloire agit toujours d'une manière si douce, que non-seulement on ne sent point le chagrin de perdre toutes ses bonnes œuvres, mais qu'on y trouve même du plaisir; et quelque chose qu'on puisse dire alors à un homme, quoiqu'on lui fasse voir que tout ce qu'il fait est perdu, il se laisse néanmoins tellement emporter au désir de la louange et de la gloire, qu'il semble qu'il y ait du charme et de l'enchantement. C'est pour ce sujet que le même saint Basile appelle la vaine gloire, un agréable larron des bonnes œuvres spirituelles, un doux ennemi de notre ame (1) : et c'est, dit-il, par cette douceur si insinuante et si flatteuse, qu'elle attire et qu'elle trompe tant de monde : car la gloire humaine est quelque chose de bien doux à ceux qui ne savent

(1) Dulcem spiritualium operum expoliatricem, jucundum animarum nostrarum hostem. *Basil. ubi suprà.*

pas ce que c'est (1). Craignez la flèche, dit saint Bernard : elle vole légèrement; elle pénètre avec la même légèreté; mais elle ne fait pas une légère blessure; elle tue bientôt, et cette flèche, c'est la vaine gloire (2). C'est de la poudre de senteur, mais elle est toute composée d'arsenic.

Nous lisons dans la vie de saint Pacôme (3), qu'un soir étant assis dans un certain endroit de son monastère avec quelques autres anciens Pères, un de ses religieux apporta deux petites nattes qu'il avoit faites ce jour-là, et les mit auprès de sa cellule, vis-à-vis de l'endroit où étoit le Saint; s'imaginant que quand le Saint les verroit, il le loueroit de sa diligence, d'avoir fait deux nattes en un jour, quoique la règle ne l'obligeât à en faire qu'une. Le Saint comprit aisément que c'étoit par esprit de vanité qu'il agissoit ainsi, en s'adressant aux Pères qui étoient avec lui : Regardez, leur dit-il en soupirant, ce frère qui a bien pris de la peine depuis le matin jusqu'au soir, pour offrir ensuite tout son travail au démon, et qui a préféré l'estime des hommes à la gloire de Dieu. Il l'appela ensuite, lui fit une sévère réprimande, et lui ordonna pour pénitence, que quand tous les religieux seroient assemblés pour faire l'orai-

(1) Dulce quid humana imperitis gloria est.

(2) Time sagittam, leviter volat, leviter penetrat : sed dico tibi non leve infligit vulnus, citò interficit : nimirùm sagitta hæc vana gloria est. *Bern. serm. 6. sup. Ps* Qui habitat.

(3) *Surius in Vitâ Sancti Pachomii.*

son, il y allât avec ses deux nattes sur lui, et leur dît à voix haute : Mes pères et mes frères, je vous supplie pour l'amour de Dieu, de prier tous le Seigneur, qu'il ait pitié de ce misérable pécheur, qui a fait plus de cas de ces deux petites nattes, que du royaume du ciel. Outre cela, il lui commanda que quand les religieux iroient manger, il se rendît au réfectoire dans le même équipage, et demeurât au milieu de la place pendant tout le temps du repas. Mais la pénitence ne se termina pas encore là : il le fit enfermer cinq mois durant dans une cellule, où, jeûnant au pain et à l'eau, et n'étant visité de personne, il étoit obligé de faire régulièrement deux nattes par jour. Cet exemple, outre le fruit que nous devons en tirer pour le sujet présent, sert encore à nous faire voir quelles rudes pénitences les anciens pères donnoient pour des fautes légères, et quelles étoient l'humilité et la patience des inférieurs à subir la punition qui leur étoit imposée.

CHAPITRE IV.

Que la tentation de la vaine gloire attaque non-seulement ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, mais ceux même qui y sont déjà les plus avancés.

Saint Cyprien, parlant de la seconde tentation dont le démon se servit contre Jésus-Christ, lorsque le portant sur le pinacle du temple, il lui dit : *Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas* (1) : O exécrable malice du diable, s'écrie-t-il ! Il s'imaginoit, le malheureux, que celui qu'il n'avoit pu vaincre par la gourmandise, il le surmonteroit par la vaine gloire (2). C'est pourquoi il tâche de lui persuader de se jeter en l'air, afin que, venant à voler, il soit un spectacle d'admiration à tout le peuple. Le démon s'imaginoit qu'il auroit contre Jésus-Christ le même succès qu'il avoit eu contre beaucoup d'autres. Il avoit éprouvé, dit saint Cyprien, que souvent il avoit dompté par la vaine gloire ceux dont il n'avoit pu venir à bout par d'autres moyens ; et c'est pour cette raison qu'après l'avoir tenté inutilement de gourmandise, il le tente de vaine gloire,

(1) Si filius Dei es, mitte te deorsùm. *Matth.* 4. 6.

(2) O execrabilis diaboli malitia ! Putabat malignus quem gulâ non vicerat, vanâ gloriâ superari.

comme de quelque chose plus considérable, et à quoi il est plus difficile de résister. Car il est rare de n'être pas touché des louanges, et comme peu de gens sont bien-aises d'entendre dire du mal d'eux, il y en a peu aussi qui ne soient ravis que l'on en parle avantageusement. Ainsi la tentation de la vaine gloire n'est pas simplement une tentation de gens qui ne fassent que de commencer dans la vertu; elle attaque encore ceux qui y sont les plus avancés : c'est même à ceux-là principalement qu'elle s'adresse.

Le saint abbé Nil, qui avoit été disciple de saint Chrysostôme, rapporte (1) que les Pères du désert les plus anciens et les plus expérimentés, élevoient et instruisoient les nouveaux religieux d'une manière toute différente de celles qu'ils pratiquoient à l'égard des autres. Aux jeunes, ils recommandoient et enjoignoient la tempérance et l'abstinence, parce que celui, disoient-ils, qui se laisse aller à la gourmandise, s'abandonne encore plus facilement à l'impureté, puisqu'ayant succombé à une tentation plus foible, il n'y a pas d'apparence que jamais il puisse résister à une plus forte : mais à l'égard des anciens, il les avertissoit de veiller, et d'être continuellement sur leurs gardes pour se garantir de la vaine gloire. Comme ceux qui naviguent sur la mer, doivent soigneuse-

(1) *Nilus de interremptione Patrum qui erant in Siriâ. Et Surius 14 Januarii.*

ment éviter les bancs et les écueils qui sont voisins du port, parce que souvent après une navigation très-heureuse, on vient faire naufrage au port ; aussi il faut que les plus consommés dans la vertu se défendent extrêmement de la vanité ; parce que souvent il est arrivé, qu'après avoir heureusement vogué pendant tout le cours de la vie, et résisté courageusement à tout ce que le démon avoit excité de tempêtes, enfin lorsqu'on étoit à la vue du port, et que comptant sur ses victoires passées, on se croyoit hors de tout danger, par son orgueil et par sa nonchalance, on est venu à faire un triste et lamentable naufrage. C'est pour ce sujet que les Saints appellent la vaine gloire, une tempête dans le port ; et que quelques autres disent qu'elle fait dans les plus parfaits, ce que feroit un homme qui, montant un vaisseau bien équipé de toutes choses, et chargé de beaucoup de marchandises, y feroit lui-même un trou, par lequel l'eau entrant à gros bouillons, le submergeroit à la fin.

Ainsi les anciens Pères ne croyoient pas qu'il fût nécessaire de donner aux novices aucun avertissement et aucun remède particulier contre la vaine gloire ; parce qu'ils supposoient que ceux qui ne faisoient que de sortir du monde tout couverts des blessures du péché, et de qui les plaies saignoient encore, avoient en eux-mêmes une assez grande matière d'humilité et d'a-

baissement; et qu'ainsi il ne falloit leur parler que d'abstinence, de pénitence et de mortification. Véritablement les anciens qui ont déjà pleuré leurs péchés, qui en ont fait de rudes pénitences, et qui se sont long-temps exercés dans la pratique de la vertu, doivent être continuellement en garde contre la vaine gloire; mais ceux qui commencent, qui n'ont encore acquis aucune vertu, qui ne se sont pas défait des inclinations vicieuses et des mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, et qui n'ont pas encore achevé de pleurer leurs péchés, et l'oubli des choses de Dieu dans lequel ils ont vécu; ceux-là n'ont pas besoin de se précautionner contre la vanité, puisqu'ils ne voient en eux que des sujets de douleur et de confusion. Ce qui devroit cependant en donner encore à beaucoup de gens, c'est de voir qu'ayant tant de raison de s'humilier en une infinité de choses, ils s'enflent d'orgueil pour une seule, par laquelle ils sont recommandables. C'est un grand abus: un seul défaut que nous aurions devroit suffire pour nous humilier et nous confondre, parce qu'il ne faut pas que rien manque à ce qui est bien, et qu'au contraire, la moindre défectuosité rend une chose imparfaite et mauvaise. Nous en usons cependant tout autrement: tant de fautes, tant de péchés que nous commettons tous les jours, ne suffisent pas pour nous inspirer des sentimens d'humilité; et le moindre avan-

tage que nous croyons posséder, nous donne de la vanité, et nous fait soupirer après l'estime et l'approbation du monde. Par là il est aisé de voir que la vaine gloire est extrêmement dangereuse, puisqu'elle n'épargne personne, et qu'elle nous attaque même sans aucun fondement : c'est la première chose qui nous fait succomber, et la dernière qui nous résiste (1). C'est pourquoi, mes frères, dit saint Augustin, armons-nous et précautionnons-nous contre ce vice, comme faisoit le Prophète royal, quand il disoit : *Seigneur, détournez mes yeux, de peur qu'il ne se laissent charmer à la vanité* (2).

CHAPITRE V.

Que ceux qui travaillent au salut du prochain ont plus besoin que personne d'être en garde contre la vaine gloire.

Quoique tout le monde en général ait besoin de se précautionner contre la vaine gloire, cependant ceux qui, par leur état et par leur charge sont employés au salut des ames, ont encore une obligation plus particulière d'être continuellement en garde contre ce vice. Car leur ministère étant si sublime et si exposé aux yeux du public, ils

(1) Ipsa est in peccato prima, in conflictu postrema. *Bern. de ordine vitæ et morum instit.*

(2) *Aug. sup. illud* : Averte oculos meos, ne videant vanitatem. *Ps.* 118. 37.

ont d'un côté beaucoup plus à craindre que les autres ; et ils se rendent d'ailleurs beaucoup plus coupables, lorsque dans cette fonction ils ne regardent qu'eux-mêmes, et ne recherchent que l'applaudissement des hommes. Ce seroit se servir des grâces et des dons de Dieu, comme d'un instrument de révolte contre lui ; c'est pourquoi saint Bernard s'écrie : Malheur à ceux qui ont le don d'avoir de grands sentimens de Dieu et d'en parler avec éloquence, s'ils regardent la piété comme un trafic, s'ils tournent à l'intérêt d'une vaine gloire ce qu'ils ont reçu pour l'appliquer à l'avantage de Dieu, et si l'élévation de l'esprit ne s'accorde pas en eux avec l'humilité du cœur ? Qu'ils craignent que ce qui se lit dans le prophète Ozée, ne soit dit pour eux. *Je leur ai donné de l'argent et de l'or, et ils en ont fait une idole de Baal* (1). Ils en ont formé une idole à leur vanité.

Saint Grégoire rapporte à ce sujet ce que dit saint Paul aux Corinthiens : *Nous ne ressemblons pas à plusieurs qui corrompent la parole de Dieu ; mais nous parlons en Jésus-Christ avec sincérité : nous parlons comme envoyés de Dieu, et comme étant*

(1) *S. Bern. ser.* 41. *sup. Cant.* Væ qui benè de Deo et sentire et eloqui acceperunt, si quæstum æstiment pietatem : si convertant ad inanem gloriam quod ad lucra Dei acceperunt erogandum ; si alta sapientes humilibus non consentiant. Paveant quod in prophetâ Oseâ legitur : Dedi ei argentum, multiplicavi ei et aurum, quæ fecerunt Baal. *Osée.* 2, 8.

devant Dieu (1). Ce passage, dit-il, reçoit deux explications ; et on peut corrompre la parole de Dieu en deux manières. La première, lorsqu'expliquant la sainte Ecriture d'une autre manière qu'on ne doit, on en tire des sens faux, qui sont comme des enfans illégitimes de la production de notre entendement. Car le Saint-Esprit étant l'auteur et l'époux de l'Ecriture-Sainte, elle n'a point de sens véritable et légitime, que celui qu'il a déclaré à son Eglise par les Saints et par les Docteurs. La seconde est celle qui convient à notre sujet, et ce grand Saint nous la fait entendre en ces termes : Il y a cette différence, dit-il, entre l'époux et l'adultère, que l'un se propose d'avoir des enfans, et l'autre ne songe qu'à satisfaire sa passion. De sorte que celui qui par, la prédication prétend moins engendrer des enfans à Dieu, conformément à l'obligation de son ministère, et à ces mots de l'Apôtre : *Je vous ai engendrés par l'Evangile* (2), que chercher son propre contentement, et s'acquérir l'estime des hommes ; celui-là est un adultère qui corrompt la pureté de la parole de Dieu. C'est pour ce sujet que les Saints appellent encore la vaine gloire, *une luxure spirituelle*, qui surpasse d'autant plus les

(1) *Greg. lib.* 2. *Moral. c.* 17. Non enim sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei, sed ex sinceritate : sed sicut ex Deo, coràm Deo, in Christo loquimur. 2. *Cor.* 2. 17.

(2) Per Evangelium ego vos genui. 1. *Cor.* 4. 15.

voluptés charnelles, que l'ame a les sentimens infiniment plus exquis que le corps. Prenons donc garde de ne pas être des adultères de la parole de Dieu ; et selon ce que dit le Sauveur dans saint Jean : *Pour moi je ne cherche pas ma gloire* (1), ne cherchons point effectivement la nôtre dans nos ministères, mais ayons toujours en vue l'honneur et la gloire de Dieu seul.

La Sainte Ecriture raconte un trait remarquable de la conduite de Joab. Il tenoit le roi des Ammonites assiégé dans sa ville capitale ; et en ayant tellement avancé le siége, qu'il étoit sur le point de la prendre de force, il envoya des courriers à David, pour lui faire savoir que la place étoit réduite à l'extrémité, et qu'il étoit temps qu'il vînt en achever la prise : *De peur*, dit-il, *que si je la presse maintenant, et que je la saccage, la victoire ne m'en soit attribuée* (2). Nous devons garder la même fidélité à Dieu dans nos ministères, et ne désirer jamais qu'on nous attribue la gloire de la conversion des ames et des autres heureux succès, mais la rapporter toujours à lui seul, suivant ce que dit le Prophète : *Ne nous glorifiez point, Seigneur, mais glorifiez votre nom* (3) ; et suivant ces paroles du cantique des Anges :

(1) Ego autem non quæro gloriam meam. *Joan.* 8. 50.

(2) Ne cùm à me vastata fuerit urbs, nomini meo ascribatur victoria. 2. *Reg.* 12. 28.

(3) Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. *Ps.* 113. 9.

Gloire à Dieu seul dans toute l'étendue des Cieux (1).

Nous lisons dans la vie de saint Thomas d'Aquin, qu'il ne fut jamais touché d'aucun sentiment d'orgueil, et que ni son profond savoir, ni son esprit angélique, ni les autres grâces qu'il avoit reçues de Dieu en abondance, ne le portèrent jamais à concevoir aucune vaine complaisance pour lui-même. Nous lisons aussi de saint Ignace, que plusieurs années avant sa mort, il n'eut pas même une seule tentation de vaine gloire, parce que les lumières du ciel qui éclairoient son esprit, le remplissoient en même temps d'une si parfaite connoissance de son néant, et d'un si grand mépris de lui-même, qu'il avoit accoutumé de dire, qu'il n'y avoit aucun vice qu'il redoutât moins que la vaine gloire. Voilà sur quels exemples nous devrions nous former, et ce qui devroit faire le sujet de notre confusion, lorsque dans les moindres choses nous nous laissons emporter à la vanité. Car si dans celles-là vous avez si peu de modération, que sera-ce lorsque vous aurez acquis une grande profondeur de doctrine, que vous serez devenu un fameux prédicateur, que vous ferez beaucoup de fruit dans les ames, et que vous vous verrez applaudi de tout le monde ? Il faut que dans les petites choses nous nous accoutumions de bonne heure à ne faire aucun cas de la

(1) Gloria in altissimis Deo. *Luc.* 2. 14.

louange des hommes, et à n'agir par aucun respect humain, afin que nous puissions plus aisément en user de même dans les rencontres les plus considérables.

CHAPITRE VI.

De quelques remèdes contre la vaine gloire.

Saint Bernard expliquant ces paroles du Psalmiste : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon* (1), dit qu'entre ces animaux, les uns tuent par leur regard et par leur haleine, les autres déchirent avec leurs dents et avec leurs griffes, et les autres épouvantent par leur rugissement; et que le démon fait invisiblement du mal aux hommes en autant de manières. Ensuite, accommodant les différentes propriétés de ces animaux à diverses sortes de tentations et de vices, dont le démon se sert pour nous attaquer, il vient au basilic; et après avoir raconté ce que les naturalistes en rapportent, qu'il tue de sa seule vue, il applique cela au vice de la vaine gloire, et citant à ce sujet ces paroles de Jésus-Christ : *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, à dessein qu'ils vous*

(1) *Bern. sup. illud* : Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem. *Psal.* 90. 13.

voient (1) : Donnez-vous de garde, dit-il, des yeux du basilic : mais sachez en même temps qu'il ne tue que celui qu'il regarde le premier ; et que si vous le voyez avant qu'il vous ait aperçu, non-seulement il ne vous fera point de mal, mais il mourra lui-même aussitôt. C'est ainsi, continue le Saint, que la vaine gloire ne tue que les négligens et les inconsidérés qui se présentent devant elle, afin qu'elle les voie, et qui ne veulent pas la regarder les premiers, et en examiner la foiblesse. Car si vous la voyiez de cette sorte, non-seulement vous n'auriez rien à craindre de ce basilic, mais vous la tueriez vous-même, et vous la dissiperiez en fumée.

Tel est le premier remède contre la vaine gloire ; de tâcher d'être le premier à regarder ce basilic, et de considérer avec attention que l'opinion des hommes n'est que vent et que fumée, puisqu'elle ne nous donne ni ne nous ôte rien, et que tout ce qu'ils peuvent dire de nous, soit en bien, soit en mal, ne fait pas que nous soyons ni meilleurs ni pires. Saint Chrysostôme, sur ces mots du Prophète royal : *Parce que vous bénirez le juste* (2), traite parfaitement bien cette matière ; et dit que par ces paroles David encourage l'homme juste à mépriser les persécutions et les médisances des hommes ; car quel mal peuvent lui

(1) Attendite, ne justitiam vestram faciatis coràm hom bus, ut videamini ab eis. *Matth.* 6. 1.

(2) *Chrys. sup. ill.* Quoniàm tu benedices justo. *Ps.* 5. 14.

faire les affronts et les injures qu'il en reçoit, si Dieu le bénit et le loue ? Et de quoi peut au contraire lui servir l'approbation de tout le monde, si la bénédiction de Dieu lui manque? Il allègue ensuite à ce sujet l'exemple de Job, qui étant sur le fumier, tout couvert de lèpre, d'ulcères et de vers, persécuté et outragé par ses amis, par tout le monde, et même par sa propre femme, étoit cependant heureux en cet état, parce que Dieu le bénissoit et disoit de lui : *Qu'il étoit un homme simple, droit, craignant Dieu, évitant le mal, et conservant encore l'innocence* (1). C'est là ce qui le rendoit véritablement grand et véritablement heureux, sans que le mépris des hommes pût rien diminuer de son mérite; c'est pourquoi, ajoute saint Chrysostôme, ce que nous devons rechercher avec toute sorte de soin et d'ardeur, c'est d'être estimé de Dieu, d'autant que l'estime ou le mépris des hommes ne pouvant rien nous donner, ni rien nous ôter, il n'y a pas sujet de se mettre en peine de leur opinion. *Il m'importe très-peu*, disoit l'Apôtre, *quel jugement vous fassiez de moi, et vous et tout le reste des hommes*; *car mon véritable juge est le Seigneur* (2). Ajoutons à ceci une considération de saint Bonaventure. Ne

(1) Vir simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens à malo, et adhuc retinens innocentiam. *Job.* 2. 3.

(2) Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die : qui autem judicat me, Dominus est. 1. *Cor.* 4. 3 et 4.

vous fâchez pas, dit-il (1), contre ceux qui parlent mal de vous, car ce qu'ils en disent est vrai ou faux; s'il est vrai, il ne faut pas s'étonner qu'ils osent dire ce que vous avez osé faire; s'il est faux, leur médisance ne pourra vous nuire. Que, si malgré cela, il ne s'élève en vous quelque mouvement de colère, réprimez-le, et souffrez tout avec patience, comme on souffre le feu qu'on applique sur une plaie; car, de même que le feu guérit la plaie, de même la médisance que vous souffrirez vous guérira peut-être de quelque secret sentiment d'orgueil, dans lequel vous vous entretenez depuis quelque temps.

Le second moyen, qui vous servira beaucoup pour cette fin, est celui que saint Basile (2), saint Grégoire, saint Bernard, et généralement tous les Saints nous recommandent. C'est de prendre garde soigneusement de ne rien laisser échapper qui puisse tourner à notre louange. Ne dites jamais rien de vous qui aille à votre louange, dit saint Bernard, quoique celui à qui vous parlerez, soit de vos plus intimes amis; au contraire, cachez vos vertus avec plus de soin que vous n'en apporteriez à cacher vos vices (3). Le

(1) *Bon. opusc. de informat Novit.*

(2) *Basil. ser. de exercit. Monast.*

(3) Nihil unquàm de te loqueris, quod laudem importet, quantumcumque sit familiaris ille, cum quo loqueris. Imò potiùs plus labora celare virtutes quàm vitia. *Bern. in formulâ honestæ vitæ.*

père Avila avoit en cela une telle circonspection, que lorsque pour l'instruction du prochain, il sembloit qu'il étoit à propos de dire quelque chose d'édifiant qui lui étoit arrivé, il le racontoit comme d'une tierce personne; en sorte qu'on ne pouvoit comprendre que ce fût de lui qu'il parlât. Saint Ignace en usoit de même, et nous avons appris d'un évêque d'Espagne qui l'avoit connu à Paris, que ce Saint parlant un jour de l'oraison, et ce prélat lui ayant demandé dans quelle disposition il avoit coutume de se sentir durant la prière : Pour cela, répondit-il, je ne vous en dirai rien; il suffit que je vous entretienne de ce qui vous est propre; la charité et le devoir m'y obligent, mais il y auroit de la vanité dans le reste. Nous lisons pareillement de saint François, qu'il étoit si réservé sur cet article, que non-seulement il ne découvroit pas aux autres les faveurs et les grâces particulières que Dieu lui faisoit dans l'oraison; mais que lorsqu'il en sortoit, il tâchoit de se composer tellement, et dans toutes ses paroles et dans toute sa personne, qu'on ne pût s'apercevoir de la joie et de la satisfaction intérieure de son ame.

En troisième lieu, nous ne devons pas nous contenter de ne rien dire qui tourne à notre louange; mais il faut passer outre, et cacher, autant qu'il est possible, les bonnes actions que nous faisons, suivant ce précepte de Jésus-Christ dans saint Matthieu:

Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre cabinet, fermez la porte sur vous et priez votre Père en secret : lui qui pénètre dans tout ce qu'il y a de plus secret, vous en donnera la récompense (1). *Quand vous ferez l'aumône*, dit-il au même endroit, *que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite* (2) ; comme s'il vouloit dire : Vous-même vous devriez l'ignorer, s'il étoit possible. *Et lorsque vous jeûnerez, parfumez-vous la tête, et lavez-vous le visage, de peur que les hommes ne s'aperçoivent de votre jeûne* (3). La vaine gloire est un ennemi subtil et adroit, qui en veut à nos bonnes œuvres ; et c'est pour cette raison que le Sauveur du monde nous recommande d'apporter une extrême précaution à les cacher, de peur qu'elle ne nous en dérobe le mérite. C'est de cette sorte, dit saint Grégoire (4), que les voyageurs cachent soigneusement leur argent, de crainte d'être volés ; et il rapporte ensuite l'exemple du roi Ezéchias qui, pour avoir montré ses trésors aux ambassadeurs de Babylone (5), fut cause que les Assyriens vinrent quelque temps après assiéger Jérusalem, et

(1) Tu autem, cùm oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito, et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi. *Matth.* 6. 6.

(2) Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. *Matth.* 6. 3.

(3) Tu autem, cùm jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris ab hominibus jejunans. *Matth.* 6. 17.

(4) *Greg. l.* 8 *Mor. c.* 30.

(5) *4. Reg.* 20. 17.

les enlever. Voilà l'image de ce qui arrive à ceux qui font leurs bonnes œuvres avec un esprit d'ostentation; la montre qu'ils en font, leur en fait perdre le mérite. Quelques-uns les comparent aux poules qui font tant de bruit dès qu'elles ont fait leurs œufs, que par-là on découvre où ils sont, et qu'on les prend. C'est ainsi, disent-ils, qu'on perd le fruit de ses bonnes actions, quand on en parle soi-même, ou qu'on cherche à les faire connoître aux hommes.

Le véritable serviteur de Dieu est si éloigné, dit saint Grégoire, d'en user de cette sorte, que comptant presque pour rien le bien qu'il fait, et qu'il ne peut cacher aux yeux des hommes, il croit en avoir reçu une espèce de rétribution, s'il n'y ajoute d'autres bonnes œuvres, qui ne puissent pas venir à leur connoissance (1). Saint Jérôme rapporte de saint Hilarion, que voyant l'affluence du monde qui le suivoit, et la réputation que lui attiroient ses miracles, il s'affligeoit, et pleuroit amèrement tous les jours : et ses disciples lui demandant la cause de sa tristesse et de ses larmes : Il me semble, répondit-il, en voyant l'estime que les hommes font de moi, que Dieu me paie en cette vie des services que j'essaie de lui rendre. C'est là une considération très-salutaire, et dont

(1) *Greg. lib.* 22. *Mor. c.* 9. Jàm enim de bonis suis quasi retributionem sibi factam æstimat, nisi eis, et alia quæ ab hominibus nesciuntur, adjungat.

nous pouvons nous prévaloir, comme d'nn moyen qui est encore très-propre pour nous garantir de la vaine gloire. N'aspirez point à l'estime des hommes, de peur que Dieu ne borne là toute la récompense de quelques bonnes actions que vous avez pu faire; car c'est ainsi qu'il a coutume d'en user; et lui-même nous l'apprend assez par ces paroles d'Abraham au mauvais riche : *Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu beaucoup de biens en votre vie* (1). Aussi est-ce pour le même sujet que les Saints conseillent d'éviter toutes sortes de singularités dans la dévotion ; parce que les choses extraordinaires se font trop remarquer, et donnent trop de matière de parler. Celui qui fait ce que personne ne fait, attire les yeux de tout le monde sur lui (2), et de là nait l'esprit de vaine gloire et d'orgueil, qui fait qu'on regarde le reste des hommes avec mépris.

Mais parce que nous ne pouvons pas toujours cacher nos bonnes actions, et que cela est particulièrement impossible à ceux qui sont obligés de contribuer par leurs exemples à l'édification du prochain ; le cinquième moyen dont nous devons nous servir contre la vaine gloire, est de rectifier d'abord notre intention, d'élever notre cœur à Dieu, et de lui offrir toutes nos

(1) Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ. *Luc.* 16.25.
(2) Qui facit quod nemo, mirantur omnes. *Gers. et Guill. Paris.*

pensées, nos paroles et nos actions, afin que, lorsque la vaine gloire viendra pour y prendre part, nous puissions lui dire, suivant les préceptes du père Avila : Vous venez trop tard, tout est déjà donné à Dieu. Il sera aussi très-bon de se servir de la réponse que fit saint Bernard, lorsque lui étant survenu une pensée de vaine gloire en prêchant: Je n'ai pas commencé pour vous, dit-il, et je ne cesserai pas non plus pour vous (1). Car il ne faut pas que la crainte de la vaine gloire nous fasse abandonner nos bonnes entreprises; il faut seulement boucher nos oreilles, et nous rendre sourds aux louanges des hommes. Saint Chrysostôme dit que nous devons nous comporter à l'égard du monde, comme fait un père à l'égard de son fils qui est encore dans l'enfance. Que son fils lui fasse des caresses, ou lui dise des injures, tout lui est égal : il ne fait que rire des unes et des autres, parce qu'il voit que c'est un enfant qui ne sait ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Tâchons de recevoir de la même sorte tout ce que le monde peut dire de nous ; c'est un enfant qui ne connoît pas les choses, et qui ne sait nullement ce qu'il dit. Saint François Xavier alloit encore plus loin, et disoit que si l'on considéroit attentivement ses défauts et ses péchés, et ce que l'on est véritablement devant Dieu, on ne re-

(1) Nec propter te cœpi, nec propter te desinam. *Bern. in vitâ ipsius.*

cevroit les louanges des hommes que comme des railleries et des injures.

Concluons, par cet exemple, et que la connoissance de soi-même, qui est le remède le plus propre contre la vaine gloire, soit aussi le dernier moyen que nous proposïons pour nous en garantir. Si nous creusions un peu au-dedans de nous, et que nous voulussions approfondir ce que nous sommes, nous verrions bien qu'il n'y a pas de quoi nous enorgueillir, mais plutôt de quoi nous humilier et nous confondre. Car nous sommes pleins de défauts, et non-seulement eu égard à nos péchés, mais encore eu égard aux actions qui nous paroissent les meilleures et les plus justes : nous trouverons, si nous les examinons bien, assez d'occasions et assez de matière de confusion et d'abaissement. C'est pourquoi saint Grégoire répète souvent cette sentence : Toute la justice humaine est convaincue d'injustice, si on en juge à la rigueur : car s'il faut que la miséricorde n'ait point de part à la discussion de nos actions, celles dont nous attendons le plus de récompense ne méritent que le châtiment (1). Aussi Job disoit-il qu'*il craignoit toutes ses actions* (2) ; c'est-à-dire, qu'il étoit toujours dans une extrême défiance de lui-

(1) Omnis humana justitia injustitia esse convincitur, si districtè judicetur : si enim remotâ pietate discutimur, opus nostrum pœnâ dignum est, quod remunerari præmiis præstolamur. *Greg. lib.* 9. *Mor. c.* 11 et 18 *et lib.* 17. *c.* 10.

(2) Verebar omnia opera mea. *Job.* 9. 28.

même, à cause de beaucoup d'imperfections et de défectuosités qui se mêlent aisément dans tout ce que l'on fait; lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, et que l'on ne veille pas sur soi. Cela étant, sur quoi se fonde notre orgueil, et d'où procède la vaine gloire qui nous enfle l'esprit; puisque, si nous venons à nous examiner avec attention, et que le soir nous exigions de nous-mêmes un compte exact de ce que nous avons fait tout le long du jour, nous rencontrerons en nous un abîme de misères, mille imperfections et mille fautes que nous avons commises en nos pensées, en nos paroles et en nos actions, mille omissions dont nous sommes coupables! Que s'il nous est arrivé de faire quelque chose de bien, nous trouverons souvent que nous avons corrompu le mérite, soit par notre vanité, soit par notre négligence, soit enfin par mille autres fautes que nous connoissons, ou même par une infinité d'autres que nous ne connoissons pas, et que nous devons cependant toujours supposer. Rentrons donc en nous-mêmes; ayons recours à la connoissance de notre néant, et regardons nos pieds comme le paon; c'est-à-dire, envisageons ce que nos actions ont de défectueux, et aussitôt nous verrons s'abaisser tous ces sentimens d'orgueil et de vanité, que la complaisance de nous-mêmes avoit élevés dans notre cœur.

CHAPITRE VII.

De la fin que nous devons nous proposer dans nos actions.

Nous avons déjà fait voir que nos actions doivent être entièrement dégagées de toute sorte de vanité et de respect humain, et par-là nous avons enseigné à fuir le mal. Maintenant nous parlerons de la fin et de l'intention que nous devons avoir dans tout ce que nous faisons, et nous montrerons que la plus grande gloire de Dieu est l'unique but que nous devons nous proposer. Saint Ambroise allègue à ce propos (1) ce que disent les naturalistes, que lorsque l'aigle veut connoître si ses aiglons sont légitimes ou non, il les prend dans ses serres, et les tenant suspendus en l'air, les expose aux plus ardens rayons du soleil. S'ils le regardent fixement, il les estime dignes de lui, les reporte dans leur aire, et les élève comme ses petits; mais s'ils viennent à siller les yeux, il croit qu'ils ne sont pas légitimes, et les laisse tomber de haut en bas. On connoîtra de même que nous sommes véritablement enfans de Dieu, si nous arrêtons fixement notre vue sur le véritable soleil de justice, qui est Dieu; lui rapportant tellement toutes nos actions, qu'elles n'aient point

(1) *Ambros. lib. 5. examen. c. 7.*

d'autre but que de lui plaire et d'accomplir sa volonté. Les paroles du Sauveur dans l'Evangile, s'accordent très-bien avec ce que nous disons : *Quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, est mon frère, ma sœur et ma mère* (1).

On lit d'un ancien Père du désert, qu'à chaque chose qu'il vouloit commencer, il s'arrêtoit un instant ; et un jour quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisoit : Songez, répondit-il, que toutes les actions n'ont aucun mérite d'elles-mêmes, si elles ne se font avec une bonne fin. C'est pourquoi, de même que celui qui tire au blanc est quelque temps auparavant à prendre sa visée, et à bien ajuster son coup : de même moi, avant que je fasse ce que je me propose, je dirige mon intention à Dieu, qui doit être l'unique but de toutes nos œuvres, et ce n'est que pour cela que je m'arrête toujours un moment au commencement de chaque action. Nous devons en faire autant; et comme, pour mieux donner dans le blanc, on ferme l'œil gauche, et l'on ouvre seulement le droit, afin que la vue soit plus ramassée, et se dissipe à moins de choses ; de même, nous devons fermer l'œil gauche, c'est-à-dire, n'envisager que Dieu seul ; et de cette sorte, nous ne manquerons pas de frapper au but, et de toucher infailliblement le cœur de Dieu : *Vous avez*

(1) Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est. *Matth.* 12. 50.

blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse : vous avez blessé mon cœur avec un de vos yeux (1).

Pour parler plus clairement, et pour descendre dans un plus grand détail, je dis que nous devons essayer de rapporter et de diriger actuellement toutes nos actions à Dieu; et en cela il y a du plus ou du moins. Car, premièrement, nous devons le matin, lorsque nous nous levons, offrir à Dieu toutes nos pensées, nos paroles et nos actions de ce jour-là, et lui demander que le tout soit pour son honneur et pour sa gloire ; afin que, lorsque la vaine gloire se présentera pour y participer, nous puissions lui répondre avec vérité : Vous venez trop tard, tout est donné. Mais il ne faut pas encore se contenter de cela ; il faut s'accoutumer, le plus qu'on peut, à ne commencer aucune action, que premièrement nous ne la rapportions actuellement à la plus grande gloire de Dieu : et de même que dans les bâtimens on ne pose aucune pierre, qu'on n'y applique le plomb et la règle ; de même à chaque action que nous faisons, nous devons appliquer la règle de la volonté et de la plus grande gloire de Dieu. De plus, comme un habile ouvrier ne se contente pas de se servir une fois de la règle et de l'équerre, mais qu'il s'en sert plusieurs fois, et jusqu'à ce que la pierre soit tout-à-fait bien assise ; de même

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerâsti cor meum in uno oculorum tuorum. *Cant.* 4. 9.

ce n'est pas assez que nous ayons offert une fois nos actions à Dieu, au commencement de chacune; mais dans le temps même que nous les faisons, il faut les faire de manière que nous les offrions continuellement à Dieu, en lui disant : Seigneur, c'est pour vous que je fais ceci; c'est parce que vous me le commandez, c'est parce que vous le désirez de la sorte.

CHAPITRE VIII.

De ce qu'il faut faire pour agir toujours avec une grande pureté d'intention.

Lorsque les maîtres de la vie spirituelle veulent expliquer de quelle manière on peut faire ses actions avec une extrême perfection, ils ont coutume de se servir d'une comparaison très-juste. Comme les mathématiciens, disent-ils, ne considèrent dans les corps que les dimensions et les figures, et font toujours abstraction de la matière, parce qu'elle ne fait rien à leur sujet : de même le véritable serviteur de Dieu ne doit songer dans toutes ses actions, qu'à faire la volonté de Dieu, et pour cet effet, il faut qu'il fasse une entière abstraction de la matière, c'est-à-dire, qu'il ne regarde point, ni dans quelle charge ou l'emploie, ni quelle chose on lui commande; parce que ce n'est pas en cela que consiste

notre perfection, mais seulement à faire la volonté de Dieu, et à chercher sa gloire dans tout ce que nous faisons. C'est ce que nous enseigne le grand saint Basile après l'Apôtre. Toute la conduite d'un chrétien, dit-il, ne se propose qu'un but, qui est la gloire de Dieu; c'est pourquoi, *soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose enfin que vous fassiez, faites tout dans la vue de la gloire de Dieu* (1).

Le Sauveur du monde se trouvant fatigué du chemin, ses disciples qui étoient allés acheter à manger pendant qu'il se reposoit sur le puits de Jacob, et qu'il s'entretenoit avec la Samaritaine, le pressèrent, à leur retour, de prendre quelque chose pour réparer ses forces. Mais il leur répondit : *J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas.* Et là-dessus, comme ils se demandoient entr'eux : *Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger? Ma nourriture*, leur ajouta-t-il, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (2). Voilà quelle doit être notre nourriture dans tout ce que nous faisons. Lorsque vous étudiez en votre particulier, que vous enseignez en public, ou que vous

(1) Victus ac ratio vivendi hominis christiani unum scopum habet ; nempè gloriam Dei ; sive enim cibum capescitis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite, inquit in Domino verba faciens Apostolus. *Basil. de ingl. et ebr. or.* 16.

(2) Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Nùm quid aliquis attulit ei manducare ? Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* 4. 32. *et seq.*

prêchez la parole de Dieu, ne vous nourrissez pas du plaisir de savoir et de prêcher ; mais nourrissez-vous du plaisir qu'il y a à faire la volonté de Dieu, qui veut que ce soit à ces choses-là que vous soyez alors occupé. Que si vous êtes employé dans les fonctions qui regardent le service temporel de vos frères, usez-en encore de même : la nourriture du portier et de l'infirmier n'est point différente en cela de celle du prédicateur et du régent ; et vous devez être aussi content dans votre emploi, que chacun d'eux l'est dans le sien. Car, l'accomplissement de la volonté de Dieu étant le sujet de la satisfaction qu'ils doivent avoir, vous pouvez en avoir autant qu'eux, pourvu que, comme un bon mathématicien spirituel, vous ne vous arrêtiez pas à la matière de l'action que vous faites, mais que vous considériez seulement que vous faites ce que Dieu désire de vous. C'est pourquoi nous devons essayer d'avoir toujours dans la bouche et dans le cœur ces paroles : C'est pour vous, Seigneur, que je fais ceci, c'est pour votre gloire, c'est parce que vous le voulez ; et continuer sans cesse cet exercice, jusqu'à ce que nous parvenions à faire les choses, *comme des gens qui servent Dieu, et non pas les hommes* (1). C'est-à-dire, jusqu'à ce que nous nous sentions actuellement échauffés de l'amour de Dieu, en ce que nous

(1) Servientes sicut Domino, et non hominibus. *Ad Ephes.* 6. 7.

faisons, que nous ayons de la joie d'accomplir en cela sa volonté; et qu'enfin toutes nos actions ne soient proprement que l'effet de l'amour divin qui nous anime.

Le père Avila rapporte à ce sujet une comparaison familière, et dit que nous devons nous comporter dans toutes nos actions comme une femme qui, aimant extrêmement son mari, et le voyant revenir de la campagne couvert de poussière et fort fatigué, lui lave elle-même les pieds. Elle se fait une joie si sensible du service qu'elle lui rend, qu'on voit bien que c'est l'amour qui l'anime en tout ce qu'elle fait. Si nous pouvions faire les choses de cette manière, si nous pouvions rencontrer ce trésor caché dans le champ (1), ce trésor exposé et si caché tout ensemble, que nous serions riches! que nous deviendrions parfaits! C'est là la véritable pierre philosophale, qui change le fer et le cuivre en or; puisque, quelque basse qu'une action soit d'elle-même, elle la rend d'un très-grand prix. Tâchons donc dorénavant de convertir ainsi toutes choses en un or très-pur, puisqu'il nous est si aisé de le faire; et comme dans le temple de Salomon, il n'y avoit rien qui ne fût d'or, ou revêtu d'or (2), qu'il n'y ait rien non plus en vous qui ne soit ou un acte, ou un effet de l'amour de Dieu.

(1. *Matth.* 3. 44.
(2) 3. *Reg.* 6. 22.

CHAPITRE IX.

Que la cause de nos distractions et de notre relâchement ne doit pas s'attribuer à nos occupations extérieures, mais seulement à la nonchalance avec laquelle nous nous en acquittons.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que, si quelquefois les emplois auxquels nous sommes occupés nous causent de la distraction, et nous portent au relâchement, la faute ne vient pas des emplois, mais de nous-mêmes, qui ne savons pas nous en acquitter comme nous devons. Si vous vous arrêtez à l'extérieur et à l'écorce de l'action, vous vous fatiguerez le corps en vain, et vous vous épuiserez inutilement l'esprit; la volonté de Dieu, qui est comme le dedans et la moelle de toutes choses, est ce qui doit faire votre nourriture; rompez l'écorce, et pénétrez jusqu'à la moelle, comme l'aigle dont parle Ezéchiel, qui emporta la moelle du cèdre (1), et dites avec le Psalmiste : *Seigneur, je vous offrirai des holocaustes pleins de moelle et de suc* (2), et de cette sorte, vous ferez un progrès continuel dans la perfection. Marthe et Marie sont sœurs : l'une ne nuit point

(1) *Ezech.* 17. 3.
(2) Holocausta medullata offeram tibi. *Ps.* 65. 15.

à l'autre; je veux dire que l'action et la prière ne se nuisent point : au contraire, la prière bien faite aide à bien faire chaque action, et chaque action faite comme on doit, est d'un grand secours pour bien faire la prière. Si vous vous sentez donc du trouble et de l'inquiétude dans vos actions, c'est que le secours de la prière vous manque : *Marthe, Marthe, vous vous tourmentez, et vous vous troublez de beaucoup de choses.* Marthe se trouble, parce que sa sœur Marie ne lui aide point : *Dites-lui donc qu'elle m'aide* (1). Tâchez de tirer du secours de Marie, c'est-à-dire, de la prière et de la méditation, et vous verrez que toute votre inquiétude sera bientôt dissipée. Les saints animaux qui apparurent à Ezéchiel (2) tenoient la main cachée sous leurs ailes, pour nous donner à entendre, que ceux qui font profession d'une vie spirituelle, ne doivent agir qu'à l'ombre de la contemplation, et qu'il faut qu'ils unissent tellement la méditation et l'action, que l'une ne soit jamais séparée de l'autre. Cassien dit que les anciens solitaires d'Egypte ne laissoient pas de vaquer à la contemplation, quoiqu'ils fussent attachés au travail, et que tandis que leurs mains étoient employées aux fonctions de Marthe, leur cœur étoit entièrement occupé aux exercices de Marie.

(1) Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Dic ergò illi ut me adjuvet. *Luc.* 10. 40. *et* 41.
(2) *Ezech.* 1. 8.

Et saint Bernard, parlant sur un semblable sujet : Le principal soin, dit-il, de ceux qui s'adonnent aux exercices spirituels, est de s'occuper tellement aux choses extérieures, que la chaleur intérieure de la dévotion n'en soit point ralentie, mais que les mêmes fonctions qui leur abattent le corps, servent à donner une nouvelle vigueur à leur esprit (1). Tant s'en faut donc que les occupations extérieures empêchent la dévotion et le recueillement intérieur, qu'au contraire elles y contribuent, d'autant que comme elles n'occupent que le corps, l'esprit n'est alors embarrassé de rien qui puisse le détourner de penser continuellement à Dieu. C'est pourquoi un ancien religieux, fort consommé dans la vertu, disoit que dans la religion il portoit une extrême envie à deux sortes de personnes ; aux novices, parce qu'ils ne sont occupés d'autre chose que de leur avancement spirituel, et aux frères servans, d'autant que n'ayant l'esprit chargé et embarrassé d'aucun soin, ils peuvent l'avoir toujours libre et dégagé pour prier.

Saint Jean Climaque rapporte (2) que dans un monastère voisin d'Alexandrie, il trouva un cuisinier qui étoit extrêmement occupé,

(1) Hoc maximè curant spiritualibus exercitationibus dediti, taliter se circà exteriora occupare, ut devotionis spiritum non extinguant : undè licet extrinsecùs bonorum operum exercitiis fatigentur in corpore, intrinsecùs tamen reficiuntur in mente. *Bern. serm. ad solit.*

(2) *Climacus. c.* 4.

parce que tous les jours il falloit qu'il apprêtât à manger pour deux cent trente religieux, sans compter les servans ; et cependant, au milieu de toutes ces occupations, il ne laissoit pas toujours d'être recueilli en lui-même, et de répandre des larmes en abondance. Saint Jean Climaque, fort étonné de cela, le pressa de lui dire comment parmi tant d'embarras il avoit pu se former une si grande retraite d'esprit, et obtenir le don des larmes. Je me suis toujours imaginé, lui répondit-il, que c'étoit Dieu que je servois, et non pas les hommes : c'est pourquoi j'ai cru que je ne devois me donner aucun repos ; et la vue de ce feu matériel me fournit une source continuelle de larmes, en me remettant sans cesse devant les yeux la violence du feu éternel. Nous lisons aussi de sainte Catherine de Sienne, que la persécution que ses parens lui faisoient souffrir pour l'obliger à se marier, alla jusqu'à un tel excès, qu'estimant que les exercices spirituels qu'elle pratiquoit, étoient ce qui la détournoit le plus du mariage, ils lui ôtèrent toute liberté de pouvoir vaquer en secret à la prière, l'occupèrent aux emplois domestiques les plus bas, et la mirent à la cuisine, à la place d'une esclave qu'ils en ôtèrent. Mais cette sainte fille, instruite par le Saint-Esprit, se bâtit au fond de son cœur une retraite, se proposa en elle-même de n'en sortir jamais, et le fit comme elle se l'étoit proposé : de sorte que,

quant à la cellule qu'elle avoit auparavant dans le logis de son père, elle n'y étoit qu'autant que l'on souffroit qu'elle y fût ; mais pour celle qu'elle s'étoit faite au-dedans d'elle-même, jamais elle n'en sortoit ; et s'il fut aisé de la priver de l'une, il fut impossible de la chasser jamais de l'autre. Lorsqu'elle étoit occupée aux fonctions les plus serviles de la maison, elle regardoit son père et sa mère comme lui représentant Jésus-Christ et la sainte Vierge, et dans la personne de ses frères et du reste de sa famille, elle se représentoit les apôtres et les disciples du Sauveur. Ainsi, ayant l'esprit toujours rempli de cette idée, elle s'acquittoit de tout avec joie dans la pensée que c'étoit Jésus-Christ qu'elle servoit ; et se constituant à tout moment devant Dieu, elle jouissoit continuellement de sa présence, et se renfermoit avec lui dans le sanctuaire. Aussi disoit-elle d'ordinaire à son confesseur, lorsqu'il étoit chargé de plusieurs occupations temporelles, ou qu'il avoit quelque voyage à faire. Mon père, faites-vous au-dedans de vous-même une retraite de laquelle vous ne sortiez jamais. Prenons ce conseil pour nous, et nous connoîtrons par expérience, que bien loin que les emplois extérieurs dont nous pourrons être chargés, nous détournent de rien, ils nous aideront au contraire à nous recueillir intérieurement, et à être toujours en oraison.

CHAPITRE X.

De l'avantage qu'on trouve à faire ses actions de la manière que nous venons de dire.

Les actions qui sont faites de la façon que nous avons dit, s'appellent actions pleines; et saint Jérôme et saint Grégoire disent (1), que quand l'Ecriture-Sainte parle de ceux qui ont vécu de cette sorte, elle dit qu'ils ont vécu des jours pleins, et qu'ils sont morts pleins de jours, quoique cependant ils soient morts fort jeunes. C'est ce que le Sage nous apprend, lorsque parlant du juste, il dit *que dans le peu qu'il a vécu, il a rempli un grand espace de temps* (2). Mais comment peut-il se faire qu'en peu de temps on vive beaucoup; et que l'on renferme un grand nombre d'années? Voulez-vous savoir comment? En faisant des actions pleines, et en vivant des jours pleins. *On trouvera en eux des jours pleins*, dit le Psalmiste (3); et de ce second passage, il est facile de tirer l'explication du premier. Tous les jours des véritables serviteurs de Dieu sont des jours de vingt-quatre heures entières. Ils ne souffrent pas qu'il y ait un mo-

(1) *Hier. sup. illud. Isai.* 38. 10. Ego dixi : In dimidio. *Greg. lib.* 35. *sup. illud. Job* : Mortuus est senex.

(2) Consummatus in brevi, implevit tempora multa. *Sap.* 4. 13.

(3) Et dies pleni inveniuntur in eis. *Psal.* 72. 10.

ment de vide et d'inutile dans une journée ; et elle est toujours pleine et entière pour eux, parce qu'ils l'emploient toujours toute à faire la volonté de Dieu. Les heures même du repas, de la récréation et du sommeil, ne sont point pour eux des heures vides et inutiles, parce qu'ils rapportent toutes ces choses à la plus grande gloire de Dieu, et qu'ils ne les font qu'à cause que Dieu veut qu'ils les fassent. Ils ne mangent que pour leur besoin, jamais pour leur plaisir, et ne cherchent leur propre satisfaction en rien : au contraire, ils voudroient, si c'étoit la permission de Dieu, pouvoir se passer de manger, de dormir et de se dissiper l'esprit par les récréations, ils voudroient n'être jamais occupés qu'à aimer Dieu, et ils désireroient, avec le Prophète royal, *qu'il les délivrât de leurs besoins* (1) ; c'est-à-dire, qu'il les dégageât de l'esclavage des misères du corps, et qu'ils fussent exempts de satisfaire à ses besoins, pour être toujours absorbés dans l'amour et dans la contemplation de Dieu.

Je sais que ce n'est pas une chose à laquelle on puisse parvenir en cette vie, et qu'il faut que le juste supporte avec patience toutes les infirmités de la condition humaine : mais il ne s'y accommode pas sans douleur ; et le témoignage de Job et de David en est une assez bonne preuve. L'un dit *qu'il soupire*

(1) De necessitatibus meis erue me. *Ps.* 24. 17.

avant que de manger (1) : et l'autre, *qu'il mêloit sa boisson avec ses larmes* (2); *qu'il lavera son lit toutes les nuits, et qu'il l'arrosera de ses pleurs* (3). Il faudroit que nous fissions de même ; il faudroit que, lorsque nous allons nous coucher, nous disons à Dieu avec larmes : Hé quoi, Seigneur, faut-il donc que je sois si long-temps sans penser à vous? *Pourquoi mon exil est-il prolongé* (4)? Quand vous plaira-t-il qu'il finisse? *Tirez mon ame de sa prison* (5), tirez-la de la prison de ce misérable corps, afin qu'elle ne soit plus jamais occupée qu'à vous bénir et à vous louer éternellement. C'est ainsi que toutes les actions et toutes les journées sont pleines ; c'est ainsi que le juste vit beaucoup en peu de temps, et que peu de jours de vie font plusieurs années de mérite. Mais celui, dit saint Grégoire (6), qui n'a pas fait un bon emploi du temps, et qui a négligé de faire de bonnes œuvres pendant sa vie, quelque long qu'en ait été le cours, on dit de lui qu'il meurt vide de jours, parce qu'il a laissé écouler inutilement les jours et les années ; et il peut dire *que les journées de son pélerinage ont été courtes et mauvaises* (7).

(1) Antequàm comedam, suspiro. *Job*. 3. 24.
(2) Potum meum cum fletu miscebam. *Psal*. 101. 10.
(3) Lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. *Psal*. 6. 7.
(4) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! *Psal*. 119. 5.
(5) Educ de custodiâ animam meam. *Psal*. 141. 8.
(6) *Greg. lib*. 35. *Mor. c*. 15.
(7) Dies peregrinationis vitæ meæ parvi et mali. *Gen*. 47. 9.

Saint Jérôme parlant sur ces mots du roi Ezéchias dans Isaïe : *Au milieu de mes jours j'irai aux portes de l'enfer* (1), remarque que les saints et les justes, tels que fut Abraham, accomplissent entièrement la multitude de leurs jours : *Il est mort dans une heureuse vieillesse, et plein de jours*, dit l'Ecriture(2); mais que les méchans meurent au milieu de leurs jours, et même ne vont pas jusque-là, parce qu'ils ont laissé passer les années inutilement. *Les hommes de sang et les trompeurs*, dit le Prophète, *n'arriveront pas jusqu'à la moitié de leurs jours* (3). C'est pour ce sujet et dans la même pensée que la sainte Ecriture appelle le pécheur un enfant de cent ans ; parce qu'il ne vit pas en homme, mais comme un enfant. *L'enfant de cent ans mourra*, dit Isaïe, *et le pécheur de cent ans sera maudit*(4). De là vient que les méchans sont toujours surpris de la mort, et moissonnés en vert; et que lorsqu'elle arrive, ils se plaignent qu'elle arrive trop tôt, et demandent du délai pour avoir le temps de faire pénitence. On peut dire la même chose des religieux tièdes et lâches : quelque long temps qu'il y ait qu'ils aient pris l'habit, ils ont cependant peu de jours de religion.

(1) In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi. *Isai.* 38. 10.

(2) Mortuus est in sencetute bonâ, et plenus dierum. *Gen.* 25. 8.

(3) Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos. *Psal.* 54. 24.

(4) Quoniàm per centum annorum morietur, et peccator centum annorum maledictus erit. *Isai.* 65. 0.

Nous lisons dans les Chroniques de saint François, qu'un bon vieillard étant interrogé par un séculier combien il y avoit qu'il étoit religieux, lui répondit qu'il n'y avoit pas même un moment; et le voyant scandalisé de cette réponse, à laquelle il ne comprenoit rien, il ajouta : Je sais bien qu'il y a soixante et quinze ans que je porte l'habit de religieux, mais je ne sais pas combien il y a que je suis véritablement religieux par mes actions. Dieu veuille que personne de nous ne puisse dire de lui-même avec vérité, ce que l'humilité seule faisoit dire à ce saint homme : car l'importance n'est pas d'avoir été long-temps dans la religion, et d'y avoir vieilli; l'importance est d'y avoir bien vécu : et que sert-il de compter plusieurs années depuis le jour de sa conversion, si on n'en est pas plus vertueux(1)? Quelques jours d'une vie sainte et pure valent mieux que plusieurs jours d'une vie lâche et tiède, parce que devant Dieu on ne compte point les années de la vie, mais celles de la bonne vie, ni les années qu'on a passées dans la religion, mais celles où l'on a vécu en bon religieux. La sainte écriture nous fournit un bel exemple de cette vérité dans le premier livre des Rois, lorsqu'elle dit : *Que Saül étoit un enfant d'un an, lorsqu'il commença à régner, et qu'il régna deux ans*

(1) *Th. à Kemp. de Imit. Ch. lib.* 1. *c.* 23.

sur Israël (1). Il est constant toutefois qu'il régna quarante ans, et saint Paul le témoigne clairement dans les actes des Apôtres, par ces paroles : *Ensuite ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cys, de la tribu de Benjamin, pendant l'espace de quarante ans* (2). Pourquoi donc, dans l'histoire des rois, n'est-il fait mention que de deux années ? Parce que dans les annales de Dieu on ne compte que les années qu'on a bien vécu ; ainsi de tout le temps que dura le règne de Saül, la sainte Ecriture ne marque que deux ans, parce qu'il ne régna que ces deux années-là en prince juste et en véritable roi. L'Evangile nous apprend (3), que quoique ceux que le Père de famille avoit envoyés les derniers à sa vigne, n'y eussent travaillé qu'une heure, ils eurent pourtant la même récompense que ceux qui avoient travaillé tout le long du jour ; et qui doute qu'il n'en usât ainsi, parce que dans le peu de temps que ceux-là avoient travaillé, ils avoient autant ou plus mérité que les autres en toute la journée ? Réglons donc notre supputation suivant ce calcul, et voyons combien à ce compte-là nous avons vécu dans la religion.

Eusèbe Emissène traite cet article admira-

(1) Filius unius anni erat Saul, cùm regnare cœpisset, duobus autem annis regnavit super Israel. 1. *Reg.* 13. 1.

(2) Exindè postulaverunt regem, et dedit illis Deus Saül filium Cys, virum de tribu Benjamin, annis quadraginta. *Act.* 13. 21.

(3) *Matth.* 20. 8.

blement bien, lorsqu'il dit : C'est ordinairement dans le nombre des années que nous mesurons le temps que nous avons vécu; mais quelque temps qui se soit écoulé depuis votre retraite du monde, prenez garde de ne pas vous abuser dans votre calcul, en comptant de cette sorte. Car vous ne devez faire état d'avoir vécu que le jour auquel vous avez renoncé à votre propre volonté, auquel vous avez résisté à vos passions, auquel vous n'avez rien fait contre l'exacte observance des règles, et auquel vous avez été éclairé d'une lumière plus pure qu'à l'ordinaire, par le moyen d'une méditation fervente (1). De ces sortes de jours, faites-en, si vous pouvez, des années, et mesurez par-là le temps que vous avez été religieux : mais craignez aussi qu'on ne vous dise ce qui est reproché à l'évêque de Sardis dans l'Apocalypse : *Ecrivez à l'ange de l'Eglise de Sardis*, dit le Seigneur : *Je sais toutes vos actions ; je sais qu'on dit que vous vivez, et cependant vous êtes mort ; veillez, car je ne trouve pas que vos actions soient pleines devant mon Dieu* (2). Ne croyez

(1) Solemus annos nostros et temporum spatia, quibus nùnc vivimus, supputare non te fallat quicumque ille est numerus dierum, quos hic relicto corporaliter sæculo, consumpsisti. Illum tantùm diem vixisse te computa, in quo voluntates proprias abnegâsti, in quo malis desideriis restitisti, quem sine ullâ regulæ transgressione duxisti : illum diem vixisse te computa, qui puritatis et sanctæ meditationis habuit lucem, *Eus. Emis. hom.* 9. *ad. Mon.*

(2) Et Angelo Ecclesiæ Sardis scribe : Scio opera tua, quia nomen habes quòd vivas, et mortuus es. Esto vigilans, non enim invenio opera tua plena coràm Deo meo. *Apoc.* 3. 1. 2.

pas que rien soit caché à la connoissance de Dieu : il voit en vous ce que les hommes ne peuvent y découvrir ; il vous croient vivant, et vous êtes mort : vous portez le nom de chrétien, et vous ne vivez pas comme un chrétien devroit vivre, vous portez le nom et l'habit de religieux, et vous n'en avez pas les qualités. Toutes vos actions s'accordent mal avec le nom que vous portez : elles sont entièrement vides de Dieu ; et si elles sont pleines de quelque chose, ce n'est que de vous : vous ne cherchez que vous seul en tout ce que vous faites ; vous ne cherchez que vos commodités particulières, votre gloire et votre réputation. Veillons donc soigneusement sur nous ; tâchons que nos œuvres soient des œuvres pleines, et que nos jours soient des jours pleins, afin que de cette sorte nous vivions beaucoup en peu de temps, et que nous puissions mériter beaucoup devant Dieu.

CHAPITRE XI.

Où il est parlé plus au long de la droiture et de la pureté d'intention que nous devons avoir en toutes nos actions.

On a coutume de donner à ceux qui s'emploient au salut du prochain, un très-bon avis touchant la manière dont ils doivent se comporter dans les fonctions qu'ils exercent; et cet avis, qui est tiré de la doctrine de plusieurs Pères de l'Eglise, peut encore servir à nous montrer combien notre intention doit être pure en toutes choses, et avec quel détachement de nous-mêmes, et avec quelle simplicité nous devons chercher Dieu en tout ce que nous faisons. Quand vous entreprenez, dit-on, une chose dont il peut résulter quelque avantage spirituel à votre prochain, que ce ne soit pas l'heureux succès de votre entreprise, mais le seul accomplissement de la volonté de Dieu qui fasse votre principal objet. De cette sorte, quand nous confessons, quand nous prêchons, quand nous enseignons, nous ne devons point avoir principalement en vue la conversion, l'amendement et le profit de notre prochain; mais nous devons regarder sur-tout à faire la volonté de Dieu dans les choses auxquelles il nous emploie, et à nous en acquitter du mieux que

nous pourrons pour lui plaire. Qu'après cela, ce que nous faisons réussisse ; que l'un se corrige, et que l'autre tire quelque fruit de notre sermon; c'est l'affaire de Dieu, et non pas la nôtre. *J'ai planté*, dit l'Apôtre, *Apollon a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement.* (1). Ce que nous pouvons faire, c'est de planter et d'arroser comme le jardinier; mais de faire croître les plantes, et de faire porter du fruit aux arbres, ce n'est pas à lui, mais c'est à Dieu seul. Le fruit des ames, c'est-à-dire, leur conversion, leur amendement et leurs progrès dans la vertu, tout cela ne peut venir que de Dieu, et ce n'est point de ce fruit que dépendent le mérite et la perfection de nos actions.

Telle est la pureté d'intention que nous devons essayer d'avoir; et, par ce moyen, nous pourrons parvenir à jouir d'une paix profonde en tout ce que nous ferons : car alors quelque obstacle qui s'oppose à l'heureux succès d'une œuvre sainte, et au fruit qu'on prétendoit en tirer, on n'en sera point troublé, puisque le but qu'on se sera proposé dans son entreprise, n'aura point été d'y réussir, mais d'accomplir la volonté de Dieu, et de faire les choses du mieux qu'il est possible, pour mériter de lui plaire. Que si, lorsque vous prêchez, que vous confessez, et que vous conversez avec le prochain pour son salut, vous avez en vue

(1) Ego plantavi, Apollo rigavit ; sed Deus incrementum dedit. *Cor.* 3. 6.

de faire un grand fruit par ce moyen, et que ce soit là votre principale fin, vous sentirez infailliblement du trouble en votre ame si votre dessein vient à être traversé; et non-seulement vous perdez quelquefois la paix intérieure du cœur, mais la patience aussi vous échappera; et peut-être même vous laisserez-vous emporter plus loin.

Saint Ignace avoit accoutumé d'expliquer ceci par une comparaison très-juste. Savez-vous, disoit-il, comment nous devons nous comporter envers le prochain, dans les ministères qui concernent le salut des ames? Comme les anges gardiens se comportent envers ceux dont Dieu leur a commis la garde. Ils les conseillent autant qu'ils peuvent, et les défendent, les conduisent, les éclairent, les excitent et les aident au bien, mais si les hommes font un mauvais usage de leur libre arbitre, et se révoltent contre les bonnes inspirations, les anges ne s'affligent pas pour cela, et la félicité dont ils jouissent n'en est nullement troublée; mais ils disent, avec Jérémie: *Nous avons eu soin de Babylone; elle n'est pas guérie, abandonnons-la* (1). C'est ainsi que nous devons faire toutes choses possibles pour la conversion et l'amendement de notre prochain; mais lorsque nous nous serons soigneusement acquittés de notre devoir, il faudra se

(1) Curavimus Babylonem, et non est sanata: derelinquamus eam. *Jerem.* 51. 9.

mettre l'esprit en repos, et ne pas se laisser abattre par le chagrin, parce que le malade ne guérit point et ne veut pas même guérir.

Les disciples ayant été envoyés par Jésus-Christ pour prêcher, et ne pouvant à leur retour s'empêcher de témoigner la joie qu'ils sentoient d'avoir fait des miracles, et d'avoir chassé les démons : *Ne vous réjouissez pas de cela*, leur dit le Fils de Dieu, *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (1). Ne faites donc pas dépendre votre contentement du succès, quelque avantageux qu'il puisse être ; mais regardez si vous faites des actions qui méritent que votre nom soit écrit dans le royaume des cieux. Regardez si vous satisfaites pleinement à ce qui est du devoir de votre charge, et établissez en cela toute votre ambition et votre joie. Les succès heureux, les conversions remarquables, et les autres merveilles que vous pourrez opérer, ne seront point mises en ligne de compte pour vous, et ce ne sera point là-dessus que votre récompense sera réglée ; mais, soit qu'on se soit converti, ou non, la peine que vous aurez prise, et la charité que vous aurez eue, en seront la véritable mesure. Au contraire, (et ceci nous fera encore voir plus clairement la vérité

(1) In hoc nolite gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem, quòd nomina vestra scripta sunt in cœlis. *Luc.* 10. 20.

de cette proposition) quand même toute la terre viendroit à se convertir par votre moyen. *De quoi vous serviroit-il d'avoir gagné tout le monde à Dieu, si votre ame cependant souffroit quelque préjudice* (1)? C'est pourquoi, croyez aussi que quand vous ne convertiriez personne, votre récompense n'en sera pas moindre, pourvu que vous vous acquittiez bien de votre devoir. Que s'il falloit qu'elle dépendît des événemens, et que ce fût en cela que nous dussions mettre notre satisfaction, certainement l'apôtre saint Jacques auroit été malheureux, puisqu'on dit qu'il ne convertit jamais que huit ou neuf personnes dans toute l'Espagne. Cependant, le peu de succès qu'il eut ne diminua rien de son mérite, et ne le rendit pas moins agréable à Dieu que les autres apôtres.

Nous avons encore un très-grand sujet de consolation en tout ceci ; c'est que de tout ce que nous venons de dire, il s'ensuit que non-seulement Dieu ne nous demandera pas si nous avons fait beaucoup de fruit, ou non, par nos prédications, mais qu'il ne nous demandera pas même si nous avons bien prêché; car ce n'est pas là ce qu'il nous commande, ni à quoi notre mérite est attaché. Ce qu'il veut de nous, c'est que nous fassions tout ce qui est en notre

(1) Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? *Matth.* 16. 26.

pouvoir, à proportion du talent qu'il nous a donné; il désire peu de choses de nous, si nous avons peu reçu : *Mais de celui*, dit l'Evangile, *à qui l'on aura beaucoup donné, on exigera beaucoup aussi* (1). Saint Chrysostôme explique admirablement bien cette doctrine (2), lorsqu'au sujet de la parabole des talens, il demande pourquoi le serviteur qui avoit gagné deux talens, est aussi bien traité que celui qui en avoit gagné cinq. L'Evangile dit que quand le Maître demanda compte à ses serviteurs des talens qu'il avoit partagés entre eux, celui à qui il en avoit donné cinq, s'avança, et lui dit : Seigneur, vous m'aviez donné cinq talens, en voilà encore cinq autres que j'ai gagnés. *Courage, serviteur bon et fidèle*, lui répond le maître; *parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous donnerai une plus grande administration; entrez dans la joie de votre Seigneur* (3). Celui qui avoit reçu deux talens se présente ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez confié deux talens, et je les ai augmentés de deux autres. Son Maître lui fait là-dessus la même réponse, et lui promet la même récompense qu'à celui qui avoit gagné cinq talens. C'est avec justice, dit ce grand Saint,

(1) Omni autem cui multùm datum est, multùm quæretur ab eo. *Luc.* 12. 48.

(2) *Chrys. hom.* 41. *sup. Gen.*

(3) Euge, serve bone et fidelis; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. *Matth.* 25. 21.

car le plus et le moins de gain que l'un et l'autre ont fait, ne procède ni du soin de l'un, ni de la négligence de l'autre ; quant au soin, il a été pareil en tous deux, et c'est pour cela qu'ils reçoivent une récompense pareille (1). Ce point est d'une très-grande utilité et d'une extrême consolation, parce qu'il peut s'appliquer à toutes choses et à toutes sortes d'emplois et de ministères. Ainsi, celui qui travaille et qui apporte autant de soin qu'un autre à s'acquitter de ce qu'on lui a commandé, mérite autant que lui, quoique peut-être il ne fasse pas tant de choses. Par exemple, si je prends autant de peine à prêcher que vous, et que cependant je prêche mal et que vous prêchiez bien, il peut se faire que je mérite en cela autant que vous, et peut-être davantage, parce que je fais tout ce que je puis, et que peut-être vous pourriez faire encore quelque chose de plus. Il en est de même pour les études : quoique celui qui étudie avec vous réussisse mal, et que vous fassiez de grands progrès ; qu'il soit très-ignorant, et vous très-habile, il peut se faire qu'il mérite plus dans son ignorance, que vous dans votre savoir. Pareillement, en matière de charges, si je ne m'acquitte pas si bien de la mienne, que

(1) Meritò, augmentationem enim et imminutionem non vel hujus diligentiâ, vel illius negligentiâ fecit, sed concreditorum quantitas : nàm quoad diligentiam, ambo pares fuerunt perindè et eamdem dignitatem nacti sunt. *Chrys. hom.* 41. *sup. Gen.*

vous de la vôtre, et que mes forces et la portée de mon esprit ne s'étendent pas si avant, il pourra se faire qu'il y ait plus de mérite dans le peu que je fais, qu'il n'y en a en tout ce que vous faites. Et sans doute cette considération pourra beaucoup servir et pour étouffer les mouvemens de vaine gloire en ceux qui ont de meilleures qualités que les autres, et pour empêcher que ceux qui ont moins d'esprit et de talent, ne perdent courage par la connoissance de leur incapacité.

Le sentiment de saint Jérôme est très-conforme à tout ceci, lorsque parlant sur la même parabole : Enfin, dit-il, il fit le même bon accueil et à celui qui de cinq talens en avoit fait dix, et à celui qui de deux en avoit fait quatre; et sans avoir aucun égard à la grandeur du gain, il ne considéra que celle du soin et du zèle (1). Ce n'est pas la valeur de l'offrande, dit Salvien, mais c'est l'affection avec laquelle on la fait, qui la rend agréable à Dieu. Il ne regarde pas combien on lui donne, dit saint Grégoire, mais avec quel esprit on lui donne; il n'estime les présens que par le cœur, et ainsi on peut faire moins de choses qu'un autre, et lui plaire davantage, si on agit avec une plus grande étendue de charité. C'est en cela que la grandeur de Dieu éclate,

(1) Deniquè et illum qui de quinque talentis decem fecerat; et qui de duobus quatuor, simili recepit gaudio, non considerans lucri magnitudinem, sed studii voluntatem. *Hier.*

que quelque service qu'on puisse lui rendre, il ne peut être considérable devant lui que par la grandeur de l'amour. Car, comme il n'a aucun besoin de nos biens, qu'il ne peut augmenter ni en richesses, ni en aucune autre chose, et que *toutes nos bonnes actions ne peuvent rien lui donner* (1); ce qu'il veut de nous, c'est que nous l'aimions, et que nous fassions ce qui est en notre pouvoir. Nous en avons un exemple formel dans les deux deniers qu'offrit la veuve de l'Evangile. Le Fils de Dieu s'étoit arrêté dans le temple auprès du coffre ou du tronc destiné pour recevoir les aumônes. Les Pharisiens et les gens riches y mettoient beaucoup d'argent, et une pauvre veuve s'étant avancée, y mit deux deniers. Le Sauveur se tournant alors vers ses disciples : *En vérité*, leur dit-il, *je vous assure que cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres ; ils n'ont rien donné que de leur superflu, mais pour elle, malgré son extrême nécessité, elle a donné tout ce qu'elle avoit, sans même se réserver rien pour vivre* (2). C'est ainsi que Dieu juge de nos actions ; et ce qu'il a fait à l'égard de la veuve, dit saint Chrysostôme, il le fera encore à l'égard de ceux qui enseignent les autres (3). Il gardera cette même règle envers

(1) Si justè egeris, quid donabis ei? *Job.* 35. 7.

(2) Amen dico vobis quoniàm vidua hæc pauper plus omnibus misit. Omnes enim ex eo, quod abundabat illis, miserunt: hæc verò de penuriâ suâ omnia quæ habuit misit totum victum suum. *Marc.* 12. 43. *et* 44.

(3) Quod in viduâ fecit, idem in docentibus operabitur. *Chrys. hom*, 31. *in*, 1, *ad Cor.* 1.

ceux qui prêchent, qui étudient, qui travaillent, et qui s'occupent aux autres fonctions de la religion; il prendra moins garde à ce qu'ils feront, qu'à la charité qui les aura fait agir, et à la ferveur qu'ils auront eue.

CHAPITRE XII.

De quelques marques par lesquelles on pourra connoître quand on agit purement pour Dieu, et quand on se cherche soi-même dans ses actions.

Saint Grégoire établit une bonne marque pour discerner si dans les ministères où l'on est employé pour le salut du prochain, on cherche purement la gloire de Dieu, ou si l'on envisage aussi la sienne propre. Regardez, dit-il, si lorsque quelqu'un prêche bien, qu'il est extrêmement suivi et qu'il fait un grand fruit dans les ames, vous en avez la même joie que lorsque vous produisez les mêmes effets. Car si vous ne vous en réjouissez pas autant, et qu'au contraire ses succès vous donnent quelque sorte de chagrin, ou quelque espèce d'envie, c'est une marque infaillible que vous ne cherchez pas purement la gloire de Dieu, puisque l'apôtre saint Jacques dit en termes exprès : *Si vous avez une jalousie amère, et que vous nourrissiez dans votre cœur des*

sentimens de contention et d'envie, votre sagesse ne vient point d'en-haut, mais elle est terrestre, animale et diabolique (1).

Vous n'êtes point jaloux de l'honneur de Dieu, vous ne l'êtes que du vôtre, vous ne l'êtes que de vous acquérir autant de réputation et d'estime qu'un autre s'en est acquis; car si vous désiriez la gloire de Dieu, et non pas la vôtre, vous seriez bien-aise qu'il y eût beaucoup d'excellens personnages, et qu'un autre fît ce que vous n'êtes pas capable de faire. C'est ainsi que se comporta Moïse, lorsque Josué voulant qu'il empêchât quelques Israélites qui prophétisoient dans le camp, il lui répondit, comme en colère : *Quel zèle vous prend pour moi? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât, et que le Seigneur leur départît son esprit à tous* (2)! Un véritable serviteur de Dieu doit dire de même : Plût à Dieu que tous les prédicateurs fussent extrêmement habiles, et que le Seigneur leur donnât l'esprit d'éloquence et de persuasion, afin qu'ils pussent mieux étendre sa gloire partout, et que son nom fût connu et sanctifié de toute la terre!

Le père Avila nous fournit un exemple de ce que je dis. On rapporte de lui, que lors-

(1) Quod si zelum amarum habetis, et contentiones sint in cordibus vestris, non est ista sapientia desursùm descendens, sed terrena, animalis diabolica. *Jacob.* 3. 14.

(2) Quid æmularis pro me? Quis tribuat ut omnis populus prophetet, et det eis Dominus spiritum suum? *Num.* 11. 29.

qu'il sut l'établissement qui se faisoit de la Compagnie de Jésus, par le moyen de saint Ignace, et qu'il apprit quelles en étoient la fin et l'institution, il dit que c'étoit à cela qu'il aspiroit depuis tant d'années; mais qu'il n'y avoit pu parvenir, et qu'il lui étoit arrivé la même chose qu'à un enfant qui, étant au bas d'une montagne, s'efforceroit de tirer quelque pesant fardeau jusqu'au sommet, et n'en pourroit venir à bout à cause de la foiblesse de ses forces : il survient ensuite un géant, qui prenant la charge que l'enfant ne pouvoit traîner, la porte où il veut avec la plus grande facilité du monde. C'est ainsi que ce saint homme ne s'estimoit qu'un enfant, et comparoit saint Ignace à un géant. Mais pour revenir à notre sujet, l'établissement de notre Compagnie lui donna autant de joie, que si lui-même en eût été l'instituteur, parce qu'il n'envisageoit en cela que la gloire de Dieu et le salut des ames. Voilà de fidèles ministres de Dieu, *qui ne songent point à leurs intérêts, mais à ceux de Jésus Christ* (1); et c'est ainsi que ceux qui le servent doivent le servir avec un si grand détachement d'eux-mêmes, que quand la Providence voudra procurer sa gloire et le salut des ames par le moyen de quelque autre, ils en soient aussi contens que si elle employoit leur ministère.

(1) Qui non quæ sua sunt quærunt, sed quæ Jesu-Christi. *Ad Philipp.* 2. 21. 4.

C'est pourquoi c'est une très-louable pratique que celle de quelques serviteurs de Dieu, très-zélés pour la conversion des ames, qui observent de prier en cette forme : Seigneur, que ce pécheur se corrige, que cette ame se convertisse, que ce bien arrive, que ce progrès se fasse, et tout cela par telle entremise qu'il vous plaira ; car, pour moi, je ne demande pas que rien m'en soit attribué. C'est là avoir effectivement une intention pure et droite, d'agir avec cet entier désintéressement de tout ce qui nous regarde, et de n'envisager que l'honneur et la plus grande gloire de Dieu.

Nous pouvons dire la même chose touchant notre avancement spirituel, et celui de nos frères. Quiconque se chagrine, et se décourage, parce qu'il voit que son frère le devance dans le chemin de la vertu, ne cherche pas purement la plus grande gloire de Dieu. Car, quoiqu'il soit vrai qu'un véritable serviteur de Dieu doive avoir le cœur pénétré de voir qu'il ne sert pas un si grand maître, aussi bien qu'il le devroit et qu'il le pourroit, il ne s'en suit pas de là qu'il doive se chagriner et s'abattre, parce qu'un autre fait de plus grands progrès que lui. Au contraire, dans la douleur qu'il doit ressentir de ne pas mieux servir Dieu, ce doit être une grande consolation pour lui, de voir que s'il ne satisfait pas entièrement à son devoir, il y a du moins d'autres fidèles qui s'acquittent du leur

comme il voudroit s'acquitter du sien, et qui servent le Seigneur et le glorifient comme ils doivent. Ainsi le chagrin et l'abattement dans lesquels cette vue jette quelques personnes, ne partent que de l'amour-propre et de quelque mouvement secret d'orgueil et d'envie; car si on désire véritablement l'honneur et la gloire de Dieu, et si c'est dans cette vue seule qu'on souhaite de le servir, il est certain qu'on aura une extrême joie de voir les autres augmenter en vertu et en perfection, quoique d'ailleurs la pensée qu'on ne le sert pas si bien qu'eux, donne beaucoup de confusion et de douleur.

Une seconde marque que l'on fait les choses purement pour Dieu, c'est lorsqu'un religieux embrasse de telle sorte l'emploi qu'on lui donne, et se porte de telle manière aux choses qu'on lui commande, qu'il lui est indifférent qu'on lui prescrive une chose ou une autre; qu'on l'occupe ou à une fonction, ou à une autre; et de quelque façon que ce soit, il est toujours également content de tout. Car la source de cette indifférence et de cette égalité d'esprit, ne procède que de ce qu'il ne songe qu'à faire la volonté de Dieu, sans se mettre en peine du reste. Que s'il ne s'acquitte pas d'aussi bon cœur d'une fonction basse et pénible, que d'un emploi facile et honorable, c'est un témoignage qu'il n'agit pas purement pour Dieu, mais qu'il s'envisage lui-même, et qu'il cherche sa propre

satisfaction et son avantage particulier. C'est pourquoi un saint homme a eu grande raison de dire (1) que de quelque manière qu'il plût à Dieu de disposer les choses, nous aurions toujours une égale joie de tout ce qui arriveroit, s'il étoit véritablement la cause de nos désirs.

Mais quand un religieux veut que ses supérieurs lui sachent gré de ce qu'il fait, et de la peine qu'il se donne; qu'il souhaite d'être loué d'eux, ou de recevoir du moins quelque démonstration extérieure de leur satisfaction; et que lorsque cela lui manque, il se décourage, c'est un signe évident que l'amour de Dieu n'est pas le seul motif de ses actions, mais qu'il y a beaucoup de respect humain qui s'y mêle. Si vous agissiez purement pour Dieu, les louanges ne vous feroient rien; au contraire, persuadé que la satisfaction que votre supérieur vous feroit paroître, ne viendroit que de ce qu'il compatiroit à votre imperfection et à votre foiblesse, vous en auriez de la confusion et de la honte; et en vous plaignant de vous-même, vous diriez : Hé quoi, faut-il que je sois encore assez infirme, pour obliger mes supérieurs à me ménager de la sorte? Faut-il que je sois assez nouveau, et assez peu avancé dans la vertu, pour avoir besoin d'y être excité par de semblables motifs.

Nous lisons dans le Pré spirituel, que

(1) *Thom. à Kemp.*

l'abbé Jean, qui fut disciple de saint Amon, servit pendant douze ans un des anciens Pères du désert, qui étoit extrêmement infirme, et que pendant tout ce temps-là, où il s'attacha à le servir avec tout le soin et toute l'affection imaginables, il n'en eut jamais aucune parole de douceur, et en reçut au contraire des traitemens fort fâcheux. Enfin, le vieillard se sentant proche de la mort, et voyant autour de lui plusieurs solitaires qui étoient venus le visiter, appela celui qui l'avoit servi si long-temps avec tant de patience et d'humilité, et lui serrant la main, il lui répéta par trois fois qu'il demeurât à la garde de Dieu; ensuite il le recommanda aux plus anciens, les priant de le chérir comme leur fils: et vous pouvez compter, leur ajouta-t-il, que ce n'est pas un homme, mais un ange, puisqu'en douze ans qu'il m'a servi dans mes infirmités, il n'a jamais entendu une bonne parole de ma part, et que cependant il n'a pas laissé de me servir toujours avec toute sorte de soin et d'affection.

CHAPITRE XIII.

De ce que nous devons faire pour acquérir tous les jours une plus grande pureté d'intention.

Saint Ignace expliquant dans ses Constitutions (1) de quelle manière il faut que nous augmentions tous les jours en droiture et en pureté d'intention : Que tous, dit-il, s'étudient à avoir une intention droite, non-seulement en ce qui concerne l'état de leur vie en général, mais aussi dans toutes leurs actions en particulier, ne se proposant en toutes choses que de servir Dieu et de lui plaire, et se portant à cela, plutôt pour l'amour de lui-même, et en reconnoissance des bienfaits qu'on a reçus, que par la crainte du châtiment ou par l'espoir de la récompense ; quoique cependant ces deux motifs ne laissent pas d'être bons, et de pouvoir être employés utilement. Il y a plusieurs manières de chercher Dieu, et de le servir. Le servir par la crainte des peines, c'est toujours le chercher et faire une bonne action ; parce que la crainte, quoique servile, ne laisse pas d'être bonne, et d'être un don de Dieu. C'est pourquoi le Prophète royal la demandoit en s'écriant : *Seigneur, pé-*

(1) 3. *Part. Const. c.* 1. § 16. *Reg.* 17. *Summarii.*

nétrez ma chair de votre crainte (1). Que si véritablement on se disoit à soi-même, et qu'en effet on eût ce sentiment dans le cœur : S'il n'y avoit point d'enfer, et que je n'eusse point peur du châtiment, j'offenserois Dieu, les théologiens tiennent que ce seroit pécher, parce que ce seroit avoir actuellement une volonté mal disposée. Mais de nous servir de la crainte des peines, de l'appréhension de la mort, et de la frayeur des jugemens de Dieu, pour nous exciter à servir Dieu, et pour nous abstenir de l'offenser; cela ne peut être que louable, puisque c'est pour ce sujet que la sainte Ecriture nous représente si souvent ces mêmes choses, et nous en fait des menaces si terribles.

C'est encore chercher Dieu, que de le servir pour la récompense que nous en espérons dans la gloire; et c'est même le chercher d'une manière plus parfaite que la première, parce qu'il y a plus de perfection à faire les choses dans la vue de la récompense, qu'à les faire par le motif de la crainte. Moïse agissoit dans cette vue; et saint Paul nous l'apprend, lorsqu'il dit : *Ce fut par la foi que Moïse, dès qu'il fut devenu grand, renonça au titre de fils de la fille de Pharaon : aimant mieux d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir des avantages passagers du péché, et préférant l'ignominie de Jésus-*

(1) Confige timore tuo carnes meas. *Psal.* 118. 120.

Christ à toutes les richesses des Egyptiens ; car il envisageoit la récompense à venir (1). C'est aussi dans cette même vue et dans ce même esprit que le Psalmiste disoit : *J'ai disposé mon cœur à observer toujours vos commandemens, à cause de la récompense que j'en espère* (2).

Ces deux motifs de la crainte et de l'espérance sont donc bons, et nous pouvons nous en servir pour nous exciter au bien, et pour nous détourner du mal. Mais saint Ignace veut que l'on passe outre, que l'on s'élève davantage le cœur, et que l'on ait de plus hautes pensées. *Aspirez à de plus grands dons, et je vais vous montrer une voie plus excellente* (3). Il ne se contente pas que l'on cherche et que l'on serve Dieu de quelque façon que ce soit; mais il enseigne un chemin encore plus parfait; il veut qu'on le cherche et qu'on le serve purement à cause de lui-même, à cause de sa bonté infinie, enfin à cause que Dieu est Dieu; et en cela est compris tout ce que l'on peut s'en figurer de plus grand et de plus sublime.

Les Pères de l'Eglise, saint Basile, saint

(1) Fide Moyses grandis factus, negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem, majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi; aspiciebat enim in remunerationem. *Ad Hæb.* 11. 24. 25 et 26.

(2) Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem. *Ps.* 118. 112.

(3) Æmulamini charismata meliora, et adhùc excellentiorem viam vobis demonstro. 1. *Cor.* 12. 31.

Chrysostôme et saint Grégoire (1), traitent parfaitement bien cette matière. Ils font une comparaison de ceux qui servent Dieu pour la récompense qu'ils en attendent, et disent que ces gens-là sont semblables à Simon le Cyrénéen, qui portoit la croix de Jésus-Christ pour un certain prix dont il étoit convenu. Ils ne veulent pas que ce soit là ce qui nous fasse agir ; et il ne faut pas, disent-ils, que comme des serviteurs peu affectionnés, nous regardions quelle récompense on doit nous donner ; car c'est plutôt le fait d'un mercenaire, qui ne songe qu'à son intérêt, que d'un serviteur qui aime bien son maître (2). Ils veulent que nous soyons portés par un plus noble motif, que nous servions Dieu comme ses enfans, et purement pour l'amour de lui. Il y a beaucoup de différence, ajoutent-ils, entre le service d'un esclave, celui d'un mercenaire, et celui d'un fils. L'esclave ne sert son maître que par la crainte du châtiment ; le mercenaire se propose la récompense, et s'il est soigneux de bien servir, c'est qu'il croit qu'en servant bien il en sera mieux récompensé ; mais le fils en use autrement, c'est par pur amour qu'il sert son père ; et lorsqu'il a un extrême soin de ne rien faire qui puisse l'offenser, ce n'est

(1) *Basil. in Regul. fus. disputatis*, *in Proœmio. Chrys. hom.* 2. *sup. ep. ad Rom. Greg. l.* 8. *Moral. c.* 30.

(2) More ingratorum servorum, supputando mercedem : hoc enim mercenarii potiùs quàm grati servi est. *Basil. ubi. sup.*

point qu'il en appréhende aucun châtiment, ou qu'il en espère aucune récompense; mais c'est que l'amour lui donne naturellement cette délicatesse et cette attention. Ainsi, quoique son père soit pauvre, et qu'il ne puisse rien lui laisser, il le sert et l'honore; parce que la qualité de père l'y oblige, et pourvu qu'il le contente, il se croit assez payé de son service et de sa peine. Nous devons servir Dieu de la même sorte, disent ces grands Saints; non pas comme des esclaves, par l'appréhension d'en être châtiés, ni comme des mercenaires qui n'envisagent que la récompense et le gain; mais comme ses véritables enfans, puisqu'il nous a fait la grâce de vouloir que nous le fussions. *Regardez quel amour le Père a eu pour nous*, dit saint Jean, *de vouloir qu'on nous appelle enfans de Dieu, et que nous le soyons en effet* (1). Puisque nous le sommes donc véritablement, puisque c'est avec raison que nous appelons Dieu notre père, et Jésus-Christ notre frère, aimons et servons Dieu comme ses enfans, honorons-le et respectons-le comme un père, et comme un père si digne de notre obéissance et de nos respects. Que ce soit purement pour l'amour de lui que nous agissions; que ce soit pour lui plaire, que ce soit parce qu'il le mérite, étant ce qu'il est, et parce que sa bonté infinie mériteroit

(1) Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. 1. *Joan.* 3. 1.

encore mille fois davantage, quand nous aurions mille cœurs et mille vies pour les employer à l'aimer et à le servir.

Si vous avez été digne de faire quelque chose qui plaise à Dieu, dit saint Chrysostôme, et que vous cherchiez quelque autre récompense, que celle d'avoir mérité de lui plaire, vous ignorez, sans doute, quel grand bien c'est de plaire à Dieu : car si vous le saviez, vous ne désireriez jamais aucune autre récompense (1). En effet, quel plus grand bien pouvons-nous souhaiter, que de lui plaire? *Soyez imitateurs de Dieu*, dit saint Paul, *comme ses très-chers enfans, et attachez-vous à l'aimer, comme Jésus-Christ nous a aimés* (2). Ajoutons encore la réflexion que fait saint Bonaventure, quand il dit : Considérez que Dieu votre bienfaiteur vous accorde ses biens de telle sorte, qu'il n'exige rien de vous, et n'a besoin ni de vous, ni de quelque créature que ce soit (3) : et non-seulement il n'exige rien de nous, non-seulement c'est sans aucun intérêt qu'il nous aime et qu'il nous a comblés

(1) Si omninò dignus fueris agere aliquid quod Deo placeat, et adhùc præter hoc ipsum, quod placere meruisti, mercedem requiris, verè ignoras quantùm boni sit placere Deo : si enim scires, nunquàm aliud quid extrinsecùs mercedis aut muneris expeteres. *Chrysost. lib. de compunct. cord.*

(2) Estote imitatores Dei sicut filii carissimi, et ambulate in dilectione sicut et Christus dilexit nos. *Ephes.* 5. 1 *et* 2.

(3) Considera quòd ipse benefactor tuus Deus ità tibi benefaciat, ut nihil à te repetat, nec te, nec aliquâ creaturâ indigeat. *Bonav. tom.* 2. *opus in fascis. c.* 6.

de tant de grâces ; mais il lui en a même coûté son sang et sa vie. Voilà de quelle manière nous devons aimer Dieu purement pour lui, et sans aucun mélange de notre intérêt particulier : les vertus mêmes et les dons surnaturels, nous devons les souhaiter, non pas pour notre avantage et pour notre satisfaction, mais pour lui seul, pour sa plus grande gloire, et pour avoir de quoi lui être plusagréables, et mieux le servir. Il faut même aller plus loin, ne désirer la gloire éternelle que dans cette vue : tellement que lorsque pour nous exciter à la vertu, nous nous représentons à nous-mêmes la récompense qui est attachée aux bonnes œuvres, ce n'est pas là ce que nous devons nous proposer pour notre but principal ; mais notre dernière fin doit être d'aimer et de louer Dieu à jamais, et de songer que plus nous serons élevés dans la gloire, plus nous pourrons le glorifier et le bénir.

C'est là ce qui s'appelle un véritable amour de charité et de zèle, un véritable et parfait amour de Dieu ; et c'est là proprement ne chercher que Dieu et sa plus grande gloire. Tout le reste n'est, à proprement parler, que nous chercher et nous aimer nous-mêmes ; ce qui se connoîtra encore aisément par la différence que les théologiens et les philosophes mettent entre l'amour parfait, qu'ils appellent amour d'amitié, et l'amour de la concupiscence.

L'un porte à aimer pour le bien de celui qu'on aime, et pour l'amour de la vertu, sans avoir aucun égard à son intérêt propre; l'autre fait aimer, non pas tant pour l'amour de ce qu'on aime, que pour l'avantage qu'on espère d'en retirer. C'est ainsi que l'on aime d'ordinaire les gens riches et puissans, et que l'on s'attache à eux par le seul motif de l'utilité, et il est aisé de voir que cette espèce d'amour, bien loin d'être parfaite, n'est pleine que d'amour-propre; puisque c'est moins aimer son ami, que s'aimer soi-même, et chercher ses commodités particulières. Ceux qui servent Dieu ou par la crainte des peines, ou par l'espérance de la gloire, font la même chose : tous leurs sentimens sont mêlés d'amour-propre, et ils ne cherchent point Dieu d'une façon pure et désintéressée. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend dans saint Jean, lorsqu'après avoir fait ce fameux miracle de rassasier cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, il se tourna vers le peuple qui le suivoit en foule, et leur dit : *En vérité, en vérité, je vous dis, vous me cherchez, non pas à cause des signes que vous avez vus, mais à cause des pains que vous avez mangés, et parce que vous avez été rasssasiés : travaillez, non pas pour avoir une nourriture périssable, mais pour en avoir une qui dure éternellement* (1). Or, cette

(1) Amen, amen dico vobis : quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducâstis ex panibus, et saturati estis.

nourriture, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est de faire purement la volonté de Dieu. Ce fut une réponse très-judicieuse et très-sainte, que celle que fit, selon Gerson (1), un serviteur de Dieu, qui faisoit une pénitence très-austère, et qui étoit continuellement en oraison. Le démon, jaloux des progrès qu'il faisoit dans la perfection, et voulant l'en détourner, l'attaqua un jour très-vivement sur le sujet de la prédestination, faisant retentir souvent ces paroles à son imagination : Pourquoi te tourmentes-tu de la sorte ? Pourquoi prends-tu tant de peine ? Tu as beau faire, jamais tu ne seras sauvé ! Ce n'est point à cause de la récompense que je sers Dieu, répondit ce saint personnage, mais c'est à cause de lui-même, et par cette seule réponse, il se délivra de la tentation qui le pressoit, et rendit le démon confus.

Mais saint Bernard passe encore plus avant, et veut que dans toutes nos actions nous nous souvenions si peu de nous-mêmes, et que nous soyons tellement détachés de toute sorte d'intérêt particulier, qu'il n'estime pas que ce soit encore assez d'aimer et de servir Dieu, comme les enfans aiment et servent leurs pères. Il demande quelque chose de plus pur, de plus parfait et de plus élevé. Car enfin, dit-il, il est vrai que

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam. *Joan.* 6. 26 *et* 27.

(1) *Gerson.*

les enfans aiment leurs pères; mais ils songent à leur succession, et tant qu'ils appréhendent de la perdre de quelque façon que ce soit, peut-être rendent-ils plus de respect à celui de qui ils doivent l'attendre, mais peut-être aussi l'en aiment-ils moins. L'amour m'est suspect, lorsqu'il paroît entretenu par l'espérance d'acquérir quelqu'autre chose; il est foible, lorsqu'il peut se ralentir, ou s'éteindre, si l'espérance en étoit ôtée; et il est impur, lorsqu'il est capable de désirer quelque autre chose que lui-même. Le pur amour n'est point mercenaire : le pur amour ne doit point à l'espérance ce qu'il a de force et de tendresse, et il ne diminue point, pour n'espérer rien (1). Il veut dire que le pur amour n'a pas besoin d'être excité par l'espoir de la récompense, pour se porter à servir Dieu et à travailler; et que quand même il sauroit qu'on ne lui en devroit donner aucune, il ne perdroit pas courage, et ne laisseroit pas toujours d'agir, parce que ce n'est pas l'intérêt, mais la seule tendresse qui est la règle et le motif de tout ce qu'il fait. Mais quel est donc cet amour si parfait et si élevé, qui surpasse celui des en-

(1) Amant enim filii, sed de hæreditate cogitant, quam dùm verentur quoquo modo amittere, ipsum à quo expectatur hæreditas plus reverentur, minùs amant. Suspectus est mihi amor, cui aliud quid adipiscendi spes suffragari videtur: infirmus est qui fortè spe subtractâ aut extinguitur aut minuitur : impurus est, qui et aliud cupit. Purus amor mercenarius non est. Purus amor de spe vires non sumit, nec tamen diffidentiæ damna sentit. *Bern. serm.* 85. *sup. Cant.*

fans envers leurs pères ? Voulez-vous le savoir, dit ce grand Saint ? c'est l'amour que l'épouse a pour l'époux ; car le véritable amour est content de lui seul (1), et il borne ses désirs et sa récompense à ce qu'il aime. Enfin, cet amour de l'épouse et de l'époux est tel, que se renfermant entièrement dans l'objet aimé, l'on ne cherche rien au-delà, et l'autre n'a rien d'ailleurs à souhaiter, C'est là toute leur affaire, et c'est ainsi, dit saint Bernard, que toute la nôtre doit être d'aimer Dieu, qui est l'époux de nos ames. Aimons-le pour lui-même, et faisons de cet amour toute notre satisfaction et notre joie : car l'amour se suffit à lui-même ; il plaît par lui-même et pour lui-même ; il est lui-même son mérite et sa récompense ; et comme au-delà de lui-même, il ne cherche aucune raison pour aimer, il ne prétend aussi au-delà de lui-même aucun avantage en aimant : le fruit et l'usage de cet amour est j'aime, parce que j'aime ; j'aime pour aimer (2).

Mais ne pensez pas, dit saint Chrysostôme, que pour n'avoir pas la récompense en vue, votre récompense en puisse être

(1) Sponsæ hic amor est, amor se ipso contentus. *Bern. de dilig. Deo. c.* 3.

(2) Habet præmium, sed id quod amatur. Nec is aliud quærit, nec illa aliud habet. Is per te sufficit, is per se placet, et propter se. Ipse meritum, ipse præmium sibi est amor. Præter se non requirit causam, non fructum. Fructus ejus, usus ejus : Amo, quia amo ; amo, ut amem. *Id. ser.* 85. *sup. Cant.*

moindre : au contraire, elle en sera plus grande ; et moins vous envisagerez votre utilité, plus votre avantage en sera considérable (1). Car il est certain que plus une action est dépouillée de toutes sortes d'intérêt, plus elle est pure et parfaite, et qu'elle n'est jamais si méritoire, que lorsqu'il n'y a aucun mélange d'amour-propre. Si vous détournez donc entièrement les yeux de vous-même, si dans tout ce que vous faites, vous ne vous proposez que de plaire à Dieu, et que ce ne soit point l'espoir de la récompense qui vous fasse agir, croyez que votre récompense en sera plus grande et plus précieuse. Comme vous n'aurez point travaillé comme un mercenaire, à qui on ne donne rien au-delà du salaire qu'on lui a promis, vous serez traité comme un fils qui est héritier de tous les trésors de son père : *Car si nous sommes enfans de Dieu, nous sommes par conséquent héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ* (2), avec lequel nous entrerons en partage dans la jouissance des biens de notre Père céleste. La fille de Pharaon donnoit de l'argent à la mère de Moïse pour la nourriture de son propre fils (3) ; ce n'étoit pas cependant à cause de la récompense

(1) Atque tibi major est merces, si modò citrà mercedis spem feceris. *Chrysost. hom* 5. *sup. ep. ad Rom. circà finem.*

(2) Si autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. *Ad* Rom. 8. 17.

(3) *Exod.* 2. 9.

que cette mère nourrissoit son fils, mais à cause de l'amour qu'elle avoit pour lui.

CHAPITRE XIV.

De trois degrés de perfection, par lesquels nous pouvons nous élever à une très-grande pureté d'intention, et à un très-parfait amour de Dieu.

Nous pouvons recueillir de la doctrine des saints Pères, et principalement de celle de S. Bernard, qu'il y a trois degrés de perfection, par lesquels nous pouvons nous élever à une extrême pureté d'intention, et à un très-parfait amour de Dieu. Le premier est de ne chercher que la gloire de Dieu, de manière qu'en tout ce qu'on fait, on ait l'esprit absolument dégagé de toutes les choses du monde, et que mettant tout son contentement en Dieu seul, on se borne à songer que l'on a accompli sa volonté. Voulez-vous, dit saint Bernard (1), avoir une bonne marque pour connoître, autant qu'on le peut, si vous aimez extrêmement Dieu? Regardez s'il y a quelque chose hors de Dieu, qui puisse vous donner de la satisfaction et de la joie; et par-là vous verrez quels progrès vous aurez fait dans l'amour de Dieu. Certes,

(1) *Bern. Tract. de int. domo. c.* 69.

tant que je suis capable de recevoir quelque consolation et quelque contentement d'ailleurs, je n'ose pas dire que ce soit Dieu qui occupe entièrement toute la tendresse de mon cœur (1). Saint Augustin est du même sentiment, quand il dit : Seigneur, on vous aime moins, lorsqu'on aime encore avec vous quelque chose que l'on n'aime pas pour vous (2). Cette manière d'aimer est bien éloignée de l'excellence et de la pureté de l'amour de cette grande reine qui, au milieu de la pompe et du faste de la majesté royale, disoit à Dieu : *Vous savez, Seigneur, que depuis que j'ai été amenée ici jusqu'à présent, votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous, Seigneur, qui êtes le Dieu d'Abraham* (3). Voilà, sans doute, une façon d'aimer bien parfaite et bien épurée.

Saint Grégoire, sur ces paroles de Job : *Qui se bâtissent des solitudes* (4), demande ce que c'est que bâtir une solitude, et dit que celui qui est tellement détaché de toutes les créatures, et qui s'est si absolument dépouillé de l'affection de toutes les choses de

(1) Certè quamdiù possum ex alienâ qualicumque re consolationem vel jucunditatem concipere, nondùm audeo dicere dilectum nostrum intimum ardentissimi amoris signum tenere. *Idem. ibid.*

(2) Minùs te amat qui tecum aliquid amat quod non propter te amat. *Aug. l.* 10. *Conf. c.* 29.

(3) Domine, tu scis quòd nunquàm lætata sit ancilla tua, ex quo hùc translata sum usquè in præsentem diem, nisi in te, Domine Deus Abraham. *Esther.* 14. 18.

(4) *Greg. l* 4. *Mor. c.* 25. Qui ædificant sibi solitudines. *Job.* 3. 14.

la terre; qu'au milieu de la foule et des divertissemens, il ne laisse pas de se trouver seul, celui-là s'est bâti une solitude, parce que rien de tout cela ne le touche, et qu'ayant mis tout son contentement en Dieu, il ne peut trouver ni entretien ni consolation ailleurs. Nous éprouvons même tous les jours que, quand on s'est attaché d'affection à quelqu'un et qu'on vient à le perdre ou par l'absence, ou par la mort, on est alors dans une solitude effroyable au milieu des meilleures compagnies, parce qu'on n'y est point avec celui avec qui on se plaisoit d'être. La même chose arrive à quiconque a banni entièrement de son cœur toutes les créatures, pour ne le remplir que de Dieu : au milieu des plaisirs, et dans les plus grandes assemblées, il se trouve seul, parce qu'il ne prend nul plaisir aux choses du monde, et qu'il n'y a que l'objet de son amour qui puisse l'occuper agréablement. Ceux, dit saint Grégoire, qui sont parvenus à ce point jouissent d'une très-grande tranquillité d'ame; rien ne les inquiète et rien ne leur fait peine, et ni l'adversité ne les trouble et les abat, ni la prospérité ne les enorgueillit et ne les enfle. Comme ils n'ont aucun attachement aux choses du monde, tous les changemens qui y arrivent ne produisent en eux aucune altération : et se faisant ainsi un bonheur qui ne peut dépendre des événemens, ils en méprisent la vicissitude. Savez-vous, ajoute-t-il, qui s'étoit

élevé jusqu'à ce degré de perfection, et qui s'étoit bâti une solitude? Celui qui disoit : *J'ai demandé une chose au Seigneur, je ne cesserai point qu'il ne me l'accorde : c'est de demeurer toute ma vie dans la maison du Seigneur* (1), car, après tout, quelle autre chose y a-t-il à chercher et à désirer dans le ciel et sur la terre? *Et quelle est maintenant mon attente, si ce n'est Dieu* (2)? Le saint abbé Silvain (3) étoit encore parvenu à ce même état; car on raconte de lui, que lorsqu'il sortoit de l'oraison, toutes les choses de la terre lui sembloient si méprisables, que se bouchant les yeux avec les mains : Fermez-vous, mes yeux, disoit-il, fermez-vous, et ne regardez point les choses du monde, car il n'y en a aucune qui mérite d'être regardée. Nous lisons pareillement de saint Ignace, que quelquefois élevant la vue au ciel, et le cœur à Dieu, il s'écrioit : Hélas! que la terre me déplaît, lorsque je contemple le ciel (4)!

Le second degré par lequel nous pouvons monter à la perfection dont nous parlons, est celui qu'établit saint Bernard, dans le traité de l'amour de Dieu (5), je veux

(1) Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. *Ps.* 26. 4.

(2) Et nùnc quæ est expectatio mea, Nonne Dominus? *Ps.* 38. 8.

(3) *Silvanus abbas.*

(4) Heu quàm sordet terra cùm cœlum aspicio! *Ignat. l.* 1. *c.* 2. *vitæ suæ.*

(5) *Bern Tract de dilig Deo. c.* 6 *et* 7.

dire, non-seulement d'oublier toutes les choses du monde, mais de s'oublier aussi soi-même, et de ne s'aimer soi-même qu'en Dieu et pour Dieu : car si nous voulons être parfaits, il faut que nous soyons tellement absorbés dans cet oubli de nous-mêmes, et de tout ce qui peut regarder notre avantage et notre intérêt; il faut que nous aimions Dieu d'une manière si pure et si élevée, que dans tous les biens que nous recevons de sa main, soit dans ceux de la grâce, soit dans ceux de la gloire, ce ne soit point le profit que nous en retirons, mais que ce soit l'accomplissement de sa volonté sur nous, qui fasse notre contentement et notre joie. C'est ce que pratiquent les bienheureux dans le ciel; ils se réjouissent davantage de la volonté de Dieu qui s'accomplit en eux, que de l'élévation de la gloire où ils sont; et ils aiment Dieu d'une façon si sublime, ils sont tellement transformés en lui, et tellement unis à sa volonté, qu'au milieu des contentemens ineffables où ils sont plongés, c'est moins à cause d'eux-mêmes, qu'à cause de Dieu, qu'ils aiment la félicité qu'ils possèdent. C'est de cette sorte que nous devons aimer Dieu, dit saint Bernard; et c'est ainsi que faisoit ce saint Prophète, qui disoit : *Bénissez le Seigneur, parce qu'il est bon* (1). Il ne dit pas : *parce qu'il m'est bon*, mais

(1) Confitemini Domino, quoniàm bonus. *Ps.* 117. 1.

simplement *parce qu'il est bon.* Il ne l'aime point et ne le loue point par rapport à son propre intérêt, comme celui de qui il dit en un autre endroit : *Il vous bénira, lorsque vous lui aurez fait du bien* (1) ; mais il l'aime et le loue, parce qu'il est bon en lui-même, parce que Dieu est Dieu, et que sa bonté est infinie.

Le troisième et dernier degré de perfection est, dit saint Bernard, de faire les choses, non pas pour plaire à Dieu, mais parce que Dieu nous plaît, ou que ce que nous faisons plaît à Dieu (2). De cette sorte, sans songer aucunement à soi, non plus que si l'on n'étoit pas au monde, on n'envisage que le seul contentement de Dieu, et voilà une manière de l'aimer très-parfaite et très-épurée. *Cet amour*, continue-t-il, *est véritablement la montagne du Seigneur, une montagne très-élevée, une montagne grasse et fertile* (3) ; car ce terme de montagne de Dieu ne veut dire autre chose dans l'Ecriture, que le comble de l'excellence et de la perfection : *Mais qui montera sur la montagne du Seigneur* (4), *et qui me donnera des ailes comme à une colombe, afin que j'y*

(1) Confitebitur tibi cùm benefeceris ei. *Ps.* 48. 19.

(2) Quando jàm quis operatur non ut Deo placeat, sed quia placet ei Deus, vel quia placet Deo quod operatur. *Bern. in sent. coll.* 4. *lib.* 5. *Bern. de dil. Deo. c.* 7.

(3) Amor iste mons est, et mons Dei excelsus, revera mons coagulatus, mons pinguis. *Ps.* 67. 16.

(4) Quis ascendet in montem Domini? *Ps.* 23. 3.

vole et que je m'y repose (1) ? Hélas ! s'écrie ce grand Saint, le mal est que, dans cette terre d'exil, je ne puis m'oublier entièrement moi-même. *Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps mortel* (2)? *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi* (3). Quand mourrai-je entièrement à moi, pour ne plus vivre qu'à vous? *Pourquoi faut-il que mon exil soit prolongé* (4) ? *Quand irai-je me présenter devant la face de Dieu* (5)? Seigneur, quand serai-je uni tout-à-fait à vous, et transformé en vous par amour ? Quand serai-je entièrement détaché de moi-même, quand ne serai-je plus qu'un esprit avec vous, et quand enfin n'aimerai-je plus rien en moi, ni pour moi, mais tout en vous et pour vous ? Car ne se chercher et ne se trouver non plus dans tout ce qu'on fait, que si on s'étoit perdu soi-même, pour ainsi dire, ou que l'on ne fût plus du tout ; ne se sentir soi-même en nulle façon, et s'anéantir enfin soi-même : c'est l'effet de la charité des bienheureux, et non pas le partage d'une affection humaine (6). C'est pour-

(1) Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? *Ps.* 54. 7.

(2) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Ad Rom.* 7. 24.

(3) Domine, vim patior, responde pro me. *Isai.* 38. 14.

(4) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est *Ps.* 119. 5.

(5) Quandò veniam, et apparebo ante faciem Dei ? *Ps.* 41. 2.

(6) Te enim quodammodo perdere, tanquàm qui non sis, et omninò non sentire te ipsum, et à temetipso exire

quoi le Prophète royal disoit : *J'entrerai dans la puissance du Seigneur, et alors, Seigneur, je ne me souviendrai plus de rien que de votre justice* (1). Lorsqu'après nous être comportés comme des serviteurs fidèles, nous entrerons dans la joie du Seigneur, et que nous serons enivrés de l'abondance de son amour, alors nous serons tellement absorbés et transformés en lui, que nous ne nous souviendrons plus de nous-mêmes ; *alors nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (2). Alors la créature se conformera à son créateur ; et comme *il a fait toutes choses pour lui-même* (3), selon le témoignage de l'Ecriture, aussi n'aimerons-nous rien que lui, et nous-mêmes nous ne nous aimerons qu'en lui et pour lui. Ce qui fera notre joie ne sera pas tant la considération de la misère dont nous serons dégagés, ou de la félicité que nous aurons obtenue, que de voir que sa volonté sur nous aura été accomplie en nous (4). Et c'est ainsi qu'on entre dans la joie du Seigneur.

O amour saint et chaste ! s'écrie saint Ber-

niri, et penè annihilari, cœlestis est conversationis, non humanæ affectionis. *Bern. de dil. Deo. c. 7.*

(1) Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ tuæ solius. *Ps.* 70. 16.

(2) Similes ei erimus, quoniàm videbimus eum sicuti est. 1. *Joan.* 3. 2.

(3) Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.* 16. 4.

(4) Delectabit sanè non tàm nostra vel sopita necessitas, vel sortita felicitas quam quòd ejus in nobis, et de nobis, voluntas adimpleta videbitur. *Bern. ubi sup.*

nard en cet endroit, ô douce et tendre affection ! ô droite et pure intention de volonté! intention d'autant plus droite et plus pure, qu'il n'y reste plus aucun mélange d'intérêt propre ! affection d'autant plus tendre et plus douce, que l'on ne sera touché de rien qui ne soit divin ! Etre épris de cette sorte, c'est être déifié (1). Pour expliquer comment nous serons alors déifiés et transformés en Dieu, le même Saint se sert de trois comparaisons, et dit, que de même qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin, perd toutes ses propriétés, et prend la couleur et le goût du vin ; de même qu'un fer rougi dans la fournaise ne paroît plus du fer, mais du feu ; enfin de même que quand l'air est éclairé des rayons du soleil, il devient si lumineux, qu'il semble qu'il soit la lumière même : de même quand nous serons dans la gloire, nous perdrons entièrement nos premières qualités, nous serons déifiés et transformés en Dieu, et nous n'aimerons rien que lui et en lui. *Autrement, comment est-ce que Dieu seroit alors toutes choses en tous*, si dans l'homme il restoit quelque chose de l'homme (2) ? Il n'y aura donc rien là qui soit notre gloire

(1) O amor sanctus et castus ! ô dulcis et suavis affectio, ô pura et defæcata intentio voluntatis ! eò certè defæcatior et purior, quò in eâ de proprio nihil jàm admixtum relinquitur : eò suavior et dulcior, quò totum divinum est, quod sentitur. Sic affici, deificari est. *Bern. ubi sup. c.* 10.

(2) Alioquin, quomodò erit Deus omnia in omnibus, si in homine de homine quidquam supererit ? *Bern. ubi sup*

même, et notre joie sera la gloire et la joie de Dieu, et non pas la nôtre, suivant ces paroles du Psalmiste : *Vous êtes ma gloire, et c'est vous qui m'exaltez*(1); et enfin, nous ne mettrons point notre satisfaction en notre propre félicité; mais ce sera en Dieu seul que nous établirons tout notre contentement. Mais, quoique dans ce monde nous ne puissions jamais parvenir à un si haut point de perfection, nous devons essayer d'y avoir les yeux continuellement attachés, parce que, plus nous approcherons de ce but, plus notre union avec Dieu sera étroite. Concluons avec ce grand Saint, et disons (2) : Seigneur, c'est en cette union que consiste la volonté de votre Fils en nous; c'est ce qu'il vous a demandé par la prière qu'il vous a faite pour nous, quand il vous a dit : *Faites que, comme vous et moi ne sommes qu'un, ils ne soient aussi qu'un en nous*, c'est-à-dire, qu'ils vous aiment pour nous, et qu'ils ne s'aiment eux-mêmes qu'en vous. C'est là véritablement la fin, la consommation et la perfection de toutes choses; c'est la paix, c'est la joie du Seigneur; c'est la joie dans le Saint-Esprit; c'est le calme et le silence des bienheureux dans le ciel.

(1) Tu es gloria mea, et exaltans caput meum. *Ps.* 3. 4.

(2) Hæc est in nobis voluntas filii tui, hæc pro nobis oratio ejus ad te Deum patrem suum : Volo ut sicut ego et tu unum sumus, ità et ipsi in nobis unum sint, ut scilicet amento te propter te, et se, non nisi in te. Hic est finis, hæc est consummatio, hæc est perfectio, hæc est pax, hoc est gaudium Domini, hoc est gaudium in Spiritu Sancto, hoc est silentium in cœlo *Bern. lib. de Amore Dei c.* 4.

QUATRIÈME TRAITÉ.

De l'union et de la charité fraternelle.

CHAPITRE PREMIER.

Du mérite et de l'excellence de l'union et de la charité fraternelle.

Voyez, dit le prophète royal, *combien il est avantageux et agréable que les frères demeurent ensemble* (1). Combien l'union et la conformité entre les frères est à estimer ! Saint Jérôme dit que ce passage convient proprement aux religieux qui sont assemblés en une même communauté. Et c'est en vérité un grand bien, ajoute-t-il, et une grande douceur, que pour un frère que nous avons quitté dans le monde, nous en retrouvions dans la religion une infinité d'autres, qui nous aiment mieux que nos propres frères (2). Car ce n'est point

(1) Ecce quàm bonum, et quàm jucundum habitare fratres in unum. *Psalm.* 132. 1.

(2) Verè bonum, verè jucundum : unum fratrem dimisimus, et ecce quantos invenimus ? *Hier. sup. hunc Psal.*

d'ordinaire une véritable affection, que celle de nos parens pour nous : l'intérêt en fait presque toujours la seule règle; c'est dans cette vue qu'ils prennent soin de nous ; hors de là, il est rare qu'ils se mettent en peine de nous ; et mon propre frère a peut-être moins de tendresse pour moi, qu'il n'a d'ardeur pour avoir mon bien. Mais quant à nos frères spirituels, qui ont méprisé et abandonné tout ce qu'ils possédoient, ils n'ont garde de soupirer après ce que les autres possèdent (1) ; ce n'est point vos richesses qu'ils désirent, c'est le salut de votre ame qu'ils cherchent ; et voilà ce qui s'appelle véritablement aimer. Aussi le grand saint Ambroise nous apprend que la fraternité en Jésus-Christ est bien plus étroite que celle du sang. Car l'une, dit-il, produit bien peut-être quelque ressemblance de corps, mais l'autre passe jusqu'à l'union du cœur et de l'ame, suivant ce qui est écrit dans le quatrième chapitre des actes des Apôtres, que *toute la multitude des croyans n'avoit qu'un cœur et qu'une ame* (2).

Saint Basile, faisant réflexion sur cette

(1) Frater meus sæcularis non tantùm me amat, quantùm substantiam meam. Cæterùm fratres spirituales, qui sua utique negligunt, aliena non quærunt. *Id. Ibid.*

(2) Major est fraternitas Christi, quàm sanguinis. Sanguinis enim fraternitas similitudinem tantùmmodò corporis refert, Christi autem fraternitas unanimitatem cordis animique demonstrat, sicut scriptum est. Actor 4. Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una. *Ambr. serm.* 9.

union si étroite des religieux : Que peut-on, dit-il, se figurer de plus doux, de plus heureux et de plus admirable, que de voir des hommes de diverses nations être tellement unis par une exacte ressemblance de mœurs et de discipline, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un esprit seul en plusieurs corps, et que de même plusieurs corps soient les instrumens d'un seul esprit (1)? C'est ce qui paroit de merveilleux dans notre établissement, et ce qui est effectivement comme une espèce de miracle continuel sur notre Compagnie, qu'il y ait une conformité si grande, et une union si bien cimentée entre des hommes de tant de différentes nations, et si différens entre eux de naissance, d'éducation, d'inclination, d'esprit et d'humeur. Quelque différence que la nature ait mise entre eux, la grâce qui les assemble, et *qui les fait vivre dans une même maison et sous une même règle* (2), leur donne une parfaite conformité de sentimens et de volonté; et la miséricorde de Dieu est en cela si grande, que non-seulement nous jouissons de cette bénédiction, mais que la bonne odeur s'en répand encore au-dehors,

(1) Homines ex diversis nationibus ac regionibus profectos, per exactam morum ac diciplinæ similitudinem, adeò in unum veluti coaluisse, ut in pluribus corporibus unus modò esse animus videatur, vicissimque plura corpora mentis unius instrumenta cernantur. *S. Basil. c.* 19. *Const. Monast.*

(2) Deus qui inhabitare facit unius moris in domo. *Ps.* 67. 7.

à l'extrême édification du prochain, et à la plus grande gloire du Seigneur. De là vient que plusieurs de ceux qui entrent dans la Compagnie, interrogés du motif qu'ils ont eu de faire ce choix, répondent que la concorde qu'on y voit régner, est ce qui les a le plus porté à faire cette élection. Cela s'accorde parfaitement bien avec la pensée de saint Augustin, lorsque parlant sur ces mots: *Qu'il est avantageux et agréable que les frères demeurent ensemble* (1)! Ces paroles, dit-il, l'harmonie de leur son, et la douceur de leur mélodie, ont même enfanté des monastères entiers. C'est aux accens d'une voix si agréable, que les hommes s'étant réveillés de leur assoupissement, ont quitté leurs parens et leurs richesses, pour vivre ensemble dans l'union et dans la pauvreté de la vie religieuse. C'est au bruit de cette trompette, que s'étant assemblés de diverses parties du monde, ils ont cru que cette charité mutuelle, qui les lioit si étroitement les uns aux autres, étoit un avant-goût de la vie céleste. Enfin, c'est là ce qui a peuplé tant de religions, et ce qui a attiré tant de cœurs à Jésus-Christ. Aussi le Sage, parlant *de trois choses qui ont également l'approbation de Dieu et des hommes,* met *la concorde des frères* (2) pour la première des trois.

(1) Verba ista Psalterii, iste dulcis sonus, ista melodia etiam monasteria peperit. *August.*

(2) Quæ sunt probata coràm Deo et hominibus, concordia fratrum. *Eccl.* 15. 1.

Nous avons deux commandemens de la charité : l'un est *d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame et de toutes nos forces. Voilà le plus grand et le premier commandement de tous. L'autre qui est semblable au premier, est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes* (1) ; et c'est de ce second commandement que nous voulons traiter ici, parce que c'est le principe de l'union fraternelle dont nous prétendons parler; cette union des esprits et des cœurs étant l'effet de la charité, dont le propre, dit saint Denis (2), est de joindre et de lier les choses les unes avec les autres. Aussi l'Apôtre la nomme, *le lien de la perfection* (3), qui assemble et qui unit les choses les plus séparées ; qui de plusieurs volontés n'en fait qu'une ; qui fait que ce que je désire pour moi, je le désire aussi pour les autres, et que je les aime autant que moi ; qui fait que mon ami est un autre moi-même; que moi je suis un autre lui-même, et qu'enfin nous ne sommes tous deux qu'une même chose. C'est pourquoi saint Augustin approuve extrêmement le mot de cet ancien poète, qui appeloit son ami la moitié de son ame (4),

(1) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in totâ animâ tuâ, et in totâ mente tuâ. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic: Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.* 22. 37. 38 *et* 39.

(2) *Dion. l.* 4. *de divinis nominibus.*

(3) Vinculum perfectionis. *Ad Coloss.* 3. 14.

(4) Amicus est alter ego, et ego alter ipse. *Aug. lib.* 4. *Conf. c.* 6.

comme si en effet son ami et lui n'eussent eu qu'une seule ame partagée en deux corps.

Mais afin que nous connoissions mieux le prix et l'excellence de la charité et de l'amour du prochain, et combien Notre-Seigneur en fait d'estime, examinons les dernières paroles que nous venons de citer de Jésus-Christ. Saint Chrysostôme faisant réflexion sur ce passage (1), et considérant qu'après que le Sauveur a parlé du premier commandement, qui est d'aimer Dieu, il ajoute aussitôt que le second, qui est d'aimer le prochain, est semblable au premier : Regardez, dit-il, l'extrême bonté du Seigneur, que, malgré la distance infinie qu'il y a de l'homme à Dieu, il veuille que nous aimions l'homme d'un amour si semblable à celui dont nous devons aimer Dieu. C'est avoir presque donné à l'amour du prochain la même mesure et la même étendue qu'à l'amour de Dieu, puisque s'il nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur et de toute notre ame, il nous prescrit aussi d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Quand nous avons un ami intime que nous voulons recommander instamment à un autre, nous lui disons d'ordinaire : Si vous l'aimez, ce sera moi-même que vous aimerez ; de même, ajoute saint Chrysostôme, lorsque le Sauveur a dit que le second commandement étoit semblable au premier, il a voulu nous donner

(1) *Chrysost. hom. 23. super ep. ad Rom.*

à entendre, que si nous aimons notre prochain, ce sera Dieu lui-même que nous aimerons; et c'est dans ce même sens qu'il a dit à saint Pierre : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (1), comme voulant lui dire : Si vous m'aimez, ayez soin des miens, et par-là je connoîtrai s'il est vrai que vous m'aimiez effectivement.

Il y a encore une autre mesure de notre charité pour le prochain; et c'est Jésus-Christ qui nous a ordonné d'en prendre la règle sur lui, lorsqu'il a dit à ses disciples : *Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (2). Comme le Sauveur nous a aimés purement pour Dieu, il veut aussi que nous aimions le prochain purement pour Dieu. Et voilà, dit saint Augustin (3), ce qu'il appelle un commandement nouveau, non-seulement parce qu'il en faisoit alors une ordonnance nouvelle, et parce qu'il venoit de l'enseigner tout nouvellement, et par parole et par exemple; mais parce que c'est effectivement une nouvelle manière d'aimer qu'il exige de nous. L'amour naturel, fondé sur la chair et sur le sang, et sur des considérations d'intérêt ou de plaisir, est un amour très-ancien, et aussi vieux que le monde,

(1) Si diligis me, pasce oves meas. *Joan.* 21. 17.
(2) Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joan.* 13. 34.
(3) *Aug. Tract.* 65. *sup. Joan.*

un amour qui n'est pas moins en usage parmi les méchans que parmi les bons, et qui est également commun aux hommes et aux bêtes, suivant ces mots du Sage : *Que tout animal cherit son semblable* (1). Mais l'amour dont Jésus-Christ veut que nous aimions notre prochain, est un amour nouveau, parce qu'il veutque ce soit un amour spirituel et surnaturel, qui nous fasse aimer notre prochain pour Dieu, et avec le même amour de charité dont nous aimons Dieu. Aussi les théologiens remarquent, avec les saints Pères, que la vertu de charité qui nous fait aimer Dieu pour Dieu, est la même que celle qui nous fait aimer notre prochain pour Dieu; et ils disent, que de même que l'amour de Dieu est une vertu théologale, c'est-à-dire, une vertu divine, et qui se propose Dieu pour objet; de même la charité envers le prochain est pareillement une vertu théologale et divine, d'autant que c'est pour Dieu que nous aimons le prochain, et que la bonté infinie de Dieu, qui mérite que nous l'aimions pour elle-même, mérite aussi que pour elle-même nous aimions notre prochain.

Enfin, nous ne trouverons rien dans toute la sainte Ecriture, qui nous soit plus fortement recommandé, ni plus souvent répété que cette union et cette charité fraternelle; et le Fils de Dieu nous la recommande lui-

(1) Omne animal diligit simile sibi. *Eccl.* 13. 19.

même deux fois dans le sermon de la Cène : *Le précepte que je vous donne*, dit-il, *est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (1); et peu après : *Ce que je vous commande*, ajoute-t-il, *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (2). Par-là nous voyons combien il désire que cette charité soit profondément enracinée dans nos cœurs ; et sans doute elle ne peut jamais l'être assez, puisque c'est de là que dépend toute la loi et l'accomplissement de tous les autres commandemens, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Que celui qui aime son prochain a accompli la loi* (3). Le disciple bien-aimé, qui avoit puisé cette même doctrine dans le propre sein de son divin maître, ne parle presque d'autre chose dans toutes ses Epîtres canoniques ; et saint Jérôme rapporte de lui, qu'étant déjà si cassé de vieillesse, qu'il ne pouvoit plus aller à l'église, qu'on ne l'y portât sur les bras, il répétoit continuellement à ses disciples : Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Ennuyés de ce qu'il leur répétoit toujours la même chose, ils lui en demandèrent un jour le sujet ; et il leur fit, dit saint Jérôme, une réponse véritablement digne de saint Jean : parce que c'est le précepte du Seigneur, leur répondit-

(1) Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joan.* 15. 12.

(2) Hæc mando vobis, ut diligatis invicem. *Joan.* 15. 17.

(3) Qui diligit proximum, legem implevit. *Ad Rom.* 13. 8.

il, et que celui-là seul suffit, pourvu qu'on l'observe (1) : *Car toute la loi est renfermée dans ce commandement : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (2). Accomplissez parfaitement celui-là, et vous aurez satisfait pleinement à tous les autres. Saint Augustin faisant réflexion sur ce précepte : Le Seigneur, dit-il, a voulu le rendre d'un si grand poids, qu'il va jusqu'à dire : *En cela on connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (3).

Mais le Fils de Dieu ne s'arrête pas encore là ; et c'est une observation de saint Chrysostôme (4), que dans la prière qu'il fit au Père éternel après la Cène, il ne se contente pas que la charité soit la marque de ses disciples, mais il veut encore qu'il y ait une union si parfaite entre eux, que cela convainque le monde de la vérité de sa mission. *Je ne prie pas seulement pour eux*, dit-il, *mais pour ceux aussi qui croiront en moi par leur ministère, et je vous demande qu'ils ne soient qu'un ; et que, comme vous, mon père, vous êtes en moi, et que je suis*

(1) Filioli, diligite alterutrum. Dignam Joannis sententiam, quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit. *Hieron. in commentar. ad Galat.* 6.

(2) Omnis enim ex in uno sermone impletur : Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Gal.* 5. 14.

(3) Et tantùm pondus præcepti in eâ sententiâ constituit Dominus, ut diceret : In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Aug. lib.* 83. *quæst. q.* 17.

(4) *Chrys. hom.* 81. *sup. an.*

en vous, ils ne soient aussi qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé (1). Pouvoit-on exagérer davantage l'excellence de cette union fraternelle, que de dire qu'elle doit suffire pour convaincre les hommes de la venue du Fils de Dieu, et pour obliger le monde à recevoir sa doctrine ?

La vérité de ce principe se reconnut parfaitement en ce qui arriva à saint Pacôme, lorsqu'étant encore païen, il servoit dans les troupes du grand Constantin (2). Il avoit été embarqué avec de nouvelles levées qu'on faisoit passer contre Maxence. Se trouvant tous dans une extrême nécessité, ils arrivèrent à une ville, dont les habitans les secoururent de toutes choses avec tant d'abondance et de joie, que Pacôme en étant surpris, demanda qui étoient ces gens-là qui avoient tant d'inclination à faire plaisir. On lui répondit que c'étoient des chrétiens, dont le propre étoit de secourir tout le monde, autant qu'ils le pouvoient; et dès-lors il se sentit intérieurement touché d'un si ardent désir de suivre la même profession, que levant les mains au ciel, et prenant Dieu à témoin, il embrassa le christinianisme. Ainsi le seul

(1) Non pro eis rogo tantùm, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum, ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti. *Joan.* 17. 20. 21.

(2) *Baron. tom.* 3. *p.* 144.

exemple de la fervente Charité des Chrétiens fut un motif assez puissant pour le convertir et pour lui faire croire que leur religion étoit bonne.

Mais il y a encore une chose qui doit être d'une grande consolation pour nous dans cette prière du Fils de Dieu à son père, lorsqu'il ajoute ces paroles : *Et afin que le monde connoisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé moi-même* (1). Une des principales marques par lesquelles on peut reconnoître que Dieu aime particulièrement une congrégation, et qu'il la chérit d'un amour qui approche de celui qu'il a pour son fils, c'est quand il répand sur elle la grâce de l'union fraternelle, comme il l'avoit répandue dans la primitive Eglise sur les chrétiens qui avoient joui des premiers fruits et de la première bénédiction du Saint-Esprit. C'est pourquoi, *si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeurera en nous, et nous aimera d'un amour parfait* (2). Et qu'il a promis que *quand deux ou trois seroient assemblés en son nom, il seroit au milieu d'eux* (3), quels effets ne devons-nous point espérer de sa divine présence, parmi tant

(1) Et cognoscat mundus quia tu me misisti, et dilexisti eos, sicut et me dilexisti. *Joan.* 17. 23.

(2) Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et caritas ejus in nobis perfecta est. 1. *Joan.* 4. 12.

(3) Ubi enim sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.* 18. 20.

de gens qui sont assemblés en son nom, et pour son amour? Afin donc que nous puissions jouir des grands biens qu'il nous promet, et que nous ayons un gage assuré qu'il demeure avec nous, et qu'il nous aime d'un amour particulier, essayons de nous maintenir toujours dans l'esprit d'union et de charité.

CHAPITRE II.

Du besoin que nous avons de vivre dans l'esprit d'union et de charité, et des moyens de nous y entretenir.

Saint Paul écrivant aux Colossiens, après leur avoir recommandé la pratique de plusieurs vertus : *Mais sur toutes choses*, ajoute-t-il, *ayez la charité, qui est le lien de toute sorte de perfection* (1). Saint Pierre parle de même dans sa première Epître canonique, où après quelques autres points : *Mais, avant toutes choses*, dit-il, *ayez continuellement en vous-mêmes une mutuelle charité* (2). Et par-là nous pouvons juger combien il est important que nous ayons l'esprit de charité et d'union, puisque ces deux princes de l'Eglise nous le recommandent *sur toutes*

(1) Super omnia hæc autem, caritatem habete, quod est vinculum perfectionis. *Ad. Coloss.* 3. 14.

(2) Ante omnia autem, mutuam in vobismetipsis caritatem continuam habentes. 1. *Pet.* 4. 8.

choses, *et avant toutes choses*, et qu'ils veulent que nous les préférions à tout le reste. C'est qu'en effet il n'y a rien qui soit plus généralement nécessaire ; car quelle communauté religieuse, et même quelle société humaine peut jamais se former, ou subsister sans union et sans charité ? Otez l'union et la liaison de quelque assemblée que ce soit, ce ne sera plus qu'une Babylone ; ce ne sera que confusion et que désordre. C'est pourquoi on dit communément que où il y a multitude, il y a aussi de la confusion : ce qui ne doit s'entendre pourtant que de la multitude qui n'est pas bien unie ; car celle qui l'est parfaitement, est une véritable hiérarchie. Aussi n'y a-t-il point de société ou de république au monde, quelque barbare qu'elle puisse être, où il ne se trouve quelque espèce d'union, soit que l'on y vive sous un seul chef, soit que le gouvernement y soit composé de plusieurs têtes. Nous voyons même cela dans les animaux, et non-seulement dans les abeilles, à qui la nature a donné un instinct admirable pour l'union et pour l'ordre ; mais aussi dans les bêtes les plus sauvages, dans les loups et dans les lions, en qui le même mouvement qui les porte à désirer leur conservation, agit aussi pour les faire vivre en quelque sorte d'union, par je ne sais quelle connoissance qu'ils ont, que la division causeroit leur perte. C'est par une raison pareille que les démons même, qui

sont des esprits de division et des semeurs de zizanie, ne laissent pas d'être unis entre eux : *Car si Satan est divisé en lui-même*, dit Jésus-Christ, *comment son royaume subsistera-t-il* (1)? Ce qu'il confirme ensuite par cette maxime, que l'exemple de tous les siècles a toujours fait regarder comme un principe infaillible dans la politique, *que tout royaume divisé en lui-même sera désolé* (2). C'est pourquoi Platon dit, qu'il n'y a rien de plus pernicieux dans une république, que la discorde et la désunion, ni rien de plus utile et de plus profitable, que la paix et la bonne intelligence entre les citoyens.

Saint Jérôme dit la même chose encore plus fortement de la vie religieuse. C'est elle, dit-il, parlant de la charité, qui fait les religieux, et qui les assemble sous une même discipline : sans elle les monastères sont des enfers, et ceux qui y demeurent sont des démons ; mais avec elle tous les monastères sont en terre des Paradis, et ceux qui y vivent sont des anges (3). Aussi, à dire vrai, quel plus grand enfer peut-on imaginer, que d'être continuellement ensemble, et d'avoir toujours des volontés

(1) Si autem et Satanas in seipsum divisus est, quomodò stabit regnum ejus? *Luc.* 11. 18.

(2) Omne regnum in seipsum divisum desolabitur. *Luc.* 11. 17.

(3) Hæc (id est caritas) religiosos, hæc monachos facit : sine hâc cænobia sunt Tartara, habitatores sunt dæmones : cum hâc verò sunt Paradisus in terris, et in eis degentes sunt angeli. *Hieron. in regul. Monast.*

différentes et des sentimens opposés ? Au contraire, n'est-ce pas vivre ici-bas de la vie des anges, que de commencer à goûter, dès ce monde, la paix et la tranquillité dont ils jouissent dans le ciel ? Cette vérité nous est confirmée par saint Basile, lorsque parlant des religieux : Ceux qui vivent, dit-il, dans un véritable esprit de communauté, imitent la façon de vivre des anges, parmi lesquels il n'y a ni procès, ni querelles, ni dispute (1). Et saint Laurent Justinien dit qu'il n'y a rien dans ce monde qui représente si bien l'assemblée de la Jérusalem céleste, qu'une société de religieux qui sont parfaitement unis ensemble par la charité (2). La vie qu'ils mènent est véritablement une vie angélique et céleste. *Le Seigneur est véritablement parmi eux, et le lieu où ils demeurent n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel* (3).

Mais pour traiter cette matière un peu moins en général, je viens à la nécessité particulière qui nous oblige, nous autres, de vivre dans l'union et dans la charité fraternelle. Sur quoi saint Ignace, parlant des moyens qui peuvent contribuer au bien et à l'avancement spirituel de la Compagnie,

(1) Hi vitæ communitate diligenter retentâ, angelorum vivendi ritum æmulantur : nulla est inter angelos lis, nulla contentio, nulla controversia. *Basil. in. Const. Monast. c.* 19.

(2) *Laurent. Just. de discipl. et profec. Monast. conversat. c.* 10.

(3) Verè Dominus est in loco isto : non est hic aliud, nisi domus Dei et porta Cœli. *Gen.* 28. 16 *et* 17.

dit qu'une des choses qui y peut aider le plus, est l'esprit d'union et de charité. Nous avons déjà touché quelques raisons générales, qui font voir que cette union est nécessaire en toutes sortes de communautés religieuses; mais nous avons, outre cela, des considérations particulières, qui la rendent encore plus nécessaire parmi nous. La première est que notre Compagnie est comme un bataillon de soldats, que Dieu a envoyé de recrue à son Eglise, pour lui aider à soutenir la guerre qu'elle a contre le démon et contre le monde, et pour gagner les ames au ciel. C'est là ce que porte la patente de notre institution; c'est là le cri public, par où commence la Bulle de l'élection de notre Compagnie: *Quiconque veut combattre sous l'étendard de la croix, et s'enrôler au service de Dieu seul et de l'Eglise son Epouse* (1); et c'est encore ce qui nous est marqué par le nom de Compagnie que nous avons pris. Nous sommes une compagnie de soldats; nous battons le tambour, nous déployons les enseignes, et nous levons des troupes pour combattre contre les ennemis de la croix. Si le bataillon est bien serré, s'il marche en bon ordre et bien ensemble, il surmontera toutes sortes d'obstacles, et renversera tout ce qui s'opposera à ses forces; et c'est pour

(1) Quicumque vult sub crucis vexillo Deo militare, et soli Domino, et Ecclesiæ ipsius sponsæ servire. *Bullæ Julii III. anno* 1550.

cela que le Saint-Esprit, parlant de l'Eglise, dit : *Qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille* (1). Il n'y aura donc pas moyen d'enfoncer ce bataillon, s'il est toujours bien uni, et que les soldats, demeurant dans une exacte discipline, gardent toujours fermement leurs rangs, parce que, de cette sorte, ils se défendent tous les uns les autres; mais s'ils viennent à se désunir, il sera bientôt rompu et entièrement défait. David ayant remporté une victoire signalée sur les Philistins : *Le Seigneur*, dit-il, *a divisé mes ennemis devant moi, comme on divise les eaux* (2); et le champ de bataille fut appelé *Baalpharasim*, c'est-à-dire, *lieu de division* (3) : ce qui montre que diviser et vaincre ne sont qu'une même chose, et que le lieu de division se prend pour lieu de victoire. En effet, ceux qui ont écrit de la guerre disent que des troupes qui marchent sans ordre, vont plutôt à la boucherie qu'au combat (4); et qu'il n'y a rien qui soit plus recommandé dans la discipline militaire, que de bien garder ses rangs, et de faire en sorte que le bataillon soit tellement serré, que tous les soldats, s'entresecourant les uns les autres, demeurent toujours fermes dans leurs postes. C'est par-là

(1) Terribilis ut castrorum acies ordinata. *Cant.* 6. 3.

(2) Divisit Dominus inimicos meos coràm me, sicut dividuntur aquæ. 2. *Reg.* 5. 20.

(3) Baalpharasim, id est, locus divisionis. *Ibid.*

(4) Multitudo inordinata potiùs est victima, quàm pugna. *Vege. de re milit.*

qu'ils deviennent invincibles, et c'est de là que dépend non-seulement le bien général de tout le corps, mais aussi le bien particulier de chaque soldat, dont le salut ou la perte sont inséparablement attachés à la victoire ou à la défaite de son bataillon. On peut dire la même chose de notre Compagnie: si on y conserve l'esprit d'union; si on s'y aide les uns les autres, que l'on y marche de concert, et qu'on y affronte en bon ordre les ennemis, on les vaincra infailliblement, et jamais on ne pourra être ébranlé par eux. *Le frère qui est assisté par son frère, est comme une ville forte* (1), dit le Sage, *et une corde triple se rompt difficilement* (2). Tous les filets dont la corde d'un arbalète est composée, sont extrêmement foibles d'eux-mêmes, si on les prend séparément; cependant, quand ils sont bien serrés et bien entrelacés ensemble, ils ont la force de faire plier un arc d'acier. C'est ainsi que feront tous les religieux, lorsqu'ils seront bien unis les uns avec les autres par le lien de la charité.

Saint Basile (3) voulant les encourager à cette union : Considérez, leur dit-il, quelle étoit celle des Machabées, lorsqu'ils combattoient pour le Seigneur. Considérez quelle étoit celle des Israélites, qui, composant une armée de plus de trois cent

(1) Frater qui adjuvatur à fratre, quasi civitas firma. *Prov.* 18. 19.

(2) Funiculus triplex difficile rumpitur. *Eccl.* 4. 12.

(3) *Basil. in const. Monast. c.* 18.

mille hommes, *marchèrent*, dit l'Ecriture, *comme s'ils n'eussent tous été qu'un seul homme* (1). C'est qu'ils marchoient tous avec une même résolution et un même courage, et de là venoit que l'épouvante se répandoit parmi leurs ennemis, et qu'ils remportoient sur eux de grandes victoires. Nous devons combattre de la même manière dans les guerres spirituelles que nous avons à soutenir pour le Seigneur; et par ce moyen nous ferons de grands progrès dans les ames, et nous remplirons nos ennemis de terreur. Le démon même tremblera et n'osera pas nous attaquer, parce que voyant tant de gens unis contre lui, il perdra courage, et désespérera de pouvoir nous nuire.

Notre saint instituteur parlant des raisons principales pour lesquelles il est nécessaire que nous vivions dans une parfaite union, dit en un endroit (2), qu'il faut avoir un extrême soin de procurer une étroite union parmi nous, sans souffrir qu'elle soit blessée en rien, afin qu'étant ainsi joints par le lien de la charité fraternelle, nous puissions nous employer plus efficacement au service de Dieu et du prochain. Il dit ailleurs (3) que, sans cette union, la Compagnie ne pourra jamais subsister long-temps, ni parvenir à la fin pour laquelle elle a été instituée. En effet,

(1) Egressi sunt quasi vir unus. 1 *Reg*. 11. 7.
(2) 3. *p. Const. c.* 1. § 18 *et Reg.* 42. *sum.*
(3) 3. *p. Conc. c.* 1. § 1.

il est constant que s'il y a des divisions, des ligues et des dissensions parmi nous, non-seulement nous n'arriverons point au but pour lequel nous avons été institués, qui est d'acquérir des ames à Dieu, mais nous ne pourrons pas même nous maintenir. Si les soldats destinés pour combattre l'ennemi tournent leurs armes les uns contre les autres, il est indubitable que non-seulement ils ne le vaincront pas, mais qu'ils se détruiront infailliblement eux-mêmes. *Leur cœur est divisé*, dit Osée, *maintenant ils périront* (1). Et l'Apôtre écrivant aux Galates: *Si vous vous mordez*, dit-il, *et si vous vous déchirez les uns les autres, prenez garde que vous ne veniez à être détruits les uns par les autres* (2). Voilà ce qu'il y a à craindre dans la religion; car du reste, nous n'avons rien à redouter du dehors, et toutes les persécutions et les tempêtes que le monde peut exciter contre nous, ne seront jamais capables de nous nuire, tant que la charité et la paix seront bien établies au-dedans.

C'est ce que dit saint Bernard, lorsque parlant à ses religieux sur le même sujet: Qu'y aura-t-il donc au-dehors, leur dit-il, qui puisse vous troubler et vous contrister, si vous êtes en bon état au-dedans, et que vous jouissiez d'une paix fraternelle? et

(1) Divisum est cor eorum, nùnc interibunt. *Osée*. 10. 2.
(2) Quòd si invicem mordetis, et comeditis, videte ne ab invicem consummamini. *Ad Gal*. 5. 15.

qui pourra vous nuire, si vous êtes animés d'un vrai zèle et d'une sainte émulation (1)? Tandis que nous serons tels que nous devons, et que nous vivrons dans une parfaite union les uns avec les autres, tant s'en faut que les contradictions du dehors puissent nous faire aucun tort, qu'au contraire elles ne serviront qu'à contribuer à notre bien et à notre perfection. C'est ainsi que quand on a persécuté l'Eglise dans les premiers siècles, on ne lui a pas fait plus de mal que l'on en a fait à la vigne de la tailler : pour un sep que l'on coupoit, il en repoussoit plusieurs autres; et un saint martyr dit un jour très-bien au tyran qui le faisoit déchirer par les bourreaux, qu'en répandant le sang des chrétiens, il ne faisoit qu'arroser la terre, pour lui faire produire plus de grain.

Dans le premier livre des Machabées, la Sainte Ecriture loue extrêmement les Romains de ce qu'ils vivoient dans une grande union. *Ils commettent*, dit-elle, *tous les ans l'autorité suprême à un seul homme, et tous obéissent à un seul; et il n'y a point d'envie ni de jalousie entr'eux* (2). Tant qu'ils restèrent unis de cette sorte, ils vain-

(1) Quid ergò à foris vos conturbare aut contristare poterit, si intùs benè estis, et fraternâ pace gaudetis? et quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis? *Bern. serm.* 29. *sup. Cant.*

(2) Committunt uni homini magistratum suum per singulos annos, et omnes obediunt uni, et non est invidia, nequè zelus inter eos. 1. *Mach.* 8. 16.

quirent tous leurs ennemis, et furent les maîtres du monde; mais lorsque les guerres civiles s'allumèrent entr'eux, ils se détruisirent eux-mêmes. Et c'est ce qui a donné lieu à cette maxime : Que les moindres choses s'augmentent par la concorde, et que la discorde ruine les plus grandes (1).

Mais outre ce que nous venons de dire, il y a encore une autre raison particulière, pour laquelle notre Compagnie est plus obligée que toutes les autres, de vivre dans une extrême union. C'est, dit saint Ignace dans ses Constitutions, qu'il s'y trouve plus de difficultés et d'obstacles à vivre dans l'union, et que, par conséquent, il faut apporter plus de soin à l'y établir, et à chercher des remèdes à ces obstacles. Les difficultés qui s'y rencontrent, se réduisent à trois. La première, dit-il, est que la Compagnie est répandue par tout le monde, parmi les fidèles et les infidèles; et que tous les sujets qui la composent étant ainsi éloignés les uns des autres, il est très-difficile de se connoître, d'avoir communication ensemble, et de s'entretenir dans l'union. Ajoutez à cela, que comme elle embrasse tant de nations différentes, entre lesquelles il semble qu'il y ait des oppositions et des contrariétés naturelles, il est fort difficile de détruire tellement une aversion avec laquelle

(1) Concordiâ parvæ res crescunt, discordiâ maximæ dilabuntur. *Sallust.*

on est né, et dans laquelle on a été élevé long-temps, qu'on regarde un étranger, non pas comme un étranger, mais comme son frère en Jésus-Christ, et comme un enfant de la Compagnie. Le second obstacle est que la plupart de ceux qui la forment, doivent être gens de lettres : et l'on sait que la science enfle l'esprit de l'homme ; qu'elle le remplit d'estime pour lui-même, et de mépris pour les autres, et le rend attaché à ses sentimens: d'ailleurs, il est assez ordinaire, comme le dit saint Thomas (1), que les savans s'adonnent moins à la piété que les simples. De sorte qu'il y a sujet de craindre que tout cela ne soit un obstacle à l'union et à la charité fraternelle ; et que, chacun voulant suivre sa propre opinion, marcher par un sentier particulier, et n'avoir que son seul avantage et sa seule réputation en vue, la division ne vienne à s'introduire par-là dans la Compagnie. La troisième difficulté, qui n'est pas moindre que les autres, est que ces mêmes personnes, dont nous venons de parler, se trouvant quelquefois avoir un mérite et un talent particulier pour le monde, entreront dans la familiarité des princes et des grands, et auront des liaisons particulières avec les magistrats et les villes. De là naissent les partialités, de là vient qu'on prétend des exemp-

(1) *S. Th 2 q. 82. art. 3. ad 3.*

tions et des priviléges, et qu'on veut se distinguer des autres ; et tout cela ne peut être que d'un extrême préjudice à l'union et à la charité fraternelle.

Mais, comme aux grands inconvéniens il faut apporter de grandes précautions, saint Ignace marque soigneusement au même endroit (1) les remèdes dont il faudra se servir pour obvier à toutes ces difficultés. Le premier de tous, et celui qui doit en être le fondement, est de ne recevoir et de ne retenir dans la Compagnie personne qui n'ait une ferme résolution de réprimer ses passions, et qui ne s'applique effectivement à le faire. Car si l'on n'a pas l'esprit de mortification, on est incapable de l'esprit de discipline, d'union et d'ordre. Sans cet esprit, on ne pourra être savant, et avoir quelque avantage par-dessus les autres, qu'on ne se laisse aller à la vanité, qu'on ne méprise son prochain, qu'on ne veuille lui être préféré, et qu'on ne se croie en droit d'obtenir des dispenses et des priviléges. On recherchera la faveur du prince, on tâchera de se mettre bien avec les grands ; on voudra avoir quelqu'un à soi, pour en être servi ; et ces sortes de singularités et de distinctions ne produiront à la fin que des fruits de jalousie et de division. Plus un homme sera savant, et plus il aura de mérite et de

(1) *P. 8. Const. c. 1. §. 2.*

bonnes qualités : plus, s'il n'a pas de grands sentimens de vertu et de mortification, il y aura lieu de craindre qu'il ne soit une occasion de division et de scandale, et qu'il ne donne quelque jour bien des affaires à la religion? La science et les grands talens, dans un homme qui n'a pas l'esprit de mortification et d'humilité, sont comme une épée entre les mains d'un furieux, qui la tourne indifféremment et contre lui-même et contre les autres. Mais si la doctrine est accompagnée d'humilité; si les savans, au lieu de se chercher eux-mêmes, *ne cherchent que Jésus-Christ* (1), alors tout ira bien; et leur exemple étant d'un très-grand poids pour porter les autres à les suivre, on verra fleurir par-tout la paix et l'union. Voilà donc le premier et le principal remède; et pourvu qu'on l'emploie bien, il ne sera pas nécessaire d'avoir recours à aucun des autres.

Saint Ignace ne laisse pas cependant de nous en proposer quelques-uns (2), pour obvier aux inconvéniens que nous avons déjà touchés. Par exemple, pour faire que la distance des lieux n'empêche pas que l'on ne se connoisse en quelque sorte les uns les autres, et que l'on n'ait quelque communication ensemble, il ordonne que l'on s'entretienne réciproquement par des lettres pieuses et pleines d'édification, par les-

(1) Sed quæ sunt Jesu Christi. *Ad Phil.* 2. 21.
(2) *P.* 8. *Const. c.* 1. §. 9. *et p.* 10. §. 6.

quelles les uns apprenant ce que font les autres, ils puissent tous s'encourager mutuellement à une même manière de conduite, autant que la diversité des nations pourra le permettre. Et c'est là, sans doute, un moyen très-propre pour concilier et pour cimenter l'union qui nous est si nécessaire.

Mais un des plus importans pour nous y entretenir, est celui que nous donne encore le même Saint (1), et qui consiste en une exacte observation de tout ce que l'obéissancenous prescrit.Car l'obéissance est ce qui assemble et qui lie les religieux les uns avec les autres, et ce qui fait que plusieurs volontés et plusieurs sentimens ne forment qu'un seul sentiment et une seule volonté; d'autant que les particuliers étant dépouillés de leur propre volonté par l'obéissance, il ne reste plus que la volonté du supérieur, dans laquelle toutes les autres se confondent et se perdent. Alors les inférieurs étant conformes et bien unis à leur supérieur, ils sont pareillement conformes et unis entre eux, suivant cette règle infaillible : Que toutes les choses qui sont égales à une troisième, sont aussi égales entre elles (2) : et plus la conformité qu'ils auront avec leur supérieur, sera grande, plus celle qu'ils auront entre eux sera parfaite. L'obéissance, la discipline

(1) *P.* 8. *Const. c.* 1. §. 3 *et p.* 10. § 9.

(2) Quæcumque sunt eadem uni tertio, eadem sunt inter se.

religieuse et l'observation des règles égalent tout le monde, et établissent par-là un grand ordre et une extrême union. Chez les anciens Egyptiens l'hiéroglyphe de l'union étoit une lyre ; et comme ces sortes d'instrumens sont d'une harmonie merveilleuse, lorsque toutes les cordes en sont bien d'accord avec le dessus, et qu'au contraire, s'il y en a une qui se rompe ou qui se relâche, cette harmonie est déconcertée ; aussi dans une communauté, lorsque les inférieurs sont bien d'accord avec le supérieur, cet accord produit une parfaite harmonie; mais il n'en faut qu'un qui ne soit pas bien de concert avec son supérieur, pour troubler toute l'harmonie et la douceur de cette union. C'est peut-être ce qui a donné lieu à quelques-uns de dire que le mot de *concorde* dérivoit de celui de *corde ;* mais ceux qui ont tiré son étymologie du mot de *cœur* ont sans doute mieux rencontré, puisqu'en effet, concorde ne veut dire autre chose qu'union et conformité de cœur, suivant ces paroles des Actes des Apôtres : *La multitude des croyans n'avoit qu'un cœur et qu'une ame* (1).

Saint Bernard dit que comme ce qui est cause ordinairement qu'un navire fait eau, c'est que les planches n'en sont pas bien jointes ; de même, ce qui est cause qu'une

(1) Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una. *Act.* 4. 32.

communauté se perd et se ruine, c'est que les membres n'en sont pas bien liés et bien unis ensemble par les nœuds de la charité. Aussi le père Aquaviva, notre général, dans une lettre qu'il a écrite, de l'union et de la charité fraternelle, dit que nous devons apporter un très-grand soin à entretenir cette charité et cette union parmi nous, et être persuadés que de là dépend tout le bien et tout l'avantage de la Compagnie. Ce fut cet esprit d'union et de concorde que Jésus-Christ, la nuit de sa passion, demanda au Père éternel pour les élus, comme une chose absolument nécessaire à leur conservation, lorsqu'il lui dit : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne soient qu'un, comme nous* (1). La comparaison qu'il fait dans ces paroles, *comme nous*, mérite sans doute qu'on y fasse réflexion : il veut que, comme le Père et le Fils ne sont qu'un par leur nature, nous ne soyons aussi qu'un par amour ; et voilà ce qui nous conservera éternellement.

(1) Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos. *Joan.* 17. 11.

CHAPITRE III.

De quelques raisons tirées de la Sainte-Ecriture, qui font voir l'obligation que nous avons de vivre dans l'esprit d'union et de charité avec nos frères.

Saint Jean, après avoir parlé de l'extrême amour que Dieu nous a témoigné, en nous donnant son fils unique, conclut ensuite *que si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons aussi nous aimer les uns les autres* (1). Mais on pourroit, avec raison, se former ici une objection, et demander pourquoi la conclusion qu'il tire de l'amour que Dieu a eu pour nous, est que nous devons aimer notre prochain, vu qu'il semble qu'il étoit plus naturel et plus juste d'inférer que nous étions obligés de l'aimer, puisqu'il nous avoit si fort aimés ? A cela il y a plusieurs excellentes réponses à faire. La première est, que cet apôtre en use de la sorte, pour nous faire voir l'excellence de l'amour du prochain, et combien il est agréable à Dieu. C'est ainsi que, dans saint Matthieu, un docteur de la loi ayant demandé à Jésus-Christ : *Quel étoit le plus grand commandement dans la*

(1) Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere. 1. *Joan.* 4. 11.

loi, le Seigneur lui répondit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit. Voilà le plus grand et le premier de tous les commandemens. Quant au second, il est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (1). On ne l'interroge que sur le premier commandement ; pourquoi parle-t-il du second ? C'est pour nous montrer l'excellence de l'amour du prochain, et l'estime que Dieu en fait.

La seconde réponse que l'on peut donner, est que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme deux anneaux passés l'un dans l'autre et mis au doigt : on ne peut les en ôter l'un sans l'autre ; il faut les tirer ensemble. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables de la même manière ; l'un ne peut jamais subsister sans l'autre, parce que ce n'est qu'un même amour de charité, qui nous porte à aimer Dieu et le prochain pour Dieu. Ainsi, nous ne pouvons ni aimer Dieu, sans aimer le prochain, ni aimer le prochain avec un amour de charité, sans aimer aussi Dieu même : parce que le motif que nous avons d'aimer le prochain, est Dieu. C'est pourquoi le

(1) Magister, quod est mandatum magnum in lege ? Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in totâ animâ tuâ, et in totâ mente tuâ. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.* 22. 36. *et seq.*

même apôtre voulant nous montrer que l'on ne peut aimer le prochain, sans aimer Dieu, ajoute aussitôt : *Si nous nous aimons mutuellement, Dieu demeure en nous, et sa charité est parfaite en nous* (1). Et ensuite, pour nous faire voir que l'amour du prochain est compris dans l'amour de Dieu : *C'est un commandement*, dit-il, *que nous avons reçu de Dieu, que celui qui aime Dieu, doit aimer aussi son frère* (2).

Une preuve très-claire que Dieu aime extrêmement les hommes, et qu'il veut que nous les aimions de même, c'est que nous ne pouvons ni aimer Dieu, sans aimer le prochain, ni offenser le prochain, sans offenser Dieu. Si un roi aimoit tellement un de ses sujets, qu'il se présentât toujours au-devant de tous les coups que l'on voudroit lui porter, en sorte qu'on ne pût jamais blesser le sujet, sans frapper premièrement la personne du prince, ne seroit-ce pas là un extrême amour. C'est ce que Dieu fait à l'égard des hommes, il se met toujours tellement au-devant d'eux, que vous ne sauriez offenser le prochain, sans offenser Dieu ; et cela, afin que vous vous reteniez d'offenser votre frère, de crainte d'offenser Dieu lui-même. *Celui qui vous touchera*, dit le Sei-

(1) Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et caritas ejus in nobis perfecta est. 1. *Joan.* 4. 12.

(2) Hoc mandatum habemus à Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum. 1. *Joan.* 4. 21.

gneur, *me touche à la prunelle de l'œil* (1) : de sorte qu'en offensant le prochain, nous offensons Dieu, et en aimant le prochain, nous aimons Dieu, et en aimant Dieu, nous aimons aussi le prochain. Or, puisque l'amour de Dieu et l'amour du prochain marchent toujours ensemble, qu'ils sont enfermés l'un dans l'autre, et qu'ils ne peuvent jamais se diviser, saint Jean pouvoit également conclure à l'un ou l'autre de ces deux amours, parce que l'obligation de l'un emporte nécessairement l'obligation de l'autre. Mais il a voulu conclure expressément à l'amour du prochain, et non pas à l'amour de Dieu, d'autant que l'obligation d'aimer Dieu est un principe peu connu par lui-même, et que les principes se supposent et ne se prouvent pas. C'est pourquoi il passe tout d'un coup à la conclusion de l'amour du prochain, et il la marque expressément, parce qu'un autre n'auroit peut-être pas tiré cette conséquence de la proposition qu'il avoit avancée.

On répond encore en troisième lieu, que saint Jean ne parle point dans cette épître d'un amour sec et stérile, mais d'un amour fructueux et profitable, d'un amour accompagné de bienfaits et de bonnes œuvres. *Mes enfans*, dit-il, *n'aimons point de parole et de bouche, mais aimons en*

(1) Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. *Zachar.* 2, 8.

effet et en vérité (1). Et afin de nous faire connoître que c'est pour le bien de notre prochain et de nos frères que Dieu demande de bonnes œuvres de nous, suivant ce passage d'Osée rapporté dans l'Evangile : *Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice* (2) ; il ne tire point de sa proposition d'autre conclusion que l'amour du prochain. Il arrive assez souvent qu'un créancier qui est absent, écrit à son débiteur : Vous me ferez plaisir de payer à un tel ce que vous me devez ; et ce que vous lui donnerez, je le tiendrai pour reçu. C'est ainsi que saint Jean nous parlant de la part de Dieu, à qui nous sommes redevables de tant d'obligations et de tant de bienfaits, nous dit : *Si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.* L'amour que chacun de nous lui doit, est une dette qu'il a transportée à notre prochain, et la charité que vous exercez envers votre frère, vous l'exercerez envers Dieu, qui la reçoit comme si c'étoit à lui-même que vous la fissiez. C'est de quoi Jésus-Christ nous assure par ces paroles : *En vérité, je vous dis que ce que vous avez fait au moindre de mes frères, vous me l'avez fait à moi* (3). Et sans doute ce doit

(1) Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate. 1. *Joan.* 3. 18.

(2) Misericordiam volo, et non sacrificium. *Osée.* 6. 6. *Matth.* 12. 7.

(3) Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.* 25. 40.

être là un puissant motif pour nous exciter à aimer nos frères et à leur faire du bien; puisqu'encore qu'à ne regarder qu'eux il nous paroisse peut-être que nous ne leur devons rien ; cependant, si nous regardons Dieu, que nous fassions réflexion aux obligations infinies que nous lui avons, et que nous considérions qu'il leur a transporté tout son droit, nous reconnoîtrons que nous leur sommes redevables de toutes choses. C'est pourquoi le P. Avila, parlant sur ce sujet (1) : Lorsque l'homme charnel qui est en vous, dit-il, vous représentera : Que dois-je à un tel, pour lui faire du bien, et comment pourrai-je l'aimer, puisqu'il m'a fait du mal ? répondez-lui que peut-être vous écouteriez ce qu'il vous dit contre le prochain, si le prochain étoit la cause de votre amour ; mais que Jésus-Christ lui-même en est la cause et l'objet; qu'il reçoit le bien que vous faites à votre prochain et le pardon que vous lui accordez, comme si c'étoit un bien que vous fissiez à sa propre personne, et un pardon que vous lui accordassiez à lui-même ; et qu'ainsi quel que puisse être votre prochain, et quelque injure qu'il ait pu vous faire, il n'y a rien qui doive refroidir votre charité, et en empêcher les effets, puisque ce n'est pas lui, mais Jésus-Christ, que vous devez considérer dans tous vos sentimens et dans toutes vos actions. C'est donc une consé-

(1) *Avila*, c. 96. Audi, filia.

quence très-juste, que celle que tire saint Jean, lorsqu'après avoir établi l'extrême amour que Dieu a eu pour nous, il en infère l'obligation que nous avons d'aimer notre prochain : sur quoi il faut observer que pour nous y porter d'autant plus, il indique le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, dans la proposition dont il tire cette conclusion. Car nous remettant devant les yeux, *que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde* (1), il nous donne lieu de considérer que Dieu s'est allié aux hommes, et de songer, par conséquent, que puisqu'ils sont parens de Dieu, et frères de Jésus-Christ, nous devons les aimer comme tels.

CHAPITRE IV.

Quelle est l'union que nous devons avoir avec nos frères.

Saint Basile et saint Augustin (2) voulant nous expliquer quelle doit être l'union des religieux les uns avec les autres, se servent de ce que dit saint Paul (3) de l'union et de la correspondance qui est entre tous les membres du corps humain. Regardez, disent-ils, comme ils se servent et s'aident

(1) Quoniàm filium suum unigenitum misit Deus in mundum. 1. *Joan.* 4. 9.
(2) *Basil. q.* 175. *ex breviorib. Aug. hom.* 15. *ex* 50.
(3) 3. *Cor.* 12. 12.

les uns les autres : les yeux conduisent les pieds, les mains défendent la tête ; et tous se portent de concert à secourir la partie la plus foible, comme l'expérience nous l'apprend assez, lorsqu'on a quelque blessure, ou quelque autre incommodité. Dans la distribution qui se fait des alimens, chaque membre n'en retient que ce qui lui suffit, et laisse le reste pour la nourriture des autres. D'ailleurs, il y a une telle sympathie entre eux, que l'estomac, par exemple, ne sauroit être incommodé, sans que la tête souffre. *Tous les membres s'intéressent l'un pour l'autre: la douleur de l'un se communique à tous les autres ; et il n'est pas plutôt guéri, qu'ils en ressentent tous du soulagement* (1). Saint Augustin examine parfaitement bien ceci. Il arrive, dit-il, que le pied marche sur une épine : qu'y a-t-il de plus éloigné des yeux que le pied ? Il en est à la vérité très-éloigné par la situation ; mais il en est très-proche par la correspondance mutuelle de tous les membres (2). Aussitôt donc que le pied a été piqué de l'épine, les yeux se portent à la chercher, le corps se courbe pour la trouver, la langue demande où elle est, et la main se met en devoir de la tirer. Les yeux cependant,

(1) Pro invicem sollicita sunt membra. Et si quid patitu unum membrum, compatiuntur omnia membra : sive gloriatur unum membrum, congaudens omnia membra. 1. *Cor.* 12. 25 *et* 26.

(2) Ecce pes calcat spinam : quid tàm longè ab oculis quàm pes ? Longè est loco, sed proximus affectu caritatis. *Aug. ubi sup.*

la main, le corps, la tête et la langue, tous se portent bien, et le pied même n'a de mal qu'en un seul endroit : c'est *que tous les membres se mettent en peine les uns pour les autres, et qu'ils ressentent tous le mal les uns des autres* (1). Voilà de quelle sorte nous devons nous comporter envers nos frères : il faut que nous ayons autant de soin d'eux que de nous-mêmes, que nous nous réjouissions de leurs avantages comme des nôtres, et que leurs maux et leurs déplaisirs ne nous touchent pas moins que nos propres afflictions.

Saint Basile dit (2) que les deux principales marques de l'amour et de la charité, sont d'avoir de la douleur des peines, tant spirituelles que corporelles de notre prochain, et de sentir de la joie du bien qui lui arrive, conformément à ces paroles de l'Apôtre : *Réjouissez-vous avec ceux qui sont joyeux et pleurez avec ceux qui pleurent.* (3). C'est dans ce même sentiment que saint Jean Climaque dit (4), que pour voir si on aime véritablement son prochain, il faut regarder si on pleure des fautes où il tombe, et si on se réjouit des grâces qu'il reçoit et des progrès qu'on lui voit faire.

(1) Sani sunt oculi, sana est manus, corpus, caput, lingua; sanus est pes, et pro invicem sollicita sunt membra, et compatiuntur omnia membra. *Aug. ubi sup.*

(2) *Basil. in Reg. breviorib. q.* 175.

(3) Gaudete cum gaudentibus; flete cum flentibus. *Ad Rom.* 12. 15.

(4) *S. Joan. Climac. c.* 4.

Une sainte (1) avoit accoutumé de dire, que Dieu lui avoit fait plus de faveurs, quand elle avoit pleuré les péchés d'autrui, que lorsqu'elle avoit pleuré les siens propres. Ce n'est pas qu'il ne faille en effet pleurer davantage les siens que ceux d'autrui ; mais c'est qu'elle vouloit nous faire connoître par cette exagération, combien la charité envers le prochain nous rend agréables à Dieu. Les deux effets qu'elle produit, sont, suivant la pensée de saint Bernard (2), les deux mammelles de l'épouse, entre lesquelles l'époux se repose ; et l'une et l'autre, dit-il, ont un lait propre et particulier, l'une de congratulation et de joie, et l'autre de consolation et de douceur.

Ce qu'il y a encore à considérer dans la comparaison de saint Paul; c'est d'un côté la diversité des membres, leur conformation, leurs qualités et leurs fonctions différentes; et de l'autre, leur étroite union, leur correspondance mutuelle; et que chacun d'eux, satisfait de l'usage auquel il est destiné, n'envie point l'emploi de ceux qui en ont de plus relevés. C'est ainsi que nous devons faire : chacun de nous doit être content de la charge qu'il exerce, sans porter envie à ceux qui en possèdent de plus considérables. Outre cela, comme dans le corps une partie supérieure ne méprise point celle

(1) *S. Angela de Fuligno. c.* 70.

(2) *Bern. serm.* 10. *in Cant.* Inter ubera mea commorabitur. *Cant.* 1. 12.

qui lui est inférieure, mais qu'au contraire elle l'estime, la conserve et la soulage autant qu'elle peut : de même, ceux qui sont établis dans les premiers emplois de la religion, ne doivent pas mépriser ceux qui sont au-dessous d'eux; mais ils doivent au contraire les estimer, les assister soigneusement dans leurs besoins, et les considérer comme des membres qui nous sont absolument nécessaires. *Car l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai que faire de votre secours ; et la tête pareillement ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires ; mais les membres, qui nous paroissent les plus méprisables et les plus foibles, sont en effet ceux dont nous avons le plus besoin* (1). Regardez, par exemple, combien les pieds nous sont nécessaires, et à quoi nous serions réduits, si nous venions à en être privés; et Dieu a ordonné les choses de cette sorte par sa sagesse infinie, *afin*, dit saint Paul, *qu'il n'y ait point de divisions dans le corps* (2). Il en est de même dans le corps de la religion : les uns en sont la tête, les autres les yeux, les autres les pieds et les mains, et la tête ne peut pas dire qu'elle n'a que faire des mains, ni les yeux qu'ils n'ont que faire des pieds. Au contraire, il semble que c'est là pro-

(1) Non potest autem oculos dicere manui : Operâ tuâ non indigeo; aut iterùm caput pedibus : Non estis mihi necessarii; sed multò magis quæ videntur membra corporis infirmiora, necessariora sunt. 1. *Cor.* 12. 21 *et* 22.

(2) Ut non sit schisma in corpora. *Ibid.* 25.

prement ce dont nous avons le plus besoin dans la religion ; et sans doute la providence de Dieu a voulu que les choses fussent de cette sorte, afin qu'il n'y ait point de schisme et de division entre nous, et que nous puissions toujours vivre dans une étroite union d'esprit et dans une parfaite charité de cœur.

Voilà le vrai modèle d'une sainte union et d'une fraternité véritable ; et de là nous devons apprendre à nous secourir et à nous servir les uns les autres, puisqu'il n'y a point de moyen plus propre à entretenir et à augmenter cette union, et que l'Apôtre nous le recommande soigneusement, quand il dit : *servez-vous les uns les autres avec charité d'esprit* (1). Aussi est-ce une chose très-louable à un religieux, d'être officieux, serviable et toujours prêt à assister et à contenter tout le monde, parce qu'on fait voir par-là qu'on a l'esprit de charité, d'humilité et de mortification ; au lieu que l'on marque tout le contraire, quand, pour ne vouloir pas se mortifier un peu, ni se donner la moindre peine, ou perdre un moment de son plaisir, on ne sait pas contenter ses frères, ni s'accommoder à eux. Il n'y a point de doute que dans l'action que fit Jésus-Christ, de laver les pieds à ses disciples, ils n'ait voulu nous donner un exemple d'humilité et d'une humilité agissante, et qui s'ap-

(1) Per caritatem spiritûs servite invicem. *Ad. Gal.* 5. 13.

plique à l'exercice de la charité envers le prochain : *Si j'ai donc lavé vos pieds*, dit-il, *moi qui suis votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné cet exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait* (1).

CHAPITRE V.

De ce que l'union et la charité fraternelle exigent particulièrement de nous, et des moyens propres pour les conserver.

La charité est patiente, dit l'Apôtre ; *elle est bienfaisante, elle n'est point envieuse, elle n'est point inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, et elle ne cherche point son utilité particulière* (2). Comme il est certain que tous les vices font l'obstacle à la charité fraternelle, et que l'orgueil, l'envie, l'ambition, l'impatience, l'amour-propre, l'indocilité et tous les autres, sont autant d'ennemis qui la combattent continuellement, aussi est-il vrai que pour la conserver, nous avons besoin de la

(1) Si ergò lavi pedes vestros, Dominus et magister; et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodùm feci vobis, ità et vos faciatis. *Joan.* 13. 14 *et* 15.

(2) Caritas patiens est, benigna est; caritas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt. 1. *Cor.* 13. 4 *et* 5.

pratique de toutes les vertus ; et c'est ce que saint Paul nous apprend par les paroles que nous venons de citer : *La charité est patiente, la charité est bienfaisante.* Voilà deux choses très-essentielles : en effet, il n'y en a point de plus importantes et de plus nécessaires, pour conserver cette union des uns avec les autres, que de souffrir patiemment de tout le monde, et de faire du bien à tout le monde. Nous sommes tous hommes, et par conséquent remplis de défauts et d'imperfections ; de sorte que nous fournissons tous assez matière de patience à notre prochain : mais comme nous sommes aussi très-foibles et très-infirmes, nous avons besoin aussi que l'on nous aide et que l'on nous fasse du bien, suivant ce précepte de saint Paul : *Portez les fardeaux les uns des autres, et de cette sorte vous accomplirez la loi de Jésus-Christ* (1). Saint Augustin écrivant sur ces paroles (2), fait à ce sujet une comparaison très-juste. Il dit que les naturalistes rapportent que quand les cerfs veulent passer quelque bras de mer, pour aller chercher à paître dans quelque île, ils observent cet ordre : comme le bois dont ils sont chargés leur rend la tête extrêmement pesante, ils se mettent tous à la file les uns des autres, et chacun d'eux, pour se soulager, appuyant

(1). Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. *Ad Gal.* 6. 2.

(2) *August. lib.* 83. *q.* 9. 71. *et t.* 10. *serm.* 21.

la tête sur celui qui le précède, ils nagent de cette sorte sans aucune peine, excepté le premier de tous, qui porte la tête en l'air, et souffre volontiers cette fatigue pour le soulagement de ses compagnons. Mais afin qu'il ne soit pas seul à avoir toute la peine, dès qu'il vient à se lasser, il passe de la tête à la queue, et celui qui le suivoit conduit alors tous les autres; et ils changent ainsi alternativement de place, jusqu'à ce qu'ils arrivent à bord. Nous devons nous aider et nous soulager réciproquement les uns les autres de la même sorte; et comme la charité demande cela de chacun de nous, aussi est-elle extrêmement blessée, lorsque l'on évite le travail, et qu'on en laisse tout le faix à son prochain. Songeons que plus nous prendrons de peine, plus nous aurons de mérite; et que c'est pour nous par conséquent que nous travaillons.

Saint Augustin dit encore, au même endroit, qu'une des choses dans lesquelles la charité paroît et éclate le plus, c'est à savoir supporter les mauvaises humeurs et les imperfections du prochain. *Supportez-vous les uns les autres*, dit saint Paul aux Ephésiens, *et soyez soigneux de conserver entre vous une parfaite union d'esprit dans le lien de la paix* (1); *car la charité*, dit-il

(1) Supportantes invicem in caritate, solliciti servare unitatem spiritûs in vinculo pacis. *Ad Ephes.* 4. 2 *et* 3.

ailleurs, *souffre tout et supporte tout* (1). Que si vous ne pouvez rien souffrir de vos frères, et que vous n'ayez pas assez de douceur pour supporter patiemment leurs défauts, sachez que quelques réflexions que vous fassiez, quelques moyens dont vous vous serviez, et quelques remèdes que vous puissiez employer, vous ne pourrez jamais conserver la charité. Si un amour qui n'a sa source que dans la chair et dans le sang, peut s'accommoder sans peine à tout ce qu'il faut souffrir auprès d'un malade, comme l'expérience nous le fait voir tous les jours dans les soins que les femmes rendent ou à leurs enfans, ou à leurs maris malades; il est sans doute encore plus juste que l'amour spirituel, qui a son origine en Dieu même, nous fasse souffrir avec douceur et avec patience toutes les foiblesses et les infirmités de nos frères. C'est peut-être une chose fâcheuse, d'avoir à supporter continuellement leurs défauts; mais souvenez-vous, dit saint Augustin, que c'est un emploi qui ne doit pas toujours durer, et que nous n'aurons plus rien à en souffrir dans l'autre vie. C'est pourquoi, souffrons-en maintenant dans celle-ci, pour mériter d'être bienheureux dans l'autre. Ne perdons point l'occasion que nous en avons; la peine que nous aurons ne sera pas longue, et la récompense que nous mériterons par-là, ne

(1) Caritas omnia suffert, omnia sustinet. 1. *Cor.* 13. 7.

pourra jamais avoir de fin. Il est de telle importance, ajoute le même Saint, de souffrir du prochain et de le secourir, que toute la vie chrétienne est renfermée dans ces deux points. Et c'est avec raison qu'il avance cette proposition, puisque la vie chrétienne étant fondée sur la charité, et la perfection de la charité étant l'accomplissement de la loi, la consommation de la charité est par conséquent la consommation de la vie chrétienne.

La charité ne s'enfle point d'orgueil, dit l'Apôtre : et saint Ambroise dit que l'amitié ne sait ce que c'est que l'orgueil (1) ; et c'est pour ce sujet que le Sage nous avertit : *Qu'il ne faut point être honteux de saluer son ami* (2). Car entre amis, il n'y a point à se ménager sur le fait de la civilité ; et sans prendre garde à qui saluera le premier, chacun doit songer à se prévenir réciproquement l'un l'autre. L'amitié ne connoît aucunement ces sortes de chimères : elle a une manière d'agir plus franche, plus simple, plus égale ; et c'est pour cette raison qu'Aristote veut que l'amitié soit entre égaux (3) ; et qu'un poète latin a dit que l'amour et la majesté ne s'accordoient pas bien ensemble, et ne pouvoient pas demeurer

(1) Amicitia superbiam nescit. *Ambros. l.* 3. *Offic. c.* 16.
(2) Amicum salutare non confundar. *Eccli.* 22. 31.
(3) Amicitia debet esse inter æquales. *Arist.* 8. *Ethic. c.* 6 *et* 7.

en même lieu (1). L'élévation du trône ne s'accommode pas avec l'amitié, et si l'on veut que l'amitié soit véritable, il faut s'abaisser, il faut se rendre égal à son ami, et devenir un autre soi-même. C'est ainsi que l'amour de Dieu pour les hommes a eu tant de pouvoir sur lui, qu'il l'a fait descendre jusqu'à se rendre semblable à eux. *Il s'est rendu inférieur aux anges* (2), et il s'est fait homme comme nous. Aussi, dit-il, qu'*il ne nous appellera plus ses serviteurs, mais ses amis* (3), comme pour marquer une espèce d'égalité entre lui et nous; et en cela on ne sauroit trop admirer jusqu'où va l'excès de son amour. Car enfin, quelque bien qu'un sujet soit avec son roi, et de quelque grande qualité qu'il puisse être, on ne dit point qu'il soit ami du roi; mais on dit qu'il est son favori, parce que le mot d'ami emporte quelque signification d'égalité. Cependant la majesté infinie de Dieu se familiarise tellement avec nous, et nous aime avec tant de tendresse, qu'au lieu de nous traiter de serviteurs, elle nous appelle ouvertement ses amis. Il faut, à cette imitation, que dans la religion, la charité soit tellement dépouillée de toute sorte d'orgueil, qu'elle introduise une extrême égalité par-tout; et

(1) Non benè conveniunt, nec in unâ sede morantur majestas et amor.

(2) Minuisti eum paulò minùs ab angelis. *Ps.* 8. 6.

(3) Jàm non dicam vos servos, sed amicos. *Joan* 15. 15.

cette même égalité, qui est un effet de la charité et de l'amour, contribuera beaucoup à augmenter la charité et à conserver l'union. L'une s'entretient d'ordinaire par l'autre; et de là vient, que lorsque l'esprit d'humilité et d'égalité règne en un endroit, c'est une marque que l'esprit d'union et de fraternité y règne pareillement; c'est pourquoi, comme par la miséricorde de Dieu, nous voyons que la charité éclate dans la Compagnie, aussi voyons-nous que l'esprit d'égalité et de simplicité s'y conserve soigneusement : chacun, suivant ce qui nous est prescrit (1), préférant les autres à lui-même, et les estimant dans son ame, comme s'ils étoient ses supérieurs. Celui qui étoit quelque chose dans le siècle, se glorifie plus, comme le dit saint Augustin (2), de la compagnie de ses frères, quoiqu'ils soient pauvres, que de la noblesse et de la richesse de ses parens, parce que, étant persuadé qu'on ne doit estimer que la vertu, il méprise facilement tout le reste. Mais afin de confirmer encore davantage ce que nous venons de dire, et de faire voir d'autant plus combien l'égalité sert à entretenir la charité, concluons par les paroles de saint Ambroise, sur le même sujet : Rien ne contribue, dit-il, davantage à fortifier la charité, que lorsque, suivant la doctrine de l'Apôtre, on se défère les

(1) *Reg.* 29. *sum. Const.* (2) *Aug. Reg.* 3. *c.* 5.

uns aux autres, et que chacun faisant plus d'estime de son prochain que de lui-même, les inférieurs prennent plaisir à servir, et les supérieurs ne se laissent point enfler d'orgueil; lorsque le pauvre n'est point fâché qu'on lui préfère le riche, et que le riche est bien-aise que le pauvre lui soit égal; lorsque la noblesse du sang ne rend point les gens de qualité superbes, et que ceux qui sont de basse naissance, ne tirent point vanité de ce qu'ils ont de commun avec eux; et enfin, lorsqu'on n'a pas plus de considération pour les grandes richesses, que pour les bonnes mœurs; et qu'on ne fait pas plus d'estime de la puissance et du faste des méchans, que de la droiture et de la simplicité des bons (1).

(1) Multùm enim ad roborandam dilectionem valet, cùm, secundùm doctrinam apostolicam, invicem se homines honore præveniunt, et alter alterum superiorem existimantes, amant servire subjecti, et nesciunt tumere prælati; cùm et pauper divitem non sibi dubitat anteferri, et dives pauperem sibi gaudet æquare, cùm et sublimes non superbiunt de claritate prosapiæ, et pauperes non extolluntur de communione naturæ; cùm denique non plus tribuitur magnis opibus, quàm bonis moribus: neque major dicitur phalerata iniquorum potentia, quàm rectorum inhonorata justitia. *Amb. ep.* 84. *ad sac. virg. Demetr.*

CHAPITRE VI.

De deux autres choses que la charité demande encore de nous.

La charité n'est point envieuse (1), dit l'Apôtre; au contraire, celui qui aime véritablement quelqu'un, lui souhaite autant de bien qu'à lui-même, et se réjouit autant des avantages de son ami, que des siens propres. Saint Augustin confirme (2) ceci par l'exemple de Jonathas, qui aimoit tellement David, que l'Ecriture dit: *Que l'ame de Jonathas étoit collée à l'ame de David, et que Jonathas l'aima comme son ame* (3). De là vient que quoiqu'il fût fils de Saül, il aimoit pourtant mieux voir la couronne sur la tête de David, que sur la sienne. *Vous régnerez*, lui dit-il, *sur Israël, et je serai le premier après vous* (4).

Cet effet de la charité nous est encore plus particulièrement expliqué par l'exemple que les Saints nous proposent des bienheureux. Dans le ciel, disent-ils, ceux qui sont dans un moindre degré de béatitude, ne sont point envieux du bonheur des autres; au contraire, chacun d'eux souhaiteroit de voir

(1) Caritas non æmulatur. 1. *Cor.* 13. 4.

(2) *Aug. l.* 1. *de amicitiâ*, *c.* 24.

(3) Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit eum Jonathas quasi animam suam. 1. *Reg.* 18. 1.

(4) Tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus. 1. *Reg.* 23. 17.

augmenter, s'il étoit possible, la félicité des autres, et de partager tellement la sienne avec eux, que le moindre de tout fût autant ou plus élevé que lui. C'est que chaque bienheureux a autant de joie de la gloire des autres que de la sienne propre ; et cela n'est pas difficile à comprendre; puisque si l'amour des mères les porte à s'intéresser autant au bien de leurs enfans qu'à leur propre bien, ne devons-nous pas, à plus forte raison, supposer un pareil sentiment dans les bienheureux, en qui l'amour est incomparablement plus parfait et plus épuré que celui de la nature ? Il faut que la charité opère la même chose en nous ; et pour nous y encourager, saint Augustin (1) remarque que la charité a cela de particulier, que sans dépouiller personne de ce qui lui appartient, et seulement en se réjouissant du bien que fait le prochain, elle se rend propre tout ce qu'il a de mérite, et toutes les bonnes actions qu'il fait. Mais il n'y a rien de surprenant en cela, puisque s'il est vrai qu'on devienne coupable du péché d'autrui, lorsqu'on s'en réjouit, il n'est pas étonnant que la joie qu'on ressent des bonnes œuvres du prochain, fasse que l'on participe à son mérite ; vu principalement que Dieu est toujours bien plus disposé à récompenser, qu'à punir. Considérons donc d'une part l'excel-

(1) *Aug. hom.* 15. *ex* 50.

rence de la charité et l'avantage que nous pouvons en tirer, puisque par son moyen et par la seule joie que nous aurons des actions vertueuses de nos frères, nous pouvons nous les approprier toutes, avec d'autant plus de sûreté, que les occasions de la vaine gloire en sont éloignées, et regardant d'ailleurs combien l'envie est pernicieuse et détestable, puisqu'elle fait son propre supplice des avantages d'autrui, tâchons par ces différens motifs de nous porter à fuir l'une avec autant de soin, que nous devons avoir d'ardeur pour embrasser l'autre.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit nécessairement ce que l'Apôtre ajoute: *Que la charité n'est point ambitieuse, et ne cherche point son utilité particulière* (1); parce que celui qui fait son propre bonheur du bien d'autrui, est bien éloigné de toute sorte de sentiment d'intérêt et d'ambition. Rien n'est plus contraire à la charité et à l'union, que l'amour-propre, et une certaine attache que l'on a pour soi-même et pour ses commodités particulières. C'est pourquoi saint Ignace l'appelle (2) le capital ennemi de toute sorte d'ordre et d'union : et le savant Humbert le nomme (3) la peste de la vie religieuse et de toutes les sociétés. Aussi infecte-t-il et ruine-t-il toutes choses;

(1) Caritas non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt. 1. *Cor.* 13. 15.
(2) 8. *p. Const.* 1. §. 8.
(3) *Humbertus in Regul. S. Aug.*

et quoiqu'il soit l'ennemi commun de toutes les vertus en général, il est encore cependant l'ennemi particulier de la charité. Ce nom même d'amour-propre donne cela à connoître, puisque le terme de propre porte une exclusion formelle de toute sorte de communication, et le rend par conséquent entièrement opposé à la charité, qui ne cherche qu'à se communiquer. L'amour-propre se renferme tout en lui-même, introduit la division partout, ne songe qu'à lui seul, essaie de tourner toujours toutes choses à son intérêt particulier; et tout cela est directement contraire à la charité et à l'union.

L'Ecriture-Sainte rapporte (1) qu'Abraham et Loth avoient tant de troupeaux, que la terre où ils étoient ne pouvant fournir assez de pâturages, et leurs bergers se querellant tous les jours sur ce sujet, il fallut que, pour le bien de la paix, ils se séparassent l'un de l'autre. La raison de cela, dit saint Chrysostôme, c'est que partout où l'on fait ces distinctions de *mien* et de *tien*, il y a une source continuelle de querelle, et une occasion perpétuelle de contention; mais où tout est en commun, il règne une paix assurée et une concorde inviolable (2). Ainsi, dans la primitive Eglise, il y avoit une telle union entre les fidèles, qu'ils n'a-

(1) *Gen.* 13. 6.

(2) Ubi enim est meum, et tuum, illic omnium litium genus, et contentionis occasio. Ubi autem hæ non sunt, ibi secura versatur pax, et concordia. *Chrys. Homil.* 33. *sup. Gen.*

voient tous qu'un cœur et qu'une ame; et cela venoit, ajoute ce Saint, *de ce qu'aucun d'eux ne possédoit rien qui fût particulièrement à lui; mais que toutes choses étoient communes entre eux* (1). Aussi, toutes les religions, dont l'institution a été inspirée de Dieu, et fondée sur l'Ecriture-Sainte, ont mis la pauvreté pour leur principal fondement : et c'est de quoi nous faisons notre premier vœu, afin que n'y ayant rien entre nous, qu'aucun de nous puisse dire particulièrement à lui, et l'amour-propre ne trouvant rien ainsi à quoi s'attacher, nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une ame.

Il n'y a point de doute, que pour conserver l'union et la charité parmi nous, c'est un grand point de nous être entièrement détachés de la propriété de toutes les choses temporelles. Mais il ne suffit pas que nous n'ayons rien de propre en celles-là; il faut le même détachement dans les autres; car, sans cela il seroit impossible que l'union et la charité puissent s'entretenir parmi nous. Si vous voulez vous acquérir de l'estime en votre particulier, si vous souhaitez d'être honoré, si vous aspirez aux plus grandes charges, si vous cherchez vos aises et vos commodités, vous viendrez par-là à vous désunir d'avec vos frères. Voilà ce qui trouble ordinairement la charité; voilà

(1) Nec quisquam, eorumque possidebat, aliquid suum esse dicebat : sed erant illis omnia communia. *Act.* 4. 31.

d'où naît quelquefois une espèce d'envie, que l'on a de ce qu'un autre fait valoir les talens qu'il a reçus, et de ce qu'il est estimé et loué : on voudroit s'attirer et s'approprier cette estime et cette louange, et l'on regarde celle qui passe à un autre, comme un larcin qu'il nous fait. Voilà d'où provient encore une certaine joie maligne et basse, ou du moins je ne sais quel secret chatouillement qu'on sent en son ame, de ce qu'un autre n'aura pas réussi dans quelque affaire, car alors on s'imagine que cela l'aura humilié, et que l'on en sera bien plus élevé. Enfin, c'est par ce motif qu'on tâche quelquefois d'abaisser son frère directement ou indirectement; tantôt en essayant de le confondre dans quelque dispute, et tantôt en le piquant par quelque parole que l'abondance des sentimens du cœur fait inconsidérément échapper. Tout cela n'est que dérèglement d'amour-propre, qu'ambition, qu'orgueil et qu'envie, et ne va qu'à détruire entièrement l'union et la charité. *Car la charité*, dit l'Apôtre, *ne se réjouit pas du mal, mais elle se réjouit du bien* (1); elle ne se réjouit point de l'abaissement du prochain, elle en souhaite, au contraire, l'élévation; et plus cette élévation est grande, plus elle en a de la joie. *Vous êtes notre frère, croissez à milliers* (2).

(1) Caritas non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati. 1 *Cor.* 13. 6.

(2) Frater noster es, crescas in mille millia. *Gen.* 24. 60.

Augmentez en vertu, en considération, en honneur, votre accroissement et vos avantages sont tellement miens, qu'il est impossible que je n'en aie pas toujours un très-sensible plaisir. Lorsqu'un marchand est associé avec d'autres, leur habileté dans le négoce, et les gains qu'ils y font ne lui causent point de chagrin; au contraire, c'est une matière de joie pour lui, parce que tout revient au profit de la communauté, et qu'il y a sa part comme un autre. Nous devons en user de même, et nous réjouir des vertus, des bonnes qualités et de l'agrandissement de nos frères, parce que tout cela retourne à l'avantage de la compagnie dont nous sommes, et au bien de laquelle nous participons.

CHAPITRE VII.

Que nous devons avoir et témoigner beaucoup d'estime pour nos frères, et en parler toujours en bonne part.

La charité des uns envers les autres ne doit point être seulement intérieure, il faut qu'elle paroisse aussi au-dehors par les actions, suivant ces paroles de saint Jean : *Celui qui verra son frère en nécessité, et lui fermera les entrailles de la miséricorde, comment la charité de Dieu demeurera-t-elle en*

lui (1)? Lorsque nous serons dans le Ciel, comme nous n'aurons plus besoin de rien, aussi nos actions, dit saint Augustin (2), ne seront-elles plus nécessaires pour entretenir la charité. Le feu, dans sa sphère, n'a pas besoin d'aliment pour se conserver; mais ici-bas il s'éteint dès qu'il n'en a plus. La charité, dans cette vie, s'éteindra pareillement bientôt, si elle n'est fomentée par les actions. Saint Basile (3) allègue à ce propos, ce que dit saint Jean dans la première Canonique: *Nous avons connu la charité de Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; et nous devons, à son exemple, donner la nôtre pour nos frères* (4), et de là il infère très-bien, que si l'amour que Jésus-Christ veut que nous ayons pour nos frères, doit aller jusqu'à donner notre vie pour eux, il doit, à plus forte raison, s'étendre aussi à mille choses qui se présentent tous les jours, et qui sont bien moins difficiles à faire.

Une des principales que la charité demande de nous, et qui servira beaucoup à l'entretenir et à l'accroître, c'est l'estime du prochain; et même c'est là-dessus qu'est fondé et que porte tout l'édifice de la véritable cha-

(1) Qui viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodò caritas Dei manet in eo? 1. *Joan.* 3. 17.

(2) *Aug. lib.* 8. *q.* 71.

(3) *Basil. q.* 162. *ex brevior.*

(4) In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniàm ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere. 1. *Joan.* 3. 16.

rité. Car cette charité n'est point une passion aveugle, ou un amour de caprice, ou l'effet d'une simple tendresse de cœur; c'est un amour de raison, un amour de la partie supérieure de l'ame, et dont tous les motifs et les mouvemens sont spirituels et célestes. C'est un amour qui s'appelle amour d'estime, qui naît de celui que nous avons pour Dieu, et qui fait qu'estimant Dieu par-dessus toutes choses, nous estimons aussi le prochain comme une chose qui lui appartient. L'estime que nous concevons de nos frères nous porte ensuite à les aimer, à les honorer, à les respecter et à nous acquitter envers eux de tous les autres devoirs de la charité; et à proportion que cette estime augmentera en nous, à proportion aussi y verra-t-on augmenter et la charité et tous les sentimens qu'elle inspire. Aussi l'Apôtre, écrivant aux Philippiens, les exhorte à vivre *en humilité, estimant toujours leur prochain au-dessus d'eux* (1); et il recommande pareillement aux Romains *de se prévenir les uns les autres par des témoignages de déférence* (2). Sur quoi saint Chrysostôme remarque qu'il ne veut pas simplement qu'ils s'honorent les uns les autres, mais qu'il les oblige même à tâcher de se prévenir réciproquement. Il ne faut point attendre qu'un autre commence

(1) In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes. *Ad Philipp.* 2. 3.

(2) Honore invicem prævenientes. *Ad Rom.* 12. 10.

et fasse les premières démarches vers nous; il faut essayer de le prévenir; il faut lui montrer le chemin, et être bien-aises, comme dit saint Ignace, de déférer toujours aux autres en toutes sortes de rencontres (1).

Mais pour donner quelque instruction plus particulière sur cette matière, une des choses par où nous devons le plus témoigner que nous estimons nos frères, c'est en parlant toujours d'eux, de façon que l'on connoisse que nous les estimons. Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'il parloit toujours de tout le monde en si bonne part, qu'on se persuadoit aisément qu'on étoit estimé et chéri de lui; et cela faisoit qu'il étoit de même aimé et respecté de tout le monde. Il n'y a rien qui enflamme tant notre charité envers notre frère, et qui la conserve mieux, que de savoir qu'il nous aime, qu'il a bonne opinion de nous et qu'il en parle avantageusement. Que chacun fasse réflexion sur soi; qu'il songe à la satisfaction qu'il a, quand on lui dit que quelqu'un est porté de bonne volonté pour lui, ou lui a rendu quelque bon office; et qu'il se souvienne de quelle sorte il tâche de lui rendre alors la pareille, et comme il en dit aussitôt du bien. On ne sauroit assez exagérer combien cela produit de bons effets; et Sénèque a bien connu la nature de l'amour, quand il

(1) In omnibus procurando, atque optando potiores partes aliis deferre. 3. *p. Const. c.* 1. §. 4.

a dit : Si vous voulez être aimé, aimez (1). En effet, il n'y a point de meilleur moyen que celui-là, puisque l'amour ne peut jamais se payer que par l'amour même.

C'est ce que saint Chrysostôme remarque très-bien sur ces paroles de Jésus-Christ : *Toutes les choses que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-les aussi pour eux* (2). Voulez-vous, dit ce Saint, que l'on vous fasse du bien ? faites-en. Voulez-vous que l'on ait pitié de vous ? ayez pitié du prochain. Voulez-vous être loué ? louez les autres. Voulez-vous être aimé ? aimez. Voulez-vous avoir la première place ? cédez-la premièrement (3). Mais ce qui doit encore nous porter à parler toujours favorablement de nos frères, c'est que cela marquant une grande union entre les uns et les autres, le prochain en sera extrêmement édifié : au contraire, la moindre parole qui iroit à taxer quelqu'un d'eux directement ou indirectement ; la moindre démonstration que nous ferions de ne pas l'estimer, et la moindre marque qu'on pourroit en apercevoir en nous, seroit une occasion de scandale. On jugeroit aussitôt qu'il y auroit de l'envie et de

(1) Si vis amari, ama. *Sen. Epist. ad Lucillum.*

(2) Omnia ergò quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite eis. *Matth.* 7. 12.

(3) Vis beneficia capere ? confer beneficium alteri ; vis misericordiam consequi ? miserere proximi ; vis laudari ? lauda alium : vis amari ? ama ; vis partibus primis potiri ? cede illas priùs alteri. *Chrys. hom.* 13. *ad Pop. Ant.*

la jalousie parmi nous; et ainsi nous devons éviter soigneusement tout ce qui pourroit donner lieu à de tels soupçons. Quoique votre frère ait des défauts, il est difficile qu'il n'ait pas aussi quelque chose de recommandable; attachez-vous à ce qu'il y a de bon en lui, et laissez ce qu'il y a de mauvais; imitez l'abeille qui ne s'arrêtant que sur les fleurs, laisse les épines qui les environnent; et ne faites point comme l'escarbot, qui ne s'attache jamais qu'à l'ordure.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut bien se donner de garde de faire des rapports qui puissent fâcher celui à qui on les fait.

Mon intention n'est pas de parler maintenant de la médisance, parce que j'en traiterai ailleurs; je dirai seulement ici une chose très-importante et très-convenable à notre sujet, et qui est remarquée particulièrement par saint Bonaventure (1). Comme on doit soigneusement éviter de parler mal d'autrui; aussi, lorsqu'on en a ouï dire quelque chose qui puisse lui causer du déplaisir et du ressentiment, il faut bien se donner de garde de lui aller redire : Un tel a dit telle et telle chose de vous; car ce rapport ne servant qu'à

(1) *Bonav. de informat. novit. p. 1. c. 24.*

aigrir les esprits, et à semer la discorde entre les frères, il n'y a rien qui soit si pernicieux au bien de la religion, ni rien que Dieu ait davantage en horreur. *Il y a six choses que le Seigneur hait*, dit le Sage; *mais son ame déteste la septième, celui qui sème des discordes parmi les frères* (1). Lorsque nous voulons exprimer l'horreur que nous avons de quelque chose, nous disons que nous la détestons de tout notre cœur; et l'Ecriture s'accommode ici en quelque sorte à notre façon de parler, pour mieux nous faire connoître combien ceux qui mettent la division dans les esprits sont désagréables à Dieu. Mais si Dieu les déteste, les hommes les abhorrent pareillement. *Le faiseur de rapports souillera son ame*, dit le Sage, *il sera haï partout; et celui qui demeurera avec lui, deviendra odieux à tout le monde* (2). *Ne soyez point appelé faiseur de rapports* (3), dit-il en un autre endroit, c'est-à-dire, ne donnez point sujet de vous appeler de cette sorte. Et véritablement, il n'y a point de qualité qui soit plus indigne, non-seulement d'un religieux, mais de quelque homme que ce soit. Car qu'y a-t-il de plus dangereux dans une communauté, qu'un esprit brouillon, qui n'est pro-

(1) Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus : eum qui seminat inter fratres discordias. *Prov.* 6. 16 *et* 19.

(2) Susurro coinquinabit animam suam, et in omnibus odietur; et qui cum eo manserit, odiosus erit. *Eccli.* 21. 31.

(3) Non appelleris susurro. *Eccli.* 5. 16.

pre qu'à faire naître de la dissension parmi ses frères, et qui se charge ainsi d'un emploi qui ne devroit appartenir qu'au démon, qui est le père de la division et du trouble ?

Ce qu'il y a à remarquer, c'est que souvent pour mettre deux personnes mal ensemble, il n'est pas nécessaire que ce qu'on rapporte soit de conséquence. Il ne faut quelquefois qu'une bagatelle, il ne faut que la chose du monde la plus légère et où il n'y a pas même un péché véniel. C'est pourquoi on doit prendre extrêmement garde, non-seulement si ce qu'on répète est important ou non de lui-même, mais encore si cela n'est point capable de faire de la peine à celui à qui on le rapporte ; ou de lui donner de l'aigreur contre son frère, et de le mettre en mauvaise intelligence avec lui. Quelqu'un aura laissé échapper quelque mot qui va à diminuer un peu l'estime qu'on fait de l'esprit, de la capacité, du mérite d'un autre; et là-dessus vous allez lui rapporter la chose encore plus inconsidérément qu'elle n'a été dite : quelle amertume de cœur ne pensez-vous pas que cela lui donne ? vous croyez ne rien faire, et vous lui percez le sein. *Les paroles du faiseur de rapports paroissent simples*, dit le Sage, *mais elles pénètrent jusqu'au fond du cœur*(1). Il y a certaines choses que beaucoup de gens comptent pour rien ;

(1) Verba susurronis quasi simplicia ; et ipsa perveniunt ad intima ventris. *Prov.* 26. 22.

et je ne sais de quel côté ils les regardent, ou si plutôt ils ne les regardent point du tout; mais elles paroissent d'une si grande conséquence à ceux qui les envisagent comme il faut, que vu les inconvéniens et les mauvais effets qui en arrivent, il y a sujet de craindre qu'elles ne soient pas exemptes de péché mortel : celle dont nous parlons est de ce nombre.

Mais s'il est si préjudiciable au prochain et si désagréable à Dieu, de faire de ces sortes de rapports et de semer ainsi la discorde entre les frères, que seroit-ce si l'on venoit à semer la zizanie entre les supérieurs et les inférieurs, et à causer de la division entre les chefs et les membres, entre le père et les enfans? N'est-il pas juste de dire que cela seroit encore beaucoup plus en horreur à Dieu; et cependant on ne prend pas garde qu'on peut tomber de la même manière dans cet inconvénient. Le peuple d'Israël étoit extrêmement attaché à David (1), et lui avoit souvent donné des preuves de son affection et de son obéissance; cependant il se révolta contre lui, parce qu'il en entendoit mal parler à Absalon, qui blâmoit la conduite de son père, et décrioit son gouvernement. Combien de fois est-il arrivé qu'un religieux vivant très-bien avec son supérieur, ayant une haute opinion de lui, interprétant toutes ses actions en bonne part, et lui ouvrant le

(1) 2. *Reg.* 15. 3. 6 *et* 13.

fond de son cœur sur toutes choses, cette bonne intelligence a été ruinée tout d'un coup par quelque mot que quelqu'un aura jeté à la traverse et sans avoir peut-être aucune mauvaise intention? Alors succèdent les soupçons, les défiances, les dissimulations, les jugemens téméraires, les médisances et les mauvais offices; et quelquefois le mal gagne de telle sorte, que l'un le communiquant à l'autre, cette contagion infecte toute une communauté; enfin on ne sauroit assez exagérer combien ces sortes de rapports peuvent être préjudiciables au bien de la paix et de l'union.

Mais il est quelquefois à propos, me dira-t-on, que notre frère sache ce qu'on trouve à redire en lui, afin que cela l'oblige à s'observer davantage, à ne pas donner occasion de parler. Cela est vrai; mais il faut se contenter de lui dire la chose, sans nommer qui que ce soit, quand même elle auroit été dite en public, et qu'ainsi il sembleroit qu'on pût s'excuser sur ce qu'aussi bien un autre n'eût pas manqué de la dire. C'est à chacun à prendre garde à soi : *Mais malheur à celui par qui le scandale arrivera* (1)! Et quelque instance que votre ami puisse faire, pour vous obliger à lui découvrir l'auteur, résistez-lui fermement, et gardez-vous bien qu'enfin ses importunités et l'extrême plaisir que vous

(1) Verumtatem væ homini illi per quem scandalum venit! *Matth.* 18. 7.

savez que vous lui feriez, n'arrachent de vous ce qu'il souhaite. Ce seroit avoir une dangereuse complaisance, et lui donner une marque d'amitié qui nuiroit à lui-même et à celui dont vous lui parleriez, et qui vous nuiroit aussi, puisqu'il devroit toujours vous rester un très-grand scrupule du mal que vous auriez fait à l'un et à l'autre. L'inconvénient qu'il y auroit en cela peut encore aisément se comprendre en ce que, lorsque quelqu'un avertit le supérieur des fautes de ses frères, afin qu'avec un soin paternel il puisse y apporter le remède convenable, la règle veut (1) que l'on ne déclare pas d'où vient cet avis, et que le supérieur se donne bien de garde d'en rien laisser connoître à personne, de peur que cela ne soit cause de quelque aigreur et de quelque aliénation entre les frères. Que lors même que les choses se font dans l'ordre, par un pur esprit de charité et dans la vue d'un plus grand bien, il y a toutefois des inconvéniens à craindre et des circonspections à avoir; à combien plus forte raison doit-on appréhender ces inconvéniens, quand quelqu'un découvre à un autre celui qui a dit quelque chose de lui, non pas dans les formes de la règle et par un mouvement de charité, mais d'une manière désobligeante et par mégarde, par indiscrétion, peut-être même par jalousie, par

(1) *Reg.* 9. *sum. Const. et* 20. *commun. Et Reg.* 123. *Provinc.*

envie, ou enfin par quelque autre motif qui sera déraisonnable, ou qui passera du moins pour tel dans l'esprit de celui dont il aura parlé? Saint Augustin (1) loue extrêmement sa mère sainte Monique, de ce que des personnes qui étoient mal ensemble, venant réciproquement lui faire leurs plaintes avec beaucoup d'aigreur, elle ne leur rapportoit jamais rien de ce qu'elles avoient dit l'une contre l'autre; mais travaillant de tous côtés pour réunir les esprits, elle rapportoit seulement ce qu'elle croyoit capable de les adoucir et de contribuer à leur réconciliation. Nous devons pratiquer la même chose, et être toujours des anges de paix.

(1) *Aug. lib.* 9. *Conf. c.* 9.

CHAPITRE IX.

Que les paroles de douceur servent beaucoup à entretenir la charité, comme au contraire les autres ne servent qu'à la détruire.

Une des choses qui peuvent le plus contribuer à conserver et à augmenter la charité fraternelle, c'est la douceur dans les paroles. *Un mot dit avec douceur multiplie les amis et apaise les ennemis* (1), dit le Sage; et, au contraire, *une parole rude met en fureur* (2), et excite des querelles et des dissensions. Car, comme nous sommes tous hommes, ces sortes de paroles nous touchent, et dès que l'esprit est une fois altéré, on ne regarde plus son frère comme auparavant; on trouve à redire à sa conduite; et quelquefois ne s'arrêtant pas à le blâmer en son cœur, on va jusqu'à en parler en mauvaise part. Cela étant, il est d'une extrême importance que tous nos discours soient toujours tellement assaisonnés de douceur, qu'ils nous concilient la bienveillance de nos frères, suivant ce que dit l'Ecriture, que *le sage se rend aimable par ses paroles* (3). Pour cet effet, il est bon d'avertir ici

(1) Verbum dulce multiplicat amicos, et mitibat inimicos. *Eccli.* 6. 5.

(2) Sermo durus suscitat furorem. *Prov.* 15. 1.

(3) Sapiens in verbis seipsum amabilem facit. *Eccli.* 20. 13.

premièrement d'une chose qui doit être comme le fondement de tout ce que nous avons à dire sur ce sujet ; c'est qu'il ne faut pas s'abuser soi-même, en laissant échapper des paroles dures et piquantes, sous prétexte que nos frères ont de l'esprit et de la vertu, et qu'ainsi ils ne se scandaliseront pas pour un mot, et qu'ils n'y regarderont pas de si près. Il n'est pas question maintenant de ce que sont, ou de ce que doivent être vos frères ; il est question de ce que vous devez être, et de la façon dont vous devez vous comporter envers eux. Que si vous dites qu'ils ne s'offenseront pas pour une chose si légère: Plus elle est légère, répond saint Bernard, plus il vous a été facile de vous en abstenir (1). Saint Chrysostôme passe outre, et dit que même la légèreté de la chose est ce qui aggrave la faute, puisque plus il vous a été aisé de vous vaincre; plus vous êtes coupables de ne l'avoir pas fait. *Votre œil est-il malin*, dit le Seigneur, *à cause que je suis bon* (2)? et parce que votre frère a de la modération, faut-il que vous n'ayez point de retenue? Il est vrai qu'on est obligé d'avoir bonne opinion de ses frères, et de ne pas croire qu'ils soient si tendres au ressentiment, que la moindre chose les blesse;

(1) Quantò levior est, tantò à te leviùs potuit non committi. *Bern. serm.* 29. *sup. Cant.*

(2) An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? *Chrysost. hom.* 29. *in Matth.* 10. 15.

mais ce n'est pas à dire qu'il ne faille les ménager avec autant de réserve et de circonspection, que si on savoit qu'ils fussent les plus sensibles du monde; qu'il ne faille prendre autant garde à ne pas les choquer, que s'ils étoient plus fragiles que du verre; et que l'on ne doive enfin avoir un soin extrême de ne jamais leur donner aucune occasion de s'offenser, quelque colères et quelque délicats qu'ils puissent être. C'est à quoi il faut nous appliquer, tant pour notre propre considération, et parce que la sagesse d'autrui n'excuse pas notre indiscrétion, que pour la considération de nos frères, et parce qu'enfin ils ne sont pas tous, ni toujours également disposés à prendre si paisiblement les choses, qu'ils n'aient aucun ressentiment des fautes qui se commettent contr'eux.

Au reste, il n'est pas difficile de comprendre quelles sont les paroles dont nos frères peuvent s'offenser ou non, parce que c'est une chose que chacun peut connoître par soi-même, suivant la règle que le Saint-Esprit nous en donne par la bouche du Sage : *Jugez de votre prochain par vous-même* (1). Que chacun se consulte, qu'il regarde s'il seroit bien-aise qu'on lui parlât sèchement, qu'on lui répondît avec aigreur, et qu'on lui commandât avec trop de hauteur et d'empire; et s'il trouve que cette conduite le toucheroit vivement, qu'il s'abstienne d'en

(1) Intellige quæ sunt proximi tui ex teipso. *Eccli.* 31. 18.

user ainsi ; puisque son prochain est homme comme lui, et qu'il pourra avoir les mêmes sentimens. L'humilité est encore un moyen très-propre pour nous porter à ne parler jamais que comme nous devons : car si l'on est humble, et qu'on s'estime le moindre de tous, il n'en faut pas davantage ; cela seul suffit, pour savoir comment on doit se comporter envers tout le monde : jamais on ne dira une parole aigre, ni dont personne puisse s'offenser ; mais on parlera toujours à chacun avec douceur et avec respect. Il est constant qu'un simple religieux ne se permettra point de parler à un supérieur autrement qu'il ne doit, parce que se considérant comme son inférieur, il a du respect pour lui ; et s'il lui échappe de parler aigrement à son frère, c'est que ne se croyant pas au-dessous de lui, il ne le respecte point. Soyons donc humbles ; et suivant le conseil de l'Apôtre (1), estimons-nous les moindres de tous, et nous aurons bientôt appris et de quelles paroles nous devons nous servir, et de quelle manière nous devons les dire. Mais outre ces règles générales que nous avons prescrites et les remèdes généraux que nous venons de donner, nous allons traiter en détail de quelques paroles que nous devons éviter, comme entièrement contraires à la charité.

(1) *Ad Phil.* 2.3.

CHAPITRE X.

Qu'il faut nous abstenir de toutes les paroles de raillerie, qui peuvent blesser notre frère, ou lui donner du dépit.

Nous devons premièrement nous abstenir de dire aucune parole piquante, telles que sont toutes celles qui taxent ouvertement le prochain ; ou au sujet de sa personne, ou à l'égard de son esprit, ou autrement : car celles-là sont extrêmement contraires à la charité. Quelquefois on les dit d'unemanière fine et pour s'égayer ; et alors elles sont encore plus préjudiciables que les autres, parce que plus elles se disent avec grâce et avec sel, plus elles s'impriment et se conservent dans la mémoire de ceux qui les ont entendues. Ce qu'il y a de pis, c'est que souvent celui qui les a dites est très-satisfait de lui-même, s'imaginant qu'il a heureusement rencontré, et qu'il a fait voir de l'esprit. Cependant il se trompe; et au lieu d'en faire paroître, il fait paroître seulement une mauvaise inclination, puisque l'esprit que Dieu lui a donné pour le servir, il l'emploie à dire de bons-mots, qui blessent et qui scandalisent ses frères, et qui troublent la paix et la charité.

Albert-le-grand dit (1) que comme la mauvaise haleine est la marque d'un estomac gâté, de même les paroles piquantes sont un témoignage de la corruption du cœur. Mais que diroit saint Bernard d'un religieux qui offenseroit le prochain par ses railleries? et si toutes sortes de plaisanteries lui paroissent des blasphêmes et des sacriléges dans la bouche d'un religieux (2), comment appelleroit-il les plaisanteries qui offensent ? Rien n'est plus opposé à l'esprit de la religion, que ces sortes de choses : c'est pourquoi tout ce qui en a quelque air, comme, par exemple, d'inventer des ressemblances ridicules, de donner des sobriquets, de contrefaire quelqu'un, et enfin de le noter de quelque manière que ce soit ; tout cela doit être tellement éloigné d'un religieux, qu'il ne faut pas qu'en riant ou autrement, on prenne jamais de semblables libertés. Que chacun en juge par soi-même. Seriez-vous bien-aise qu'un autre vous appliquât quelque ressemblance bizarre, qui feroit rire tout le monde du rapport qu'on trouveroit entre elle et vous ? Puisque vous n'y prendriez pas plaisir, ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît : car c'est là la véritable règle de la charité. Trouveriez-vous bon que s'il vous étoit arrivé de dire quelque mot mal à propos, on le relevât aussitôt, et

(1) *Alb. Mag. Tract. de Virt. c. 2. de humilitate.*
(2) *Bern. lib. 2. de Consid. ad Eugenium.*

qu'on allât en faire des contes ? Il est indubitable que non : pourquoi donc voulez-vous qu'un autre souffre de vous une chose que vous ne voudriez pas souffrir de lui, et dont vous vous sentiriez piqué ? Les noms mêmes que l'on donne à ces sortes de plaisanteries, ont je ne sais quoi qui sonne mal dans la bouche d'un religieux : c'est pourquoi nous devons éviter de les proférer, et garder exactement ce précepte de saint Paul: *Pour demeurer dans la bienséance que doivent garder les Saints, que l'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'aucune chose déshonnête, ni enfin de folies et de bouffonneries malséantes à votre profession* (1). Tout cela ne s'accorde point avec la sainteté de la profession religieuse, et si au jour du jugement il faudra que nous rendions compte de toutes les paroles inutiles que nous aurons dites, que sera-ce des autres ? que sera-ce de celles qui auront offensé notre frère, et qui lui auront porté préjudice ?

(1) Fornicatio autem, et omnis immunditia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos; aut turpitudo, aut stultiloquia aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet. *Ad Ephes.* 5. 3 *et* 4.

——

CHAPITRE XI.

Que nous devons nous abstenir d'entrer en contestation avec nos frères, et de les réprimander.

Il faut aussi éviter soigneusement d'entrer en contestation avec personne, parce que c'est une chose très-contraire à l'union et à la charité fraternelle; et saint Paul nous en avertit, lorsqu'écrivant à Timothée : *Ne contestez point de paroles*, lui dit-il, *car cela ne sert qu'à scandaliser ceux qui écoutent* (1). Et un peu après : *Il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu s'amuse à contester, mais il faut qu'il soit doux envers tout le monde, et qu'il ait de la docilité et de la patience* (2). Tous les Saints nous recommandent la même chose ; et saint Ignace en particulier en a inséré un article dans ses règles (3) Saint Dorothée dit qu'il aimeroit mieux que les choses ne se fissent point que de voir des disputes et des contestations entre les frères ; et il ajoute que c'est un sentiment qu'il répétera mille fois. Saint Bonaventure dit de

(1) Noli contendere verbis, ad nihil enim utile est, nisi ad subversionem audientium. 2. *Ad Tim.* 2. 14.

(2) Servum autem Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docilem, patientem. *Ibid.* 24.

(3) *Reg.* 28 *Communium.*

même (1), que rien n'est plus indigne des serviteurs de Dieu, que de contester les uns contre les autres, comme des femmes de rien, et saint Jean Climaque assure de plus (2), que l'opiniâtreté, même dans une chose véritable, ne peut venir que du démon. La raison est, que ce qui a coutume de porter un homme à soutenir son opinion avec chaleur, c'est l'envie qu'il a d'être estimé. De là vient que pour paroître plus habile qu'un autre, il tâche de le convaincre ; ou s'il ne peut pas sortir victorieux de la dispute, il essaie au moins de faire voir qu'il n'y a point eu de désavantage, et ainsi, c'est toujours le démon de l'orgueil, qui est la cause de cette opiniâtreté.

Or, on peut commettre en cela deux sortes de fautes. La première et la plus grande vient de celui qui est le premier à contredire : car c'est lui qui commence la contestation et qui allume le feu. Cependant, la plupart du temps, la matière dont il s'agit est de si peu de conséquence au fond, qu'il n'importe nullement qu'elle soit d'une façon ou d'une autre ; au lieu qu'il est d'une extrême importance de ne pas perdre la paix et la charité, qui sont d'ordinaire fort troublées par ces sortes de disputes. Quelqu'un aura avancé une chose de bonne foi, et parce qu'il en est persuadé, laissez-

(1) *Bon. in spec. discip. c. 3. p. 8.*
(2) *Climac. c. 4.*

le dans son opinion, puisque vous n'y avez nul intérêt; et suivant le précepte du Sage : *Ne contestez point sur une chose qui ne vous touche en rien* (1). L'esprit de contradiction est un méchant esprit : tâchez de vous en défaire; et quand même la chose dont il s'agit seroit de quelque conséquence, quand il pourroit être de quelque préjudice à votre frère de demeurer dans son sentiment, il est bon de ne le pas contrarier alors; mais ce que vous devez faire, c'est de le tirer ensuite à part, de lui dire doucement la vérité, et de tâcher par ce moyen de le détromper de son erreur. De cette sorte vous pourrez parvenir au but que vous devez avoir, au moins vous éviterez les inconvéniens qui sont à craindre.

L'autre faute dont on doit se garder, c'est de soutenir avec trop d'opiniâtreté ce que l'on a une fois avancé : c'est pourquoi, s'il arrive que quelqu'un vous contredise, n'insistez pas extrêmement, et ne vous mettez point dans l'esprit de l'emporter sur lui; marquez seulement une fois ou deux avec douceur quel est votre sentiment : et après cela, laissez-lui croire ce qu'il lui plaira, et imposez-vous silence, comme si vous ne saviez rien davantage. Mais ne faites pas comme quelques-uns, qui par un petit bruit sourd, et par quelques gestes qu'ils

(1) De eâ re, quæ te non molestat, ne certeris. *Eccli.* 11. 9.

font en cédant, tâchent de donner à connoître qu'ils ne cèdent que par complaisance, et que les autres ont tort. *Un homme qui se retire des contentions, acquiert de l'honneur* (1), dit le Sage ; et sans doute il y a un très-grand mérite à céder comme il faut, et à se laisser vaincre en de semblables occasions. En effet, celui qui en use de cette sorte, fait en même temps un acte de charité envers le prochain, en obviant aux chagrins et aux aigreurs qui naissent ordinairement des disputes; il fait un acte d'humilité, en surmontant le désir si naturel aux hommes de l'emporter les uns sur les autres, et de s'acquérir de la gloire ; et il fait enfin un acte d'amour de Dieu, en retranchant les occasions de pécher, qui sont presqu'inséparables de ces sortes de contestations, suivant ces paroles du Sage : *Abstenez-vous de tout différend, et vous diminuerez les péchés* (1). Au contraire, celui qui conteste, outre le scandale qu'il donne, est cause que la paix et la charité sont blessées, qu'il se mêle de l'aigreur parmi les frères, et qu'il arrive plusieurs autres inconvéniens; et au lieu de se faire estimer, comme il prétendoit, il vient à passer pour un homme opiniâtre, qui est aheurté à son sens, qui veut toujours avoir le dessus, et qui ne se relâche jamais sur

(1) Honor est homini qui se separat à contentionibus. *Prov.* 20. 3.

(2) Abstine te à lite, et minues peccata. *Eccli.* 28. 10.

rien. On raconte de saint Thomas d'Aquin (1), que dans les disputes, il proposoit toujours son opinion avec une douceur et une modération inconcevables, sans témoigner aucune présomption, sans choquer personne, enfin comme un homme qui n'avoit point en vue de gagner la palme, mais qui ne songeoit simplement qu'à faire connoître la vérité. C'est aussi une histoire assez connue que celle de deux vieillards (2), qui ayant demeuré long-temps dans une même cellule, sans avoir jamais eu le moindre différend ensemble, voulurent un jour éprouver s'ils ne pourroient point en avoir sur quelque chose ; et une brique qui étoit dans leur chambre se trouvant alors sous leurs mains, ils voulurent disputer auquel des deux elle appartenoit; mais se la cédant toujours réciproquement l'un à l'autre, ils ne purent jamais parvenir à contester. C'est ainsi que nous devrions avoir l'esprit si éloigné de toute sorte de contestation, que nous en fussions absolument incapables.

Il ne faut pas non plus se permettre de réprimander son frère, avec quelque charité et quelque adresse qu'on y procède : car cela n'appartient qu'au supérieur, et on prend peut-être en patience d'en avoir un ou deux qui nous avertissent et nous reprennent, mais on ne souffre pas volon-

(1) *In Hist. Ord. præd. p.* 1. *l.* 3. *c.* 14.
(2) *In Vit. Patr. p.* 2. §. 92.

tiers que ceux qui ne le sont point, usurpent cette autorité; et enfin les hommes, généralement parlant, n'aiment pas à être repris de leurs égaux. Aussi avons-nous une règle (1), qui défend expressément à qui que ce soit de commander rien à un autre, ou de le réprimander, sans en avoir reçu le pouvoir du supérieur. En effet, cela ne convient pas également à tout le monde; et le supérieur lui-même, s'il veut que la réprimande qu'il fera soit prise en bonne part, et profite à celui à qui il veut la faire, doit bien y penser auparavant : il doit attendre que la conjoncture soit propre; il doit peser les paroles qu'il aura à dire, et la manière dont il faudra qu'il les dise, enfin, il ne sauroit y apporter une trop grande circonspection. Un particulier cependant, sans faire réflexion sur rien, ira, sous prétexte de zèle, reprendre inconsidérément son frère, et le reprendre même quelquefois, lorsque ne venant que de commettre la faute, il est par conséquent moins en état de bien recevoir ce qu'on peut lui dire. Ce n'est pas là l'effet d'un bon zèle, c'est une chose très-contraire à la charité, et qui a plus coutume de nuire, que de profiter. Car quand vous auriez raison au fond, il est facile que cela donne occasion à votre frère de s'aigrir et de penser en lui-même, ou peut-être aussi de vous dire : *Qui vous a pré-*

(1) *Reg.* 31. *comm.*

posé sur nous, *pour nous juger* (1)? et pourquoi vous mêlez-vous de ce qui n'est pas de votre charge? Que si vous lui répondez que ce qu'il fait est contre les règles, il pourra aussi vous répliquer qu'il est contre les règles que vous vous mêliez de le reprendre.

Nous lisons dans Socrate (2), que mangeant un jour avec quelques-uns de ses amis, et lui étant arrivé de reprendre quelqu'un d'eux un peu aigrement en pleine table, Platon qui étoit de la compagnie, ne put s'empêcher de lui dire : Ne vaudroit-il pas mieux que vous eussiez réservé cela pour une autre fois, et que vous l'en eussiez averti en secret? Mais vous, lui repartit Socrate, n'auriez-vous pas mieux fait de me dire cela en particulier? Et il lui rendit ainsi sa réprimande, en lui marquant qu'il tomboit dans la même faute qu'il reprenoit. Voilà à quoi servent ces sortes de corrections hors de saison : aussi le plus souvent elles ne partent point d'un mouvement de zèle et de charité; mais c'est chagrin, c'est impatience, c'est emportement et légèreté d'esprit, qui fait qu'on se formalise tellement de la faute de son frère, et quelquefois même de ce qui n'est pas faute, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire la chose à lui-même; et alors le

(1) Quis te constituit principem, et judicem super nos? *Exod.* 2. 14.

(2) *Refert Phot.*

cœur étant déchargé, on sent du soulagement, et l'on demeure satisfait. On ne peut pas se mortifier soi-même, ou du moins on ne le veut pas; et cependant on veut que les autres se mortifient. Il est bon que chacun ait l'esprit de mortification, de sévérité et de rigueur pour soi-même, mais il faut qu'on ait l'esprit d'amour et de douceur pour ses frères; et c'est ce que les Saints nous recommandent dans leurs écrits, c'est ce qu'ils nous enseignent par leur exemple, et c'est ce qui sert extrêmement à entretenir l'union et la charité fraternelles. On peut voir par tout ceci, que s'il n'est pas permis de réprimander son frère, lors même qu'il semble qu'on le fait avec adresse, avec charité et avec douceur, il est encore bien moins permis de le faire, lorsqu'on n'y apporte point tant de circonspection, et que l'on n'y garde point tant de mesures; et qu'ainsi nous devons nous abstenir de réprimander nos frères, et généralement de leur dire aucune parole qui les puisse mortifier.

Cassien rapporte (1) que l'abbé Moïse disputant un jour avec l'abbé Macaire, et lui ayant dit quelques paroles mortifiantes et de travers, Dieu l'en châtia sur-le-champ, en permettant qu'un démon s'emparât de lui à l'heure même; mais un démon si sale, qu'il lui faisoit proférer toutes sortes d'ordures et d'immodesties; et cela dura jus-

(1) *Cass. coll.* 2. c. 17.

qu'à ce que l'abbé Macaire se mettant en oraison pour lui, le délivra d'une si malheureuse possession. Un châtiment si grand dans la personne d'un aussi grand serviteur de Dieu, qu'étoit l'abbé Moïse, et d'une sainteté si éprouvée, marque bien que Dieu a extrêmement en horreur ces sortes de fautes. Nous lisons dans les Chroniques de saint François (1), qu'à l'imitation de ce châtiment, un ancien frère s'étant laissé emporter à dire à son compagnon quelques paroles d'aigreur et de colère, en la présence d'un gentilhomme d'Assise, et s'apercevant aussitôt que son frère en étoit ému, et le séculier scandalisé, il lui prit un tel sentiment de vengeance contre lui-même, que ramassant de l'ordure, et s'en remplissant la bouche : Que la bouche, dit-il, mange de l'ordure, puisqu'elle a vomi du fiel et du venin contre son frère. Le séculier fut tellement surpris et édifié tout ensemble de la ferveur avec laquelle ce bon religieux s'étoit puni lui-même de sa faute, que, demeurant plus affectionné que jamais à tous ceux qui vivoient sous la même règle, il offrit au service de l'ordre et sa personne et tout ce qui dépendoit de lui.

(1) 1. *p. l.* 2. *c.* 25. *hist. Min.*

CHAPITRE XII.

De la douceur qu'il faut avoir et dans ses actions et dans ses paroles, pour bien s'acquitter d'un emploi de charité.

Saint Basile donne une instruction très-utile pour la conduite de ceux qui sont employés dans les fonctions extérieures de la vie religieuse. Quand il arrivera, dit-il, que vous serez occupé à ces sortes de charges, ayez soin que la douceur des paroles soit jointe au travail du corps (1). Ce n'est pas assez que vous vous tourmentiez beaucoup; il faut encore que vous fassiez de bonne grâce ce que vous faites, et qu'il y ait de la douceur et de la modestie dans vos paroles, afin que les autres connoissent que vous agissez avec un esprit de charité, et qu'ainsi votre ministère leur soit plus agréable. C'est ce que nous enseigne le Sage, quand il dit : *Mon fils, ne reprochez point le bien que vous faites; et dans tout ce que vous donnerez, n'affligez jamais personne par des paroles fâcheuses. La rosée tempère la trop grande chaleur du jour, et une parole douce vaut mieux que tout ce qu'on peut donner; elle est au-des-*

(1) In eo advigila, ut ad laborem corporis verborum etiàm lenitatem adhibeas. *Basil. in principio. 2. tom.*

sus de tous les présens (1). On fait plus d'estime de la manière agréable avec laquelle vous servez, et de la douceur avec laquelle vous répondez, que de tout ce que vous faites; au contraire, quelque peine que vous puissiez prendre, sachez que s'il ne paroît pas que vous la prenez volontiers; si vous ne faites pas les choses de bonne grâce, et si vos paroles ne sont pas toujours accompagnées de douceur, on comptera pour rien toute la fatigue que vous aurez eue, et vous aurez travaillé en vain. *Que tous vos discours*, dit l'Apôtre, *soient toujours assaisonnés d'un certain sel, qui les rende agréables, en sorte que vous sachiez de quelle façon il faut répondre à chacun* (2): et ce sel n'est autre chose que la douceur dont nous parlons maintenant. Quoique vous soyez si occupé, que vous ne puissiez pas faire ce qu'on demande de vous, il ne faut pas pour cela éconduire rudement votre frère; au contraire, c'est alors qu'il faut que vous le receviez plus doucement. C'est alors que vous devez lui témoigner que vous seriez ravi de pouvoir faire ce qu'il souhaite; qu'il n'y a que des affaires aussi pressantes que celles que

(1) Fili, in bonis non des querelam, et in omni dato non des tristitiam verbi mali. Nonnè ardorem refrigerabit ros? sic et verbum melius quàm datum. Nonnè ecce verbum super datum bonum. *Eccli.* 18. 16 *et* 17.

(2) Sermo vester semper in gratiâ sale sit conditus, ut sciatis quomodò oporteat vos unicuique respondere. *Ad Coloss.* 4. 6.

vous avez, qui puissent vous empêcher, et que vous le ferez avec joie, lorsque vous serez plus libre. De cette sorte, la connoissance qu'il aura de votre bonne volonté, fera qu'il sortira d'auprès de vous aussi satisfait, que s'il en avoit obtenu tout ce qu'il pouvoit désirer. Que si l'obstacle vient de ce que vous n'avez pas la permission de faire ce qu'on vous demande, vous répondrez que vous allez la demander; et ainsi dans toutes les autres rencontres, où il ne sera pas en votre pouvoir de faire les choses, vous essayerez que les bonnes paroles suppléent de telle sorte au défaut des actions, qu'au moins on ne puisse jamais douter que vous n'ayez la meilleure intention du monde. *Les bonnes paroles*, dit le Saint-Esprit, *abondent dans la bouche d'un homme de bien* (1) : en effet, elles servent extrêmement à maintenir l'union et la charité dans les esprits.

C'est le sentiment de saint Bonaventure, que lorsqu'il nous est arrivé de dire quelque parole rude, qui a pu offenser notre frère, ou lui donner le moindre dégoût, nous devons en avoir une extrême honte, quand même ce que nous aurions dit seroit très-léger en soi, et n'auroit été que l'effet d'un premier mouvement; et il ajoute que lorsqu'il nous est échappé quelque chose de

(1) Et lingua eucharis in bono homine abundat. *Eccli.* 6. 5.

cette espèce, nous devons aussitôt nous humilier devant Dieu, et tâcher de faire satisfaction à notre frère, en lui demandant pardon. Nous lisons de saint Dosithée, qu'il parloit à tout le monde avec beaucoup de douceur et de charité, et qu'il évitoit avec soin d'avoir aucune prise de paroles avec personne. Mais comme sa charge d'infirmier l'obligeoit d'avoir affaire à plusieurs sortes de gens, et qu'il avoit à démêler tantôt avec le cuisinier du monastère, sur ce qu'il n'avoit pas assez de soin d'apprêter ce qu'il falloit pour les malades; tantôt avec le dépensier, parce qu'il ne lui donnoit pas pour eux ce qu'il y avoit de meilleur, ou qu'il le faisoit trop attendre, ou qu'il emportoit du réfectoire quelque chose dont on avoit besoin pour l'infirmerie, il lui échappoit quelquefois d'élever sa voix un peu plus qu'à l'ordinaire, et de dire quelque parole un peu rude. Mais quand cela lui étoit arrivé, il en avoit une telle confusion, que se retirant dans sa cellule, il s'y prosternoit en terre, et pleuroit si amèrement, que souvent son maître saint Dorothée étoit obligé de l'aller trouver, pour lui demander ce qu'il avoit, et ce que vouloit dire l'état où il étoit. Mon père, répondoit-il, fondant de nouveau en larmes, j'ai parlé avec mépris à mon frère. Et alors saint Dorothée le reprenant sévèrement de sa faute : Eh quoi! lui disoit-il, est-ce donc là l'humilité que

vous devez avoir ? Vous avez offensé votre frère, et vous ne mourez point de honte ? Et après l'avoir ainsi réprimandé : Eh bien ! poursuivoit-il, levez-vous maintenant, Dieu vous a pardonné ; songeons à commencer une nouvelle vie. Le saint disciple se levoit à ces mots avec la même joie que si son pardon lui eût été prononcé de la bouche même de Dieu, et prenoit de nouveau une ferme résolution de ne parler jamais rudement à qui que ce fût.

Mais afin que ceux qui sont occupés dans les fonctions de la charité, et ceux envers qui on les exerce, fassent également leur profit et du service que les uns rendent, et de celui que les autres reçoivent, saint Basile propose (1) deux moyens excellens. Voulez-vous savoir, dit-il, comment vous pourrez bien vous acquitter du devoir de servir vos frères ? Si vous êtes bien persuadé, répond-il qu'en les servant, vous servez Jésus-Christ, qui vous a assuré que *ce que vous feriez au moindre de ses frères, vous le feriez à lui-même* (2). Faites les choses comme si c'étoit Dieu, et non pas les hommes que vous servissiez, et de cette sorte, vous ne manquerez jamais de les bien faire. Mais voulez-vous aussi apprendre, ajoute-t-il, de quelle façon vous devez recevoir le

(1) *Basil.* q. 160 *et* 161. *ex brevior.*

(2) Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.* 25 40.

service que votre frère vous rend ? De la même façon qu'un serviteur devroit recevoir le service qu'il plairoit à son maître de lui rendre, et de la même manière que saint Pierre en usa, lorsque le Sauveur du monde voulant lui laver les pieds, il s'écria plein de confusion : *Eh quoi, Seigneur, vous me lavez les pieds, à moi* (1). De cette sorte l'humilité se conservera également dans les uns et dans les autres ; parce que les uns ne dédaigneront point de servir leurs frères, lorsque les regardant comme enfans de Dieu et comme frères de Jésus-Christ, ils seront persuadés qu'en les servant ils servent Jésus-Christ même ; et les autres ne s'enfleront point d'orgueil de se voir servis, mais en tireront, au contraire, un sujet d'abaissement et de confusion, lorsqu'ils se considéreront comme inférieurs à ceux qui les servent, et qu'ils songeront que ce n'est pas eux, mais Dieu seul que l'on envisage en les servant. Au reste, la charité fraternelle, qui doit nous être en si grande recommandation, se conservera encore par-là, et s'augmentera de plus en plus.

(1) Domine, tu mihi lavas pedes ! *Joan.* 13. 6.

CHAPITRE XIII.

Comment on doit se comporter envers ses frères, quand on a eu quelque prise de paroles avec eux, ou qu'on leur a donné quelque sujet de chagrin.

Mais parce que nous sommes tous hommes, et que la plupart ne sont pas toujours tellement sur leurs gardes, qu'il ne leur échappe quelquefois ou de dire quelque parole fâcheuse, ou de donner quelque sujet de mécontentement à leurs frères, il sera bon que nous parlions ici de la manière dont il faudra en user en de semblables occasions.

Premièrement, lorsqu'il sera arrivé qu'on nous aura dit quelque chose trop rudement; il ne faut pas que nous répondions sur le même ton; mais il faut que nous ayons assez de modération et assez d'humilité pour souffrir avec patience, et pour dissimuler avec discrétion. Le feu de notre charité ne doit pas être si mal allumé, que quelques gouttes d'eau puissent l'éteindre; et l'Apôtre, parlant de la charité, ne la nomme *fraternelle*, dit saint Basile (1), que pour nous marquer qu'elle ne doit pas être si foiblement imprimée dans le cœur, qu'elle soit

(1) *Basil. q. brev. q.* 242. Caritas fraternitatis maneat in vobis. *Ad Heb.* 13. 1. Caritate fraternitatis invicem diligentes. *Ad Rom.* 12. 10.

facile à s'altérer; mais qu'elle doit être solide, fervente et ferme. Il est sans doute extrêmement à souhaiter, que ni de fait, ni de parole, personne ne donne le moindre mécontentement à son frère; mais il est aussi pareillement à désirer qu'on ne soit pas si facile à blesser et si délicat, que pour un rien on vienne à se déconcerter, à élever la voix, à s'aigrir l'esprit et à perdre la paix de l'ame. Je sais qu'il seroit beaucoup mieux; que personne ne s'ingérât de réprimander son frère, et ne se mêlât de faire la charge d'un autre; mais s'il arrive pourtant que quelqu'un s'émancipe jusqu'à ce point, il ne faut pas pour cela lui reprocher aussitôt sa faute en face; lui demander qui lui donne cette autorité, et lui dire que la règle défend d'entreprendre sur la charge d'autrui. Tout cela ne sert qu'à faire de l'éclat d'une chose qui n'auroit rien été, si d'abord on eût su la dissimuler et se taire. Quand deux corps durs s'entrechoquent, il se fait un grand bruit; mais si un corps dur rencontre une matière molle et souple, le coup ne s'entend point. Un boulet de canon renverse une tour avec un fracas épouvantable; mais s'il donne contre des sacs de laine, il s'amortit et perd entièrement sa force. *Une réponse douce apaise la colère*, dit Salomon; *mais une parole rude met en fureur* (1). Aussi le Saint-

(1) Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem. *Prov.* 15. 1.

Esprit nous avertit *de ne point contester contre un homme qui est haut en paroles, parce que c'est mettre du bois dans son feu* (1). Gardez-vous donc bien de l'entretenir et de l'attiser par vos répliques : au contraire, tâchez d'avoir tant de douceur et tant de retenue, que tout ce que l'on pourra vous dire de rude et de fâcheux ne fasse aucun bruit en vous touchant, ni aucune impression sur vous; mais qu'il s'étouffe et s'amortisse par votre modération.

Saint Dorothée nous enseigne une manière de répondre fort humble, de laquelle nous pouvons nous servir en pareilles occasions; et il dit que lorsqu'on nous parlera aigrement, que l'on nous reprendra de quelque faute, ou que même on nous en reprochera quelqu'une que nous n'aurons point commise, nous devons toujours recevoir la correction avec une égale humilité, et dire, soit que nous ayons tort, ou non : Mon frère, pardonnez-moi et priez pour moi (2). Il tenoit cette doctrine d'un ancien Père, qui avoit coutume de la pratiquer pour lui-même, et de la conseiller aux autres; et sans doute, si nous agissions tous dans cet esprit, et que les uns apportant d'un côté tout le soin possible à s'empêcher de donner aucun sujet de mécontentement à leurs frères, les autres

(1) Non litiges cum homine linguato, et non strues in ignem illius ligna. *Eccli.* 8. 4.

(2) Ignosce, frater, et ora pro me. *Dorot. Doct.* 15.

fussent d'ailleurs bien disposés à recevoir toutes choses en bonne part, nous vivrions tous dans une étroite union et dans une concorde admirable.

Que si cependant vous venez à manquer en ceci, et que, par exemple, il soit arrivé que vous ayez eu quelque différend avec votre frère, parce que s'étant permis de vous dire quelque chose, vous n'avez pas eu assez de discrétion et d'humilité pour dissimuler et pour souffrir; s'il y a eu du bruit et de l'éclat entre vous, et que vous ayez du ressentiment l'un contre l'autre; vous, parce qu'il vous a attaqué, sans que vous lui en eussiez donné sujet; et lui, parce que vous lui avez réparti trop aigrement : il faut, dit saint Bonaventure, vous réconcilier aussitôt ensemble par une prompte et mutuelle satisfaction, afin *que le soleil ne se couche pas sur votre colère* (1); et le moyen de se réconcilier, c'est de se demander réciproquement pardon l'un à l'autre. S. Ignace nous prescrit la même chose dans ses Constitutions (2) : Il ne faut pas permettre, dit-il, qu'il naisse aucun différend ni aucune animosité entre nous; mais si cela arrive, ou par notre propre foiblesse, ou par l'instigation du démon, qui ne cesse de souffler et d'attiser le feu de la discorde en-

(1) Sol non occidat super iracundiam vestram. *Ad Ephes.* 4. 26.
(2) 3. *p. Const. c.* 1.

tre les frères, il faut tâcher aussitôt de réconcilier ensemble ceux qui auront eu quelque différend, et de les obliger à se faire l'un à l'autre une satisfaction convenable. Or, cette satisfaction, comme il le marque lui-même dans quelques autres avertissemens spirituels qu'il a laissés par écrit; c'est de se demander pardon l'un à l'autre. Aussi n'y a-t-il que l'humilité, dit saint Bernard, qui soit la véritable réparation de la charité blessée (1); et nous devons toujours avoir une extrême facilité et à pardonner et à demander pardon, *supportant réciproquement les uns des autres*, comme disoit saint Paul: *et nous pardonnant mutuellement tous les sujets de plaintes que nous pouvons avoir les uns contre les autres* (2). Il faut même faire plus; il faut que vous essayiez de prévenir votre prochain, *de peur qu'il ne ravisse votre couronne* (3): car celui qui est le premier à s'humilier et à demander pardon, la gagne infailliblement. C'est pourquoi celui qui est le plus ancien, et qui est, ou qui doit être le plus consommé dans la pratique de la vertu et dans la mortification de soi-même, ne doit pas prendre garde s'il est l'offensé et s'il a moins de tort que son frère; mais, sans s'arrêter à aucune considération humaine, il

(1) Sola humilitas est læsæ caritatis reparatio. *Bern. serm. 2. de Natali Domini.*

(2) Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversùs aliquem habet querelam. *Ad Coloss.* 3. 13.

(3) Ut nemo accipiat coronam tuam. *Apoc.* 3. 11.

ne doit songer qu'à le prévenir en humilité, et à faire les premiers pas vers lui. Lorsque les pasteurs d'Abraham et ceux de Loth se furent querellés touchant le pâturage de leurs troupeaux, Abraham parla le premier à Loth, et lui cédant le droit qu'il pouvoit avoir, lui donna le choix des partis qu'il lui proposa. *Je vous prie*, lui dit-il, *qu'il n'y ait point de démêlé entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères; voilà toute la terre devant vous; éloignez-vous de moi, je vous en conjure. Si vous allez sur la gauche, je prendrai la droite, et si vous choisissez la droite, je tirerai sur la gauche* (1).

Dans les Chroniques de l'ordre de Cîteaux, il est rapporté qu'un religieux du même ordre avoit reçu cette grâce de Dieu, que toutes les fois qu'il communioit, il sentoit une douceur pareille à celle d'un rayon de miel, et que d'ordinaire il lui en restoit trois jours de suite un goût très-agréable dans la bouche. Il arriva qu'un jour ayant repris un de ses frères un peu trop aigrement, il alla communier là-dessus, sans s'être réconcilié auparavant avec lui; et ce jour-là il eut la bouche continuellement remplie d'une amertume plus grande

(1) Ne, quæso, sit jurgium inter me et te, et inter pastores meos et pastores tuos: fratres enim sumus. Ecce universa terra coràm te est; recede à me, obsecro. Si ad sinistram ieris, ego dexteram tenebo: si tu dexteram elegeris, ego ad sinistram pergam. *Gen.* 13. 8 *et* 9.

que celle du fiel et de l'absinthe, parce qu'il n'avoit pas satisfait à ce précepte de l'Evangile: *Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous ressouveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, et allez premièrement vous réconcilier avec votre frère; et ensuite vous reviendrez présenter votre offrande* (1). Par-là on peut voir combien la réconciliation prompte est agréable à Dieu; puisqu'il veut que lors même qu'on est au pied de l'autel, et sur le point de présenter son offrande, on quitte tout pour aller se réconcilier avec son frère.

CHAPITRE XIV.

De trois choses que nous devons pratiquer, lorsque quelqu'un nous a donné quelque sujet de mécontentement.

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons recueillir trois choses que nous devons observer, lorsque notre frère nous aura offensés, ou nous aura donné quelque sujet d'être mal satisfait de lui. La première est que nous devons avoir l'esprit

(1) Si ergò offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris, quia frater tuus habet aliquid adversùm te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo, et tùnc veniens offeres munus tuum. *Matth.* 5. 23 *et* 24.

extrêmement éloigné de toutes sortes de pensées de vengeance. Nous sommes tous frères et tous membres d'un même corps ; jamais un membre blessé par un autre membre ne s'est vengé de lui ; et jamais il n'y a eu d'enfant assez fou, pour, après s'être mordu la langue, il se soit arraché les dents de dépit. Ne soyons pas moins sages ; et lorsque quelqu'un nous aura offensés, disons en nous-mêmes : C'est un membre du corps dont je suis ; pardonnons-lui, ne lui désirons ni ne lui faisons aucun mal ; il suffit de celui qui a été fait, ne soyons pas cause qu'il en arrive un autre : *et ne rendons mal pour mal à personne* (1). Je ne prétends pas, au reste, parler ici de la vengeanee en des matières de conséquence ; car je suppose que dans la religion l'on doit être, et l'on est effectivement très-éloigné de ces sortes de sentimens. Je parle seulement de la vengeance en des choses très-légères, et dans lesquelles on s'imagine qu'on peut et la désirer et l'exercer même sans commettre un grand péché. L'un dira : Je ne voudrois pas qu'il arrivât aucun mal à mon frère ; mais j'avoue que je serois bien-aise de lui dire deux ou trois paroles qui le touchassent un peu, et de lui faire voir qu'il a eu tort. L'autre se réjouira de la réprimande et de la correction qu'on aura faite à celui

(1) Nulli malum pro malo reddentes. *Ad Rom.* 12. 17.

avec lequel il a eu quelque dispute. L'autre enfin aura je ne sais quelle joie maligne, de ce que celui dont il a reçu quelque déplaisir léger, aura mal réussi dans quelque affaire, et aura été mortifié. Tout cela ne vaut rien; tout cela s'appelle vengeance; et quiconque a de pareils sentimens, n'a pas encore pardonné de tout son cœur, et devra avoir quelque scrupule, lorsqu'il dira à Dieu: *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (1). Il est même en quelque façon plus criminel à un religieux de conserver ces petites rancunes, qu'il ne l'est à un homme du monde, de désirer une vengeance signalée de ses ennemis. Si votre frère vous a offensé en quelque occasion, ne dites pas: *Je lui ferai comme il m'a fait* (2), j'en userai envers lui, comme il en a usé envers moi; car cela part d'un esprit aigri, et qui a envie de se venger.

Mais ce n'est pas assez de n'avoir aucun désir de vengeance, il faut en second lieu se donner bien de garde d'une autre chose, que les gens du monde se croient permise. Je ne veux point de mal à un tel, diront-ils; mais je ne veux avoir nulle liaison avec lui, et ils conservent ainsi une telle aigreur et une telle aversion dans leur

(1) Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. *Matth* 5. 12.

(2) Nec dicas: Quomodò fecit mihi, sic faciam ei. *Prov.* 24. 29.

cœur contre ceux qui les ont offensés, qu'ils ne peuvent plus, comme ils disent, les goûter ensuite en aucune manière.

Que si nous condamnons cette conduite dans les séculiers, jusqu'à révoquer quelquefois en doute, s'ils ont satisfait à l'obligation du précepte, parce que de là il arrive souvent que l'on ne se parle plus l'un à l'autre, et qu'on donne du scandale à son prochain; combien seroit-il plus à blâmer qu'il y eût quelque chose de semblable parmi nous; qu'il vous restât je ne sais quel dégoût et quelle amertume dans le cœur contre votre frère, et que vous ne le regardassiez plus *comme hier et avant-hier* (1)? Cela est très-éloigné de l'esprit de la religion. *Que toute sorte d'aigreur, de colère et d'indignation soit bannie d'entre vous*, dit l'Apôtre, *et soyez doux et miséricordieux les uns envers les autres, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu vous a pardonné par le moyen de Jésus-Christ* (2). C'est-à-dire, que ce pardon doit être du fond du cœur, car c'est de cette sorte que Dieu nous pardonne, lorsque nous nous repentons véritablement de nos péchés, et que nous lui en demandons pardon. Il ne lui demeure aucun ressentiment de colère contre

(1) Sicut heri, et nudiustertius. *Gen.* 31. 2.

(2) Omnis amaritudo, et ira, et indignatio tollatur à vobis: estote autem invicem benigni, misericordes, donantes invicem, sicut et Deus in Christo donavit vobis. *Ad Ephes.* 4. 31 *et* 32.

nous; mais il nous traite avec la même bonté qu'auparavant ; il a la même tendresse pour nous, que si nous ne l'avions jamais offensé ; et loin de nous reprocher nos péchés passés, il ne s'en souvient pas même. *Je ne me souviendrai plus du tout de leurs péchés et de leurs iniquités* (1), dit-il par la bouche de l'Apôtre ; *et il jettera*, dit le prophète Michée, *tous nos péchés au fond de la mer* (2). C'est ainsi que nous devons pardonner ; c'est ainsi que nous devons oublier les injures. Il faut qu'il ne nous reste aucune aversion ni aucune animosité contre notre frère, que nous soyons à son égard, comme s'il ne nous avoit jamais offensés, ou qu'il ne se fût jamais rien passé entre nous. Si vous voulez que Dieu vous pardonne de cette sorte, pardonnez de même à votre frère ; sinon craignez l'exemple de ce serviteur impitoyable que son maître livra aux bourreaux. *C'est ainsi*, dit le Sauveur, *que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne de tout son cœur à son frère* (3). *Pardonnez, et il vous sera pardonné : car on vous mesurera de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres.* (4).

(1) Et peccatorum et iniquitatum eorum jàm non recordabor ampliùs. *Ad Hebr.* 10. 17.

(2) Et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra. *Mich.* 7. 19.

(3) Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. *Matth.* 18. 35.

(4) Dimittite, et dimittemini; eâdem quippè mensurâ quâ mensi fueritis, remetietur vobis. *Luc.* 6. 37 *et* 38.

Le troisième avertissement est de saint Basile, il servira à éclaircir encore davantage le précédent. Il dit donc (1), que comme il ne faut avoir aucune attache particulière pour personne, parce que cela est cause de beaucoup d'inconvéniens, comme nous le ferons voir ensuite; aussi ne faut-il être prévenu d'aucune aversion pour qui que ce soit, parce qu'il en arrive pareillement plusieurs inconvéniens très-considérables. N'en seroit-ce pas un très-grand si, par exemple,(ce que Dieu veuille détourner) on entendoit dire parmi nous : Un tel et un tel ne sont pas bien ensemble; depuis ce qui se passa l'autre jour, ils ne vivent plus comme à l'ordinaire : il y a quelque chose entre eux qui ne va pas bien ; ils sont toujours opposés l'un à l'autre. Cela seul est capable de perdre la religion ; et puisque Jésus-Christ veut que l'amitié que nous aurons les uns pour les autres, soit la marque qui nous fasse reconnoître pour ses disciples (2); il s'ensuit par conséquent que ceux qui n'aimeront point leurs frères, ne seront point disciples de Jésus-Christ, ni véritablement religieux. Pour remédier donc à cela, de même que quand vous vous sentez quelque inclination particulière pour quelqu'un, vous devez apporter un extrême soin à vous en défaire, de peur que ce sentiment ne

(1) *Basil. serm. de inst. Mon. c.* 18.
(2) *Joan.* 13. 35.

prenne trop racine dans votre cœur, et ne s'en rende le maître ; et comme les directeurs spirituels veulent qu'alors on évite autant que l'on peut d'en laisser rien paroître, à cause des occasions de scandale qui en peuvent naître : de même, quand vous vous sentez de l'aversion pour quelqu'un, il faut que vous tâchiez de l'arracher promptement, de crainte qu'elle ne s'enracine dans votre cœur ; et vous devez essayer que personne ne s'en aperçoive, parce que les marques extérieures qu'on en laisse échapper, produisent ordinairement des dissensions, et attirent des suites fâcheuses. Mais il ne suffit pas encore de la cacher à tout le monde, si vous ne la cachez aussi à celui pour qui vous l'avez ; et pour prouver ceci, sans sortir de la comparaison que nous avons prise ; comme il y a des gens qui, afin d'éviter le blâme et le scandale, sont très-soigneux de cacher aux autres l'affection particulière qu'ils ont pour quelqu'un, tandis qu'ils lui en donnent à lui-même, soit directement, soit indirectement, toutes les marques qu'ils peuvent, ce qui est d'une conséquence très-pernicieuse, de même il s'en trouve qui se donnent bien de garde, par cette raison, de rien faire connoître aux autres de la haine qu'ils ont contre leur frère ; mais ils la lui témoignent d'ailleurs à lui-même dans leur air et par leurs manières ; ils se retirent de lui, ne vivent

plus avec lui comme à l'ordinaire ; et affectant d'être toujours chagrins et sérieux avec lui, ils tâchent en effet de lui montrer par-là le ressentiment qu'ils conservent de l'injure qu'ils prétendent en avoir reçue. Or, comme c'est une espèce de vengeance qu'ils prennent de leur frère, cela est pareillement très-condamnable, et nous ne pouvons jamais l'éviter avec une trop grande précaution.

Ce qu'il y a à faire, c'est que, comme dans la tentation il faut, à cause du péril qui est présent, nous tenir sur nos gardes plus que de coutume, de crainte de nous laisser aller à ce qu'elle nous suggère : de même quand vous vous sentez quelque mouvement d'aversion ou d'aigreur contre quelqu'un, vous devez avoir alors une attention plus particulière sur vous, de peur que cette aversion ou cette aigreur ne soit cause que vous vous emportiez à dire ou à faire quelque chose qui marque votre ressentiment à votre frère, et qui lui donne sujet de s'offenser. Il faut même faire plus : car c'est alors qu'il faut le plus s'efforcer de le servir et d'en parler avantageusement ; et que, suivant le conseil de l'Evangile, il faut prier pour lui et lui faire tout le bien qu'il est possible (1). *Ne laissez point étouffer votre charité par le mal que l'on vous fait*, dit l'Apôtre, *mais faites encore plus de bien que l'on ne vous fait de mal ; et*

(1) *Matth.* 5.44.

de cette sorte vous amasserez des charbons ardens sur la tête de votre ennemi (1). Vous amasserez des charbons d'amour et de charité pour vous, s'il reçoit bien toutes les marques de la vôtre, et des charbons de vengeance contre lui dans l'autre vie, si son cœur persiste toujours dans son endurcissement envers vous.

Thomas à Kempis rapporte (2) qu'un saint prêtre, qui vivoit dans le même monastère que lui, allant un jour pour quelque affaire à un autre couvent, rencontra en chemin un séculier, et que d'abord étant entré l'un et l'autre en quelques discours familiers, et étant venus ensuite à parler des choses de Dieu, le séculier lui dit qu'il vouloit lui découvrir une chose qui lui étoit arrivée autrefois. C'est qu'entendant une fois la messe, il fut surpris de ne point voir la sainte hostie entre les mains du prêtre; et que s'imaginant que cela provenoit et de la foiblesse de sa vue et de ce qu'il se tenoit à une trop grande distance de l'autel, il s'en approcha de fort près, sans voir toutefois davantage de cette façon que de l'autre, et que cela continua l'espace d'un an. Enfin, ne sachant à quoi en attribuer la cause, et se trouvant dans une étrange perplexité d'esprit, il résolut d'en parler à un sage directeur, qui, après

(1) Noli vinci à malo : sed vince in bono malum. Hoc enim faciens carbones ignis congeres super caput ejus. *Ad Rom.* 12. 20. *et* 21.

(2) *Th. à Kemp. in vitâ Henrici Bruni. c.* 7.

l'avoir mûrement examiné, trouva que c'étoit un homme qui nourrissoit depuis longtemps une haine secrète contre un de ses voisins, pour une injure qu'il en avoit reçue, et qu'il ne lui avoit jamais voulu pardonner. Le confesseur voyant un si grand endurcissement de cœur, lui représenta le malheureux état où il étoit, lui fit plusieurs réprimandes et plusieurs remontrances salutaires, et enfin lui dit qu'il ne falloit point chercher d'autre cause de ce qu'il ne pouvoit voir la sainte hostie, et qu'en vain il espéroit d'obtenir cette grâce et d'avoir rémission de ses péchés, s'il ne pardonnoit les offenses qu'on lui avoit faites. Cet homme fut tellement touché de ces paroles, que dès lors il pardonna entièrement à son ennemi; et ayant achevé sa confession, et reçu la pénitence et l'absolution, il entra dans l'église, entendit la messe, vit la sainte hostie sans aucune peine, et ne cessa depuis de rendre grâces à Dieu d'un tel bienfait, et de le bénir à tout moment de tant d'autres merveilles qu'il opère tous les jours à l'égard de ses serviteurs.

CHAPITRE XV.

Des jugemens téméraires, et en quoi consiste particulièrement leur grièveté.

Mais vous, dit l'Apôtre, *de quel droit jugez-vous votre frère? ou vous, pourquoi le méprisez-vous* (1)? Entre toutes les tentations dont l'ennemi de notre salut se sert pour nous faire la guerre, une des principales est de nous porter à faire de mauvais jugemens de nos frères, afin que perdant ainsi l'estime et la bonne opinion que nous en avons, nous perdions aussi l'affection que nous leur portons, ou que du moins notre charité se relâche et se refroidisse envers eux. C'est pourquoi nous devons apporter toute sorte de soins à résister fortement à cette tentation, et croire qu'elle ne peut être que très-dangereuse, puisqu'elle blesse la charité. Si vous voulez donc conserver la charité dans vos cœurs; si vous voulez vous maintenir dans une parfaite union avec vos frères; gardez-vous sur-tout, dit saint Augustin, de donner entrée aux soupçons dans votre esprit; car ils sont le poison de l'amitié (2). Saint Bonaventure les appelle une peste cachée, mais très-dangereuse qui

(1) Tu autem, quid judicas fratrem tuum? aut tu quare spernis fratrem tuum? *Ad Rom.* 14. 10.

(2) Præ omnibus cavenda est suspicio, quæ est amicitiæ venenum. *Aug. lib. de amic. c.* 24.

chasse Dieu loin de nous, et qui déchire la charité fraternelle (1).

Ce qu'il y a de mal en ce vice, c'est qu'il nous fait blesser la réputation de notre prochain au-dedans de nous-mêmes; de sorte que sur des indices très-légers, nous le méprisons dans notre cœur, et en cela nous faisons sans doute une injure à notre frère. Mais la faute que nous commettons est plus ou moins grande, selon que la matière sur laquelle nous portons notre jugement est plus ou moins importante, et que les indices sur lesquels nous le fondons, sont pareillement plus ou moins foibles. Pour faire comprendre la grandeur de cette faute par une autre semblable, considérez quel péché ce seroit si vous détruisiez votre frère dans l'esprit d'un autre, et qu'en le noircissant auprès de lui, vous y ruinassiez toute l'estime et toute la bonne opinion qu'il en avoit. Vous ne lui faites pas une moindre injure, lorsque sans sujet et sans aucun indice suffisant, vous venez à prendre une mauvaise impression de lui : car il ne souhaite pas moins de conserver sa bonne réputation auprès de vous, qu'auprès d'un autre. Chacun peut connoître aisément par lui-même le tort qu'il fait en cela à son frère. Ne vous offenseriez-vous pas qu'un autre conçût mauvaise opinion de vous, sans lui en avoir donné occa-

(1) Occulta pestis, sed gravissima, quæ Deum fugat, et fraternam lacerat caritatem. *Bon. in stimulo amor. c.* 10.

sion ? Vous l'offensez de la même manière, en jugeant désavantageusement de lui sans un fondement légitime. Mesurez autrui par vous-même ; la charité et la justice ne se servent point avec le prochain d'une autre façon de mesurer.

Il faut observer cependant qu'il y a une très-grande différence entre avoir des tentations de juger témérairement, et se laisser aller à celles que l'on en a. Car il en est de même en celles-ci qu'en toutes les autres ; et comme, par exemple, il y a une différence extrême entre avoir des tentations déshonnêtes et y succomber, et que le crime ne consiste pas à en être attaqué, mais seulement à en être vaincu ; de même, le crime n'est pas ici à être tourmenté par des pensées de jugemens téméraires. Il vaudroit mieux, sans doute, que nous fussions si remplis de charité et d'estime pour notre prochain, et si occupés à considérer nos propres fautes, que nous ne puissions ni envisager celles de nos frères, ni même en imaginer aucune en eux. Mais après tout, comme dit saint Bernard, la pensée ne peut pas nous rendre coupables, lorsqu'il n'y a point de consentement (1) et qu'on n'est point surmonté par la tentation. Il est vrai que dans les jugemens téméraires, c'est l'être entièrement que d'y consentir ; parce que, dès-lors on

(1) Non nocet sensus, ubi non est consensus. *Bern. de interdom. c.* 19.

perd la bonne opinion que l'on avoit de son frère, et on le méprise, suivant ce que nous avons allégué de saint Paul : en ce cas, il ne suffit pas, quand on se confessera, de dire qu'il nous a passé dans l'esprit plusieurs jugemens téméraires contre notre frère, il faut exprimer que nous y avons consenti, et que nous avons succombé à la tentation. Les théologiens, au reste, veulent que nous nous donnions bien de garde de dire à un autre le soupçon qui nous est venu contre notre frère, de peur que cela ne soit cause qu'il ait la même pensée, ou qu'il se confirme dans celle que peut-être il en avoit déjà eue : car notre inclination est si perverse, qu'elle nous porte à croire plutôt le mal que le bien. C'est pourquoi ils défendent même de nommer en confession celui qui aura été le sujet du jugement téméraire que nous aurons fait, ou celui qui nous aura donné quelque occasion de scandale, de crainte que cela ne fasse impression dans l'esprit du confesseur, et qu'il ne les en estime moins. Voilà jusqu'à quel point les saints docteurs portent la circonspection qu'ils veulent qu'on ait dans les choses qui concernent l'honneur et la réputation du prochain : cependant vous voulez, sur quelques légères conjectures, lui faire perdre la réputation qu'il avoit auprès de vous, et qu'il est en droit d'avoir auprès de tout le monde, tant que ses actions ne donneront point une preuve suffisante du contraire.

Mais outre l'injure qu'on fait en cela au prochain, on en fait encore à Dieu une très-grande, qui est d'usurper sa juridiction ; contre la défense que nous en fait le Sauveur par ces paroles : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés : ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés* (1). Saint Augustin dit (2) que le Fils de Dieu nous défend par-là tous les jugemens téméraires, comme de juger de l'intention du cœur, et généralement de tout ce qui nous est caché, d'autant que Dieu s'en est réservé la connoissance à lui seul, et qu'il ne veut pas que les hommes se l'attribuent. Mais l'Apôtre explique encore ceci plus particulièrement : *Qui êtes-vous*, dit-il, *vous qui vous mêlez de juger le serviteur d'autrui ? il n'appartient qu'à son maître ou de l'absoudre, ou de le condamner* (3). *C'est pourquoi gardez-vous bien de juger avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne qui éclairera les ténèbres les plus épaisses, et qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs ; et alors chacun recevra son jugement de lui* (4). La raison qu'il allègue pour nous empêcher de juger, est que les choses dont nous jugeons

(1) Nolite judicare, et non judicabimini : nolite condemnare, et non condemnabimini. *Luc.* 6. 37.

(2) *Aug. lib. de ser. Dom. in mont. c.* 28.

(3) Tu quis es, qui judicas alienum servum ? domino suo stat, aut cadit. *Ad Rom.* 14. 4.

(4) Itaque nolite ante tempus judicare, quoadusquè veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium ; et tùnc laus erit unicuique à Deo. 1. *Corinth.* 4. 5.

sont souvent très-incertaines, et très-cachées; que comme il n'y a que Dieu seul qui puisse les pénétrer, il n'appartient aussi qu'à lui seul d'en juger; et qu'ainsi quiconque se mêle de le faire, usurpe les droits de Dieu, et entreprend sur la juridiction divine. Nous lisons dans la vie des Pères, qu'un solitaire ayant jugé mal d'un autre sur quelques légers indices, entendit aussitôt une voix du ciel, qui lui dit: Les hommes usurpent le droit que je me suis réservé de juger, et ils entreprennent sur ma juridiction.

Que s'il est criminel de juger mal de son prochain, lors même que les choses ont quelque apparence de mal, combien doit-on croire qu'il l'est davantage, lorsqu'elles sont bonnes d'elles-mêmes, et que cependant on ne laisse pas de les interpréter en mauvaise part, et de juger qu'elles sont faites ou avec une mauvaise intention, ou par quelque respect humain? C'est là proprement usurper la juridiction de Dieu, que de vouloir pénétrer dans le fond des cœurs, et juger des pensées et des intentions les plus secrètes. *C'est devenir des juges remplis de pensées injustes* (1). *C'est faire comme les devins, qui, par de vaines conjectures, veulent connoître ce qu'ils ignorent* (2).

(1) Facti estis judices cogitationum iniquarum. *Jac.* 2. 4.

(2) In similitudinem arioli et conjectoris æstimat quod ignorat. *Prov.* 23. 7.

CHAPITRE XVI.

Des causes et des principes d'où procèdent les jugemens téméraires, et des remèdes qu'il faut y apporter.

Le premier principe d'où naissent ordinairement les jugemens téméraires, est l'orgueil, qui est aussi la racine de tous les autres péchés, mais qui l'est encore plus particulièrement de celui-ci. Saint Bonaventure fait à ce sujet une remarque (1) digne de considération : il dit que ceux qui croient le plus exceller dans la spiritualité, ont coutume d'être plus tentés que les autres de juger de leur prochain et de censurer les autres; comme si ces paroles que l'Apôtre a dites dans un autre sens : *L'homme spirituel juge de tout* (2), avoient été dites pour leur donner droit de juger tout le monde. Ils s'imaginent qu'ils possèdent de grands dons de Dieu; et au lieu d'en être plus humbles, ils en deviennent orgueilleux, ils se remplissent de l'opinion d'eux-mêmes, ils regardent avec mépris ceux qui leur paroissent trop dissipés aux choses extérieures; et prenant un esprit de critique et de réforme, ils s'oublient eux-mêmes, pour s'attacher seulement à censurer la vie d'autrui. Les Saints disent

(1) *Bonav. in stimulo amoris. c.* 10.

(2) Spiritualis autem judicat omnia. 1. *Cor.* 2, 15.

que la simplicité est fille de l'humilité, parce que celui qui est véritablement humble, n'a jamais les yeux ouverts pour les fautes de son prochain, mais seulement pour les siennes, et trouve tant de choses en lui-même à considérer et à déplorer, qu'ils n'arrêtent jamais ses regards ni sa pensée sur les défauts d'autrui. Si on étoit donc véritablement humble, on seroit très-éloigné de ces sortes de jugemens ; aussi un remède qui y est très-propre, et qui l'est de même à beaucoup d'autres défauts, c'est de n'ouvrir jamais les yeux que pour voir nos propres infirmités, *et pour savoir ce qui nous manque* (1), et de les avoir toujours fermés pour celles des autres, de peur que si nous en usons autrement, on ne nous dise comme à l'hypocrite de l'Evangile : *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas une poutre qui est dans votre œil* (2)? On ne sauroit assez exprimer de quel avantage il est d'avoir toujours les yeux attachés sur ses défauts : car cette vue donne de l'humilité et de la confusion, augmente la crainte de Dieu dans une ame, l'entretient dans le recueillement intérieur, et y produit des fruits de tranquillité et de paix. L'application, au contraire, qu'on a à observer les fautes d'autrui est cause souvent de

(1) Ut sciam quid desit mihi. *Ps.* 38. 5.

(2) Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides? *Matth.* 7. 3.

plusieurs maux et de plusieurs inconvéniens; elle entraîne avec elle l'orgueil, les jugemens téméraires, l'indignation contre le prochain, le mépris pour nos frères, les troubles de conscience, les zèles indiscrets, et mille autres choses semblables, qui agitent et qui bouleversent le cœur. Que s'il arrive que vous aperceviez quelque faute en votre prochain, tâchez alors d'en tirer quelque fruit pour votre perfection. Quand vous verrez en votre frère quelque chose de condamnable, tournez les yeux sur vous-même, dit saint Bonaventure (1), avant que de le juger : examinez-vous, et si vous vous trouvez quelque défaut semblable, prononcez la sentence contre vous-même, condamnez en vous ce que vous vouliez condamner en lui, et dites avec le Prophète royal : *c'est moi qui ai péché; c'est moi qui ai fait le mal* (2). Je ne mérite pas de baiser la terre par où il passe; et ce que je vois en lui, n'est rien, en comparaison de ce que je sens en moi. Saint Bernard nous enseigne un autre moyen, qui peut encore extrêmement nous servir. Quand vous voyez, dit-il, dans votre prochain quelque chose qui vous déplaît, voyez si la même chose n'est point en vous, et défaites-vous-en; mais si vous voyez en lui quelque chose qui vous plaise, voyez pareillement si cette même chose est en vous : si vous l'avez, son-

(1) *Bon. in Reg. Novit. cap.* 12.

(2) Ego sum qui peccavi; egò iniquè egi. 2. *Reg.* 24. 17.

gez à la conserver; et si vous ne l'avez pas, travaillez à l'acquérir(1): de cette sorte, vous ferez votre profit de tout.

Saint Thomas (2) attribue encore d'autres causes et d'autres principes aux jugemens dont nous parlons; et il dit qu'ils procèdent quelquefois de la corruption du dedans, et de ce que jugeant des inclinations d'autrui par les nôtres, nous supposons aisément en notre prochain ce que nous sentons en nous-mêmes. *Un fou*, dit l'Ecclésiaste, *croit que tous ceux qu'il rencontre en son chemin sont fous* (3); et c'est un proverbe commun, qu'un larron croit que tout le monde vole (4). Comme lorsqu'on regarde au travers d'un verre coloré, tout paroît de la couleur de ce verre : de même un méchant homme juge que chacun est comme lui, il interprète toutes choses en mauvaise part, d'autant qu'il ne les voit que par un milieu vicié; et comme il a telle et telle vue dans tout ce qu'il fait, et qu'il se gouverne par telle et telle maxime, il s'imagine que les autres se conduisent par les mêmes motifs et par les mêmes considérations. Cependant vous ne prenez pas garde, dit saint Paul, *que vous vous condamnez*

(1) Cùm vides aliquid quod tibi displicet, vide si hoc est in te, et abscinde. Si verò vides aliquid quod tibi placet, vide si hoc est in te, et tene; et si non est, assume. *Bern. in form. honest. vitæ in docum. ibi addito.*

(2) *S. Th.* 2. *q.* 60. *art.* 3.

(3) Sed et in viâ stultus ambulans, cùm ipse insipiens sit, omnes stultos æstimat. *Eccl.* 10. 3.

(4) Piensa el ladrou que todos son de su condicion. *Prov. Esp.*

vous-même par le jugement que vous faites d'autrui ; car ce jugement est une marque que vous faites les mêmes choses que vous soupçonnez de lui (1). Un homme de bien explique toujours tout en bien, quoiqu'il voie quelquefois quelques sujets de douter ; et lorsqu'il y a deux sens à donner à quelque action, ce n'est pas une bonne marque que de s'attacher au sens le moins favorable. Saint Dorothée dit (2) que de même qu'un homme qui est de bonne constitution et qui a l'estomac bon, convertit en un suc louable les viandes les plus indigestes et les plus malfaisantes ; et qu'au contraire, un estomac cacochyme tourne en bile et en mauvaises humeurs tout ce qu'il prend de meilleure nourriture : de même celui qui a l'ame droite, et qui s'adonne à la vertu, interprète tout en bien, au lieu que celui qui ne la connoît pas, empoisonne toutes choses, et les explique toujours en mauvaise part.

Les Saints ajoutent que quoiqu'il n'y ait point de péché à juger qu'une action est mauvaise, lorsqu'il est constant qu'elle l'est, cependant, quand ce que l'on verroit seroit manifestement condamnable, il est de la vertu et de la perfection de tâcher alors d'excuser son frère le plus que l'on peut. Excusez l'intention, dit saint Bernard, si vous

(1) In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas : eadem enim agis, quæ judicas. *Ad Rom.* 2. 1.

(2) *Doroth. Doct.* 26.

ne pouvez pas excuser l'action ; croyez que c'est ignorance, que c'est surprise, que c'est hasard, ou quelque premier mouvement dont on n'a pu être maître (1). Si nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, et que nous ne le regardassions comme un autre nous-mêmes, ainsi qu'il l'est en effet, nous ne manquerions pas d'adresse et de raisons pour l'excuser. L'amour-propre nous fournit toujours une infinité d'excuses : il nous donne les moyens de nous défendre et de faire paroître nos fautes plus légères ; et nous nous servirions sans doute de ces moyens pour notre prochain, si nous l'aimions autant que nous. Que si la faute est si évidente et si criminelle qu'on ne puisse l'excuser, croyez alors, dit saint Bernard, qu'il faut que la tentation ait été bien violente, et l'occasion bien pressante, et dites en vous-même : Si j'avois été attaqué d'une tentation pareille, et que Dieu eût permis que le démon eût eu le même pouvoir de me tenter, que ne me seroit-il point arrivé ? Nous lisons de saint Ignace (2) ; que lorsque quelque action étoit si manifestement mauvaise, qu'il n'y avoit nul moyen de l'excuser et de lui donner aucune couleur, il suspendoit son jugement, et s'attachant à la Sainte-Ecriture, il disoit : *Gardez-vous bien de juger avant le*

(1) Excusa intentionem, si opus non potes; puta ignorantiam, puta subreptionem, puta casum. *Bern. serm.* 40 *sup. Cant.*

(2) *Lib.* 5. *c.* 6. *vit. S. Ignatii.*

temps (1). *Il n'y a que le Seigneur qui voie le cœur* (2). *Le serviteur ne peut être absous ou condamné que par son maître.*

Outre toutes les causes que nous venons de marquer, saint Thomas (3) en allègue encore une autre, et dit que les jugemens téméraires proviennent souvent d'envie, de jalousie, ou de quelque aversion cachée : car, comme on croit facilement ce que l'on souhaite, la mauvaise disposition où l'on est à l'égard de son frère, fait que l'on trouve à redire à tout ce qui vient de lui, et qu'on interprète en mal toutes ses actions, dès le moindre jour qu'on y voit. Cela se connoîtra aisément par un exemple tout contraire : lorsqu'on aime extrêmement quelqu'un, on approuve toutes ses actions, et l'on est si éloigné d'y donner une mauvaise interprétation, et de les prendre en mauvaise part, que si on ne peut s'empêcher d'y voir des défauts, on ne songe qu'à les pallier et à les diminuer autant que l'on peut. *La charité*, dit saint Paul, *ne pense jamais rien au désavantage de son prochain* (4). La même faute, accompagnée des mêmes apparences, ne nous paroît pas la même dans celui que nous aimons et dans celui que nous n'aimons pas ; et nous expérimentons tous les jours qu'il y a des gens de qui tout nous aigrit et nous

(1) Nolite ante tempus judicare. 1. *Cor.* 4. 5.
(2) Dominus autem intuetur cor. 1. *Reg.* 16. 7.
(3) *S. Th. ubi sup.*
(4) Caritas non cogitat malum. 1. *Cor.* 13. 5.

blesse, tandis qu'il y en a d'autres qui font peut-être pis, sans que nous nous en offensions le moins du monde, ou que même nous y prenions garde. C'est ce que le Sage a très-bien remarqué, quand il a dit que *la haine suscite des querelles, et que la charité couvre toutes sortes de défauts* (1); de sorte qu'il est vrai de dire que c'est le défaut de charité, qui fait qu'on juge témérairement. C'est encore le défaut de charité qui fait que même ce qui n'est pas une faute en notre frère, ne laisse pas de nous choquer : son air, son geste, son entretien, sa façon d'agir, et même ce qu'il a de bonnes qualités, nous devient quelquefois insupportable : et cela doit nous apprendre que comme la simplicité aide fort à conserver la charité mutuelle, aussi la charité sert extrêmement à conserver la simplicité, et que ce sont deux vertus qui se prêtent la main l'une à l'autre.

Pour éviter de tomber dans tous les inconvéniens que nous venons de marquer, il nous sera encore d'un grand secours de considérer attentivement la ruse et la malice du démon, qui pour des choses de rien, qui souvent ne sont pas des fautes, ou qui sont du moins des fautes si légères que personne ne peut en être exempt, tâche de nous faire perdre l'estime et l'affection que nous avons pour nos frères. Car dans cette vie, il n'y a per-

(1) Odium suscitat rixas, et universa delicta operit caritas. *Prov.* 10. 12.

sonne qui n'ait des imperfections et des péchés véniels. *Si nous disons que nous n'avons point de péchés*, dit saint Jean, *nous nous trompons nous-mêmes, et il n'y a point de vérité dans nos paroles* (1); et le Sage nous assure que *le juste tombera sept fois* (2), c'est-à-dire, plusieurs fois, sans que néanmoins il cesse d'être juste. Cela étant, il ne faut pas que ce qui ne peut pas lui ôter la qualité de juste, ni lui faire perdre la grâce de Dieu, lui fasse perdre votre estime et votre bienveillance; car la charité chrétienne a des liens plus fermes et des fondemens plus solides que les amitiés du siècle, qui se rompent pour la moindre bagatelle, pour un intérêt de rien, pour un compliment qu'on aura négligé de faire; elle est fondée en Dieu qui ne peut jamais manquer. Suivons donc l'exemple de Dieu, qui malgré nos imperfections et nos défauts, ne laisse pas de nous aimer et d'avoir toujours une égale tendresse pour nous. Il souffre avec bonté mille fautes que nous commettons tous les jours; et nous ne pourrons pas souffrir une faute légère dans notre frère, sans en être choqués, et sans en avoir du chagrin et de l'aigreur contre lui? C'est montrer que nous ne l'aimons pas véritablement pour Dieu; car si nous l'aimions de cette sorte, nous ne nous

(1) Si dixerimus quoniàm peccatum non habemus, ipsi nos educimus, et veritas non est in nobis. 1. *Joan.* 1. 8.
(2) Septies enim cadet justus. *Ps.* v. 24. 16.

fâcherions point d'une chose dont Dieu ne se fâche pas : ce qui ne le met point en colère, lui qui est le maître, ne doit point nous y mettre, nous qui ne sommes que les serviteurs. Il regarde notre frère comme son fils ; il l'aime tendrement ; il est juste que nous ayons les mêmes sentimens pour lui : et *si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons aussi nous aimer de même les uns les autres* (1).

Ajoutons à ceci un sentiment de saint Grégoire (2) et de plusieurs autres Saints, qui est que Dieu refuse quelquefois les moindres grâces à ceux qu'il a comblés des plus grandes, et qu'il leur laisse ainsi, par un ordre adorable de sa providence, quelques légères imperfections à combattre, afin que, tâchant toujours de s'en corriger, sans pourtant en venir jamais à bout, et voyant que malgré tout leur soin et toutes leurs résolutions, ils y retombent continuellement ; cela serve à les entretenir dans l'humilité et à leur faire connoître que d'eux-mêmes ils ne pourroient jamais se vaincre dans les grandes choses, puisqu'ils n'ont pas le pouvoir de se surmonter dans les moindres. Ainsi un même homme peut en même temps avoir une très-grande vertu et une sainteté très-éminente, et être cependant sujet à quelques défauts qu'il aura plu

(1) Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere. 1. *Joan.* 4. 1.

(2) *Greg. lib.* 34. *Moral. c.* 15.

à Dieu de lui laisser, afin de l'exercer, et afin que par l'humilité il se conserve dans la possession des dons qu'il en a reçus. La conclusion que nous devons tirer de ceci, c'est qu'il ne faut jamais juger mal de notre frère, ni le mépriser pour quelques légères imperfections qu'il peut avoir, ou nous préférer à lui, parce que nous croyons en être exempts. Souvenez-vous de ce que dit saint Grégoire, que celui qui a ces sortes d'imperfections, peut être cependant parfait avec tout cela, et que nous pouvons aussi être fort imparfaits, quoique nous ne les ayons point. Cette considération servira, non-seulement à nous maintenir dans l'esprit d'humilité, mais aussi à nous conserver dans les sentimens d'estime et de charité que nous devons avoir pour notre frère, et à nous empêcher d'en juger jamais témérairement.

CHAPITRE XVII.

Confirmation de la doctrine précédente par quelques exemples.

Nous lisons dans la vie des Pères, que l'abbé Isaac s'étant rendu un jour à une assemblée de solitaires, eut mauvaise opinion de l'un d'eux, et le jugea digne de châtiment, sur quelque chose de mal à propos qu'il avoit remarqué en lui; et que comme il retournoit ensuite à sa cellule, il y trouva

un ange à la porte, qui lui en empêchoit l'entrée. Le saint abbé lui en ayant demandé la cause, l'ange lui répondit, que le Seigneur l'avoit envoyé pour savoir de lui ce qu'il vouloit que l'on fît de ce religieux qu'il avoit déjà condamné; et alors reconnoissant sa faute, et s'étant prosterné pour en demander pardon à Dieu, l'ange lui dit que Dieu lui pardonnoit; mais qu'à l'avenir il se gardât bien de se constituer juge de ses frères, et de les condamner avant que Dieu, qui est le juge universel, ne les eût condamnés lui-même.

Saint Grégoire rapporte (1) que Cassius, évêque de Narni, et grand serviteur de Dieu, avoit naturellement le visage fort rouge et fort allumé, et que Totila, roi des Goths, l'ayant vu, jugea que cela procédoit d'un excès de boire. Mais Dieu prit la défense de son serviteur, en permettant que l'officier qui portoit l'épée de Totila, fût possédé sur-le-champ par un démon, qui le tourmenta cruellement à la vue de tout le monde, jusqu'à ce qu'ayant été conduit au Saint, il le délivra en faisant le signe de la croix sur lui; et alors Totila changeant d'opinion, eut toujours depuis une très-grande estime pour ce saint évêque.

Dans la vie des Pères, il est fait mention de deux saints religieux, qui vivoient dans une très-grande union, et à qui Dieu avoit

(1) 1. *Greg. lib.* 3. *Dial. c.* 6.

fait la grâce, que par le moyen d'une certaine marque extérieure, chacun d'eux voyoit l'état de l'ame de son compagnon. Il arriva qu'un d'eux étant sorti un vendredi matin de sa cellule, vit un religieux qui mangeoit; et le condamnant aussitôt en lui-même, sans examiner davantage la nécessité qu'il pouvoit avoir de manger de si bonne heure, lui dit d'un ton de réprimande : Hé quoi, vous mangez de bonne heure aujourd'hui qu'il est vendredi ? Quand il fut de retour à sa cellule, son compagnon ne voyant point en lui la marque qu'il avoit accoutumé d'y voir de la grâce de Dieu, en eut une extrême douleur, et lui demanda en soupirant, ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit sorti ? Je ne sache point, répondit-il, avoir rien fait de mal; et sur ce que l'autre lui répartit qu'il songeât s'il ne lui étoit point peut-être arrivé de dire quelque parole inutile, il se ressouvint de ce qu'il avoit dit au religieux qu'il avoit rencontré, et du jugement qu'il en avoit fait; et la marque de la grâce ne reparut en lui qu'après que son compagnon et lui eurent jeûné ensemble deux semaines en pénitence de cette faute.

Dans les Chroniques de saint François (1), il est parlé d'une vision merveilleuse, dont Notre-Seigneur favorisa un des compagnons de ce grand Saint, nommé frère Léon. Il vit un jour un grand nombre de religieux de son

(1) § 1. *lib.* 6. *c.* 9. *Hist. Ord. Min.*

ordre éclatans de lumière, entre lesquels il y en avoit un qui étoit plus brillant que tous les autres, et des yeux duquel il sortoit tant de rayons, que ce bon frère n'en pouvoit soutenir l'éclat. Il demanda qui il étoit; et il lui fut répondu, que c'étoit le bienheureux Bernard de Quintinval, premier compagnon de saint François, et que cette lumière qui paroissoit dans ses yeux, venoit de ce qu'il interprétoit toujours en bonne part tout ce qu'il voyoit dans son prochain, et de ce qu'il croyoit tout le monde meilleur que lui. Lorsqu'il rencontroit des pauvres couverts de haillons. Ceux-ci, disoit-il en lui-même, gardent mieux la pauvreté que moi; et il en jugeoit aussi avantageusement, que si en effet la pauvreté eût été volontaire en eux. Quand il voyoit des gens riches et bien vêtus, il disoit en son cœur: Peut-être qu'ils font plus d'austérités que moi; peut-être qu'ils portent la haire et le cilice, et châtient secrètement leur chair, et que c'est pour éviter les surprises de la vaine gloire, qu'ils s'habillent de cette sorte. Enfin, il regardoit toutes choses du meilleur côté; et l'innocence de ses yeux a mérité d'être récompensée par cette vive impression de lumière. Voilà comment nous devrions nous accoutumer à juger d'autrui; et c'est là l'esprit que saint Dorothée demande de nous, quand il dit (1): Si, entrant dans la cellule de votre

(1) *Doroth. Doct.* 16.

frère, vous y trouvez tout en désordre, et s'il vous paroît malpropre sur lui, pensez qu'il est si absorbé en Dieu, qu'il ne prend pas garde aux choses extérieures ; mais si, au contraire, vous voyez qu'il a soin de se tenir toujours propre, croyez que le dedans est aussi bien réglé en lui que le dehors.

Les mêmes Chroniques portent (1), que saint François allant prêcher par l'Italie, rencontra en chemin un pauvre homme qui étoit fort malade, et que touché de sa misère, il en parla à son compagnon avec de grandes marques de compassion. Sur quoi ce bon religieux lui ayant répondu qu'à la vérité cet homme paroissoit très-pauvre, mais que peut-être il étoit plus riche en désirs, que tout ce qu'il y avoit de gens au monde. Saint François lui fit aussitôt une sévère réprimande du jugement téméraire qu'il faisoit, et lui dit que s'il vouloit demeurer avec lui, il falloit qu'il fît la pénitence qu'il lui imposeroit, pour la faute qu'il avoit commise contre son prochain. Ce bon frère s'y étant soumis avec beaucoup d'humilité, saint François lui ordonna d'aller se prosterner tout nu aux pieds de ce pauvre, pour lui demander pardon du jugement téméraire qu'il avoit fait, et pour le prier d'intercéder pour lui envers Dieu ; et le religieux obéit aussitôt au Saint.

Nous lisons encore au même endroit (2),

(1) *Cap.* 38. (2) *Cap.* 75.

que le même Saint ayant pendant quelque temps comme perdu la vue à force de pleurer, cherchoit quelquefois à se consoler avec un religieux nommé frère Bernard, qui avoit un don particulier de parler des choses de Dieu, et avec qui il passoit souvent les nuits entières à s'en entretenir. L'ayant été chercher une fois à sa cellule, qui étoit bâtie dans un endroit de la montagne fort écarté, et l'ayant appelé, en criant qu'il vînt parler à un pauvre aveugle; frère Bernard qui étoit alors tellement absorbé en Dieu, qu'il n'entendoit rien, ne répondit point au Saint. Celui-ci l'ayant appelé de nouveau quelque temps après, et voyant qu'il ne répondoit rien, s'en retourna fort triste et en murmurant en lui-même de ce que frère Bernard n'avoit pas voulu lui ouvrir. Dans cette amertume d'esprit il s'éloigna un peu de son compagnon, et s'étant mis en oraison, il entendit une voix qui lui dit : De quoi te troubles-tu ? Est-il raisonnable que l'homme quitte Dieu pour la créature ? Frère Bernard étoit avec moi quand tu l'as appelé, et ne pouvoit pas t'aller trouver ni te répondre, puisque même il ne t'entendoit pas. Le Saint se levant à ces paroles, retourna aussitôt vers frère Bernard, pour s'accuser à lui et lui demander qu'il le punît de sa faute; et le trouvant sortant de l'oraison, il se jeta à ses pieds, lui dit le soupçon qu'il avoit eu, et la réprimande qu'il en avoit reçue de Dieu, et lui commanda

en vertu de l'obéissance, de le punir de la manière qu'il lui prescriroit. Mais frère Bernard craignant que le Saint, selon son ordinaire, ne se portât à quelque trop grand excès d'abaissement et d'humilité, et voulant trouver quelque moyen de s'excuser, lui répondit qu'il feroit tout ce qu'il voudroit lui ordonner, pourvu qu'il s'engageât aussi à faire ce qu'il lui diroit. Le Saint qui étoit toujours plus prêt à obéir qu'à commander, demeura facilement d'accord de cette condition, et s'étant étendu de son long à la renverse : Je vous commande, lui dit-il, en vertu de la sainte obéissance, de mettre vos deux pieds, l'un sur ma bouche et l'autre sur moncou, et de passer trois fois sur moi de cette sorte ; en me disant : Demeure ici en terre, misérable fils de Pierre Bernardon; d'où t'est venu tant d'orgueil, à toi qui n'es digne que de mépris ? Frère Bernard voyant ce que le Saint exigeoit de lui, douta quelque temps s'il le feroit; enfin, pour satisfaire à l'obéissance, et de peur de l'affliger, il s'y résolut, et l'exécuta avec le plus de respect qu'il lui fût possible. Après cela saint François lui ayant dit qu'il lui commandât à son tour tout ce qu'il voudroit : Je vous commande, lui dit ce bon religieux, que toutes les fois que nous serons ensemble, vous me repreniez très-sévèrement de mes défauts. Le Saint, qui avoit une extrême vénération pour frère Bernard, à cause de sa rare vertu, fut si mortifié du

commandement qu'il en avoit reçu, que pour éviter les occasions de reprendre un si saint homme, il n'osa plus depuis cela s'arrêter long-temps avec lui ; et toutes les fois qu'il alloit le voir pour l'entendre parler de Dieu, il prenoit congé de lui, dès que leur conférence étoit finie.

Surius rapporte que saint Arsène étant malade, un prêtre de l'église voisine fut le visiter avec un ancien solitaire, et que l'ayant trouvé couché sur un tapis, et la tête appuyée sur un oreiller, le solitaire, qui ne savoit pas ce qu'Arsène avoit été autrefois dans le monde, fut scandalisé de voir qu'un homme dont la sainteté faisoit tant de bruit, se traitât avec cette délicatesse. Le prêtre, qui s'aperçut de cela, et qui étoit homme prudent, tira le solitaire à part, et lui dit : Je vous prie, mon père, de me dire comment vous viviez avant d'embrasser la vie monastique ; et le vieillard lui ayant répondu qu'ayant toujours été fort pauvre, sa manière de vivre avoit été aussi de même : Sachez donc, lui répliqua le prêtre, qu'Arsène avant que de venir dans le désert, étoit un homme de très-grande qualité, très-riche et en très-grande considération auprès de l'empereur, de qui même il avoit été gouverneur. Songez qu'il a quitté toutes choses, pour embrasser l'humilité et la pauvreté ; et jugez si pour un homme qui a été nourri toute sa vie dans l'abondance et dans les délices, et qui est maintenant cassé de

vieillesse et de maladie, c'est une délicatesse trop grande que d'avoir un tapis et un oreiller. Le solitaire, qui avoit écouté ce discours avec étonnement, conçut alors une haute opinion de la sainteté d'Arsène, et une extrême confusion du jugement téméraire qu'il en avoit fait.

Cassien raconte (1) que l'abbé Maquette voulant faire connoître que l'on ne doit juger de personne, disoit qu'il s'étoit autrefois permis de juger de son prochain, et particulièrement sur trois choses. La première, que quelques religieux, à qui il étoit survenu une tumeur au-dedans de la bouche, ayant eu recours aux chirurgiens et aux remèdes, pour se délivrer du mal qu'ils souffroient, il avoit attribué cela à impatience et à défaut de courage. La seconde, que quelques autres se trouvant contraints de relâcher quelque chose de l'austérité de leur vie, et de se servir de couvertures faites de poil de chèvre, ou pour se coucher dessus, ou pour s'en couvrir, il avoit cru qu'il y avoit en cela une certaine délicatesse contraire à l'esprit de leur profession. Et la troisième, que voyant des religieux bénir de l'huile, pour en donner aux séculiers, qui venoient leur en demander par dévotion, il s'étoit imaginé qu'il y avoit de la présomption à cela, et je ne sais quelle ostentation de sainteté. Or, il confessoit que pour le punir de ces jugemens téméraires,

(1) *Cassian. lib. 5. de Institut. renunciantium. c. 30.*

Dieu l'avoit laissé tomber ensuite dans les mêmes choses qu'il avoit condamnées en autrui. Car lui étant survenu une enflure dans la bouche, il avoit été contraint, et par la violence de la douleur, et par l'autorité de ses supérieurs, de se faire traiter : cette même incommodité l'avoit aussi obligé de se servir d'une couverture ; enfin, cédant à l'importunité de plusieurs, il leur avoit de même donné de l'huile bénite. Pour conclusion, il avertissoit tous ses religieux de prendre exemple sur lui, et de ne juger personne, de peur qu'ils ne tombassent comme lui dans les mêmes choses qu'ils auroient reprises dans leurs frères.

L'abbé Anastase, qui florissoit du temps du sixième concile, rapporte que dans le monastère du Mont Sina, dont il étoit abbé, il y avoit un religieux qui se dispensoit si aisément des exercices spirituels de la communauté, qu'il passoit pour n'être pas fort bon religieux. Il tomba malade ; et l'abbé voyant qu'au lieu de se troubler des approches de la mort, il en témoignoit de la joie, le reprit sévèrement, et lui dit qu'il s'étonnoit qu'ayant vécu d'une manière si relâchée, il pût avoir une si grande tranquillité d'esprit, sur le point d'aller rendre compte à Dieu de ses fautes. Ne vous étonnez pas, mon Père, lui répondit-il, le Seigneur m'a envoyé un ange, pour m'assurer que je serois sauvé, et qu'il tiendroit la parole

qu'il a donnée, lorsqu'il a dit : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés, ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés* (1). Car quoiqu'il soit vrai que, soit faute de santé, soit par tiédeur, je n'aie pas satisfait fort exactement à tous les devoirs de la communauté, je n'ai pas laissé d'endurer toujours patiemment tous les mauvais traitemens qu'on m'a pu faire à ce sujet, et de les pardonner de tout mon cœur; et loin d'avoir mal jugé de ceux qui me les faisoient, j'ai toujours interprété en bonne part toutes leurs actions et leurs paroles; et c'est ce qui me donne maintenant tant de joie.

CHAPITRE XVIII.

De trois sortes d'unions et d'amitiés condamnables.

Nous avons traité des unions et des amitiés que la charité forme, nous traiterons maintenant de celles qui sont contraires au véritable esprit de la charité et de la religion. Saint Basile, dans ses constitutions monastiques (2), dit qu'il doit y avoir une extrême union entre les religieux; mais qu'il en faut retrancher toutes les liaisons particulières que deux ou trois personnes font ensemble,

(1) Nolite judicare, et non judicabimini : nolite condemnare, et non condemnabimini. *Luc.* 6. 37.

(2) *Basil. in Const. Monast. c.* 30.

parce que quelques saintes que ces liaisons paroissent, cette union si étroite avec les uns, est une séparation formelle d'avec les autres. Il marque ceci encore plus précisément dans le premier sermon de l'institution des moines, où descendant dans un plus grand détail : S'il se trouve quelqu'un, dit-il, qui pour quelque cause que ce soit, ou de parenté, ou autre, semble avoir plus d'affection et d'attache pour un religieux que pour les autres, il faudra le châtier, comme un homme qui fait injure à la charité commune (1). Il en ajoute la raison au même endroit et plus expressément encore dans le sermon suivant, où expliquant de quelle manière on fait en cela injure à toute une communauté religieuse : Celui, dit-il, qui aime plus un de ses frères que tous les autres, marque clairement par cela seul, qu'il n'aime pas les autres parfaitement, et par conséquent il offense les autres et fait injure à toute la communauté (2). Que si Dieu est sensible à une offense qu'on fait à un particulier, qu'il dit que c'est le toucher lui-même à la prunelle de l'œil (3), que sera-ce, si on of-

(1) Quòd si quis inventus fuerit, qui majori quâdam animi propensione, monachum fratrem, vel propinquum, vel alium quemvis, quâvis de causâ videatur diligere, hunc castigare oportebit, ut injuriam publicæ caritati. *Serm.* 1. *de Inst. Monach.*

(2) Qui enim unum aliquem magis quàm cæteros diligit, is quòd non perfectè cæteros diligat, de seipso indicio est. *Id. serm.* 3.

(3) *Zachar.* 2. 8.

fense toute une communauté? C'est pourquoi ce même Saint défend expréssement à tous les religieux d'avoir aucune attache et aucune familiarité plus étroite avec les uns qu'avec les autres, de peur *de donner a qui que ce soit aucune occasion de s'offenser* (1): et il veut qu'imitant la bonté de Dieu, *qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchans, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (2), ils aient tous une charité égale pour tous leurs frères. Il ajoute (3), que les amitiés particulières sont dans la religion une perpétuelle semence d'envie, de soupçons, de défiance et d'inimitiés, et qu'elles donnent lieu à des divisions, à des cabales et à des assemblées secrètes, qui sont la perte et la ruine de la religion. Car l'un y découvre les desseins qu'il a, l'autre y parle des jugemens qu'il aura faits, l'autre y dit ses sujets de plainte, et l'autre y révèle des choses qui doivent se taire. On y murmure, on y médit des uns et des autres, on en étale les défauts, on n'y épargne pas même son supérieur, et par une malheureuse contagion, on se communique bientôt les uns aux autres tout ce qu'on a de mauvais. Enfin, ces sortes d'amitiés sont cause que l'on viole beaucoup de règles, et que souvent, pour suivre les mouvemens

(1) Nemini dantes ullam offensionem. 2. *Cor.* 6. 3.

(2) Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, pluit super justos et injustos. *Matth.* 5 45.

(3) *Basil. serm.* 2. *de Institut. Mon.*

de son ami, on fait plusieurs choses contre son devoir.

Saint Ephrem, parlant sur ce sujet, dit que ces sortes d'amitiés et de liaisons apportent un grand préjudice à l'ame (1) : c'est pourquoi il faut les éviter avec soin, et agir sur ce principe, que dans la religion il ne faut avoir aucun ami particulier, avec qui on entretienne des familiarités qui puissent blesser la communauté. Notre amitié doit être toute spirituelle : elle ne doit point être fondée sur la chair et sur le sang, ou sur quelque autre fondement humain que ce puisse être, mais elle doit être fondée en Dieu seul; et comme nous sommes tous enfans de Dieu et frères de Jésus-Christ, il faut aussi que nous nous aimions tous également les uns les autres, sans souffrir que notre cœur, qui ne doit avoir d'attachement que pour Dieu, en ait pour aucune créature en particulier. Nous lisons dans les chroniques de l'ordre de saint François (2), qu'un saint religieux nommé frère Jean de Luques évitoit avec un grand soin toutes sortes de conversations et de liaisons particulières; et qu'un autre religieux, qui avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, et qui eût bien voulu profiter de son entretien, se plaignant un jour à lui de son procédé, et lui deman-

(1) Familiaritates ac colloquia ejusmodi haud exiguum detrimentum pariunt animæ. *S. Eph. tom.* 1. *p.* 51.

(2) 3. *p. l.* 5. *c.* 49. *hist. Ord. Min.*

dant pourquoi il en usoit d'une manière si sèche avec ses amis : C'est pour votre bien que je le fais, lui répondit le serviteur de Dieu ; car plus je serai uni à Dieu, plus je serai utile à ceux qui me veulent du bien, et toutes les amitiés particulières sont des amusemens, qui ne serviroient qu'à me détourner de Dieu, et par conséquent à nous faire tort à vous et à moi.

CHAPITRE XIX.

De la seconde espèce d'amitié qu'il faut éviter.

Il y a une autre espèce d'amitiés particulières qui sont différentes des premières, parce qu'elles ont un but différent ; mais qui ne sont pas moins préjudiciables au bien de la communauté, et à l'union et à la charité fraternelles. C'est lorsque quelqu'un désirant de se distinguer dans la religion, de s'avancer dans les charges, et de se mettre en considération et en estime, se joint et se lie avec ceux qu'il s'imagine pouvoir servir à ses fins. Cassien dit (1) que les grandes maladies de l'ame se forment peu à peu, comme les grandes maladies du corps. Nous allons expliquer maintenant comment celle-ci se forme dans l'ame d'un jeune religieux, par quelle

(1) *Cassian. Coll.* 6. *Ab. Theod.*

voie elle y entre, et par quels moyens elle vient ensuite à le corrompre et à le perdre. Un religieux, par exemple, sort du noviciat, après y avoir fait, par la miséricorde de Dieu, un progrès considérable dans la vertu; et il en sort avec une haute estime et avec une extrême affection pour les choses spirituelles. On l'envoie de là en quelque collège, pour y achever entièrement ses études : et dès-lors l'attachement qu'il y a, fait qu'il commence à se relâcher dans les exercices spirituels; qu'il en retranche une partie, on ne les fait plus que par coutume et par manière d'acquit; et qu'ainsi il n'en tire plus aucun fruit pour son avancement dans la perfection. Il continue quelque temps de cette sorte; et comme d'un côté les armes spirituelles lui manquent, à cause qu'il s'acquitte mal de ses exercices de piété, et que de l'autre la science lui enfle l'esprit (1); il arrive que l'estime des lettres humaines et la réputation qu'elles donnent augmentant toujours insensiblement en lui, l'amour de l'humilité et de la vertu y diminue. Voilà la porte par où entre ordinairement tout le désordre; voilà ce qui détourne les jeunes religieux de la bonne voie, et à quoi l'on ne peut jamais apporter trop de précaution. Ils laissent détruire en eux peu à peu l'estime qu'ils avoient auparavant de l'humilité, de la mortification, de l'obéissance et de tout ce qui concerne leur progrès spirituel; et se préoccupant tous

(1) 1. *Cor.* 8. 1.

les jours de plus en plus du mérite des sciences humaines et de l'avantage qu'il y a à s'y rendre habiles, ils s'imaginent que c'est par-là qu'ils doivent tâcher de s'avancer et de devenir recommandables. Ils commencent ensuite à prendre leurs mesures, pour arriver à leur but, font tout ce qu'ils peuvent, pour se mettre en réputation de gens d'esprit; ne songent qu'à bien soutenir une thèse, ou à sortir avec honneur de quelque autre action publique; et ne respirant qu'après de pareilles choses, ils cherchent à toute heure des occasions de paroître, peut-être même de détruire dans l'opinion du monde, ceux qui pourroient disputer de savoir et d'érudition avec eux. De là enfin passant encore plus loin, ils essaient de gagner les bonnes grâces de tous ceux qu'ils s'imaginent pouvoir les servir et les appuyer auprès des supérieurs, et ils contractent amitié avec eux, dans la seule vue d'acquérir de la réputation, de s'élever et de les trouver favorables dans toutes les occasions.

C'est là une des plus pernicieuses choses qui puissent arriver dans la religion, et l'une des plus contraires à l'union et à la charité. Car que peut-on s'imaginer de pis, que de voir l'ambition introduite dans la compagnie, et d'y entendre dire qu'il faut que chacun songe à soi et s'aide du mieux qu'il pourra, que l'on s'y gouverne comme dans le monde, et que par conséquent il faut s'em-

presser, si l'on ne veut pas demeurer dans l'oubli et dans le mépris? Dieu, par sa miséricorde, nous préserve qu'on tienne jamais de tels discours parmi nous, et qu'il s'y rencontre des gens assez malheureux pour commencer à répandre un si dangereux poison dans le cœur de ceux qui vivent dans la candeur et dans l'innocence. Ces sortes de sentimens sont très-éloignés de l'esprit de notre institution et de la simplicité religieuse; c'est pourquoi saint Ignace nous recommande dans ses Constitutions (1), de nous appliquer surtout aux vertus solides et aux choses spirituelles, et d'en faire plus d'estime que des sciences humaines et de tous les autres talens, ou naturels, ou acquis. Gardez-vous donc bien de vous laisser séduire par le vieux serpent, et de vous persuader qu'en transgressant les commandemens, et en mangeant du fruit défendu, *vous serez comme des Dieux* (2): gardez-vous de vous mettre dans l'esprit que vous vous avancerez par-là, et que vous serez honoré et estimé : quoi qu'il vous dise et quoi qu'il vous promette, il ment à son ordinaire, et si vous lui ajoutiez foi, il ne vous en reviendroit enfin que de la confusion et du mépris. Mais si vous suivez le chemin de la vertu, et que vous préferiez votre avancement spirituel à tout le reste, vous profiterez de toute manière; parce que

(1) 1. *p. Const.* §. 2. *Reg.* 16. *sum.*
(2) Eritis sicut Dii. *Gen.* 3. 5.

Dieu versant alors sur vous toute sorte de grâces en abondance, vous aurez l'avantage d'acquérir en même temps et la perfection à laquelle vous aspirez, et l'honneur auquel vous n'aspirez pas; ainsi vous serez également estimé de Dieu et des hommes.

Nous avons un grand exemple de ce que je dis dans le troisième livre des Rois. La Sainte Ecriture rapporte que Dieu étant apparu à Salomon, lui dit, qu'il lui demandât ce qu'il voudroit, et qu'il le lui donneroit. Et Salomon ayant demandé l'esprit de discernement et de sagesse : *Cette demande*, ajoute l'Ecriture, *plut tellement au Seigneur, qu'il dit à Salomon : Parce que vous m'avez demandé une chose de cette nature, et que vous n'avez demandé ni une longue vie, ni de grandes richesses, ni la mort de vos ennemis; mais que vous avez seulement demandé la sagesse, pour juger avec discernement, je vous accorde ce que vous avez souhaité, et je vous donne l'esprit de sagesse et d'intelligence, en sorte qu'il n'y a jamais eu personne avant vous qui vous ait été semblable, et qu'il ne viendra personne après vous qui le soit* (1). Mais ce qui fait particulièrement

(1) Placuit ergò sermo coràm Domino, quod Salomon postulàsset hujuscemodi rem. Et dixit Dominus Salomoni : Quià postulàsti verbum hoc, et non petisti tibi dies multos, nec divitias, aut animas inimicorum tuorum, sed postulàsti tibi sapientiam ad discernendum judicium, ecce feci tibi secundùm sermones tuos, et dedi tibi cor sapiens et intelligens, in tantum ut nullus antè te similis tui fuerit, nec post te surrecturus sit. 3. *Reg.* 10. *et seq.*

à notre sujet, c'est que le choix que Salomon avoit fait, en demandant la sagesse, fut si agréable à Dieu, que non-seulement il lui accorda la sagesse qu'il avoit demandée, mais qu'il lui donna encore d'autres avantages qu'il ne demandoit pas. *Je vous donne aussi*, dit-il, *les autres choses que vous n'avez pas demandées ; savoir les richesses et la gloire : de manière qu'aucun roi ne vous a jamais égalé dans tous les siècles passés* (1). C'est ainsi que Dieu en usera envers vous, si vous faites un bon choix, et que vous vous attachiez à lui demander la véritable sagesse, c'est-à-dire, les véritables vertus d'un chrétien et d'un religieux. Il vous les accordera, car vous ne sauriez lui faire une demande plus agréable, et il fera encore de plus, que vous serez estimé et honoré de vos frères. Nous voyons tous les jours, par expérience, que ceux qui prennent ce parti acquièrent également la grâce de Dieu et l'estime des hommes : car la parole de Jésus-Christ est infaillible : *Que celui qui s'humiliera, sera exalté* (1). Plus vous vous abaisserez, plus vous serez élevé ; et la gloire qui est attachée à la sainteté de la vie, comme l'ombre l'est au corps, ne vous suivra jamais davantage, que lorsque vous la fuirez le plus. Ceux, au contraire, qui se repaissent

(1) Sed et hæc, quæ non postulâsti, dedi tibi : divitias scilicet, et gloriam, ut nemo fuerit similis tui in regibus cunctis retrò diebus. *Ibid.* 13.

(2) Qui se humiliat exaltabitur. *Luc.* 14. 11.

d'air, comme les caméléons, et qui se nourrissent et s'enflent du vent de la vaine gloire, plus ils rechercheront l'estime et l'approbation des hommes, moins ils parviendront à l'acquérir. Il arrivera même que ce qu'ils auront cru devoir le plus contribuer à leur élévation, ne servira qu'à leur abaissement, et qu'ils tomberont dans le mépris par les mêmes voies qu'ils auront tenues pour s'acquérir de la réputation et de l'estime. Car ils sont bien reconnus pour des gens superbes et inquiets, et qui ne sont propres qu'à troubler la paix de la religion; et alors pour achever de les couvrir de confusion, il ne manque plus que de les retrancher comme des membres pourris, de crainte qu'ils n'infectent et qu'ils ne corrompent les autres.

Mais pour revenir à notre sujet, je dis que comme dans la religion nous devons être entièrement dépouillés de toute sorte d'ambition, aussi devons-nous l'être pareillement de toutes les amitiés particulières qui se contractent dans cette vue. Il ne faut pas que nous soyons attachés à personne, ni que l'on entende dire parmi nous : *Pour moi, je suis à Paul, et moi à Apollon, et moi à Céphas* (1). Il ne faut tenir ni pour celui-ci ni pour celui-là, il faut tenir seulement pour son supérieur; c'est avec lui qu'on doit être

(1) Ego quidem sum Pauli : Ego autem Apollo : Ego verò Cephæ. 1. *Cor.* 1. 12.

uni ; mais on ne doit point avoir de liaison particulière avec un autre. Nous n'avons que faire de parrains, ni de protecteurs dans la religion ; nous n'avons pas besoin d'y faire la cour à personne, ni de nous y insinuer auprès de personne par des flatteries : et comme nous n'y sommes point entrés pour y faire notre fortune, mais seulement pour y faire notre salut, nous ne devons aussi y avoir aucune prétention que celle-là. Soyez bon religieux ; appliquez-vous sérieusement à ce qui est de votre devoir, et à ce qui regarde la fin que vous avez eue en vue en renonçant au monde, et vous n'aurez besoin que de Dieu. Il n'y a que ceux qui vivent de cette sorte qui puissent trouver la paix et le repos dans la religion : les autres n'y sont jamais en tranquillité, et eux-mêmes l'éprouvent et le confessent assez. Un religieux devroit avoir honte de passer pour un homme qui cherche des protecteurs, et qui tâche de s'insinuer dans les bonnes grâces des uns et des autres, pour en être soutenu : car c'est une marque qu'il se sent trop de foiblesse, pour pouvoir se maintenir de lui-même. Une maison qui a besoin d'être étayée, est en danger de tomber : un arbre qu'il faut soutenir avec des perches, est encore bien foible, et n'a jeté que des racines peu profondes. De même, si vous cherchez des appuis, si vous avez besoin de gens qui vous soutiennent, vous êtes encore bien foible, et vous

n'êtes guères bien enraciné dans la vertu, ni même dans la religion. C'est pourquoi le père Aquaviva, général de notre Compagnie, avertit particulièrement les jeunes religieux (1) de ne point chercher l'appui et la protection des anciens, et recommande de même aux anciens de ne point se charger de la protection de personne en particulier. Ils ne doivent point vouloir non plus qu'on les recherche, ou qu'on s'adresse à eux pour se prévaloir de leur crédit, ni offrir aux autres de les servir et de les protéger dans les occasions; encore moins se faire honneur d'avoir beaucoup de gens qui aient recours à eux; ou si l'on y manque, s'en offenser, s'imaginer qu'on les néglige, ou qu'on les méprise, et taxer, peut-être à cause de cela, leur frère d'être trop suffisant et trop resserré. Bien loin qu'il soit blâmable d'en user de cette sorte, c'est en cela qu'il est le plus à louer; c'est en cela qu'il vit selon le véritable esprit de détachement qu'on doit avoir dans la religion: faire autrement, c'est agir comme des gens du monde, et se gouverner selon les maximes du siècle. Que si quelqu'un se plaint de vous pour ce sujet, il se plaint de ce que vous êtes vertueux, et de ce que demeurant dans les termes d'un bon religieux, vous êtes entièrement éloigné de tout ce qui est contraire aux sentimens de la religion. Dieu

(1) *Claud. Aquaviva, in instruct. schol.* §. 3.

veuille qu'on ne fasse jamais aucune autre plainte de votre conduite.

CHAPITRE XX.

D'une troisième espèce d'union très-préjudiciable à la religion.

La troisième sorte de liaison et d'amitié est encore pire que les précédentes, et est beaucoup plus contraire à l'union et à la charité fraternelle. Par cette liaison j'entends celle qui se fait lorsque quelques particuliers se joignent ensemble pour altérer l'institut de la religion, et pour y changer des choses qui y ont été saintement établies et ordonnées. Ce que dit saint Bernard sur ce passage du Cantique : *Les enfans de ma mère ont combattu contre moi* (1) ; vient parfaitement bien à notre sujet. L'épouse, par ces paroles, se plaint, au nom de l'Eglise, des maux qu'elle a soufferts de ses enfans. Ce n'est pas, dit ce grand Saint, qu'elle ne se souvienne fort bien de tout ce que les Juifs, les Gentils et les tyrans lui ont fait souffrir ; mais c'est qu'elle déplore plus amèrement ce qui la touche le plus au vif; et c'est ce qu'elle croit que nous devons éviter avec plus de soin, je veux dire, la guerre interne et domesti-

(1) *Bern. serm.* 29. *sup. Cant.* Filii matris meæ pugnaverunt contrà me. *Cant.* 1. 5.

que (1). Nous pouvons appliquer ceci à la religion dans laquelle nous sommes entrés, et qui étant un des principaux membres de l'Eglise, suit aussi la même route que l'Eglise a tenue. Mes propres enfans, dit-elle, se sont révoltés contre moi : ceux que j'avois élevés et instruits avec tant de soins et tant de peines, afin qu'ils combattissent contre le monde, et qu'ils convertissent les ames à Dieu, ont tourné contre moi les armes que je leur avois données, et s'en servent pour faire la guerre à leur mère. Regardez si cela ne doit pas être sensible ; mais quelque sensible qu'il soit, il ne faut pas s'étonner que ces sortes de persécutions nous arrivent ; puisque saint François y a vu de son temps son ordre exposé, et que l'Eglise catholique n'a pas été exempte, même du vivant des apôtres, de la persécution de ses enfans qui s'élevoient contre elle, et qui tâchoient de la détruire par leurs erreurs. Les membres doivent suivre leur chef, qui est Jésus-Christ : il a marché par la voie des travaux et des souffrances ; il faut qu'ils aillent par le même chemin, afin que, comme l'or s'affine dans le creuset, les élus soient éprouvés et purifiés par les peines et par les persécutions. *Il est nécessaire*, dit saint Paul, *qu'il y ait des hérésies, afin que ceux qui ont*

(1) Sed profectò id expressiùs plangit, quod et sentit differentiùs, quodque vigilantiùs nobis cavendum existimat, malum utique intestinum atque domesticum. *Ibid.*

de bons sentimens, soient connus parmi vous (1). *Il est nécessaire*, dit Jésus-Christ, *qu'il arrive des scandales; mais malheur à celui par qui le scandale arrive* (2)!

Saint Basile parle fort sévèrement contre ces sortes de ligues : Si quelques-uns, dit-il, se séparant volontairement des autres, font des sociétés particulières dans la société dont ils sont membres, cette sorte de liaison ne vaut rien. C'est une sédition, c'est une division, et on ne peut juger que mal de ceux qui sont unis de cette manière (3), puisque, sous prétexte de réforme, ou sous ombre du bien de la religion, ils ne songent qu'à en altérer les règles, et à troubler l'ordre de son premier institut. C'est pourquoi il veut que ces gens-là soient premièrement avertis et corrigés en secret, et ensuite en présence de tous leurs frères, selon ce que l'Evangile nous prescrit; mais si tout cela, continue-t-il, ne sert de rien, *regardez-les comme des gentils et des publicains* (4). Séparez-les entièrement des autres, comme des pestiférés, de peur que la contagion ne passe plus loin, et ne se communique à tout le corps. C'est

(1) Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. 1. *Cor.* 11. 17.

(2) Necesse est ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit! *Matth.* 18. 7.

(3) Si qui à reliquis suâ sponte abscissi, disjunctique, in cœtu cœtum efficiant, vitiosa hujusmodi amicitiæ conciliatio est, seditio est, et divisio, et eorum qui sic coëunt, improbitatis indicium. *Basil. in Const. Mon. c.* 30.

(4) Sit tibi sicut ethnicus, et publicanus. *Math.* 18. 17.

ce qu'ordonne pareillement saint Ignace (1), dans ses Constitutions ; et cela est conforme à l'esprit de saint Paul, lorsqu'écrivant aux Galates : *Dieu veuille*, dit-il, *que ceux qui vous troublent, soient retranchés d'entre vous* (2).

Il est si aisé de connoître combien le mal dont nous parlons est grand, et combien il est préjudiciable à la religion, que comme il ne faut que le mettre devant les yeux pour en faire voir l'énormité, il semble qu'il soit inutile que nous nous tourmentions davantage à l'exagérer. Mais parce que cette matière est d'une extrême importance, nous nous étendrons un peu sur ce sujet, et nous rapporterons quelques raisons qui, je crois, pourront suffire non-seulement pour nous exciter à la haine de ces sortes d'unions, mais aussi pour nous en faire concevoir une juste horreur, et pour nous fortifier de plus en plus dans notre institut. Les sociétés religieuses ne sont point de l'invention des hommes : elles sont l'effet d'une disposition particulière de la providence divine ; de sorte que les choses qui ont été instituées, soit pour la conservation, soit pour l'accroissement de ces sociétés, doivent être regardées, non pas comme des inventions humaines, et des projets de quelque particulier, mais comme des projets et des inventions de

(1) *P. 2. Const. c. 2. D.*

(2) Utinam et abscindantur, qui vos conturbant ! *Ad Gal.* 5. 12.

Dieu. De même donc que Dieu a choisi saint François, saint Dominique, saint Ignace et les autres Saints, pour être fondateurs des ordres qu'ils ont institués ; de même il leur a inspiré les moyens dont ils se sont servi pour les établir. Il a fait encore plus : car comme *les œuvres de Dieu sont parfaites* (1). Que ces institutions ne l'eussent pas été, s'il y eût manqué quelque chose, et que d'eux-mêmes ils ne pouvoient pas tout prévoir ; il leur a aussi découvert tout ce qui étoit nécessaire pour le maintien et pour les progrès spirituels de leur religion. Ainsi nous voyons dans la vie de saint Ignace (2), que sur un point très-important de l'établissement de notre Compagnie, il fit une réponse pareille à celle que le père Jacques Lainez avoit faite séparément sur le même sujet ; ce qui montre bien que dans les matières les plus essentielles, qui sont comme les fondemens de notre institution, Dieu qui en est le premier auteur, a révélé, ou inspiré toutes choses à celui qu'il a choisi pour en être le chef et le principal fondateur après lui. La manière dont il composoit les Constitutions qu'il a laissées par écrit est encore une preuve de cette vérité, car combien d'oraisons et combien de larmes chaque mot doit-il lui avoir coûté, puisque seulement pour déterminer s'il étoit à propos ou non, que nos maisons

(1) Quia perfecta Dei sunt opera. *Deut.* 32. 4.
(2) *Lib.* 5. *c.* 1. *Vitæ S. Ign.*

professes eussent quelques rentes affectées à la fabrique de leurs églises, nous lisons (1) que pendant quarante jours de suite il offrit à Dieu le sacrifice de la Messe, et qu'il s'adonna à l'oraison avec plus de ferveur que de coutume. Par-là, il est aisé de voir qu'il faut que ces Constitutions aient été bien consultées et bien concertées avec Dieu, et qu'il en ait reçu de grandes lumières, pour choisir et pour résoudre ce qui devoit être le plus agréable à la Majesté divine. Mais quoique ce que nous avons dit puisse suffire pour prouver notre proposition. *Nous avons encore un témoignage plus grand* (2), et afin qu'on ne dise pas que nous ne rendons ce témoignage que de nous-mêmes, il est bon que nous le rapportions ici, parce qu'il est d'une extrême conséquence que nous établissions bien la solidité de ce principe.

La règle de saint François n'ayant été encore approuvée que de vive voix par Innocent III (3), et ce grand Saint voulant l'écrire pour la présenter au pape, et en obtenir une bulle de confirmation, se retira avec deux de ses compagnons sur une montagne voisine de Réate. Là, jeûnant quarante jours au pain et à l'eau, et persévérant jour et nuit dans une continuelle oraison, il composa sa règle suivant ce qu'il plut à Dieu de lui ins-

(1) *Lib.* 4. *c.* 2. *Vit. S. Ign.*

(2) Habemus testimonium majus his. *Joan.* 5. 36.

(3) *In hist. Min.* 1. *part. lib.* 1. *c.* 7.

pirer; et l'ayant ensuite apportée de la montagne, il la donna à garder au frère Elie son vicaire général, homme sage et habile selon le monde; lequel la trouvant fondée en un trop grand mépris de toutes choses, et en une humilité et une pauvreté trop excessives, la laissa perdre exprès, afin que celle-là ne pouvant être confirmée, on en dressât une autre, qui fût plus selon son gré. Saint François, qui désiroit plutôt suivre la volonté de Dieu que celle des hommes, et qui ne vouloit point s'arrêter au sentiment des sages du siècle, retournant à la même montagne, pour y faire une autre quarantaine, et y obtenir par ses jeûnes et par ses prières, qu'il plût à Dieu de l'inspirer de nouveau pour composer une autre règle. Frère Elie sachant son intention, se proposa de l'empêcher, et pour cet effet, ayant assemblé quelques-uns des principaux et des plus habiles de l'ordre, il leur dit que le Saint vouloit faire une règle si étroite, qu'il étoit impossible de l'observer. Là-dessus ils le prièrent, que comme vicaire général, il allât lui dire de leur part, que s'il faisoit une règle trop sévère, ils ne prétendoient point s'y obliger en aucune sorte. Mais frère Elie n'osant pas se charger lui seul d'une semblable commission, offrit d'aller le trouver avec eux; ils prirent tous le chemin de la montagne, où étant arrivés, et s'étant approchés de la cellule où le Saint étoit en prière, frère Elie l'appela. Le Saint,

qui le reconnut à sa voix, sortit de sa cellule, et voyant tant de religieux assemblés, il lui demanda ce qu'ils vouloient. Ce sont, répondit frère Elie, les principaux membres de l'ordre qui, ayant ouï dire que vous faites une nouvelle règle, et craignant que vous ne la fassiez trop austère, viennent vous protester que si cela est, vous pouvez la faire pour vous seul, et que quant à eux ils ne veulent point la suivre. Le Saint, entendant ces paroles, se jeta à genoux, et levant les yeux au ciel : Seigneur, s'écria-t-il, ne vous l'avois-je pas dit, que ces gens-ci ne me croiroient pas : et aussitôt on entendit une voix du Ciel, qui dit : François, il n'y a rien de vous dans la règle ; tout ce qui y est, est de moi ; et je veux qu'elle s'observe *à la lettre, à la lettre, à la lettre, sans glose, sans glose, sans glose*. Je sais de quoi la foiblesse humaine est capable, et quel secours je puis et je veux lui donner. Que ceux qui ne voudront pas garder la règle sortent de l'ordre, et la laissent garder aux autres. Alors saint François se tournant vers les religieux : Avez-vous ouï, leur dit-il, avez-vous ouï, avez-vous ouï ? voulez-vous que je vous le fasse répéter encore une fois ? Et là-dessus frère Elie et les autres, tout tremblans, hors d'eux-mêmes, et pleins de confusion de leur faute, se retirèrent sans rien répliquer. Le Saint s'étant remis ensuite à composer sa règle, la fit toute semblable à celle que le Seigneur

lui avoit révélée auparavant ; après quoi il la porta à Honorius III ; et ce pape lui ayant dit qu'il la trouvoit d'une pratique très-difficile, à cause de la grande austérité et de l'extrême pauvreté à laquelle elle obligeoit: Saint Père, lui répondit le Saint, je n'ai mis en cette règle aucune parole de mon propre mouvement ; mais c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a composée ; et comme elle vient de lui, que lui seul connoît tout ce qui est nécessaire pour le salut des ames, pour l'avantage des religieux, et pour le maintien de cet ordre, et que lui seul voit comme présentes toutes les choses qui peuvent jamais arriver, et à l'Eglise en général, et à cet ordre en particulier, par conséquent je ne dois ni ne puis changer quoi que ce soit en ce qu'il a une fois établi. Le pape, touché alors d'une particulière inspiration du ciel, confirma la règle du Saint, et lui en fit expédier une bulle. Voilà de quelle façon Dieu a coutume de prescrire lui-même aux fondateurs des religions tout ce qu'ils insèrent dans leurs règles. C'est ainsi qu'il le prescrivit à saint Ignace ; et nous en avons une preuve encore beaucoup plus authentique que la précédente; puisque même, il y a deux bulles apostoliques de Grégoire XIII, qui en font une mention particulière. Après que dans l'une et dans l'autre il a premièrement rapporté ce qui est de notre institut, et spécialement les choses qui sembloient recevoir quelque difficulté, et qu'il

savoit qui arrêtoient quelques personnes, même de la Compagnie, il ajoute expressément ces termes formels : C'est pourquoi le même Ignace, par inspiration divine, a jugé que c'étoit ainsi qu'il falloit disposer le corps de la société dans ses membres, dans son ordre et dans ses degrés (1). Pourroit-on dire plus clairement, que sa règle lui avoit été inspirée de Dieu même ?

Cela donc supposé, venons maintenant au point, et entrons en discussion avec ceux qui voudroient faire des assemblées particulières, pour altérer l'institut de notre Compagnie, et les choses qui ont été établies par notre saint fondateur. Ne trouvez-vous pas que c'est un orgueil insupportable à un particulier, que de présumer de lui-même et de son propre jugement, jusqu'à oser dire : Le chemin que saint Ignace nous a marqué dans ses Constitutions, n'est pas bon ; il vaut mieux que nous prenions une autre route, qui me semble meilleure. Sans doute il seroit difficile d'imaginer une plus grande folie que celle-là ; et cela se comprendra encore mieux par une autre espèce de folie, dont l'exemple servira à éclaircir toujours davantage ce que nous venons de dire de la première. L'hérésie est certainement un des plus grands maux et des plus grands péchés qui puissent arriver dans l'église de Dieu. Je n'examine pas

(1) Quapropter societatis corpus, in sua membra, ordinem et gradus idem Ignatius, divino instinctu, ità duxit disponendum.

maintenant s'il peut y avoir quelque autre péché plus grand, parce qu'il est constant que haïr formellement Dieu, en seroit un beaucoup plus énorme. Mais comme il est très-rare qu'il se rencontre de ces sortes de péchés parmi les hommes, et que ce n'est presque qu'en enfer qu'ils se commettent, je dis que de tous les péchés auxquels les hommes sont communément sujets, on tient que le plus grand est l'hérésie, par laquelle on se sépare de l'Eglise. Et sans doute cette opinion est très-bien fondée, puisque, sans parler que l'hérésie renverse le fondement de la religion chrétienne, qui est la foi, et sans rien dire de plusieurs autres raisons qu'on allègue, n'est-ce pas un orgueil qui passe l'imagination, que d'avoir une si haute opinion de soi-même, et d'être si aheurté à son propre sens, qu'on tienne pour plus véritable ce qu'on se sera mis une fois inconsidérément dans la tête, que tout ce qui a été décidé par l'Eglise romaine, approuvé par tant de conciles, suivi par tant de personnes éminentes en sainteté et en doctrine, cimenté par le sang de tant de milliers de martyrs, et confirmé par un si grand nombre de miracles ? Quelle folie plus grande, quel orgueil plus insupportable, et quel aveuglement plus étrange peut-on concevoir, que de préférer à tout cela, ou ses propres visions, ou celles de Luther, et de croire sur sa bonne foi, un apostat, un homme de mœurs cor-

rompues, un concubinaire, un sacrilége ? On en fait presque autant en quelque manière, quand on préfère son jugement particulier au jugement de celui que Dieu a choisi pour être le chef et le fondateur d'une grande Compagnie, et qu'on se persuade que le chemin qu'on a trouvé, est meilleur que celui qui lui a été inspiré et révélé de Dieu même. Cette présomption est diabolique. Quoi, Dieu auroit caché à saint Ignace, qu'il a élu pour chef et pour fondateur de cette Compagnie, le chemin qu'il faut tenir pour la bien conduire, et il vous l'auroit découvert à vous ? Cela seul ne suffit-il pas pour vous faire connoître que c'est une tromperie et une illusion du démon, qui voudroit que vous lui servissiez d'instrument pour faire la guerre à une Compagnie dont il est l'ennemi irréconciliable, et pour troubler la paix et l'union de votre religion, comme il s'est servi d'un hérétique pour troubler la paix de l'Eglise? Mais je ne prétends, direz-vous, que la réforme de la religion. Vous vous trompez ; et le démon, comme père du mensonge, vous aveugle d'un prétexte faux et spécieux. Ce n'est pas là vouloir la réforme de la Compagnie, c'est en vouloir la destruction et la ruine. Et que l'on remarque bien ce que je dis; car ce n'est point une exagération, mais une vérité très-claire et très-infaillible. On réforme une religion, lorsque s'étant démentie de sa première institution, on

tâche de la remettre dans la pureté de son principe, et d'y faire observer les règles que son fondateur y a laissées. Cette manière est louable et sainte, et a été pratiquée avec succès dans plusieurs religions qui ont été ainsi rétablies dans l'innocence et dans la sévérité de leur origine. Mais vouloir changer l'ancien institut ; vouloir quitter la route que notre fondateur, étant inspiré de Dieu, nous a enseignée, et vouloir en prendre une différente, ce n'est plus vouloir réformer la religion ; c'est vouloir la détruire et la renverser ; c'est vouloir sur ses débris en bâtir une autre à votre mode et à votre fantaisie, comme frère Elie prétendoit faire dans la religion de saint François. Cette sorte de pensée ne provient donc point de l'esprit de Dieu, et ne peut être que l'effet de la suggestion du démon.

Lorsque dans le concile de Trente on parla de réformer les religions, et que l'on eut fait à ce sujet quelques décrets très-utiles et très-saints, le père Jacques Lainez, général de notre Compagnie, représenta aux Pères du concile, que ces sortes de décrets sembloient ne devoir point avoir lieu pour ce qui regardoit la Compagnie de Jésus, parce que c'étoit un nouveau corps distingué des autres religieux, et qui avoit sa façon de se gouverner particulière, approuvée par le saint siége ; que par la miséricorde de Dieu, la Compagnie ne s'étoit aucunement relâchée

de l'exactitude de sa règle et de sa première institution ; et qu'ainsi si on la comprenoit dans ces décrets , ce ne seroit pas la réformer , mais la détruire. Cette raison fut goûtée et approuvée par le Concile, qui fit à cette occasion la réponse qui se lit dans la Session vingt-cinquième en ces termes: *L'intention toutefois du Concile n'est pas de rien innover, par ces décrets dans la religion des clercs de la compagnie de Jésus, ni d'empêcher qu'ils continuent à servir le Seigneur et son Eglise, suivant leur pieuse institution, approuvée par le saint Siége* (1). Le concile de Trente n'aura donc pas voulu entreprendre de rien changer dans l'institution et dans la conduite que Dieu a prescrite à la Compagnie de Jésus, par le moyen de saint Ignace ; au contraire , il l'aura approuvée et confirmée , ainsi qu'avoit fait le saint Siége ; et vous , par je ne sais quelles raisons et quelles considérations humaines que vous vous êtes mises dans l'esprit, vous oserez vous mêler de vouloir l'altérer, et d'en changer les Constitutions !

Marcel Cervin, cardinal de sainte-Croix, qui fut depuis pape, sous le nom de Marcel II, avoit bien une autre estime de notre institut, et portoit bien un autre respect à notre saint

(1) Per hæc tamen sancta synodus non intendit aliquid innovare, aut prohibere quin religio clericorum societatis Jesu, juxta pium eorum institutum , à sanctâ sede apostolicâ approbatum, Domino et ejus Ecclesiæ inservire possit. *Conc. Trid. Sess.* 25. *Decreto de Reform. Reg. c.* 26.

fondateur (1). Quelque temps avant que d'être élevé au pontificat, il eut une grande dispute avec le père Olave, un des plus célèbres théologiens de la Compagnie, au sujet d'une de nos constitutions (2), qui ne veut pas que qui que ce soit d'entre nous puisse recevoir aucune dignité hors de la Compagnie, s'il n'y est contraint par le pape, en vertu de l'obéissance, et sous peine de péché. Le général même n'a pas le pouvoir de l'y obliger, si ce n'est par ordre du pape; et cette constitution est si religieusement gardée parmi nous, que dans la profession on en fait un vœu particulier. Le cardinal donc prétendoit que la Compagnie rendroit un plus grand service à l'Eglise de Dieu, en lui donnant de bons évêques, qu'en ne lui donnant que de bons prédicateurs et de bons confesseurs, et que le fruit qui en reviendroit en seroit d'autant plus grand, qu'un évêque a plus de pouvoir qu'un simple prêtre. Il alléguoit encore plusieurs autres raisons sur ce sujet, auxquelles le père Olave répondoit en substance, que le plus grand service que la compagnie pouvoit rendre à l'Eglise, c'étoit de se maintenir dans l'humilité et dans la pureté de son institution, pour être plus longtemps capable de la bien servir. Et comme enfin le cardinal, croyant que ses raisons étoient meilleures, persistoit dans son opi-

(1) *Lib.* 3. *c.* 15. *Vitæ S. Ign.*
(2) 10. *p. Const.* §. 6.

nion : Si mes raisons, ajouta le père Olave, ne suffisent pas pour vous convaincre et pour vous faire changer d'avis, la seule autorité de notre fondateur nous suffit, pour croire que son sentiment est le meilleur. Je me rends maintenant, lui repartit alors le cardinal, et j'avoue que vous avez raison, parce que quoiqu'il semble que la raison soit entièrement de mon côté, cependant l'autorité de votre fondateur est d'un plus grand poids dans cette occasion, que toutes les raisons du monde, ou, pour mieux dire, la raison même veut que cela soit de la sorte. Car puisqu'il a été choisi de Dieu, pour établir dans l'Eglise une religion comme la vôtre, pour l'étendre par tout le monde au profit de tant d'ames, et pour la gouverner avec tant d'esprit et de prudence, il est encore à présumer, et même cela ne peut être autrement, que Dieu a révélé lui-même la manière dont il veut que cette religion le serve, et de quelle sorte il faut qu'elle se maintienne. Que si un grand personnage a pu, contre les propres lumières de sa raison, avoir une si grande soumission d'esprit, à combien plus juste titre, nous qui sommes religieux, et qui sommes obligés d'être enfans d'obéissance, devons-nous soumettre notre jugement, lorsque nous voyons qu'une chose a été établie par les règles et par les Constitutions de la Compagnie, et qu'elle a été ordonnée par celui que Dieu a voulu nous donner pour

chef et pour fondateur? Mais toutes ces constitutions et toutes ces règles ayant été approuvées et confirmées par tous les souverains pontifes qui sont venus ensuite, et par le sacré concile de Trente; et la Compagnie, depuis que nous les observons, ayant reçu tant de grâces de Dieu, et fait de si grands fruits dans les ames, qui oseroit après cela songer seulement à vouloir en altérer les statuts et la conduite? *Ne transgressez pas*, dit le Sage, *les bornes anciennes*, *que vos pères ont établies* (1).

Mais afin que la présomption de ceux qui pourroient former la pensée d'un tel attentat, fût encore réprimée par tout ce qu'il y a de plus fort et de plus inviolable dans l'Église, Grégoire XIII, dans la bulle qui commence: *Ascendente Domino*, après avoir approuvé et confirmé de nouveau l'institution de la Compagnie, la forme établie pour sa conduite, et quelques points en particulier, qui pouvoient donner lieu à quelques esprits de faire des difficultés, défend à toutes personnes, de quelque condition et de quelque prééminence qu'elles soient, (sous peine d'excommunication, *latæ sententiæ*, et d'incapacité et privation d'office et de bénéfice, *ipso facto*, sans aucune autre déclaration,) d'attaquer ou de contredire aucune partie de l'institut ou des constitutions de la Compagnie, directe-

(1) Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres tui. *Prov.* 22. 28.

ment ou indirectement, ou sous prétexte de disputer ou de vouloir s'éclaircir de la vérité; et en cas qu'il se présente quelque doute sur ce sujet, il déclare que sa volonté est qu'on en consulte le saint Siége ou le général de la Compagnie, ou ceux que le général commettra pour cet effet, sans qu'aucune autre personne puisse s'en entremettre. Grégoire XIV a ordonné la même chose, encore plus amplement et en termes plus forts et plus exprès dans une bulle qu'il fit expédier sur ce même sujet, et qui commence : *Ecclesiæ catholicæ*, considérant, dit-il, qu'il seroit d'un extrême préjudice à la discipline religieuse et à la perfection spirituelle, et d'un grand trouble à tout le corps de la religion, si ce qui a été si saintement statué par les fondateurs, reçu et approuvé plusieurs fois par la même religion dans ses congrégations générales, et qui plus est, établi et confirmé par le saint Siége, venoit à être changé ou altéré le moins du monde, ou attaqué sous quelque prétexte que ce fût. Nous, en renouvelant la constitution de Grégoire XIII, notre prédécesseur, et toutes les peines qui y sont contenues, défendons par ces présentes, en vertu de la sainte obéissance, à toutes personnes, de quelque état et de quelque condition qu'elles soient, et à tous ecclésiastiques ou séculiers, à tous religieux, et à ceux même de la Compagnie de Jésus, sous peine d'excommunication, *latæ sententiæ*, d'exclusion de toute sorte

de charge et de dignité ecclésiastiqne, et de privation de voix active et passive, (desquelles peines, qui seront encourues, *ipso facto*, sans autre déclaration, nous réservons la connoissance au saint Siége apostolique) d'attaquer ou de contredire aucune partie de l'institut, ou des constitutions et des décrets de la Compagnie, directement ou indirectement, sous couleur d'un grand bien, ou sous ombre de zèle, ou sous tel autre prétexte que ce puisse être. A tout cela, il ajoute encore un point très-essentiel, défendant également et de rien proposer et de donner aucun mémorial sur ce sujet, pour y faire ajouter, ôter ou changer quelque chose, si ce n'est ou au pape, soit immédiatement, soit par l'entremise d'un nonce ou d'un légat apostolique, ou au supérieur général, ou à la congrégation générale de la Compagnie. Paul V, dans une bulle qu'il fit expédier en 1606, pour la confirmation de l'institution et des priviléges de la Compagnie, fait une mention particulière de ces deux constitutions de Grégoire XIII et de Grégoire XIV, les approuve et en autorise de nouveau le contenu. On peut donc voir par-là comment toutes choses sont maintenant fondées et cimentées dans la Compagnie, puisque ni personne du corps de la Compagnie, ni aucun autre religieux; ni enfin aucun clerc ou laïque, de quelque état, dignité, condition ou prééminence qu'il puisse être, ne peut

entreprendre d'y rien altérer, sans tomber au même instant en de grandes peines, et sans encourir aussitôt l'excommunication majeure. Concluons par les mêmes paroles par lesquelles l'Apôtre finit sa seconde épître aux Corinthiens : *Du reste, mes frères, réjouissez-vous, soyez parfaits, encouragez-vous les uns les autres, ayez tous un même sentiment, une même volonté; vivez dans la paix, et le Dieu de paix et de dilection demeurera éternellement avec vous* (1).

(1) De cætero, fratres gaudete, perfecti estote, exhortamini, idem sapite, pacem habete, et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum. 2. *Cor.* 13. 11.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

PREMIER TRAITÉ.

De l'estime et de l'affection que nous devons avoir pour tout ce qui regarde notre avancement spirituel, et de plusieurs choses qui peuvent y contribuer.

CHAPITRE. I. *De l'estime que nous devons faire des choses spirituelles.* 1

CHAP. II. *De l'amour et de l'ardeur que nous devons avoir pour la perfection.* 15

CHAP. III. *Que c'est un moyen et une disposition très-propre pour obtenir des grâces de Dieu, que de souhaiter notre avancement avec ardeur.* 26

CHAP. IV. *Que plus on s'adonne aux choses spirituelles, plus on les souhaite avec ferveur.* 34

CHAP. V. *Que le désir qu'on a de profiter dans la vertu, est une grande marque qu'on est en la grâce de Dieu.* 41

CHAP. VI. *Que de ne point avancer dans la vertu, c'est reculer.* 46

CHAP. VII. *Qu'un bon moyen pour obtenir la perfection, c'est de penser incessamment à ce qui nous manque, sans songer à ce que nous avons acquis.* 55

CHAP. VIII. *Que pour atteindre à la perfection, il est très-utile de dresser toujours sa vue aux choses les plus élevées.* 67

CHAP. IX. *Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses.* 81

CHAP. X. *D'une autre raison très-pressante, pour laquelle il est d'une extrême conséquence de faire cas des moindres choses.* 88

CHAP. XI. *Que l'affaire de notre avancement spirituel ne doit point se prendre en général, mais en particulier; et combien il est important de mettre en exécution les bons desseins que Dieu nous inspire.* 97

CHAP. XII. *Que pour acquérir la perfection, il est nécessaire de ne commettre aucune faute de propos délibéré et de ne se relâcher aucunement.* 104

CHAP. XIII. *De trois autres moyens, qui peuvent encore servir pour faire des progrès dans la vertu.* 108

CHAP. XIV. *Qu'il faut se comporter toute sa vie dans la religion comme le premier jour qu'on y est entré.* 115

CHAP. XV. *Qu'il est très-utile de se demander souvent à soi-même, pourquoi on est entré dans la religion.* 124

CHAP. XVI. *De quelques autres moyens qui peuvent beaucoup servir pour avancer dans la vertu et pour acquérir la perfection.* 133

CHAP. XVII. *De la persévérance que nous devons avoir dans la vertu.* 145

CHAP. XVIII. *Des exhortations spirituelles, et de ce qu'il faut faire pour en profiter.* 149

DEUXIÈME TRAITÉ.

De la perfection chrétienne des actions ordinaires.

CHAPITRE I. *Que notre avancement et notre perfection consistent à bien faire nos actions ordinaires.* 163

CHAP. II. *Que la perfection consiste en des choses si aisées, que cela seul doit nous encourager extrêmement à l'acquérir.* 170

CHAP. III. *En quoi consistent la bonté et la perfection de nos actions; et de quelques moyens pour les bien faire.* 174

CHAP. IV. *Qu'un autre moyen de bien faire ses actions, est de les faire toujours toutes comme si chacune étoit la seule qu'on eût à faire.* 182

CHAP. V. *D'un autre moyen, qui est de faire chaque action, comme si elle devoit être la dernière de notre vie.* 187

CHAP. VI. *Que pour bien faire ses actions, il ne faut penser qu'au jour présent.* 196

CHAP. VII. *Qu'il est d'une très-grande utilité de s'accoutumer à bien faire toutes ses actions.* 202

CHAP. VIII. *Combien il importe à un religieux de ne point se relâcher dans le chemin de la vertu.* 208

CHAP. IX. *Combien il importe aux novices de bien employer le temps de leur noviciat, et de s'y accoutumer à bien faire les exercices de la religion.* 213

TROISIÈME TRAITÉ.

De la droiture et de la pureté d'intention que nous devons avoir dans nos actions.

CHAPITRE. I *Que nous devons fuir la vaine gloire dans nos actions.* 224

CHAP. II. *En quoi consiste la malignité de la vaine gloire.* 229

CHAP. III. *Du préjudice qu'apporte la vaine gloire.* 233

CHAP. IV. *Que la tentation de la vaine gloire attaque non-seulement ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, mais ceux même qui y sont déjà les plus avancés.* 239

CHAP. V. *Que ceux qui travaillent au salut du prochain ont plus besoin que personne d'être en garde contre la vaine gloire.* 243

CHAP. VI. *De quelques remèdes contre la vaine gloire.* 248

CHAP. VII. *De la fin que nous devons nous proposer dans nos actions.* 259

CHAP. VIII. *De ce qu'il faut faire pour agir toujours avec une grande pureté d'intention.* 262

CHAP. IX. *Que la cause de nos distractions et de notre relâchement, ne doit pas s'attribuer à nos occupations extérieures, mais seulement à la nonchalance avec laquelle nous nous en acquittons.* 266

CHAP. X. *De l'avantage que l'on trouve à faire ses actions de la maniere que nous venons de dire.* 271

CHAP. XI. *Où il est parlé plus au long de la droiture et de la pureté d'intention que nous devons avoir en toutes nos actions.* 279

CHAP. XII. *De quelques marques par lesquelles on pourra connoître et quand on agit purement pour*

Dieu, et quand on se cherche soi-même dans ses actions. 288

CHAP. XIII. *De ce que nous devons faire pour acquerir tous les jours une plus grande pureté d'intention.* 295

CHAP. XIV. *De trois degrés de perfection par lesquels nous pouvons nous élever à une très-grande pureté d'intention et à un très-parfait amour de Dieu.* 307

QUATRIÈME TRAITÉ.

De l'union et de la charité fraternelle.

CHAPITRE. I. *Du mérite et de l'excellence de l'union et de la charité fraternelle.* 317

CHAP. II. *Du besoin que nous avons de vivre dans l'esprit d'union et de charité, et des moyens de nous y entretenir.* 329

CHAP. III. *De quelques raisons tirées de la Sainte-Ecriture, qui font voir l'obligation que nous avons de vivre dans l'esprit d'union et de charité avec nos frères.* 346

CHAP. IV. *Quelle est l'union que nous devons avoir avec nos frères.* 352

CHAP. V. *De ce que l'union et la charité fraternelle exigent particulièrement de nous, et des moyens propres pour les conserver.* 358

CHAP. VI. *De deux autres choses que la charité demande encore de nous.* 366

CHAP. VII. *Que nous devons avoir et témoigner beaucoup d'estime pour nos frères, et en parler toujours en bonne part.* 372

CHAP. VIII. *Qu'il faut bien se donner de garde de faire des rapports qui puissent fâcher celui à qui on les fait.* 377

CHAP. IX. *Que les paroles de douceur servent beaucoup pour entretenir la charité, comme au contraire les autres ne servent qu'à la détruire.* 384

CHAP. X. *Qu'il faut nous abstenir de toutes les paroles de raillerie, qui peuvent blesser notre frère ou lui donner du dépit.* 388

CHAP. XI. *Que nous devons nous abstenir d'entrer en contestation avec nos frères, et de les réprimander.* 391

CHAP XII. *De la douceur qu'il faut avoir et dans ses actions et dans ses paroles, pour bien s'acquitter d'un emploi de charité.* 400

CHAP. XIII. *Comment on doit se comporter envers ses frères, quand on a eu quelque prise de paroles avec eux, ou qu'on leur a donné quelque sujet de chagrin.* 406

CHAP. XIV. *De trois choses que nous devons pratiquer, lorsque quelqu'un nous a donné quelque sujet de mécontentement.* 412

CHAP. XV. *Des jugemens téméraires, et en quoi consiste particulièrement leur grièveté.* 422

CHAP. XVI. *Des causes et des principes d'où procèdent les jugemens téméraires, et des remèdes qu'il faut y apporter.* 428

CHAP. XVII. *Confirmation de la doctrine précédente par quelques exemples.* 438

CHAP. XVIII. *De trois sortes d'unions et d'amitiés condamnables.* 448

CHAP. XIX. *De la seconde espèce d'amitié qu'il faut éviter.* 452

CHAP. XX. *D'une troisième espèce d'union très-préjudiciable à la religion.* 461

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

BX 2349 .R6414 1833
v.1 SMC
Rodrbiguez, Alfonso,
1538-1616.
Pratique de la
perfection chrbetienne
AYY-4099 (mcih)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY